



HAL
open science

“ Mon camion, c’est ma maison ”. L’expérience d’un mode de vie alternatif et les remaniements identitaires de jeunes saisonniers nomades

Emilie Auger

► **To cite this version:**

Emilie Auger. “ Mon camion, c’est ma maison ”. L’expérience d’un mode de vie alternatif et les remaniements identitaires de jeunes saisonniers nomades. Sociologie. Université de Bordeaux, 2024. Français. NNT : 2024BORD0097 . tel-04633110

HAL Id: tel-04633110

<https://theses.hal.science/tel-04633110>

Submitted on 3 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thèse

Pour l'obtention du grade de docteur en sociologie

EDSP2 - Sociologie

Présentée et soutenue publiquement par

Émilie AUGER

« Mon camion, c'est ma maison. »

L'expérience d'un mode de vie alternatif et les remaniements
identitaires de jeunes saisonniers nomades.

Thèse dirigée par **Joël ZAFFRAN**

Soutenue publiquement le 3 juin 2024

Membres du Jury :

M. Joël ZAFFRAN, Professeur des universités, Université de Bordeaux - *Directeur de thèse*
Mme Véronique BORDES, Professeure des universités, Université de Toulouse - Rapporteur
M. Hervé MARCHAL, Professeur des universités, Université de Dijon - Rapporteur
M. Ronan HERVOUET, Professeur des universités, Université de Bordeaux – Président du jury
Mme Sandra GAVIRIA, Professeure des universités, Université du Havre - Examinatrice
M. Thibaut BESOZZI, Ingénieur de recherche, Université de Lorraine - Examinateur

« Mon camion, c'est ma maison ».

L'expérience d'un mode de vie alternatif et les remaniements identitaires de jeunes saisonniers nomades.

Résumé de la recherche

Vivre dans un camion aménagé est un phénomène qui ne cesse de se développer depuis la crise du COVID-19. Les individus, ayant été contraints de rester à leur domicile pendant une période prolongée, ont ressenti le besoin d'un accès illimité à la liberté en passant par le voyage. Ainsi, le phénomène de la « vanlife » a pris de l'ampleur et il n'est plus surprenant d'entendre dire que des individus ont fait le choix de prendre une année sabbatique pour faire un « roadtrip ». Toutefois, les jeunes qui nous intéressent dans cette thèse sont bien loin des voyageurs « instagrameurs », des « digital nomades » ou des « teletravel ». Ils ont fait le choix de vivre en « véhicule-habitation » pour pouvoir se déplacer au gré des emplois saisonniers agricoles qui s'offrent à eux. En effet, le nomadisme saisonnier agricole n'est pas un phénomène nouveau, puisque l'agriculture a toujours eu besoin de son lot de salariés non réguliers. De fait, les salariés agricoles saisonniers constituent historiquement un groupe social défavorisé par la précarité de leurs contrats de travail et leur peu d'accès aux droits sociaux. Malgré les conditions de vie précaires induites par leur mode de vie, les jeunes que nous avons rencontrés ont exprimé avoir choisi de vivre ainsi dans une posture affirmée d'alternative sociétale. Cette posture nous a questionné sur les bénéfices réels et symboliques que ces jeunes pouvaient tirer de leur expérience nomade en acceptant une vie à la marge sans emploi ni habitat stable, alors qu'ils sont dans un âge de la vie où ils sont censés trouver leur place dans la société.

Par le biais d'une enquête ethnographique réalisée auprès de 58 saisonniers nomades stationnant dans plusieurs campements et squats sur le territoire du Médoc, cette investigation se centre sur la réalité de la vie quotidienne de ces jeunes et s'appuie également sur 33 entretiens biographiques pour replacer leur réalité de l'ici et maintenant en lien avec leur histoire. Cette thèse se propose de montrer que le mode de vie nomade ne dépend pas uniquement d'une contrainte structurelle relevant de la précarité et liée à la discontinuité de l'emploi et au manque de logements de manière générale et de ceux alloués aux saisonniers agricoles nomades en particulier, mais plutôt d'un choix, pour ces jeunes, d'adopter une culture alternative comme support identitaire.

Une première partie de ce manuscrit est consacrée aux enjeux entourant la phase transitionnelle que représente la jeunesse en décrivant, au plus près, comment ces jeunes s'approprient la marge et la mobilité comme des espaces de socialisation. Dans un deuxième temps, notre recherche se propose de montrer comment les dynamiques symboliques et spatio-temporelles du nomadisme saisonnier ont un rôle existentiel fondamental pour ces jeunes dans la mesure où il s'y développe des logiques territoriales, des logiques d'appropriation, d'adaptation, d'ancrage et de création. La troisième partie se centre sur la singularité des parcours des jeunes saisonniers afin de mieux comprendre ce qui, dans leurs histoires de vie, a pu les conduire à opter pour un mode de vie alternatif, à s'y maintenir et à en sortir. Une dernière partie porte sur l'expérience des saisonniers nomades et leur intégration à la culture alternative comme processus de construction identitaire circulaire dans un contexte où l'on demande de plus en plus aux individus d'être autonomes et de pouvoir définir qui ils sont, plusieurs fois au cours de leur vie.

Mots-clés : Jeunesse, nomadisme, habitat, travail saisonnier, parcours, culture alternative, marginalité, espace, mobilité, identité.

“My truck is my home”.

*The experience of an alternative lifestyle and the identity changes of young nomad's
seasonal workers*

Abstract

Living in a converted truck is a phenomenon that has continued to grow since the COVID-19 crisis. People, having been forced to stay at home for an extended period, felt the need for unlimited access to freedom through travel. Thus, the phenomenon of “vanlife” has grown and it is no longer surprising to hear that people have chosen to take a sabbatical year to go on a “roadtrip”. However, the young people who interest us in this thesis are far from “Instagram” travelers, “digital nomads” or “teletravelers”. They chose to live in a “residential vehicle” to be able to move around according to the seasonal agricultural jobs available to them. Indeed, seasonal agricultural nomadism is not a new phenomenon since agriculture has always needed its share of non-regular employees. In fact, seasonal agricultural employees historically constitute a social group disadvantaged by the precariousness of their employment contracts and their little access to social rights. Despite the precarious living conditions induced by their lifestyle, the young people we met expressed that they had chosen to live in this way in an assertive posture of societal alternative. This posture questioned us about the real and symbolic benefits that these young people could draw from their nomadic experience by accepting a life on the margins without employment or stable housing while they are at an age of life where they are supposed to find their place in the society.

Through an ethnographic survey carried out among 58 nomadic seasonal workers stationed in several camps and squats in the Médoc territory, this investigation focuses on the reality of the daily life of these young people and is also based on 33 biographical interviews to place their reality in the here and now in connection with their history. This thesis aims to show that the nomadic lifestyle does not depend solely on a structural constraint relating to precariousness and linked to the discontinuity of employment and the lack of housing in general and that allocated to nomadic seasonal agricultural workers in particular but rather a choice, for these young people, to adopt an alternative culture as an identity support.

The first part of this manuscript is devoted to the issues surrounding the transitional phase represented by youth by describing, as closely as possible, how these young people appropriate the margins and mobility as spaces for socialization. Secondly, our research aims to show how the symbolic and spatio-temporal dynamics of seasonal nomadism have a fundamental existential role for these young people to the extent that they develop territorial logics, logics of appropriation, adaptation, anchoring and creation. The third part focuses on the singularity of the paths of young seasonal workers in order to better understand what, in their life stories, could have led them to opt for an alternative lifestyle, to maintain it and to leave it. A final part focuses on the experience of seasonal nomads and their integration into alternative culture as a process of circular identity construction in a context where people are increasingly asked to be autonomous and to be able to define who they are, several times during their lives.

Key-words: Youth, nomadism, housing, seasonal work, career paths, alternative culture, marginality, space, mobility, identity.

Cette thèse a été élaborée au sein de l'École Doctorale SP2
(Société, Politique, Santé Publique)
<http://www.edsp2.univ-bordeaux.fr/>

Université de Bordeaux
Centre Émile Durkheim (UMR 5116)

Contact de l'auteur :
emilieauger@gmail.com

REMERCIEMENTS

Je tiens en tout premier lieu à remercier mon directeur de thèse, Joël Zaffran, pour avoir cru en mes potentialités et m’ avoir permis de mener à bien ce travail de recherche. Je le remercie pour ses nombreux conseils toujours prodigués à bon escient, ses apports littéraires, mais aussi sa bienveillance et sa rigueur dans son travail d’accompagnement doctoral. Je remercie également le Centre Émile Durkheim, le département de la Gironde et l’Université de Bordeaux pour avoir rendu cette thèse possible par le biais de la convention CIFRE. Je remercie tout le personnel de ces institutions qui ont su m’accompagner au mieux pour mener à bien cette recherche et plus particulièrement Natacha Noirel, Responsable de la Maison des Solidarités de Lesparre-Médoc.

Cette thèse est aussi le fruit du travail de tous les jeunes qui ont participé à cette recherche, ceux qui m’ont accueilli sur les campements avec une extrême gentillesse, ceux qui ont accepté de m’accorder une heure ou deux pour me parler de leur histoire et qui ont accepté de s’investir sur du plus long terme dans le travail de recherche. Je remercie aussi tous les bénévoles et professionnels de terrain qui ont su m’apporter leur expertise du territoire du Médoc et de sa population.

Je remercie mes collègues doctorants Camille, Jérémie, Léa, Maël, Nicolas, ainsi que mes collègues travailleurs sociaux, Aurélie, Céline, Delphine, Émilie, Fanny, Johanna, Laure, Laetitia, Malorie, Margaux, Marion, Michel, Sandrine et Sarah pour leur soutien sans faille au quotidien, mes moteurs de réflexivité, ceux qui ont su être à l’écoute et me soutenir durant mes périodes de doutes et de questionnements. Je les remercie infiniment, car cette thèse est aussi le fruit des réflexions que j’ai pu avoir avec eux.

Je remercie tous mes proches, en commençant par ma famille, qui a joué le rôle d’une soupape de décompression durant ces trois années, je les remercie pour ce soutien indéfectible. Je remercie tous mes amis et plus particulièrement mes amis pongistes, Amélie, Diane, Elodie, Félicien, Julie, Michaël, Sophie et Vincent, pour m’ avoir permis de m’évader un peu afin de poursuivre cette thèse l’esprit plus libre. Je les remercie pour leurs relectures et leurs encouragements sans limites. Je n’oublie pas d’avoir une pensée pour mes anciens collègues et amis de l’espace CESAME, Bertrand, Fred, Karim, Olivier et Rachel qui m’ont tant appris.

Enfin, je remercie Clément pour son écoute, son soutien, ses conseils littéraires toujours avisés et sa bienveillance à mon égard durant ces trois années. Cette thèse est aussi le produit des nombreux échanges que nous avons pu avoir ensemble et je ne le remercierai jamais assez pour tout ce qu’il a pu m’apporter.

SOMMAIRE

Remerciements.....	p. 7
INTRODUCTION GENERALE.....	p. 13
1. De l'observation professionnelle à la construction de l'objet de Recherche.....	p. 17
2. Les jeunes saisonniers nomades ou les expériences d'acteurs engagés dans le monde social.....	p. 24
3. L'ethnographie : tiraillements entre proximité du terrain et distanciation Professionnelle.....	p. 29
1^{ère} Partie : Les jeunes saisonniers nomades : se construire une identité au Croisement de l'assistance, de la déviance et de la marginalité.....	p. 47
Chapitre 1 : Les jeunes saisonniers nomades soumis à l'étiquette d'assistés.....	p. 49
1. Habitat et travail mobile : Les jeunes saisonniers nomades sont-ils en situation d'exclusion et de précarité ?.....	p. 51
2. Phase transitionnelle de la jeunesse et risque de marginalité.....	p. 66
3. Questionnements autour de l'autonomie des jeunes saisonniers nomades.....	p. 69
Chapitre 2 : Les saisonniers nomades sont-ils déviants ?.....	p. 77
1. Aux origines du saisonnier nomade : entre l'image du Hobo et du vagabond.....	p. 78
2. Des beatniks aux jeunes saisonniers nomades : près d'un siècle de mobilités militantes.....	p. 80
3. Les jeunes saisonniers nomades : entre contrôle social et répression.....	p. 82
Chapitre 3 : Le quotidien des jeunes saisonniers nomades : une socialisation Marginalisée.....	p. 86
1. Activités quotidiennes et subsistance.....	p. 88
2. Communauté et réciprocité.....	p. 100
3. De la socialisation marginalisée à la socialisation alternative	p. 112
2^{ème} partie : Expériences symboliques spatiales et temporelles des jeunes Saisonniers nomades.....	p. 121
Chapitre 4 : Le Médoc, un espace rural attractif pour les saisonniers nomades....	p. 124
1. Histoire et transformations socioéconomiques des espaces ruraux,	

de l'agriculture et de la viticulture.....	p. 125
2. Le Médoc comme territoire.....	p. 133
3. Contexte socioéconomique local autour du nomadisme saisonnier.....	p. 142
4. Le Médoc comme espace symbolique pour les saisonniers nomades.....	p. 148
Chapitre 5 : Parcours, ancrages et empreintes.....	p. 156
1. Parcours et habitudes de circulation.....	p. 157
2. Le village : ancrage territorial et localisation choisie.....	p. 162
3. Le stationnement : logique d'appropriation et empreinte.....	p. 164
Chapitre 6 : Parcours géographiques singuliers.....	p. 171
1. Parcours géographique de Tatiana. Un lieu : une fonction.....	p. 172
2. Parcours géographique d'Emma : entre lieux fonctionnels et identificatoires.....	p. 175
3. Parcours géographique de Romain : entre lieux esthétiques et identificatoires.....	p. 179
4. Parcours géographique de Julie : une pratique des lieux multidimensionnelle.....	p. 182
Chapitre 7 : Questions de genre dans l'espace	p. 186
1. Se défaire du stigmat de la « femme publique »	p. 188
2. Les femmes voyageuses : indépendantes et féministes ?.....	p. 193
3^{ème} partie : Parcours de saisonniers nomades.....	p. 200
Chapitre 8 : Comment devient-on saisonnier nomade ?.....	p. 203
1. Socialisation au monde des saisonniers nomades.....	p. 204
2. Mode d'entrée dans la culture des saisonniers nomades.....	p. 213
3. Groupe de référence et « socialisation anticipatrice »	p. 219
Chapitre 9 : Poursuivre l'expérience dans la culture alternative et autoconservation du groupe social comme maintien identitaire.....	p. 222
1. Le rôle des saisonniers engagés : la conservation de la personnalité collective symbolique.....	p. 223
2. Maintien de l'unité sociale du groupe face aux « opposants »	p. 227
3. Maintien dans la culture alternative comme support identitaire.....	p. 231
Chapitre 10 : Fin de parcours dans le monde des saisonniers nomades.....	p. 239
1. Fin de parcours déviant.....	p. 240
2. Se retirer du monde des saisonniers nomades.....	p. 242
3. Quitter le monde des saisonniers nomades.....	p. 246
4. Naissance d'un nouveau monde.....	p. 249

4^{ème} partie : L'identité en mouvement.....	p. 255
Chapitre 11 : Mobilité dans l'espace et construction identitaire des jeunes.....	p. 257
1. Inscription épistémologique des notions d'identité et de mobilité.....	p. 258
2. La mobilité comme vecteur de construction identitaire pour les jeunes....	p. 261
3. Les stratégies identitaires des saisonniers nomades.....	p. 263
Chapitre 12 : Typologie et expérience du nomadisme saisonnier.....	p. 267
1. Construction de la typologie : de la catégorisation d'individus aux phases de l'expérience.....	p. 268
2. Les phases de l'expérience : « se chercher », « s'intégrer », « s'engager », « se distancer ».....	p. 272
3. Circularité de l'expérience.....	p. 275
Chapitre 13 : De l'expérience au processus circulaire de construction identitaire.	p. 278
1. La circularité de l'identité comme « transaction subjective »	p. 280
2. Se construire avec les autres : stratégie identitaire de « transaction objective ».....	p. 284
3. Le processus circulaire de construction identitaire comme un entraînement pour devenir adulte ?.....	p. 287
CONCLUSION GENERALE.....	p. 291
1. Les enseignements de la recherche.....	p. 292
2. Perspectives de recherche.....	p. 296
3. Monde du travail social et de la sociologie : une convergence possible ?	p. 301
Bibliographie.....	p. 306
Table des annexes.....	p. 325
Table des matières.....	p. 342

« Les fous, les marginaux, les rebelles, les anticonformistes, les dissidents, tous ceux qui voient les choses différemment, qui ne respectent pas les règles. Vous pouvez les admirer ou les désapprouver, les glorifier ou les dénigrer. Mais vous ne pouvez pas les ignorer. Car ils changent les choses. Ils inventent, ils imaginent, ils explorent. Ils créent, ils inspirent. Ils font avancer l'humanité. Là où certains ne voient que folie, nous voyons du génie. Car seuls ceux qui sont assez fous pour penser qu'ils peuvent changer le monde y parviennent. »

Jack Kerouac, *Sur la route*, 1957

INTRODUCTION GENERALE

La thèse que nous proposons dans ce manuscrit porte sur une culture alternative observable dans les zones rurales agricoles : celle du nomadisme saisonnier. Notre recherche s'intéresse plus particulièrement à l'expérience de jeunes individus ayant fait le choix de prendre la route à bord d'un « véhicule-habitation » (Frediani, 2009) voyageant au gré des emplois saisonniers agricoles qui s'offrent à eux. Notre démarche s'est construite à partir d'un questionnement concernant l'accueil des saisonniers viticoles nomades dans le Médoc et s'appuie principalement sur une investigation de type ethnographique et monographique sur plusieurs stationnements, squats et campements situés sur ce territoire.

Cette thèse de sociologie se centre sur la réalité de la vie quotidienne de ces jeunes sur les campements observés et s'appuie également sur des entretiens de type biographique pour replacer leur réalité de l'ici et maintenant en lien avec leur histoire (Berger et Luckmann, 2022). *« Donner la parole, rendre visible, c'est en effet aider les individus à se mobiliser, à résister à l'ordre existant et à mieux conduire leur existence. C'est aussi leur permettre de rassembler leur vie dans un récit qui fait sens, de s'insérer dans une histoire collective. [...] Sortir de l'ombre et de l'anonymat, c'est assurément pouvoir inscrire sa vie dans des éléments de récit collectif ; affirmer sa singularité et en même temps se découvrir participant d'une communauté d'expérience ; lier son « je » à un « nous » ; retrouver en même temps dignité et capacité d'action »* (Rosanvallon, 2020, p.37-38).

Cette thèse propose aussi de montrer que le mode de vie nomade ne dépend pas uniquement d'une contrainte structurelle relevant de la précarité et liée à la discontinuité de l'emploi et au manque de logements de manière générale et de ceux alloués aux saisonniers viticoles en particulier mais plutôt d'un choix, pour ces jeunes, d'adopter une culture alternative comme support identitaire (Marchal, 2021). Nous précisons ici employer la notion de culture au croisement de deux dimensions. La première, dans sa dimension anthropologique, en nous inspirant de la définition de Marc Augé : *« la culture définit une singularité collective. Collective, elle correspond à ce qu'un certain nombre d'hommes partagent ; singulière, à ce qui les distingue d'autres hommes »* (Augé, 1994, p.90). La seconde interactionniste en nous

inspirant des travaux d'Howard Becker portant sur les sous-cultures déviantes (1985). Pour lui la culture n'est pas pré-existante à l'individu, c'est un processus dynamique qui se déploie dans les interactions interindividuelles de « compréhensions partagées » et non de normes. Les personnes n'ont pas de normes mais plutôt des idées. Il y a des apprentissages qui sont faits dans la culture par le biais de mises en pratique (Masson, 2021). Nous parlerons dans cette thèse de culture alternative en référence aux contre-cultures « underground » (alternatives) qui se déploient en marge des habitudes culturelles « mainstream » (adoptée par le plus grand nombre d'individus).

Dans ce manuscrit, nous allons tenter de saisir la réalité de ces jeunes en nous intéressant plus précisément à leurs parcours singuliers au sein de la culture du groupe. Nous précisons que dans cet écrit, nous utiliserons la notion de parcours dans sa triple dimension : dynamique, temporelle, interactive (Santelli, 2019), et, d'un point de vue géographique car nous étudierons aussi les relations des acteurs à l'espace lors de pratiques de déplacement venant renforcer leurs « compétences spatiales » (Levy et Lussault, 2003). Les parcours sont alors « *une écriture de la spatialité individuelle, mais une écriture jamais figée et dont la trace ne se réduit pas à une simple ligne d'itinéraire traduisant la satisfaction d'un besoin élémentaire* ». C'est aussi la raison pour laquelle nous avons préféré la notion de parcours à celle de trajectoire nous paraissant trop linéaire alors que les parcours sont parfois interrompus ou déviés par des événements vécus (Caradec et al, 2012). De plus, « *le parcours engage l'intégralité des ressources et des compétences de l'individu, il est chargé de sens personnel et collectif, lesté d'affectivité. [...] La notion de parcours paraît donc pertinente afin d'aborder la problématique de la spatialité, quotidienne ou moins banale, des individus* » (Levy et Lussault, 2003, p691).

Par ailleurs, nous montrerons que le monde du nomadisme saisonnier offre aux jeunes nomades un espace de communalisation (Weber, 1995) où ils ont le sentiment d'appartenir à une même « communauté pratique » (Frediani, 2009) à laquelle ils s'identifient en termes de valeurs, de vision de la vie s'inscrivant ainsi dans « un univers de reconnaissance » (Augé, 1994). En apprenant petit à petit les règles, normes, pratiques de la culture alternative, ils vont construire leur réseau d'interconnaissance et développer des compétences techniques et professionnelles liées au mode de vie. En plus d'accéder à une forme de savoir, nous verrons qu'ils font l'expérience de l'altérité. Alors que l'on pourrait croire que ces jeunes ont enclenché un processus de marginalisation avec des pratiques déviantes irréversibles, il s'agit avant tout,

pour eux, de trouver un espace propice à la connaissance de soi et à la reconnaissance des autres (Ricoeur, 2004 ; Mead, 2006).

Notre intérêt pour cette culture alternative procède des tensions repérées dans le Médoc autour de l'appréhension de ce phénomène par les habitants du territoire (les installés) qui considèrent souvent ces jeunes saisonniers nomades, comme des « intrus anémique » (Elias, 1997) et l'expérience vécue par les saisonniers nomades eux-mêmes dans cet espace. L'intérêt de l'analyse structuraliste de l'anomie nous permettra de mieux comprendre les dispositifs de gestion de l'espace public mis en place sur le territoire de notre observation sans pour autant nous empêcher d'analyser les marges de manœuvre de ces jeunes face à ces contraintes institutionnelles (Parazelli, 2002). En effet, s'intéresser aux parcours des individus, c'est en saisir leurs dimensions subjectives mais c'est aussi inscrire ces cheminements individuels dans les contextes sociaux objectifs qui les encadrent « *ceux-ci étant appréhendés dans leurs multiples dimensions (temporelle, spatiale, économique, familiale, professionnelle, sexuée, etc.)* » (Caradec et al, 2012, p.11). Le concept de parcours implique donc une imbrication des niveaux microsociologiques et macrosociologiques pour analyser les expériences humaines à la fois individuelles mais aussi sociales (*ibid.*).

Partant de ce cadrage théorique, une première partie de ce manuscrit sera consacré aux enjeux entourant la phase transitionnelle que représente la jeunesse. Nous souhaitons montrer comment le monde des saisonniers nomades s'est construit, dans le but d'analyser la manière dont il s'inscrit dans une histoire et une culture d'autres nomades. Nous montrerons comment ces jeunes viennent questionner la norme d'une vie sédentaire prônée par les politiques publiques et à ce titre, nous expliquerons qu'ils sont attirés à une place de relégation, de mise en marge et qu'ils sont soumis à un processus de « disqualification sociale » (Paugam, 1991). Partant de ce constat, il s'agira alors, dans cette partie, de décrire au plus près, comment ces jeunes s'approprient la marge et la mobilité comme des espaces de socialisation en nous inspirant des travaux portant sur les jeunes de la rue et les adolescents (Parazelli, 1995 ; Zaffran, 2016).

Dans un deuxième temps, notre recherche propose de montrer comment les dynamiques symboliques et spatio-temporelles du nomadisme saisonnier ont un rôle existentiel fondamental pour ces jeunes dans la mesure où il s'y développe des logiques territoriales, des logiques d'appropriation, d'adaptation, d'ancrage et de création (Rémy, 2015, Bergeon, 2017, Michel,

2022) dans une forme d'interaction avec l'environnement non-humain (Descola, 2020) qui a son importance dans la socialisation alternative et la construction de « l'identité spatiale » (Stock, 2006). Nous aborderons également des questions des stéréotypes de genre en lien avec la mobilité du mode de vie.

Alors qu'il s'agira jusqu'à la deuxième partie d'envisager le phénomène du nomadisme saisonnier dans sa globalité en appréhendant l'expérience des jeunes saisonniers nomades de façon plus ou moins globale, la troisième partie permettra de revenir sur la singularité de leurs parcours afin de mieux comprendre ce qui, dans leurs histoires de vie, a pu les conduire à opter pour un mode de vie alternatif en utilisant le concept de parcours sociaux saisi dans des dimensions temporelle, spatiale et professionnelle (Caradec et al, 2012). Nous souhaitons montrer que les jeunes rencontrés ne constituent pas un groupe homogène tout en tentant de repérer des traces de nomadisme saisonnier agricole dans leurs socialisations primaires (Berger et Luckmann, 2022). En nous appuyant sur les travaux de Georg Simmel (1896, 1999) et Anselm Strauss (1992), nous étudierons comment les saisonniers nomades, dans des temporalités propres à chacun, s'engagent dans l'autoconservation du groupe afin de maintenir leur identité. Nous montrerons que cet engagement permet des « imaginaires projectifs » (Caradec et al, 2012) dans l'avenir mais qu'il peut parfois conduire à une forme d'épuisement induisant une distanciation d'avec le monde social. Cette distanciation sera propice à l'ouverture vers d'autres mondes venant marquer la fin du parcours dans l'univers du nomadisme saisonnier.

Une dernière partie consistera à réaffirmer notre thèse sur l'expérience des saisonniers nomades et leur intégration à la culture alternative comme processus de construction identitaire par le biais d'une socialisation alternative en nous appuyant principalement sur les travaux de Georg Herbert Mead. « *La théorie identitaire élaborée par Mead a le mérite de dépasser la réduction fonctionnaliste de la socialisation en impliquant l'activité symbolique et interprétative dans la formation de l'identité* » (Parazelli, 2002, p.88). Ce processus donnera lieu à l'élaboration d'une typologie de quatre phases constituant la dimension circulaire de la construction identitaire dans un contexte où l'on demande de plus en plus aux individus d'être autonomes et de pouvoir définir qui ils sont, plusieurs fois au cours de leur vie (Dubar, 2006 ; Marchal, 2021).

Le parti pris de cette thèse est donc de mobiliser un cadre théorique s'articulant autour de la sociologie de l'expérience (Dubet, 2017), de la sociologie de l'action (Touraine, 1965), de la sociologie interactionniste (Becker, 1963 ; Strauss, 1992 ; Mead, 2006) et de la sociologie des parcours sociaux (Ertul et al, 2012 ; Caradec et al, 2012). La méthode ethnographique qui a été déployée relève à la fois de l'observation participante comme elle a pu être développée par les sociologues de l'école de Chicago puisque c'est un outil qui privilégie le regard de l'intérieur par notre participation aux activités quotidiennes des sujets tout en acceptant la place qu'ils nous font (Mucchielli, 1996) et de la méthode de la sociologie d'intervention développée par Alain Touraine notamment par notre choix d'impliquer les participants à la recherche dans le travail d'analyse en confrontant nos hypothèses, en croisant nos données, en présentant nos résultats, articles, projets de communication aux jeunes. Une saisonnière nomade a même été invitée à une interview pour un journal local pour défendre le point de vue et les besoins des saisonniers nomades en termes d'accueil sur le territoire qui est, à ce jour, problématique.

1. De l'observation professionnelle à la construction de l'objet de recherche

Les jeunes présentant une forme de marginalité ont toujours suscité mon intérêt, que cela soit dans le cadre de mon expérience professionnelle en tant que travailleuse sociale auprès des jeunes issus de quartiers populaires de région parisienne ou dans le cadre de travaux de recherche portant sur l'engagement des jeunes auxquels j'ai pu participer à l'Université de Montréal au Québec en tant qu'auxiliaire de recherche. Cela fait maintenant plus de quatre ans que je vis et exerce comme assistante sociale sur le territoire du Nord Médoc et que mes représentations concernant, tout d'abord, le milieu rural, ont été bousculées à plus d'un titre. Ayant toujours vécu en milieu urbain et ne connaissant pas ou peu les espaces ruraux, mes perceptions étaient fondées sur des images globales du monde rural véhiculées par les médias ou sur une expérience lointaine de vacances à la campagne. En entrant en interaction avec les habitants du Médoc, je fus surprise d'observer une forme de culture traditionnelle chez certains d'entre eux, participant à des activités centrées autour de la chasse et de la pêche ainsi qu'une forte tradition, notamment familiale, se situant autour de la cueillette et revente des champignons. Une agente communale exerçant au sein d'un CCAS (Centre Communal d'Action Sociale) me confiait que ces pratiques permettaient à certaines familles, en situation de précarité, de pouvoir vivre grâce à ces ressources naturelles. Même si l'objet de ma recherche n'était pas là, j'avais le sentiment de commencer à développer une forme « d'observation de

l'intérieur » auprès des habitants de ce territoire qui m'était offerte par mes fonctions. D'autre part, dans mon cadre professionnel, je m'attendais à intervenir auprès d'une population composée, principalement, de personnes âgées et de familles issues du milieu agricole ; quel ne fut pas mon étonnement d'intervenir également auprès de jeunes en situation de marginalité. Je remarquais qu'en dehors de la mission locale ou d'une association d'insertion, il n'y avait pas de lieux d'accueil et d'hébergement spécifique pour eux comme j'avais pu l'observer à Montréal avec des lieux de répit roulant, des activités sociales de rue comme le cirque social ou encore les auberges du cœur. Dans le Médoc, il n'y avait rien de tout cela. Sur ce territoire, j'ai eu l'occasion de rencontrer des jeunes vivant dans des tentes au milieu de la forêt ou des dunes, dans des camions ou des voitures le long des plages ou dans les ports, dans des squats isolés en pleine nature, dans des tonnes (cabanes) de chasse. Pour moi, ces jeunes faisaient tous partie de la catégorie des « jeunes en errance », du fait qu'ils ne vivaient pas dans un habitat que je qualifiais d'ordinaire. Pour autant, il n'était pas si simple d'intégrer tous ces jeunes dans cette catégorie mais je ne l'ai découvert que par la suite, au fil de mes rencontres et de mes lectures. C'est la situation d'Élodie¹ qui a profondément marqué le début de mon investigation dans le Médoc.

Cette jeune femme était âgée de 23 ans, vivait dans un camion et se déplaçait principalement entre la Normandie et le Médoc. Lorsque je l'ai rencontrée, elle stationnait dans un squat situé sur un terrain isolé à quelques kilomètres de la plus grande ville du territoire. Elle vivait là, avec deux hommes qu'elle considérait comme ses « frères de cœur ». Elle pouvait parfois exercer des emplois saisonniers mais les périodes d'emploi se faisaient de plus en plus rares. Élodie était consommatrice de drogue et pouvait parfois se prostituer pour obtenir ses doses quotidiennes. Elle avait eu un enfant à l'âge de 14 ans, enfant qui avait été confié à l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) et qui était décédé d'une maladie rare à l'âge de sept ans. Elle venait également de perdre sa mère d'un cancer. Un des hommes avec qui elle vivait, avait fait une tentative de suicide sous ses yeux après une consommation importante de drogue et elle venait d'apprendre qu'elle était certainement atteinte d'une maladie grave. Élodie était en demande de soins concernant ses addictions ; c'est ainsi qu'elle rencontrait une éducatrice spécialisée pour « aller vers » les « jeunes en difficulté » afin de les aider dans leur insertion sociale et professionnelle. Face à sa tragique histoire, nous souhaitons, son éducatrice et moi-même, qu'elle puisse intégrer un centre d'hébergement afin d'être à l'abri et bénéficier de soins

¹ Les prénoms utilisés sont des noms d'emprunts

adaptés. Élodie préférait, quant à elle, rester dans le squat, accompagnée de ses trois chiens dont elle aurait dû se séparer pour intégrer le centre d'hébergement d'urgence. Imprégnée par le discours public et envisageant l'individu dans une société toujours plus normative, je perdais de vue ma posture réflexive, compréhensive, et, il me paraissait essentiel qu'elle intègre un hébergement pour qu'elle puisse « sortir » de ce lieu de vie que j'estimais comme dangereux. J'adoptais presque une posture de contrôle social vis-à-vis de sa situation. Il m'arrivait même de lui refléter, avec empathie, que ses conditions de vie n'étaient pas adaptées pour elle. Et cela, sans me soucier de ce qu'elle pensait, tant j'étais convaincue de savoir ce qui était le mieux pour elle. Élodie avait suscité, je l'avoue, une forme d'impuissance et d'incompréhension dans laquelle nous, les travailleurs sociaux, souhaitions prendre soin d'elle alors qu'elle souhaitait prendre soin de ses animaux. Aveuglée par la tristesse de son parcours, je ne pouvais décaler mon regard en misant sur ses forces ou en envisageant les bénéfices réels et symboliques qu'elle pouvait trouver à rester dans le squat auprès des autres jeunes et de ses chiens. C'est ainsi que la singularité du parcours d'Élodie m'a donnée envie de comprendre pourquoi les jeunes marginalisés refusent l'aide sociale alors qu'ils semblent être en demande et en avoir besoin.

Une deuxième rencontre a marqué le début de ma recherche, celle avec Julien, âgé de 25 ans, saisonnier et vivant dans un camion aménagé. Julien était titulaire d'une licence éco-gestion et avait fait le choix de prendre la route pour pouvoir voyager car il ne voulait pas rentrer dans un schéma « métro-boulot-dodo » comme il disait. Issu d'une classe moyenne rurale, il se disait proche de ses parents qui, chacun de leur côté (ils étaient divorcés) et ce malgré quelques résistances, avaient fini par accepter son choix de vie. L'année passée, il avait fait une saison comme salarié viticole dans un château situé sur la façade estuarienne du Médoc et cherchait de nouveau un emploi saisonnier pour cette année. Il avait contacté le service social départemental pour rencontrer une assistante sociale afin d'obtenir une aide financière qui lui aurait permis de faire des réparations sur son « véhicule-habitation » qui prenait l'eau. Face à sa demande, je contactais une association luttant contre le mal-logement car je savais qu'elle proposait des aides financières pour aider à la réparation des logements des personnes en situation de précarité. Mais, le problème se posait pour eux de pouvoir aider Julien car, aux yeux de la loi, l'habitat en camion est considéré comme du logement indécemment et ils ne pouvaient pas financer des réparations pour contribuer à cautionner un logement considéré comme tel. Cela allait à l'encontre même des principes prônés par l'association. J'expliquais alors que Julien présentait ce mode de vie comme un choix et non comme une contrainte et qu'il ne souhaitait pas vivre dans un logement ordinaire, qu'il avait choisi de vivre en camion.

L'association acceptait finalement de financer les réparations du véhicule sous condition que Julien écrive une lettre indiquant qu'il s'agissait bien d'un choix pour lui de vivre ainsi.

Avec la situation de Julien, je saisisais que ce mode de vie venait questionner l'habitat normatif et que cela venait remettre en question l'équilibre des politiques publiques et plus largement de la société. Alors que pour la situation d'Élodie, j'avais opté pour un positionnement normatif et de contrôle tant je souhaitais qu'elle quitte son milieu pour intégrer un logement ordinaire, pour la situation de Julien, je défendais le droit à la différence et l'émancipation de l'individu par le biais de l'alternative. Je vivais l'expérience que Manuel Boucher (2022) explique bien dans l'ouvrage qu'il a dirigé avec d'autres chercheurs, sur les directions que prennent le travail social. Je me situais entre une forme de contrôle social et des pratiques émancipatrices. J'ai donc dû me recentrer pour entrevoir les prémices d'un travail sociologique en revenant à ce qui me semblait être l'essentiel : observer la réalité et l'analyser au plus près de comme elle se déroulait sous mes yeux. Au plus près, puisque « *l'Autre apparaît, dans le meilleur des cas, comme une personnalité partielle, et il n'entre dans la pure relation-Nous qu'avec une partie de sa personnalité* » (Schutz, 1987, p.25). Partant de ce constat, il s'agissait alors de comprendre au mieux comment les acteurs (ici les jeunes saisonniers nomades) combinent diverses logiques objectives de l'action (Dubet, 2009) car « *C'est cette capacité qui les crée comme sujets. Ces logiques ne nous appartiennent pas* » (*ibid.*, p.196). Ainsi positionnée, je me demandais comment les jeunes vivaient cette expérience de nomadisme saisonnier. Qu'est-ce que cela signifiait pour eux de vivre en habitat-mobile ? Sortant ainsi de l'intervention sociale, j'entrais dans un processus d'observation et de compréhension en me posant la question de départ suivante :

Qu'est-ce qu'être saisonnier nomade veut dire pour ces jeunes ?

Ce questionnement a tout d'abord donné lieu à de nombreuses lectures pour pouvoir nous situer dans la littérature et définir de qui l'on parlait et de comment nous allions en parler. En effet, qu'il s'agisse de traveller's, routards, néo-nomades, nomades globaux, nombreux étaient les qualificatifs pour nommer ces jeunes qui prenaient la route en revendiquant un mode de vie alternatif. Tristana Pimor qui avait travaillé sur les zonards, ces jeunes accompagnés de chiens qualifiés d'errants dans les centres des grandes villes françaises, avait indiqué que devenir Traveller relevait d'une sortie de carrière zonarde. S'affranchissant de la zone et de certaines pratiques y étant attachées (violence, vols, consommation de stupéfiants), ils se distançaient

d'autres zonards et leurs idées se pacifiaient. Le travail reprenait une place dans leurs vies (Pimor, 2014). Pourtant, elle observait que l'engagement dans une pensée alternative restait vif, chez ces jeunes, ayant décidé de prendre la route. Elle les nommait des Traveller's dans la lignée de François Chobeaux (2001) qui les avait déjà catégorisés parmi les jeunes en « errance active ». Nous précisons ici que nous avons fait le choix de nous distancer de la notion d'errance pour retenir le qualificatif de nomade qui nous semblait plus adapté à la population étudiée car, même si certains auteurs avaient associé, errance et nomadisme (Chobeaux, 1996, Michel, 2005), lorsque nous nous sommes intéressés à l'histoire de l'utilisation de ces notions dans les sciences sociales et les représentations qui y étaient associées, il n'était pas si évident d'en trouver un sens commun. En effet, comme nous l'avons indiqué dans un article publié en 2023, dans l'histoire du vagabondage, l'errance représente le danger de vivre sans attache territoriale (Choppin et Gardella, 2012). Au XIX^{ème} siècle, l'errance deviendra une « *pathologie de la mobilité* » et le siècle suivant, cette catégorisation sera appliquée aux vagabonds, aux jeunes fugueurs et demeure encore aujourd'hui, « *une manière de désigner des troubles psychologiques et des carences relationnelles ou encore une déviance* » (*ibid.*, p.182). François Chobeaux (1996) rejoindra cette « *lignée généalogique en qualifiant d'errance sans but, la mobilité des jeunes nomades du vide dont il a étudié les modes de vie* ».

La notion d'errance nous a donc semblé être très fortement liée aux notions de déviances, de danger, de troubles psychologiques. Ces associations de notions pourraient donc apporter à l'image de l'errant un caractère « *pathologique, passif, subi et pitoyable* » (Pimor, 2014, p.6), ce qui ne nous semblait pas correspondre à l'activité des nomades saisonniers que nous avons rencontrés. De plus, même si certains jeunes se qualifiaient de « camtareux » ou « camionneux », la majorité des participants au travail de recherche utilisaient le qualificatif de nomade pour expliciter leur mode de vie. Célia Forget et Noël Salazar (2020), dans leurs travaux, avaient donné une définition anthropologique du nomadisme en indiquant qu'il s'agissait « *d'un genre de vie caractérisé par le déplacement géographique d'un groupe et de ses lieux d'habitation, sur un territoire donné, pour assurer sa survie et ses moyens de production* » (p.24) ce qui nous semblait se transférer davantage aux saisonniers nomades.

Même si le travail de Tristana Pimor sur les zonards et celui de François Chobeaux sur les jeunes en errance ont apporté des éléments importants de compréhension sur les parcours et les caractéristiques des jeunes revendiquant avoir choisi un mode de vie alternatif dans la « zone » et la poursuite de leur parcours sur la route, les jeunes saisonniers nomades vivant en camion, tente-voiture ou camping-car que nous avons rencontrés dans le cadre de notre

recherche, n'étaient pas tous issus d'une carrière zonarde. De même, l'étude de leur mobilité avait permis de dégager une pluralité de motivations guidant leurs déplacements (travail, festival, voyage, visites à de la famille, à des amis, etc...) donnant également des indications sur le développement de leur réseau professionnel et social dans leur mode de vie. L'itinéraire revêtait donc, pour eux, un caractère essentiel de la mobilité et la notion de nomadisme semblait plus appropriée que celle d'errance pour évoquer les déplacements de ces jeunes. D'autant plus que « *le peuplement saisonnier fait partie intégrante des schémas de mobilité de la plupart des peuples qualifiés de nomades* » (Regnault, 2020, p.87). Une fois sur le terrain, il s'est avéré que le qualificatif de nomade était fréquemment utilisé par les jeunes saisonniers pour qualifier leur mode de vie ce qui est venu confirmer notre choix se voulant issu de la culture indigène.

Par ailleurs, la notion de Traveller's renvoyait à une communauté de nomades qui avait circulé historiquement en Irlande, au Royaume-Uni et qui avait développé ses propres normes et valeurs, voyageant en famille et organisant des festivals au gré de leurs voyages (Delorme, 2002). Les Traveller's avaient de fortes similitudes avec les jeunes nomades de notre étude dans le sens où leur mode de vie mobile pouvait être fortement stigmatisé et que la présence de chiens provoquait la crainte des personnes qui les croisaient. De même, il s'agissait d'une population précarisée qui revendiquait un mode de vie alternatif tout comme les jeunes nomades saisonniers. Pour autant, ces derniers se distinguaient des Traveller's parce qu'ils se déplaçaient sur toute l'année et cumulaient des emplois saisonniers y compris en hiver. De même, nous n'avions jamais rencontré d'enfants parmi les groupes de jeunes saisonniers nomades alors qu'ils étaient présents chez les Traveller's. Enfin, ces derniers ne venaient pas de pays anglo-saxons mais plutôt de pays méditerranéens (France, Espagne, Italie).

Dans la lignée de Tristana Pimor (2014), Thibaut Besozzi (2020) utilisait, quant à lui, la notion de routard pour qualifier des jeunes proches des zonards mais qui pouvaient s'en distinguer par une mobilité plus régulière pour voyager au gré des festivals et emplois saisonniers. Il précisait alors que zonards et routards bénéficiaient d'une forte sociabilité de groupe, ce que nous avons également observé chez les jeunes saisonniers nomades. Même si la notion indigène de routard et son utilisation par Thibaut Besozzi semblait répondre aux profils des jeunes de notre recherche, nous avons fait le choix de l'écarter de nos propos du fait, d'une part, qu'elle pouvait revêtir un caractère touristique peu adapté aux conditions de vie des jeunes saisonniers et d'autre part, car ce n'était pas forcément une appellation qui était apparue chez les participants durant nos phases d'observation.

Enfin, certains travaux anthropologiques, notamment ceux de Célia Forget, portant sur les néo-nomades qu'elle définit comme des « *personnes adoptant la mobilité comme mode de*

vie dans une volonté de contestation des normes établies ou de contestations d'un assujettissement territorial » (Forget et Salazar, 2020) auraient pu se rapprocher des saisonniers nomades rencontrés. L'engagement revendicateur, par leur mode de vie, semblait correspondre aux jeunes de notre enquête. Pour autant, la question d'un rejet d'un assujettissement territorial nous a semblé être à nuancer du fait que les jeunes rencontrés ont souvent montré une attache à un territoire, notamment, leur région ou pays d'origine.

Enfin, comme nous l'avons montré, un élément important nous a semblé rassembler les zonards devenus Traveller's, les routards, les néo-nomades et les jeunes saisonniers de notre recherche, celui de leur engagement militant antisystème qui se traduit par un mode de vie marginal, alternatif et revendiqué. Certains disent s'inspirer du courant anarchique tout en insistant sur leur volonté de ne pas imposer leur point de vue. Ils sont, pour la plupart, résignés et ont conscience qu'ils ne pourront pas changer le monde. Pour autant, la société telle qu'ils se la représentent (« *de consommation* », « *individualiste* », « *capitaliste* »), ne leur convient pas et ils s'engagent dans des groupes de jeunes nomades dont ils estiment avoir les mêmes valeurs qu'eux. Une série de questions ont alors émergé de nos observations : quelles sont donc ces valeurs communes qu'ils revendiquent, pourquoi militent-ils ? Qu'est-ce qui ne leur convient pas dans la société actuelle ? Peut-on repérer des éléments communs dans leurs parcours de vie les ayant conduits vers un engagement dans un mode de vie mobile, alternatif, contestataire ? En quoi le contexte socioéconomique et familial du jeune peut-il justifier un premier passage à l'acte ?

En complément de la littérature, nos observations menées sur le territoire du Médoc et les entretiens réalisés avec les acteurs de terrain pendant la période exploratoire (élus, travailleurs sociaux, habitants, propriétaires viticoles, jeunes nomades) nous ont permis de faire le constat suivant : malgré les conditions de vie précaires induites par le nomadisme saisonnier, les jeunes nomades mettaient de l'avant le fait qu'ils avaient choisi de vivre ainsi et ne souhaitaient pas vivre autrement, dans une posture affirmée d'alternative sociétale. Ce qui nous a conduits à poser la problématique suivante :

Quels sont les bénéfices réels et symboliques que les jeunes saisonniers nomades tirent de leur mode de vie et qui les amènent à accepter une vie à la marge sans emploi ni habitat stable ?

Cette problématique nous a ensuite amenés à poser les hypothèses suivantes :

- Le monde des saisonniers nomades offre un espace alternatif de socialisation, d'apprentissages, de reconnaissance propice à l'engagement des jeunes dans le mode de vie. Ce monde représente un support de sens pour ces jeunes.
- Ainsi, reconnus au sein de la communauté pratique, ces jeunes seraient plus à même de devenir autonomes en s'identifiant à des valeurs propices à la construction de soi.
- C'est dans des dynamiques symboliques et spatio-temporelles liées au mode de vie, que l'identité des saisonniers nomades va se construire.
- Les parcours biographiques et géographiques des jeunes peuvent se superposer et permettent d'établir une typologie de saisonniers nomades.

2. Les saisonniers nomades ou les expériences d'acteurs engagés dans le monde social

Tout comme François Dubet (2009) avait pu l'observer dans ses enquêtes de terrain, les jeunes saisonniers nomades que nous avons rencontrés avaient tendance à parler de leur expérience comme d'une construction individuelle relevant d'un choix de vie alternative dans une démarche d'opposition à une vie plus sédentaire avec une forme de routine qui, pour eux, représentait un frein à leur liberté. Du fait de cette forme d'opposition, il nous semblait pertinent de faire appel à la sociologie de l'action pour analyser le phénomène à l'étude. Alain Touraine avait d'ailleurs indiqué, dans ses premiers travaux, que la sociologie de l'action permettait d'explorer « *comment l'acteur, collectif ou individuel, constitue son existence sociale par son engagement dans des débats, des conflits et des revendications* » (Touraine, 1966, p.520). Dans son ouvrage portant sur ce qu'est la démocratie (1993), il écrivait : « *J'appelle Sujet la construction de l'individu (ou du groupe) comme acteur, par l'association de sa liberté affirmée et de son expérience vécue, assumée et réinterprétée* » (p.23).

Ce qui nous intéressait dans ce travail de recherche, c'était de comprendre ce qui faisait que ces jeunes aient tant d'attrait pour une culture alternative qui pouvait, au premier abord, sembler induire une forme de précarité de vie et un avenir incertain, alors même que la jeunesse est un âge de la vie devant mener à l'autonomisation de l'individu. La sociologie de l'expérience nous

a permis de sortir de la dichotomie où « *les jeunes sont toujours saisis comme des victimes qu'il faut aider et protéger, mais aussi comme des coupables qu'il faut punir et contrôler* » (Dubet, 2018, p.14) afin d'envisager la marginalité comme une forme d'action (Dubet, 1987) pour mieux comprendre les logiques de ces jeunes dans l'expérience du nomadisme saisonnier. Ainsi, nous avons tenté d'explorer les trois types de logiques que sont celle de l'intégration sociale en explorant les processus de socialisations primaires et secondaires au nomadisme saisonnier, celle de la stratégie en étudiant la dimension rationnelle de l'adhésion à la culture alternative et enfin celle de la subjectivation en tentant de mettre en évidence une forme de réflexivité des acteurs. En effet, « *les moi* » de l'intégration et les « *moi* » de la stratégie supposent qu'un « *je* » soit capable de maintenir l'unité de la personne en ne s'identifiant jamais pleinement à ces divers « *moi* » » (Dubet, 2017, p.104). Nous rappelons ici qu'en sociologie, la subjectivation correspond à un processus de construction de soi et d'engagement dans les activités sociales. Ce processus s'inscrit dans une spatialisation des parcours et articule le temps long des itinéraires biographiques et le temps court lié aux événements (Zaffran et Vollet, 2019).

Dans notre travail, les saisonniers nomades représentent une jeunesse, ils sont dans une période qui est envisagée comme un âge de la vie, une phase transitionnelle menant à l'âge adulte (Michel Parazelli (2007) ; Cécile Van de Velde (2008, 2015) ; Joël Zaffran (2016) ; Reversé (2021)). En effet, cet âge de la vie est fait de changements réels (accès à l'emploi, au logement autonome, mise en couple), mais aussi symboliques dans le sens où il s'agit d'une phase de construction identitaire permettant aux jeunes de trouver leur place dans le monde. « *On parvient à l'âge adulte par des changements successifs d'identité* » (Strauss, 1992, p.139).

En nous intéressant particulièrement à la question de l'identité, durant notre enquête auprès des saisonniers nomades, nous avons pour habitude de demander aux jeunes s'ils se considéraient comme hippie, routard, punk, etc... ? Nous cherchions à repérer l'existence d'une dénomination commune indigène. Or, la plupart du temps, leur réponse était la suivante : « *non j'ai pas d'étiquette, je suis juste moi* ». Ainsi, nous nous sommes rendu compte qu'il ne s'agissait pas ici de catégoriser ces jeunes, de tenter de chercher l'homogénéité par une appellation de groupe mais plutôt de comprendre pourquoi ils voulaient être eux-mêmes. En effet, pourquoi souhaitons-nous, en tant qu'individus, être considérés pour ce que nous sommes ?

Afin de répondre à cette question, nous avons porté notre intérêt sur la sociologie de l'individu. Pour Danilo Martuccelli et François de Singly (2018), l'individualisme ou plus précisément le processus d'individualisation en œuvre dans nos sociétés contemporaines fait émerger deux débats principaux. Le premier, relève du fait d'avoir du pouvoir sur soi et sur le monde et le second relève de la construction des identités populaires. Nous allons nous intéresser ici au premier débat, puisqu'il nous semble adapté à l'expérience des saisonniers nomades. En effet, les auteurs expliquent : « *Dieu a donné à l'homme le pouvoir de se définir et d'être le sculpteur de lui-même. L'individualisme s'inscrit dans cette perspective : l'individu (préférable à l'homme, terme trop marqué par son genre) ne doit pas se laisser « enfermer » par des bornes, intérieures ou extérieures, il doit tout faire pour les surmonter, les dépasser* » (p.128). Ainsi, il faudrait pouvoir faire un inventaire de toutes les manières dont les individus tentent de se définir et de définir leur monde. Toutefois, certaines affirmations du pouvoir sur soi et sur le monde ne sont pas toujours bien perçues ou validées. Ainsi, les auteurs font référence à Jack Kerouac, aux Hobos ou encore aux Traveller's, pour montrer que l'expérience du nomadisme dans leur biographie montre une forme de résistance aux normes dominantes à la marge de la légalité. Le processus d'individualisation des saisonniers nomades s'inscrit dans cette opposition afin de retrouver du pouvoir sur soi et sur le monde, ce qui explique qu'ils ne souhaitent pas qu'on leur accole une étiquette et qu'on les considère pour ce qu'ils sont. En effet, les individus ont « *besoin d'avoir de l'importance, c'est-à-dire d'occuper une place dans le monde de quelqu'un d'autre* » (Laing, 1971, p.170).

Même si, dans cette thèse, nous nous sommes principalement inspirés des travaux interactionnistes nord-américains sur la théorie du soi, nous avons aussi puisé dans les théories de la sociologie française portant sur l'individu. Danilo Martuccelli et François De Singly (2018) distinguent quatre types de soi dans la sociologie française de l'individu : le soi adossé aux normes et aux oppositions avec des auteurs comme Jean-Claude Kaufmann ou Bernard Lahire, le soi gouverné par les normes avec des auteurs comme Dominique Memmi et Alain Ehrenberg, le soi soutenu par autrui avec des auteurs comme François De Singly et enfin le soi, construit par les épreuves avec des auteurs comme François Dubet ou Danilo Martuccelli.

Plutôt que de nous positionner dans l'une ou l'autre de ces théories, nous pouvons dire que nous nous sommes intéressés à ces quatre types de théories du soi dans ce qu'elles ont de commun : dans les dernières décennies du XX^{ème} siècle, il y aurait eu transition vers un nouveau type d'individualisation évoquant une « seconde modernité » ou « modernité avancée » dans la lignée des travaux d'Ulrich Beck et Anthony Giddens, un travail en profondeur sur « *la vie*

intérieure des acteurs et leurs dimensions identitaires ou positionnelles » ; la réalisation de véritables enquêtes de terrain ; l'affirmation qu'au travail de l'individu sur la société et de la société sur l'individu, s'ajoute le travail de l'individu sur lui-même ; la compréhension de l'action sociale est en relation avec le travail que l'individu effectue, donc l'individu est étudié comme un processus ; l'individu est complexe et soumis à des tensions, et enfin, c'est désormais à l'échelle de l'individu que l'on doit construire l'intelligibilité des phénomènes sociaux (*ibid.*, p.61-63).

Nous situant, malgré tout, dans la lignée des sociologues de la sociologie de l'action, notre propos se situera dans cette inscription épistémologique à laquelle nous avons fait le choix de joindre les auteurs interactionnistes de l'école de Chicago. En effet, la sociologie de l'action « *postule qu'il n'y a pas de société sans sujet ni de sujet sans société ; c'est pourquoi Dubet et Touraine parlent d'« acteur » ou de « sujet social »* » (Parazelli, 2002, p.97). Quant aux interactions, elles prennent une place importante dans la construction identitaire de l'individu et de ses représentations. Nous situant dans une inspiration phénoménologique, nous nous détacherons de l'idée d'un Moi essentialiste, pré-identitaire, « *du mythe d'une intériorité ontologique* » (Marchal, 2012, p.41) afin d'opter pour une posture constructiviste sur l'identité. Dans cette approche, l'individu est vu comme un acteur qui se construit un univers de sens et développe ses propres perceptions des phénomènes. Il utilise ses connaissances pour définir sa réalité et se réfère à ses propres expériences, ce que Schutz (1998), dans une perspective phénoménologique, nomme un « stock de connaissances » (p.97). Nous y ferons régulièrement référence lorsque nous aborderons la question de la socialisation de ces jeunes à la culture alternative et le vécu de leur expérience dans le monde social des saisonniers nomades, puisque « *les champs d'expérience individuelle et collective qui se forment dans le processus de coopération et de communication à travers lesquels un environnement est connu et maîtrisé relèvent de mondes sociaux* » (Cefaï, 2015, p.5).

L'individu a également la capacité de s'adapter pour évoluer dans la sphère sociale. Ainsi, l'emphase sera mise sur la façon dont les saisonniers nomades vont analyser une situation ou un phénomène et la façon dont ils vont agir en fonction de leurs représentations (Tremblay, 2015). La démarche compréhensive qui sera la nôtre nous aidera à rendre compte du phénomène du nomadisme saisonnier « *à partir des actions intentionnelles des acteurs* » (*ibid.*, p. 159).

En plus de l'analyse des interactions et des actions menées et vécues par les saisonniers nomades au sein du monde social, nous avons souhaité accorder une place dans notre analyse à la sociologie de l'espace en lien avec le choix de ces jeunes de vivre en habitat mobile. En

effet, l'espace est une dimension fondamentale de l'expérience (Parazelli, 2002). C'est, par ailleurs, un concept souvent associé aux études géographiques, mais il n'est pas réservé qu'aux géographes (Remy, 2015). Nous avons « *observé in situ les usages quotidiens de l'espace* » pour mieux comprendre les dimensions symboliques de l'habitat mobile pour les jeunes que nous avons rencontrés. « *La maison exprime une conception du monde, un rapport aux valeurs, une image de soi et de sa famille. Loin de n'être que fonctionnel et rationnel, le logement est solidaire de la construction de soi et de l'aspiration de chacun à conduire de manière autonome sa vie. La conclusion s'impose donc : si les structures spatiales influencent les hommes, ceux-ci ne sont pas dépourvus de ressources pour modifier celles-là... c'est dans sa relation évolutive et multidimensionnelle à l'espace que l'individu parvient à construire de façon plus ou moins heureuse son rapport au monde* » (Stébé et Marchal, 2010, p.36-37).

Dans notre travail de recherche, nous avons utilisé la notion d'espace dans trois acceptions, la première relevant de « l'espace comme ressource d'interaction » (Parazelli, 2002) contribuant à la construction identitaire de ces jeunes au sens de Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal, puisque nous avons étudié le rapport des saisonniers nomades à leur espace de vie : le « véhicule-habitation » en lien avec les interactions produites dans la culture alternative.

Une seconde acception de l'espace a été mobilisée dans une logique territoriale, puisque nous avons analysé les mobilités géographiques de ces jeunes à différentes échelles pour mieux comprendre le sens qu'ils donnaient à l'appropriation et à leur ancrage dans certains lieux.

Enfin, une dernière acception, plus métaphorique, a concerné la notion d'espace public puisque, dans une perspective interactionniste, nous avons analysé ce que suscitait, chez les installés (Elias, 1997), la présence de ces saisonniers nomades considérés comme des « hôtes de passage » (Le Marchand, 2011) ou des « intrus anoniques » (Elias, 1997) dans les villages du Médoc. De même, nous avons accordé une place particulière aux femmes saisonnières nomades, puisqu'elles subissent des stéréotypes de genre (Shradon, 2006 ; Azema, 2021) du fait qu'elles voyagent et vivent au-dehors (Bryen, 1999) dans l'espace public.

Par ailleurs, nous avons également cherché à comprendre les dynamiques spatiales en lien avec le temps « *sans égards pour le vocabulaire qui existe dans telle ou telle société pour découper et ordonner l'écoulement du temps, le passé et le futur empiètent sur l'action du présent et l'influencent. L'expérience humaine du temps est sans cesse en train de se faire : le présent est toujours un « devenir » ; il s'approche lorsque l'avenir avance vers nous et s'éloigne à mesure que l'action en cours recule dans le passé.* » (Strauss, 1992, p.34). Nous

avons donc fait appel à l'histoire du monde des saisonniers nomades, mais aussi à l'histoire des jeunes rencontrés pour nous situer dans une prise en compte de la réalité de ces jeunes en lien avec l'histoire de la culture alternative et de leur propre histoire biographique. Nous avons également invité les participants à se projeter dans le futur pour mieux comprendre le sens qu'ils donnent à leur expérience présente.

Enfin, comme nous l'avons laissé transparaître, la sociologie de l'identité a été sollicitée de façon transversale dans nos analyses, puisque nous avons rencontré des individus dans un âge de la vie où ils travaillent à des remaniements identitaires prégnants. Mais avant tout, il est important de spécifier que « *l'acteur est nécessairement engagé dans le monde... l'identité est rapport au monde ; elle n'émerge pas dans un théâtre solipsiste où il n'y aurait guère d'autre acteur que soi-même* » (Marchal, 2012, p.78). L'identité c'est le rapport d'un individu avec sa propre singularité. Il n'existe pas d'identité sans un *rapport à soi* ni *identification*, puisque l'identité est une réalité sociale constituée de représentations et de réflexivité, c'est pourquoi les individus en sont des évidents porteurs (Lévy et Lussault, 2003). Ainsi, nous avons imaginé l'identité dans une dynamique constructiviste.

3. L'ethnographie : tiraillements entre proximité du terrain et distanciation professionnelle

La première question que nous nous sommes posée d'un point de vue méthodologique est la suivante : comment aborder le terrain pour aller vérifier nos hypothèses et ainsi pouvoir analyser, d'une part, les actions et les interactions quotidiennes de ces jeunes tout en ayant, d'autre part, des éléments sur leurs parcours biographiques et géographiques. Les méthodes qualitatives et plus particulièrement la méthode ethnographique se sont imposées comme les méthodes les plus opportunes pour explorer au mieux les activités quotidiennes de ces jeunes tout en créant une relation de confiance propice à la mise en lumière de leur vision du monde et par la suite la réalisation d'entretiens de type biographiques. Ainsi, nous allons tout d'abord revenir sur l'épistémologie de notre choix méthodologique. Ensuite, nous évoquerons les enjeux de cette recherche en lien avec le contrat CIFRE qui a financé notre recherche et enfin, nous expliquerons comment nous sommes passés d'une posture d'assistance sociale à une posture d'ethnographe.

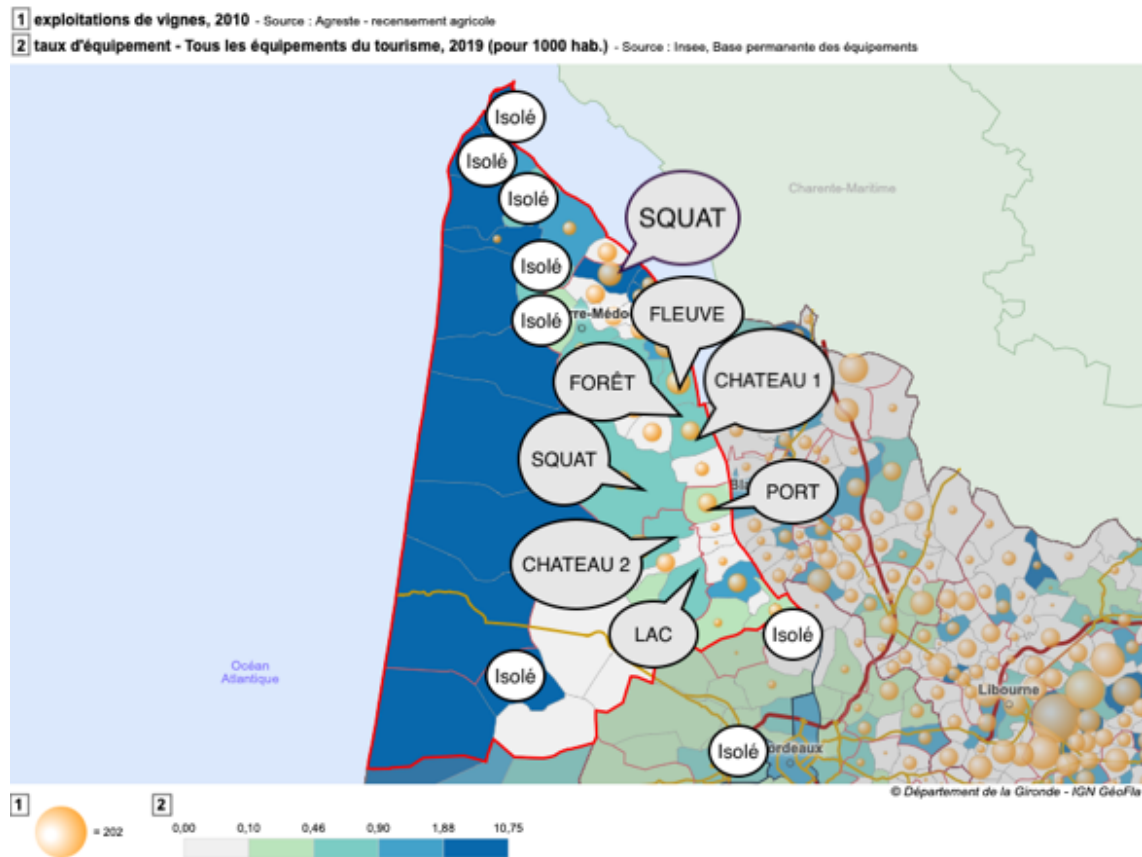
3.1 Épistémologie méthodologique

Avant de revenir sur notre expérience de l'enquête ethnographique, nous aimerions aborder quelques points théoriques qui nous ont servi d'appui dans nos choix méthodologiques. Ayant fait le choix d'une approche qualitative, notre but n'était « *pas d'abord de quantifier les phénomènes observés afin d'établir des corrélations comme le fait le chercheur quantitatif* » (Poisson, 1983, p371). À la manière de l'ethnographe, nous avons tenté de comprendre la réalité des personnes en intégrant leur univers en nous appuyant sur la méthode de Stéphane Beaud et Florence Weber (2010) pour saisir le sens de leurs actions au sein de leur vie quotidienne tout en étant conscients que « *les constructions utilisées par le chercheur en sciences sociales sont, pour ainsi dire, des constructions au deuxième degré, notamment des constructions édifiées par les acteurs sur la scène sociale dont l'homme de science observe le comportement en respectant les règles de procédure de sa science* » (Schutz, 1987, p.11).

Cette recherche nous a permis de produire des connaissances empiriques par le biais des observations et des entretiens qui ont été réalisés auprès des saisonniers nomades. « *En effet l'empirisme à l'opposé du rationalisme affirme que l'origine de la connaissance se trouve dans l'expérience. Il croit en la valeur de l'observation, et en celle de la sensation. Le concret se trouve ainsi appréhendé par le sensible* » (Grawitz, 2001, p16). En ce qui concerne la prise en compte de la subjectivité dans la recherche, on pourrait dire que c'est ainsi que se distinguent les recherches quantitatives basées sur des données objectives, des recherches qualitatives où la subjectivité va être prise en compte dans la méthode déployée (Laperrière, 1997). La subjectivité n'est pas à détacher de la réflexivité, c'est pourquoi dans une recherche qui vise à comprendre les interactions entre des individus, ce qui est le cas dans cette thèse, il fut nécessaire d'avoir une posture réflexive (*ibid.*) mais nous y reviendrons un peu plus loin.

D'avril 2021 à mars 2023, nous avons pu passer environ neuf mois cumulés à circuler sur les différents campements et stationnements dans le Médoc cartographiés comme suit.

Carte n° 1 : Carte des campements, squats, stationnements observés pendant l'ethnographie



Les lieux d'observation se situent principalement sur la façade estuarienne du Médoc. Ces observations se sont accompagnées de participations à des réunions et à des actions d'aide alimentaire dirigées vers les saisonniers viticoles ainsi que d'entretiens. Nous avons également suivi quelques jeunes d'avril 2021 à janvier 2024 en entretenant régulièrement des liens avec eux via le réseau social WhatsApp.

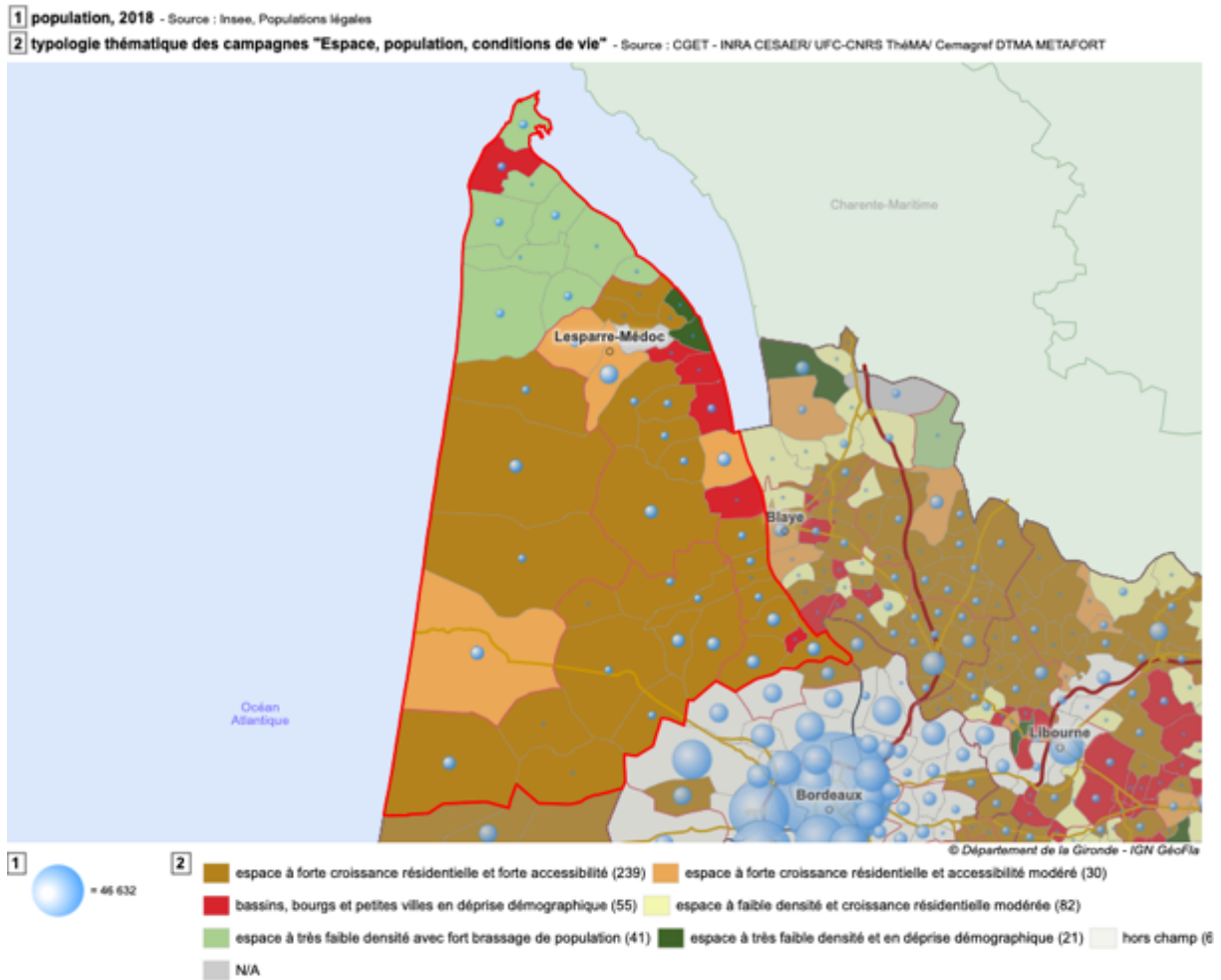
Notre travail s'est inscrit dans le cadre d'une monographie localisée sur le Médoc, un territoire de la Gironde qui connaît une croissance démographique importante avec plus de 1 100 nouveaux habitants chaque année (PDALHPD, 2016-2021). La carte suivante montre le Médoc coloré en jaune :

Carte n°2 : Carte de la Gironde



Cet espace possède trois sous-ensembles avec leurs propres caractéristiques. Tout d'abord, le premier, au Sud, a une proximité forte avec la métropole bordelaise. De ce fait, il est en tension à cause d'un faible accès aux logements abordables. Le second est situé à proximité du littoral. Il est axé sur l'économie touristique, avec une forte concurrence exercée sur l'habitat permanent et une saturation saisonnière des équipements. Quant au troisième, il s'étale sur la façade estuarienne et se caractérise par sa forte activité viticole. Son habitat présente un taux de vacance important et un parc ancien dégradé (*ibid.*). Somme toute, le Médoc est composé à la fois de campagnes péri-urbaines (en proximité de Bordeaux), intermédiaires (en proximité de l'océan) et « profondes » (en proximité de l'estuaire). La carte suivante illustre les campagnes du Médoc en fonction de l'espace, de la population et des conditions de vie :

Carte n°3 : Les campagnes du Médoc



L'espace où se déroule notre enquête ethnographique se situe dans la catégorie des campagnes profondes à proximité de l'estuaire de la Gironde. Nous précisons que la majorité des campements et espaces de stationnement dont nous allons parler dans cette thèse sont des campements éphémères, puisqu'ils s'établissent chaque année d'avril à octobre, période où les saisonniers viticoles sont particulièrement sollicités pour les travaux de la vigne. Les squats, quant à eux, sont actifs à l'année, mais plus occupés d'avril à octobre.

Dans notre enquête, nous avons rencontré des jeunes stationnés en groupe ou de manière isolée ainsi que des jeunes stationnant dans l'espace public, dans des squats ou dans des châteaux afin de multiplier les cas de figure en termes de relations à l'espace et à la communauté des saisonniers et ainsi tendre vers une objectivation des données. Comme vous pouvez le voir

sur la carte n°1, deux couples de jeunes ont été rencontrés hors de la zone d'observation, car ils s'étaient déplacés suite à la fin de leur contrat viticole effectué dans le Médoc.

Nous avons ainsi pu partager le quotidien d'environ² 58 saisonniers nomades, 31 hommes et 27 femmes âgés de 29 ans en moyenne dont 33 d'entre eux ont accepté de faire un entretien de type biographique, souvent seuls, mais parfois en couple ou avec un ou une amie, et cinq ont participé à un entretien de groupe de type focus groupe (Cf. Annexe 1.).

Sur les 58 jeunes que nous avons rencontrés, 34 d'entre eux étaient originaires de France, 20 d'Espagne et quatre d'Italie. Hormis les Français, il s'agissait de travailleurs européens qui avaient l'autorisation de travailler en France. Nous n'avons pas eu de difficultés à échanger avec les saisonniers nomades espagnols et italiens grâce à leur maîtrise de la langue française.

Nous entretenons encore aujourd'hui des contacts avec six d'entre eux (cinq femmes et un homme), ces liens nous permettent de voir une évolution dans leur parcours et c'est aussi ce qui nous a permis d'élaborer une typologie par phases dans le processus de construction identitaire que nous présenterons à la fin de ce manuscrit. Nous précisons que nous avons pris soin d'anonymiser l'identité de tous les participants au travail de recherche en utilisant des noms d'emprunt.

Cette recherche s'inscrit dans l'explication de la réalité sociale des saisonniers nomades telle qu'elle est appréhendée par eux dans leur vie quotidienne et dans leur monde social. « *Les sciences sociales doivent traiter de la conduite humaine et de son interprétation par le sens commun dans la réalité sociale* » (Schütz, 1987, p.42). Ainsi, nous pouvons dire que la position épistémologique de notre méthodologie est interprétative, puisque nous sommes allés recueillir le vécu des saisonniers nomades par le biais d'observations participantes et d'entretiens. Il s'agira donc de partir du postulat de l'interprétation subjective qui « *doit être compris dans le sens que toutes les explications scientifiques du monde social peuvent, et dans certains cas doivent, se référer à la signification subjective des actions des êtres humains à partir desquels la réalité sociale s'origine* » (Schutz, 1987, p.83). Or, dans toute recherche liée à l'interprétation, il semble pertinent d'identifier des critères de rigueur et notamment les paramètres de crédibilité, de transférabilité, de constance interne et de fiabilité (Pourtois et Desmet, 1988 ; Mucchielli, 1996 ; Laperrière, 1997).

² Nous précisons utiliser l'adverbe environ du fait que nous avons croisé bien plus de 58 jeunes lors de notre présence sur les espaces de stationnement mais ce chiffre représente les jeunes avec lesquels nous avons eu des échanges en lien avec notre travail de recherche.

Le critère de rigueur lié à la crédibilité concerne la validation interne en ce qui a trait à la saisie des données à l'aide de la triangulation des sources et des méthodes. Le but est de tenter d'établir une validité des observations et des interprétations (Gohier 2004). C'est pourquoi, dans notre projet de recherche, plusieurs techniques de recueil de données ont été utilisées, notamment l'observation participante, les entretiens biographiques et le focus group afin de multiplier les sources de données. Nous avons ainsi alimenté un journal de terrain contenant la transcription de nos enregistrements vocaux ou notes de terrain réalisés après-coup. « *C'est la répétition dans la durée de ces observations directes (ou participantes) qui contribue à produire un matériau homogène dont l'ethnographe va extraire un raisonnement fondé sur une « observation analytique » qui a pour vertu de faire émerger de la situation d'enquête les concepts adéquats de l'activité sociale des enquêtés* » (Beaud et Weber, 2010, p.239).

Par ailleurs, nous avons eu la volonté de partager les résultats de la recherche avec les participants qui ont, de ce fait, contribué à la production de connaissances dans une intention méthodologique proche de la méthodologie interventionniste d'Alain Touraine. C'est aussi pour cela que, dans ce manuscrit, nous avons préféré utiliser le dénominatif de participant plutôt que d'enquêté. Quelques jeunes ont d'ailleurs contribué au travail de recherche en réalisant des cartes géographiques de leurs déplacements sur environ une année. Cet outil utile au travail de recherche a permis aux jeunes de mettre en mots leurs parcours dans une forme de conscientisation des activités accomplies et du chemin parcouru. De même, les photos qui sont présentes dans cette thèse ont été prises par nos soins, mais aussi par les saisonniers nomades eux-mêmes. Souvent, lorsque nous étions sur les campements, ce sont les participants qui nous ont proposé de prendre quelques clichés. Au début de notre terrain, nous nous souvenons de deux participantes qui nous avaient dit « *tiens si ça te dit tu peux prendre notre camion en photo pour les mettre dans ton mémoire* ». Il est vrai que nous avons déjà pensé à prendre des photos du terrain au début de la thèse, mais par peur d'être intrusive, nous avons écarté ce projet de notre démarche. Toutefois, l'initiative de ces participantes a légitimé la prise de photos et par la suite, nous demandions aux jeunes s'ils nous autorisaient à en prendre. Ils étaient eux aussi invités à nous envoyer des photos qui, pour eux, représentaient leur mode de vie. Très vite, nous nous sommes rendus compte que la photo était un support de discussion qui permettait, tout autant que le discours, d'accéder à leur subjectivité alors que les sciences sociales peuvent parfois sembler méfiantes à l'égard de l'utilisation de la photographie dans les méthodologies de recherche. En effet, Albert Piette (2007) a identifié plusieurs raisons qui peuvent être invoquées pour le faible usage de la photographie en sociologie : « *difficulté d'identifier l'objet sociologique lui-même, dont la dimension strictement visuelle n'apparaît pas nécessairement ;*

absence d'attention accordée à des faits qui impliqueraient directement un recours visuel ; ou encore relative marginalité du corps humain dans la discipline sociologique en général » (p.24). Toutefois, une raison plus plausible semble expliquer ce phénomène. D'après l'auteur, il semblerait que la sociologie aurait du mal à sortir de l'objectif réaliste et mimétique de la description et de la reproduction de la réalité, alors que « *la photographie renvoie malgré tout à un acte particulier d'un observateur-photographe, qui exclut de penser l'image en dehors de son rapport avec lui* ». Il y aurait donc quelque chose de l'ordre de la neutralité du chercheur qui pourrait ainsi être remise en question du fait de son implication personnelle dans le choix des prises de vues. Pourtant, la photographie est utilisée pour la production d'informations ethnologiques depuis le siècle dernier. Bronislaw Malinowski expliquait déjà que les clichés pouvaient aider à contrôler les notes de terrain et reformuler des affirmations (*ibid.*). En effet, « *la visualisation nous permet de donner une définition subjective de la réalité, de produire une vision du monde. [...] Le sociologue américain Douglas Harper estime que la perception visuelle d'un phénomène nous donne des informations différentes de sa connaissance à travers la lecture d'un texte. [...] Ainsi, l'utilisation de l'image dans les sciences sociales devient donc une perspective indispensable pour « regarder » la réalité sociale* » (La Rocca, 2007, p.35). Dans ses travaux, Howard Becker (1974) montre que lorsque le sociologue photographie, il pense théoriquement, il interprète des thématiques sociologiques et les photos représentent les conclusions de ce cheminement (*ibid.*). « *Quand un chercheur est sur le terrain, l'outil visuel renforce ses idées, concrétise ses observations, aide tout simplement à construire la théorie* » (La Rocca, 2007, p.38). À ce titre, l'auteur nous explique que la méthode visuelle se compose de trois dimensions : la sociologie avec les images, la sociologie sur les images et la restitution des résultats de recherche.

Dans la première dimension qui concerne la sociologie avec des images, l'image va être utilisée comme un instrument de collecte d'informations. Il peut s'agir de *photo-élicitation* où le chercheur et l'interviewé discutent autour de photographies amenées par le chercheur. Il peut aussi s'agir de *native image making* où l'on demande aux sujets de raconter visuellement des aspects de leur vie. Il existe aussi la *recherche photographique sur le terrain* où le chercheur remplace le dictaphone par une caméra ou un appareil photo ou encore *l'enregistrement vidéo de l'interaction* lorsque l'on fait un enregistrement vidéo d'un entretien.

La deuxième dimension concerne la sociologie sur les images et consiste à l'identification des significations symboliques et l'interprétation des images produites dans l'activité sociale dans le but de raconter une histoire.

La dernière dimension consiste enfin à restituer les résultats où l'on montre des photos produites sur le terrain.

Par ces différentes dimensions, on peut se rendre compte que la méthodologie visuelle vient enrichir le travail de recherche et « *permet de mieux analyser la réalité sociale, l'expérience, le vécu et la construction de sens* » (*ibid.*, p.39). C'est dans cette perspective que nous avons tenté d'utiliser la photographie dans notre recherche, puisque nous avons utilisé une méthode proche du *native image making* lorsque nous avons demandé aux jeunes de nous faire parvenir des photos qui pour eux représentaient leur mode de vie. De même, nous avons analysé ces photos, mais aussi celles que nous avons prises sur le terrain, comme des conclusions de notre cheminement analytique. Et enfin, nous avons inclus quelques photos et analyses dans ce manuscrit en prenant soin de mettre des légendes qui ont été choisies par les jeunes eux-mêmes lorsqu'il s'agissait de leurs photos pour donner encore quelques indications sur leur réalité et le sens qu'ils donnent à ce qu'ils nous montrent.

Un autre critère de rigueur concerne la transférabilité. Il s'agit de la validité externe, c'est-à-dire que les connaissances produites par cette recherche doivent être transférables dans d'autres travaux de recherche, dans d'autres contextes. Christiane Gohier (2004) parle également d'une « *saturation théorique* » liée au fait « *qu'aucune donnée nouvelle ne doit ressortir des entrevues ou des observations* ». Ce critère est également appuyé par une « *riche description du contexte et des sujets de la recherche* » (*ibid.*, p.7). L'actualisation de nos données de la littérature a été prégnante tout au long de notre travail de recherche afin d'actualiser la production scientifique.

Ensuite, le critère de rigueur lié à la constance interne consiste à mettre en place une triangulation des observateurs (*ibid.*). En effet, il nous a semblé important, dans notre travail de recherche, de venir confronter nos observations et nos analyses avec d'autres chercheurs ayant travaillé avec des populations similaires afin de pouvoir prendre conscience de notre subjectivité. De même, les échanges avec notre directeur de thèse, mais aussi avec des collègues travailleurs sociaux ou doctorants ont également permis ce processus tout en respectant la confidentialité des données et des participants. Ainsi, nous pouvons dire que ce travail n'est pas le fruit de notre simple réflexion mais plutôt le fruit d'une réflexion collective. « *Qu'il s'agisse d'engager des relations avec les autres lors du travail d'enquête ou de rendre raison de leur genre de vie et de leurs actions au moyen de l'écriture, le sociologue est tributaire de sa propre expérience du monde. Il ne peut retrancher les événements, les liens, les préférences, les*

répulsions qui sont constitutifs de sa personne et qui font de lui un être singulier. Voudrait-il restreindre sa subjectivité, ignorer les particularités de son existence vécue, qu'il ne cesserait pas pour autant d'être influencé par des scènes de sa vie passée ou présente et par des motifs profondément établis ? Ce sont ces expériences du monde, appréhendées comme singulières, en réalité partagées, qui nous rendent possible d'accéder à l'univers mental et affectif des autres, y compris ceux dont le milieu ou la conduite particulière nous sont au départ étrangers » (Bizeul, 2011, p.169). En effet, c'est d'après nous les échanges entretenus avec d'autres chercheurs ou avec des acteurs de terrain qui nous permettent de remettre en question nos présupposés et nous amènent à plus de réflexivité sur ce que l'on fait, ce que l'on voit, ce que l'on vit, ce que l'on ressent.

Quant au critère de fiabilité, il consiste en une forme de transparence de la part du chercheur dans le sens où il doit pouvoir partager ses présupposés et justifier ses choix épistémologiques. Ce critère de rigueur passe également par l'implication du chercheur sur le terrain et la triangulation des données (*ibid.*) dont nous avons mesuré la valeur quelques lignes plus haut.

3.2 Le contrat CIFRE en recherche : entre négociations et justifications

Débuter une thèse n'est pas chose aisée, de surcroît lorsque l'on vient du milieu professionnel. En effet, il y a la « voie royale » (Truong, 2015) académique de l'étudiant poursuivant un cursus de Licence, de Master puis de Doctorat mais il y a aussi la voie que j'appelle, la voie « de la débrouille », celle que j'ai empruntée, où les études sont impossibles sans un emploi suffisamment payé pour les poursuivre. En effet, venant d'une famille de la classe moyenne avec très peu de soutien économique familial et pas d'accès aux aides sociales, c'est le chemin de « la débrouille » que j'ai dû emprunter, en travaillant et en me formant tout au long de ma carrière d'assistante sociale. Et me voici arrivée à 39 ans, en reprise d'études en doctorat avec un sujet émergent de mes observations professionnelles sur un territoire rural, me présentant devant un directeur de recherche qui pouvait peut-être trouver un intérêt dans mon sujet et dans mon culot de vouloir reprendre des études doctorales à 39 ans après 14 ans d'expérience professionnelle.

Sa première question, et non des moindres, fut pourquoi faire une thèse ? J'y voyais là l'opportunité de pouvoir évoluer professionnellement en allant peut-être vers les métiers de

l'enseignement ou en allant vers des emplois de cadre dans l'administration dans laquelle j'exerçais. Avec le recul, je me dis qu'il y avait peut-être aussi une autre raison à mon engouement pour faire une thèse. Ayant été bercée par l'éducation populaire depuis ma plus tendre enfance (que cela soit dans l'animation ou dans le sport), et, en ayant exercé pendant huit ans dans un service de prévention spécialisée favorisant l'accès à la culture et à la connaissance des jeunes issus de quartiers populaires de région parisienne, j'avais forgé en moi, je pense, une forme d'engagement et de militantisme où l'accès à la connaissance devait être d'égal accès pour tous. J'estimais que j'étais donc en droit, même à 39 ans, de poursuivre des études même si je n'avais pas emprunté la « voie royale ».

Le contrat CIFRE (Convention industrielle de formation par la recherche) s'est avéré être une option intéressante du fait que j'y voyais là un financement qui pouvait peut-être intéresser mon employeur. J'ai donc défendu mon projet de thèse sur les jeunes saisonniers viticoles nomades auprès du département. Avec ma connaissance du terrain et des missions de la collectivité locale, j'avais réussi à démontrer que s'intéresser à cette population avait un intérêt pour l'institution, car le département exerce une mission d'intervention vis-à-vis de ce public et le territoire accueille un nombre important de saisonniers du fait de la forte activité viticole dans le Médoc. Nous étions aussi dans un contexte de fusion de l'action sociale départementale avec celle de la MSA (Mutualité Sociale Agricole). Cela justifiait donc le fait de s'intéresser aux saisonniers viticoles. J'avais une approche très territorialisée. Je défendais également ma position en indiquant qu'il semblait pertinent que le service social puisse aussi engager un travail de réflexion doctorale alors que d'autres CIFRE avaient été attribuées dans d'autres services du département. En bref, je défendais la part du service social dans la recherche au sein de la collectivité locale. Avec l'appui de mes supérieures hiérarchiques, mon employeur acceptait de s'engager dans cette convention.

Restait maintenant à convaincre mon directeur de thèse de s'engager dans l'accompagnement de mon parcours doctoral. Cette étape fut, une nouvelle fois, une longue épreuve de négociations. En effet, alors que j'avais trouvé le financement pour mon projet, mon Directeur émettait des doutes sur ma capacité à rédiger une thèse de sociologie. Avec le recul, je me dis qu'après une licence AES (Administrations Économiques et Sociales), une maîtrise en sciences de l'éducation et en travail social et un doctorat débuté en travail social au Canada, ses doutes n'étaient peut-être pas infondés quant à la diversité de mon parcours universitaire. Il m'a donc posé l'injonction de faire une synthèse sur ma thématique pour favoriser l'émergence d'un questionnement dans un laps de temps très court : deux semaines.

Ces quinze jours, je m'en souviens encore. Je me souviens de cette pression pour produire cet écrit en essayant de rédiger moult paragraphes qui ne me convenaient qu'à moitié, jusqu'à ce que je me pose la question suivante : Mais qu'est-ce que je vois sur mon sujet ? Concrètement, puis-je décrire ce que je vois et me cantonner à ça ? j'ai donc engagé un travail d'écriture à partir d'une situation d'une jeune femme saisonnière nomade (Élodie dont j'ai parlé au début de cette introduction) que j'ai accompagnée au service social, mais en portant un regard critique sur mon intervention et la façon dont je voyais sa situation avec les yeux de l'assistance sociale. Maintenant, avec le recul, je me dis que sans cette injonction posée par mon Directeur de thèse, je n'aurai peut-être pas pu me décaler de ma posture professionnelle pour aller vers une posture d'analyse de future sociologue. Qu'il soit à nouveau sincèrement remercié pour avoir permis ce déclic du changement de regard sur mon travail et sur mon objet.

J'aimerais maintenant revenir sur la négociation de mes missions en contrat CIFRE puisqu'elles ont été à la fois un atout pour accéder au terrain et en même temps un frein. Exercer en tant qu'assistante sociale c'est, bien sûr, intervenir auprès des personnes rencontrant des difficultés d'ordre social, mais c'est aussi dépendre d'un engagement, d'une éthique professionnelle et d'un code de déontologie au même titre que d'autres métiers de la relation d'aide, d'ailleurs. Pour autant, certains principes éthiques sont propres au travail social, comme l'autodétermination de la personne par exemple (Bouquet, 2012). De plus, en tant que travailleur social, il est important de toujours avoir un regard réflexif sur ce que nos actions peuvent provoquer sur la personne accompagnée et ainsi agir pour le bien-être de cette dernière. Il est également primordial de la placer comme actrice de l'intervention, comme une personne autonome. Ces éléments font quelque peu écho à mes questionnements éthiques liées au travail de recherche.

Par ailleurs, le travailleur social dépend aussi de l'éthique de son employeur, ici le service public et surtout la continuité du service public. Il s'est écoulé neuf mois entre le dépôt de mon dossier de demande de CIFRE et la réponse de l'ANRT. J'avoue que je n'y croyais plus et la responsable du service social départemental non plus. Il s'est avéré qu'à cette période, notre service était en sous-effectif. Or, suite à la crise du COVID, nous recevions de plus en plus de public qui s'était peu manifesté pendant le confinement et qui rencontrait de grandes difficultés sociales. Il était devenu compliqué de ne pas proposer un rendez-vous d'accueil après plusieurs semaines d'attente pour les personnes sollicitant le service. Je portais donc la culpabilité de restreindre mon engagement professionnel pour faire ma thèse, et ce, en ayant le sentiment

d'abandonner mes collègues confrontés à des situations sociales complexes. C'est dans ce contexte que j'ai été amenée à compléter le contenu du contrat de la convention CIFRE.

Nous rappelons qu'un contrat CIFRE implique un découpage temporel équitable entre temps passé en entreprise et temps passé au laboratoire de recherche. Pour la partie laboratoire, les missions furent simples : mener ses activités de recherche, participer aux activités du laboratoire, communiquer sur la recherche, etc... Ce n'était pas si évident pour les missions concernant le temps passé auprès de l'employeur. Tout d'abord, il fut compliqué, pour mes responsables, de saisir tous les enjeux de la thèse en termes de travail à fournir. De mon côté, je ne savais pas vraiment si le temps en entreprise était consacré à des missions en lien avec le travail de recherche ou si je pouvais exercer mes missions d'assistante sociale. C'est dans ce contexte incertain, que mes responsables et moi avons élaboré le contrat définissant mes missions en tant que doctorante au sein de l'institution. Je continuerai donc d'exercer comme assistante sociale sur mon 50% entreprise.

Toutefois, je me suis vite rendue-compte qu'il était difficilement gérable de pouvoir continuer mes activités professionnelles en plus de la thèse, mais je rencontrais des difficultés à me faire entendre auprès de la responsable adjointe qui avait évalué que « j'avais le temps » et que « j'allais m'ennuyer » si je passais la semaine sur des activités de recherche en lien avec la thèse. Je devais donc toujours entrer dans un processus de justification pour expliciter les enjeux et le travail nécessaire propres au travail de recherche sans forcément être complètement comprise dans mes justifications, car aucune de mes collègues ou responsables n'avait encore mené de recherche doctorale. Je sollicitais alors l'aide d'un autre doctorant de l'institution pour venir présenter à mon équipe et à mes responsables la quantité de travail à fournir lors de la réalisation d'une thèse. À la suite de cette intervention, je recevais l'empathie de mes responsables et mes collègues prenaient la mesure du travail que je devais accomplir, sans pour autant que je puisse voir une évolution significative de la charge de travail liée à mes missions. Je devais donc maintenant « me débrouiller » avec mon travail professionnel d'assistante sociale et la réalisation d'une thèse.

En y réfléchissant, je me dis que j'y trouvais peut-être aussi mon compte, car cela me permettait de garder une forme d'engagement social, en étant dès lors au clair avec mon éthique professionnelle, tout en maintenant le travail d'équipe avec mes collègues, alors que l'on peut parfois se retrouver très seul lorsqu'on fait une thèse, ce qui ne fut pas vraiment mon cas.

3.3 De la posture d'assistance à la posture de l'ethnographe

Il m'a fallu un temps d'adaptation pour sortir de la logique d'assistante (Duvoux, 2009) vis-à-vis des saisonniers nomades que je rencontrais. Après quinze ans d'engagement dans mon métier, je n'avais pas pris la mesure, qu'inconsciemment, mon *ethos* professionnel guidait mes actions bien au-delà du service social, d'autant plus que je continuais mes missions au sein de l'institution. Certes, je rencontrais, dans le cadre de ma thèse, une population présentant plusieurs formes de vulnérabilité, pour autant, je ne devais pas les appréhender sous le registre de l'assistance, mais plutôt dans une logique de compréhension, de découverte d'un univers que je ne connaissais pas, à l'image de l'ethnographe qui débute une enquête sur son terrain de recherche.

L'ethnographie cherche avant tout à comprendre. L'ethnographe fait du terrain pour « rendre justice à, voire réhabiliter, des pratiques ignorées, mal comprises ou méprisées » (Beaud et Weber, 2010, p.7). Je n'étais donc pas là pour apporter mon aide, mais j'étais là pour observer et découvrir ces jeunes et leur mode de vie afin de mettre en lumière des pratiques ignorées (*ibid.*), de décrire les activités pratiques quotidiennes des saisonniers nomades (Cefai, 2010). « Faire de l'ethnographie, c'est en effet accorder la part belle à la description détaillée de scènes, de processus ou d'interactions, constatés in situ, et faire passer dans un récit quelque chose de l'enchaînement et de la configuration des expériences des enquêtés » (*ibid.*, p.8).

M'intégrer au sein d'une équipe de bénévoles œuvrant dans une association d'aide alimentaire me permit un premier contact avec les jeunes. Je pouvais ainsi faire connaissance avec eux et repérer les premiers espaces de stationnement. Toutefois, très vite, je fus associée à cet organisme, associée à une personne qui distribue de l'aide alimentaire, j'étais donc, de fait, étiquetée comme une personne de l'assistance pour ces saisonniers, alors que justement, je peinais à me défaire de cette logique qu'était la mienne. J'ai donc opéré un premier mouvement de distanciation avec mes repères professionnels en me rendant directement sur les campements pour aller à la rencontre des jeunes. Je me présentais alors comme Émilie, doctorante en sociologie, cherchant à comprendre le mode de vie des saisonniers nomades. Je me présentais, j'arrivais avec le sourire et je leur demandais si je pouvais passer un peu de temps avec eux, s'ils pouvaient m'aider pour mon travail de recherche. Je n'ai jamais eu aucun refus. Alors que nous commençons à discuter, on me proposait à boire ou à manger. Au début, je refusais, comme pour garder une forme de distance avec les personnes que je rencontrais. Je me suis vite rendue compte que cette distance était liée au travail social, où le professionnel ne doit pas trop

investir dans la relation avec les personnes accompagnées pour tenter de garder une forme de neutralité et d'équité vis -à-vis d'elles. Comme pour ne pas trop investir la relation avec les participants à la recherche, je restais aussi à distance en refusant le don pour ne pas devoir être dans le contre don (Mauss, 2007). En même temps, j'avais le sentiment que cette distance ne me permettait pas une description minutieuse de ce qui pouvait se jouer dans les interactions des saisonniers, car j'avais le sentiment d'être extérieure au groupe. De même, j'imaginai parfois que ma présence allait déranger, donc je ne m'arrêtais pas sur les campements et je tentais de revenir un autre jour. « *Une enquête, en effet, est formée d'une succession de contacts réussis et ratés, d'informations neuves, d'idées qui tournent court, de fréquentations obligées, de déplacements pour rien, de journées où rien ne se passe* » (Bizeul, 1999, p.111). De plus, j'avais l'impression de m'imposer des contraintes empruntées de préconceptions ou de valeurs liées à mon métier d'assistante sociale où il faut attendre que la personne vienne à nous pour proposer notre aide et ainsi éviter de trop être dans une forme de contrôle social. J'ai donc, encore une fois, dû opérer un mouvement de distanciation avec mon *ethos* professionnel pour aller vraiment à la rencontre de ces jeunes. À partir de ce moment-là, je venais sur les campements en apportant à manger ou à boire comme si j'étais invitée chez quelqu'un qui me recevait. Après tout, ces jeunes vivaient en camion, mais ils étaient aussi dehors et ce dehors, c'était aussi chez eux. J'acceptais donc de partager une bière et j'en apportais aussi parfois moi-même sans me dire que j'allais contribuer à développer une forme d'addiction à l'alcool ou accentuer la vulnérabilité de cette population. J'avais pu remarquer que le don/contre don était très développé chez les saisonniers nomades. En contribuant à cette pratique, je parlais donc le même langage qu'eux, le « langage ordinaire » qui sert à observer pour rendre plus perspicace notre perception des phénomènes, le tout dans un contexte d'action, des circonstances bien précises (Austin, 1970). Dès lors, mon enquête a pris une autre dimension, j'ai pu me créer une vraie place au sein du réseau de saisonniers nomades. Une fois dans les groupes, il m'arrivait de croiser les discours des saisonniers nomades en disant par exemple : « j'ai rencontré un jeune (dont je ne donnais pas le nom) la dernière fois qui m'a dit que c'était parfois difficile de se stationner quand on vit en camion, qu'est-ce que tu en penses toi ? » Aujourd'hui, je peux dire que même si mon terrain est terminé, il me semble toujours faire partie de ces groupes par les liens que nous entretenons via WhatsApp, notamment.

Enfin, pour clore cette partie méthodologique, j'aimerais revenir sur la question de l'engagement ethnographique versus l'engagement professionnel. En effet, comme j'ai pu l'évoquer plus haut, sur mon terrain d'enquête, j'ai dû sortir du cadre institutionnel proprement

lié à ma profession en me rendant directement sur les campements le soir et le week-end, en apportant à manger ou à boire, en allant dans des lieux sans en avertir ma direction, en me retrouvant parfois dans un contexte plus ou moins sécuritaire. Je repense, par exemple, aux nombreuses fois où je fus accueillie dans les squats ou les campements par des dizaines de chiens clamant mon arrivée avec peu d'enthousiasme pour le dire ainsi. L'engagement professionnel qu'est le mien dans le travail social consiste à faire tout pour répondre au mieux-être des personnes, mais dans un certain cadre institutionnel. De fait, l'ethnographie fait fi de ce cadre. L'ethnographie consiste à aller plus loin dans la rencontre et d'aller au contact direct avec les populations étudiées pour saisir leur réalité en intégrant leur monde, et c'est ce que je me suis employée à faire dans ce travail de recherche.

ANNONCE DU PLAN

Ce manuscrit se composera de quatre grandes parties, chacune scindée en trois chapitres, hormis la deuxième partie qui sera composée de quatre chapitres. Ce plan a été pensé pour présenter l'expérience des jeunes nomades saisonniers viticoles dans un triptyque conceptuel transversal : jeunesse, espace et identité. Chaque partie doit faire apparaître en toile de fond ces trois éléments.

La première partie consistera à décrire et à déconstruire des présupposés concernant les jeunes saisonniers nomades. Il s'agira dans le premier chapitre de remettre en question la supposée dépendance de ces jeunes à une quelconque assistance due à la marginalité de leur mode de vie. Le deuxième chapitre viendra remettre en question l'étiquette de déviant souvent accolée aux jeunes saisonniers nomades afin d'envisager leur mode de vie comme une alternative pensée dans une éthique de responsabilité. Enfin, un troisième chapitre de cette partie décrira la socialisation marginalisée du mode de vie comme moteur de construction identitaire pour ces jeunes.

La seconde partie s'attachera aux dynamiques spatio-temporelles des jeunes saisonniers nomades. Le premier chapitre analysera les liens réels et symboliques entretenus par ces jeunes avec le territoire du Médoc. Le chapitre suivant sera consacré aux ancrages territoriaux et aux habitudes de circulation à différentes échelles d'appropriation des lieux par les saisonniers nomades. Un troisième chapitre de cette partie se consacrera à des parcours géographiques singuliers de jeunes rencontrés en tentant de mettre en lumière le sens qu'ils donnent à leurs pratiques des lieux. Enfin, un dernier chapitre viendra mettre en lien des questions de genre avec l'espace privé et public.

La troisième partie consistera à présenter les parcours biographiques des saisonniers nomades. Le premier chapitre tentera de montrer comment l'on devient saisonnier nomade en nous attachant aux socialisations primaires et secondaires de ces jeunes. Le deuxième chapitre visera à expliquer en quoi l'engagement au sein du groupe de saisonniers nomades permet une forme de maintien identitaire pour les jeunes rencontrés. Le troisième chapitre, quant à lui,

tentera d'expliquer ce qui fait que ces jeunes peuvent parfois se distancer du monde des saisonniers nomades pour aller vers un autre monde.

La dernière partie de cette thèse sera, quant à elle, consacrée à la présentation d'une typologie des expériences du nomadisme saisonnier que nous avons repérée chez les jeunes participants à notre travail de recherche. Afin de pouvoir présenter au mieux notre typologie, le premier chapitre de cette partie consistera à revenir sur les liens conceptuels entre notre triptyque jeunesse, espace et identité. Le dernier chapitre de cette partie réaffirmera notre thèse sur le processus circulaire de construction identitaire en lien avec la typologie des expériences des jeunes. En effet, la jeunesse est un âge de la vie composé de remaniements identitaires prégnants, ce qui nous a permis de construire le cheminement de notre thèse.

PREMIÈRE PARTIE

LES JEUNES SAISONNIERS NOMADES : SE CONSTRUIRE UNE IDENTITÉ AU CROISEMENT DE L'ASSISTANCE, DE LA DÉVIANCE ET DE LA MARGINALITÉ

*« J'étais à mi-chemin de la traversée de l'Amérique, sur la ligne de partage entre l'Est de
ma jeunesse et l'Ouest de mon avenir »*

Jack Kerouac, *Sur la route*, 1957

Introduction à la première partie

« Il faut bien que jeunesse se fasse ! », écrivait Alexandre Dafflon en 2014 dans l'intitulé de son ouvrage portant sur la jeunesse des mondes ruraux, où il déconstruisait les images et les idées reçues accolées à cette population. Dans cette partie, nous souhaiterions également questionner certaines représentations accolées aux jeunes saisonniers nomades, notamment celles d'assistés et de déviants. En effet, le fait que ces jeunes n'aient ni emploi, ni habitat stable, fait craindre qu'ils échouent leur processus d'autonomisation et qu'ils deviennent dépendants des aides de l'État. De même, l'habitat mobile qu'ils ont choisi comme mode de vie est précaire et s'écarte de la norme. Cette transgression intervenant dans une période de jeunesse induit une accentuation du contrôle social vis-à-vis de cette population. Pour autant, peut-on dire de ces jeunes qu'ils sont déviants ou s'agit-il tout simplement d'une vie alternative leur permettant une construction identitaire à la marge ?

En revenant sur des définitions de la jeunesse et de l'autonomie, nous questionnerons, dans cette partie, l'utilisation de la notion de précarité et d'exclusion pour illustrer les conditions de vie des saisonniers nomades ainsi que la place attribuée aux nomades dans la société dans le premier chapitre. Nous souhaiterions situer notre positionnement dans un cadre d'analyse clair pour questionner, dans le deuxième chapitre, le caractère déviant du mode de vie des saisonniers nomades. Nous souhaitons ainsi éviter l'écueil d'analyser l'alternative proposée par ces jeunes sous l'angle de l'assistance ou de la répression (Dubet, 2018).

Enfin, dans une troisième partie, nous présenterons la vie quotidienne et les sociabilités des saisonniers nomades afin de montrer que leur réalité s'inscrit dans une forme de culture alternative expérimentée à la marge de la société et constituant un support de sens propice à la construction de leur identité.

CHAPITRE 1

LES JEUNES SAISONNIERS NOMADES SOUMIS A L'ÉTIQUETTE D'ASSISTÉS

Vivre dans un camion aménagé est un phénomène qui ne cesse de se développer depuis la crise du COVID-19. Les individus, ayant été contraints de rester à leur domicile pendant une période prolongée, ont ressenti le besoin d'un accès illimité à la liberté en passant par le voyage. Ainsi, le phénomène de la « vanlife » a pris de l'ampleur et il n'est plus surprenant d'entendre dire que des individus ont fait le choix de prendre une année sabbatique pour faire un « roadtrip »³. Toutefois, les jeunes qui nous intéressent dans cette thèse sont bien loin des voyageurs « instagrameurs », des « digital nomades » (Forget et Salazar, 2020) ou des « teletravel »⁴. Ils ont fait le choix de vivre en « véhicule-habitation » pour pouvoir se déplacer au gré des emplois saisonniers agricoles qui s'offrent à eux. Vivre sa jeunesse en camion tout en exerçant des emplois saisonniers au gré de ses déplacements est un mode de vie marginal mais aussi précaire et peut parfois être considéré comme le côté sombre de la « vanlife » que personne ne veut voir⁵. La précarité peut renvoyer à la fois aux conditions de vie et aux conditions de travail et concerne des objets de recherche, des groupes sociaux, des secteurs

³ <https://www.lefigaro.fr/voyages/camping-cars-vans-fourgons-caravanes-un-secteur-au-coeur-des-grandes-mutations-de-notre-societe-20231007>

⁴ <https://www.quotidiendutourisme.com/actualite/tendances/le-teletravel-la-nouvelle-tendance-a-suivre-627169.php>

⁵ <https://mrmondialisation.org/la-face-cachee-de-la-vanlife-que-personne-ne-veut-voir/>

d'activités et des âges différents (Roux, 2017). En ce qui concerne les jeunes saisonniers nomades, nous pouvons dire que nous sommes au croisement d'une jeunesse marginalisée, vulnérabilisée et précarisée. En effet, en 2019, un article publié par France Bleu Gironde dénonçait l'existence d'un campement insalubre de saisonniers exerçant sur le Médoc⁶. Sans accès à l'eau, ni à l'électricité, ces saisonniers vivaient dans des tentes, camionnettes ou camping-cars au sein du squat, indique l'article. La même année, un reportage de France 3 Nouvelle Aquitaine, dénonçait le « mal-logement des saisonniers viticoles » venant alimenter le problème de l'accueil des travailleurs saisonniers sur le territoire⁷. Enfin, en 2023, un reportage d'envoyé spécial dénonçait, quant à lui, des conditions de travail douteuses concernant des saisonniers viticoles étrangers exerçant dans le Médoc⁸.

Par ailleurs, la jeunesse étant elle-même considérée comme une période de transition synonyme de vulnérabilités accentuées, les jeunes saisonniers nomades seraient donc soumis à un cumul de vulnérabilités, de par le fait qu'ils soient jeunes, qu'ils exercent des emplois précaires et qu'ils vivent dans des conditions de vie considérées comme indécentes (Reversé et Auger, 2022). De fait, ce cumul de vulnérabilités aurait pour effet d'alimenter l'étiquette d'assistés portée sur ces jeunes. Pour autant, ces derniers se considèrent-ils comme tels ? Ont-ils, eux-aussi, le sentiment de vivre dans des conditions de précarité ? Se considèrent-ils précaires ? Sont-ils en situation d'exclusion ?

Dans une première partie de ce chapitre, nous étudierons la place des nomades dans la société en questionnant le fait qu'ils soient, dans un sens sociologique, en situation d'exclusion sociale pour ensuite nous interroger sur l'utilisation de la notion de précarité par les administrations juridiques et publiques pour qualifier l'habitat et le travail mobile. Par la suite, nous reviendrons sur la sociologie de la jeunesse pour envisager cette période comme un âge de la vie pouvant conduire à des formes de vulnérabilité et enfin, nous questionnerons le processus d'autonomisation des jeunes saisonniers pour évaluer si ces nomades relèvent de l'assistance.

⁶ <https://www.francebleu.fr/infos/faits-divers-justice/a-saint-laurent-medoc-des-travailleurs-etrangers-vivent-dans-un-campement-insalubre-1572457720#:~:text=Depuis%20une%20dizaine%20d%27ann%C3%A9es,entre%20deux%20contrats%20de%20travail.>

⁷ <https://france3-regions.francetvinfo.fr/nouvelle-aquitaine/gironde/derriere-prestige-vignobles-du-medoc-mal-logement-saisonniers-viticoles-1736587.html>

⁸ <https://www.france.tv/france-2/envoye-special/5386788-grands-crus-grande-misere.html>

1. Habitat et travail mobile : les jeunes saisonniers nomades sont-ils en situation d'exclusion et de précarité ?

Les liens entre mobilité du travail et habitat mobile ne sont pas toujours évidents, même si une origine commune les rassemble. Une part des habitats mobiles : tentes, caravanes, camping-car, et mobile homes s'inscrivent dans une histoire liée à l'activité foraine et à sa circulation professionnelle. Mais c'est dans l'histoire économique nord-américaine que le lien entre habitat et travail mobile semble être le plus prégnant. En effet, « *le mobile home résulte de la codification de pratiques héritées des Hobos, du premier tourisme automobile, mais aussi et surtout du besoin de logement engendré aux USA par le déplacement massif d'ouvriers vers les usines d'armement durant la Seconde Guerre mondiale* » (Le Marchand, 2011, p.133). Ce parcours n'est pas uniquement américain. En Europe, après la Seconde Guerre, l'habitat mobile fut associé à l'habitat provisoire « *pour faire face aux délais de la reconstruction* » (*ibid.*, p.134). Quant à la France, elle vit l'habitat « *non ordinaire* », en foyer, constructions provisoires, logements mobiles ou squat décliner depuis les années 50 jusqu'à la fin des années 80, « *période à partir de laquelle il recommença à s'étendre sans que l'on s'en aperçoive vraiment* » (*ibid.*).

Aujourd'hui, l'habitat mobile, quand il ne s'agit pas de tourisme, mais plutôt d'un mode de vie, est souvent vu dans les médias sous l'angle de la grande précarité et de l'exclusion. C'est pourquoi, dans la représentation commune, l'habitat mobile tout comme le travail mobile se retrouvent « *rejetés dans les marges de l'exclusion* » (*ibid.*, p.138). Or, est-ce vraiment le type d'habitat et d'emploi qui précarisent la situation des saisonniers nomades ou est-ce plutôt le manque de reconnaissance de leur vie alternative qui fragilise la situation de ces jeunes ?

1.1 Nomadisme et exclusion sociale

Les personnes nomades sont-elles exclues au sens sociologique ? En sociologie, le concept d'exclusion peut avoir un caractère flottant du fait d'une multiplication des termes voisins (désaffiliation, déprivation, relégation, disqualification, pauvreté multidimensionnelle, etc...) même s'il est progressivement devenu synonyme de grande pauvreté (Etienne et al, 2004). Toutefois, l'utilisation de ce concept par les politiques publiques a été critiquée par Julien Damon (2008) du fait d'une coupure radicale entre les inclus et les exclus avec une échelle variable entre ces deux opposés. « *Entre les « exclus » et les « inclus » on repère aisément la*

catégorie des personnes « vulnérables », menacées par la précarité de leurs revenus et de leur environnement social. Les tableaux réalisés en ce sens soulignent la grande hétérogénéité des situations et des parcours, ce qui les conduit à conclure qu'on ne peut tracer de ruptures absolues dans la société. Il est beaucoup plus réaliste de considérer des continuums de situations, plutôt que d'essayer de séparer artificiellement des personnes et des groupes. [...] Aussi est-il toujours préférable de raisonner en termes de processus sociaux, de dynamique sociale et de parcours individuel, plutôt que de statuts stratifiés » (Damon, 2008, p.17).

Ainsi, les travaux de Serge Paugam sur la disqualification sociale (1991) ou de Robert Castel (1995) sur la désaffiliation offrent une analyse en termes de relations interindividuelles et de liens sociaux que l'on peut plus aisément apprécier d'un point de vue sociologique. Ainsi, l'exclusion sociale fait l'objet de deux approches qui ne s'opposent pas, mais peuvent plutôt être considérées comme complémentaires. La première concerne un défaut d'insertion « *dont on va chercher les causes chez l'individu* » avec des auteurs comme Serge Paugam (1991) ou Vincent De Gaulejac et al (2014). La seconde s'analyse d'un point de vue macrosociologique « *comme le produit d'un défaut d'intégration dont on cherche l'origine dans la société* » (Etienne et al, 2004, p. 185). En empruntant la seconde voie analytique, nous pourrions considérer que si les personnes nomades, que cela soit les gens du voyage, les Roms, les saisonniers en camion, etc..., peuvent se retrouver en situation de précarité, c'est essentiellement car la société peine à intégrer les personnes ayant un mode de vie nomade tant la sédentarité représente la norme d'habitat. Ainsi, ces personnes seraient soumises à un processus de désaffiliation (Castel, 1995) dans le sens où il y aurait un défaut d'inscription de cette population dans des formes collectives de protection. En effet, le logement temporaire et mobile affronte des discriminations institutionnalisées par le biais de textes et de dispositifs anciens dont certains datent du XIX^{ème} siècle. « *Travail mobile et habitat mobile ont fait l'objet de nombreuses dispositions visant à les réduire et à les réprimer de la fin du XIX^{ème} siècle aux années 30. La renaissance actuelle de ces phénomènes se heurte à la réactualisation de ces mesures répressives et à diverses oppositions culturelles ou politiques. [...] L'habitat mobile et les travailleurs sans lieu de travail fixe, sont déconsidérés dans un système normatif qui valorise l'ancrage territorial* » (Le Marchand, 2011, p.9). En termes de privation de droits concernant l'habitat mobile et les travailleurs par intermittence, Philippe Van Parijis (1991) s'intéresse aux surfeurs de Hawaï auxquels le sénateur Yee dénie en 1971 le droit à l'aide sociale. Ainsi, ils sont contraints d'avoir une résidence sédentaire sur au moins une année pour pouvoir rouvrir des droits. En effet, « *la tribu des surfeurs représenterait le parasitisme absolu, y compris en raison de son nomadisme, et en dépit du fait que les surfeurs travaillent, même de*

façon intermittente, et ont produit un style de vie dont le marketing s'est emparé » (ibid.). Dans ce cas précis, le sénateur avait tenté d'exclure les personnes de passage et de stigmatiser les modes de vie nomades. « *L'exemple du surfer, supposé ne s'adonner qu'au loisir, cachait une distinction entre sédentaires, réputés honnêtes travailleurs, et nomades réputés profiteurs paresseux* » alors que les personnes ayant des logements s'écartant de la norme assument une grande part de la flexibilité du travail. Il s'agirait alors d'une part de méfiance de la part des sédentaires qui redouteraient que les nomades prennent l'avantage sur le plan salarial. « *En outre, l'habitat mobile a été associé à des groupes minoritaires, les Tziganes et « voyageurs », ce qui entraînait moins de droits politiques pour les personnes ayant ce mode de vie* » (ibid., p.10). Ainsi les nomades seraient relégués aux marges de l'exclusion du fait que leur mode de vie s'écarte trop de la norme de sédentarité prônée par la société.

Toutefois, si l'on s'intéresse au concept d'exclusion sociale d'un point de vue de la première approche sociologique, c'est-à-dire celle centrée d'un point de vue plus individuel (Paugam, 2013 ; De Gaulejac et al, 2014), on pourrait dire que les personnes vivant de façon nomades subissent un processus de disqualification sociale du fait que leur mode de vie soit stigmatisé car il est hors norme : « *L'homme socialement disqualifié est à la fois vulnérable face à l'avenir et accablé par le poids du regard négatif qu'autrui porte sur lui* » (Paugam, 2010, p. 64). D'ailleurs, Georg Simmel (1998) dans ses travaux sur « les pauvres » ne s'intéressait pas tant à la pauvreté ou aux pauvres en tant que tels qu'à la relation d'assistance entre « les pauvres » et la société dans laquelle ils vivent (Paugam, 2010). Étant dans une perspective interactionniste, cette analyse prend tout autant de sens que la seconde dans cette thèse. En effet, les saisonniers nomades que nous avons rencontrés peuvent être considérés comme des victimes d'un processus de disqualification sociale ou de désinsertion, toutefois il est intéressant d'analyser comment ils réagissent face à ce processus. Le subissent-ils ? Résistent-ils ? Quelle est leur marge de manœuvre ? Serge Paugam (2013) identifie plusieurs stratégies mises en place en fonction de trois types d'individus confrontés au processus de disqualification sociale : les « fragiles », les « assistés », les « marginaux ». Les « fragiles » ont un sentiment d'infériorité sociale du fait qu'ils n'accèdent pas forcément à l'emploi stable. Certains se replient sur eux (fragilité intériorisée) alors que d'autres tentent de s'en sortir et peuvent parfois faire appel à l'aide sociale (fragilité négociée). Les « assistés » vivent trois types d'expérience, « l'assistance différée » où les personnes sont motivées pour trouver un emploi mais dépendent majoritairement de l'intervention des travailleurs sociaux, « l'assistance installée » lorsqu'ils ont assimilé le statut d'assisté et « l'assistance revendiquée » lorsqu'ils n'ont aucune motivation pour trouver un emploi et qu'ils dépendent fortement de l'aide sociale.

Enfin, les « marginaux » ne disposent pas d'un revenu régulier ni d'allocations de l'aide sociale. Victimes d'un discrédit très fort, ils sont parfois comparés aux clochards, à des personnes manquant d'hygiène. Ils vivent deux types d'expérience : la « marginalité conjurée » où ils tentent de s'intégrer pour mettre un terme à leur vie marginale et la « marginalité organisée » où ils vont donner un sens à leur existence en s'identifiant à des valeurs et à une habitation qui va représenter un cadre de vie symbolique en exerçant des activités informelles telles que la mendicité. Cette dernière stratégie pourrait correspondre à l'expérience des saisonniers nomades que nous avons rencontrés, car malgré la disqualification sociale à laquelle ils font face, ils continuent de travailler. Néanmoins, l'intermittence de leurs emplois reste fortement stigmatisée et n'empêche pas un défaut d'intégration malgré tout, mais nous approfondirons ce point dans les parties qui suivent.

La question qui nous anime à ce stade est alors celle de la place de ces jeunes nomades dans la société, puisqu'ils sont relégués aux marges de l'exclusion. Dans une société où chacun doit individuellement trouver sa place, une place sociale, Vincent de Gaulejac, Frédéric Blondel et Isabel Taboada-Leonetti (2014) se sont détachés du concept de « lutte des classes » pour parler de « lutte des places ». Ils précisent que dans nos sociétés contemporaines, il faut devenir l'entrepreneur de sa propre vie. Les solidarités collectives ont laissé la place à la promotion de l'individu et à sa réussite individuelle. Ainsi, la lutte des places se développe au croisement de l'individualisme, de l'exclusion, de la culture de la haute performance, de l'idéologie de la réalisation de soi-même. Or, les jeunes que nous avons rencontrés tentent justement de trouver une place au sein du monde des saisonniers nomades en tentant de se défaire du poids de la performance individuelle pour s'inscrire dans un collectif dans lequel ils peuvent s'identifier et trouver du soutien, des supports, mais nous y reviendrons plus précisément dans la troisième partie de cette thèse. Nous souhaitons enfin préciser que pour les jeunes de notre enquête, il ne s'agit pas seulement de trouver une place sociale, mais il s'agit aussi de trouver une place spatiale (Lussault, 2009) puisque, comme nous l'indiquions, peu de place existe pour les personnes qui n'ont pas choisi l'habitat sédentaire comme mode de vie. Les jeunes de notre étude doivent donc se trouver une place au croisement de ces deux formes de lutte : sociale et spatiale.

1.2 Habitat mobile et précarité, quelle alternative ?

Dans un article que nous avons publié en 2023, nous avons pu expliquer qu'en France, les politiques sociales du logement sont élaborées à partir de la réglementation en matière d'habitat

qui prend sa source dans deux codes distincts : le Code de l'urbanisme et le Code de la construction et de l'habitat. Le premier, relève du droit public. Il a pour objet d'établir une forme de « *contrôle de la constructibilité* » ayant un impact sur l'uniformisation des modes d'habiter (Iorio, 2011, p.168). En effet, lorsqu'il s'agit de construire un bien habitable sur le sol, il est nécessaire d'avoir l'aval d'un permis de construire répondant au Code de l'urbanisme. Le second code, quant à lui, relève du droit privé et il a pour objet des règles tournées vers l'occupant du logement et sa protection.

Le droit au logement est un droit qui est fondamental et l'État doit garantir l'accès et le maintien au logement à toutes les personnes vivant sur le territoire français de façon régulière, dès l'instant qu'elles n'ont pas les moyens de le faire par elles-mêmes.

De plus, l'État décide des politiques qui sont prises pour lutter contre l'habitat indigne. On retrouve ces mesures dans la Loi Besson de 1990 qui donne les premiers éléments de définition de l'habitat indigne (locaux utilisés aux fins d'habitation et impropres par nature à cet usage, ainsi que les logements dont l'état [...] expose les occupants à des risques manifestes, pouvant porter atteinte à leur sécurité physique ou à leur santé), le décret de 2002 (établissant les caractéristiques d'un logement décent), la Loi Dalo de 2007 sur le droit au logement opposable, enfin la loi Molle de 2009 qui apporte des précisions sur la définition du logement indigne.

D'après Chantal Iorio (2011), les codes de réglementation de l'habitat remplissent des fonctions de normalisation qui tendent à uniformiser les modes d'habiter. L'habitat, dans le cadre des politiques sociales, se limiterait donc à la fonction d'abriter, de protéger (Costes, 2015). D'après Elia Djaoui (2011), la question de l'habitat et plus particulièrement du domicile aurait même un aspect moralisateur et viendrait alimenter les représentations négatives de la vie dans l'espace public. « *Dès lors, l'accès à un logement constitue un outil de moralisation des populations qui en sont dépourvues et plus globalement la garantie d'un ordre social pacifié* » (Margier et al, 2014, p.24). Or, le logement correspond aussi à un lieu d'inscription de soi, « *un lieu d'ancrage où l'identité personnelle se forme et se réalise en relation directe avec son corps spatialisé [...] l'habitat est le siège de de l'intimité et de ses moments secrets le plus souvent tus* » (Marchal et Stébé, 2023, p.122). Ainsi, le contrôle des modes d'habiter et les réglementations de l'habitat nous amènent à nous demander jusqu'à quel point les pouvoirs publics exercent un contrôle des corps (Foucault, 1975). En effet, dès l'instant que les individus ne sont pas dans un logement encadré, elles sont hors de contrôle et peuvent donc inquiéter l'ordre établi.

Par ailleurs, les personnes qui vivent dans un habitat mobile font partie de la catégorie statistique des « autres situations sans logement personnel »⁹ à côté des « sans domicile » et des « sans abri » même si nous observons que leur statut n'est pas clairement identifié dans les statistiques de l'INSEE. Toutefois, lorsque l'on s'intéresse aux chiffres de la Fondation Abbé Pierre¹⁰, ils entrent dans la catégorie des personnes vivant dans des conditions de logement très difficiles. Et dans cette catégorie, ils appartiennent aux mal-logés, puisque les personnes vivant en habitat mobile font partie de ce groupe composé de 2 090 000 personnes en 2022¹¹.

De plus, d'un point de vue administratif, les jeunes vivant en camion ont un type d'habitat qui ne répond pas aux critères de décence définis par les articles deux, trois et quatre du décret du 30 janvier 2002 (ex : le logement dispose au moins d'une pièce principale de 9m², une hauteur sous plafond au moins égale à 2m²⁰, une installation d'alimentation en eau potable assurant à l'intérieur du logement la distribution avec une pression et un débit suffisant, un réseau électrique permettant l'éclairage suffisant de toutes les pièces etc.)¹². Ils n'ont donc, aux yeux de la loi, ni de toit ni d'adresse et se retrouvent en situation de précarité accentuée par le fait que le statut de leur habitat est mal reconnu.

Enfin, l'habitat mobile fait partie des habitats non ordinaires (HNO) (Le Marchand, 2011). Ce type d'habitat est souvent considéré comme en dessous des normes légales, qu'il s'agisse de sa position dans l'espace, de sa taille, de sa conception ou de sa salubrité (Bernardot et al, 2014). Or, Florence Bouillon (2009) qui s'est intéressée aux mondes du squat, évoque les jeunes vivant dans des camions en indiquant que ce type d'habitat diminue l'instabilité résidentielle du fait que le camion constitue un abri permanent. Les saisonniers nomades que nous avons rencontrés ne vivent pas tous en camion, mais, que cela soit une voiture, une tente, un camion, un camping-car, cet espace représente pour eux, un véritable habitat qui leur appartient et constituant effectivement leur abri permanent.

Avant d'approfondir la question symbolique de l'habiter pour ces jeunes, nous proposons de décrire les différentes formes d'habitat des saisonniers nomades que nous avons rencontrés en montrant une forme de processus dans le parcours de l'habiter.

⁹ <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281024>

¹⁰ https://www.fondation-abbe-pierre.fr/sites/default/files/reml_2022_cahier_5_web_les_chiffres_du_mal-logement.pdf

¹¹ *ibid.*

¹² <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000000217471/>

La voiture et la tente

On observe chez les saisonniers nomades différents types d'habitats qui évoluent majoritairement en fonction de l'expérience dans le mode de vie. En début de parcours, les jeunes peuvent quelques fois se déplacer en stop ou majoritairement en voiture avec une tente, juridiquement appelée HLL (habitations légères de loisirs).

D'après l'article R111-37 du code de l'urbanisme, les HLL sont des constructions démontables ou transportables qui sont destinées à une occupation temporaire ou saisonnière à usage de loisir. Alors que les tentes doivent être installées dans des espaces de tourisme comme les campings, certains saisonniers nomades installent leur campement dans la forêt, au bord des lacs ou des fleuves et sont soumis au risque de verbalisation ou d'expulsion pour « camping sauvage ». Les tentes ou les voitures ont une moindre fonction protectrice par rapport aux autres types d'habitat, notamment face aux intempéries, comme l'évoque la photo suivante. Pour autant, ces jeunes y trouvent un sens et même s'ils peuvent parfois se plaindre de ne pas pouvoir conserver leurs aliments au frais et de devoir sans arrêt démonter et remonter leur habitat, il s'agit de leur espace à eux.



Auteure – Tentes partie Est du campement groupe fleuve

Le véhicule de loisirs

Même s'il peut arriver que certains saisonniers nomades débutent leur parcours avec un habitat sur roue motorisée, le « véhicule habitation », pour reprendre les termes de Marcelo Frediani (2009), qu'il s'agisse d'un camping-car, d'un van, d'une ancienne ambulance ou d'un camion utilitaire, il faut parfois se passer un à deux ans avant que le saisonnier nomade puisse financer son « véhicule habitation » et l'aménager pour y vivre à l'année. D'un point de vue juridique, le camping-car et le van font partie des VDL (véhicules de loisirs). Il s'agit d'un véhicule automobile habitable appelé aussi autocaravane ou motor-home.

L'annexe II de la directive européenne du 20 décembre 2001 définit les différentes catégories de véhicules et classe le camping-car dans la catégorie M1, véhicule de huit places maximum conçu pour servir de logement et dont le compartiment habitable compte au moins des sièges, une table, des couchettes en convertissant les sièges, un coin cuisine et des espaces de rangement. Ces équipements doivent être inamovibles.

L'arrêté du 9 février 2009 relatif aux modalités d'immatriculation des véhicules associe la classification européenne M1 à l'abréviation française VASP (véhicules automoteurs spécialisés) qui concerne les véhicules à carrosserie, dont le camping-car. Le camping-car est soumis à l'article R 417-1, et suivants du code de la route, relatifs à l'arrêt et au stationnement sur la voie publique. Il est également soumis à l'article R 111-37 du code de l'urbanisme en ce qui concerne l'installation d'autocaravanes sur les domaines privés.

De même, le camping-car est soumis au Code des collectivités territoriales par les articles L 2113-2 et L 2213-4 relatifs aux pouvoirs du maire en matière de stationnement sur la voie publique. Au gré des emplois saisonniers, les nomades améliorent petit à petit le confort de leur véhicule en y installant l'électricité, par exemple, ou encore des espaces de rangement supplémentaires. La photo suivante illustre un véhicule de loisir situé sur le campement du groupe fleuve. On peut voir que les véhicules sont assez rapprochés en termes de stationnement. On aperçoit également une tente en arrière-plan.



Auteure – Camping-car partie ouest du campement groupe fleuve

Le camion aménagé

En plus du camping-car, le camion utilitaire aménagé est fréquemment utilisé par les saisonniers nomades qui ont déjà quelques saisons derrière eux. Le permis B suffit pour conduire ce type de véhicule et ce dernier peut avoir une accréditation VASP du moment qu'il possède les équipements prévus par la loi de 2001 évoquée pour le camping-car. Certains camions ont un aménagement rudimentaire et ne comportent qu'un lit qui se déplie à la place des sièges, un espace de cuisine, des petits espaces de rangement avec une petite fenêtre sur le côté du véhicule, alors que d'autres ont aménagé un point d'eau avec une douche solaire extérieure par exemple, ou même, des toilettes sèches. Plus on avance dans l'expérience du nomadisme saisonnier, plus l'envie se fait sentir chez les jeunes de faire évoluer les aménagements de leur véhicule en installant un espace sanitaire, des panneaux solaires pour avoir leur propre source d'énergie. Certains plus engagés dans la culture alternative envisagent même d'investir dans un poids-lourd aménagé qui permettrait des aménagements supplémentaires avec l'installation d'un poêle à bois par exemple. La photo suivante montre un camion utilitaire aménagé par Ella et Agnès qui nous avaient proposé, ce jour-là, de prendre leur véhicule en photo pour venir alimenter notre manuscrit, comme si elles souhaitaient laisser une trace de leur réalité (Piette, 2007).



Auteure – Camion aménagé de Ella et Agnès, groupe port

Le poids-lourd aménagé

Lorsqu'ils sont avancés dans leur parcours de saisonnier, certains nomades peuvent se tourner vers des véhicules plus lourds. Les saisonniers en poids-lourd que nous avons rencontrés avaient au minimum 10 ans d'expérience dans le nomadisme saisonnier. On parle de poids-lourd lorsque le véhicule motorisé a un PTAC (Poids Total Autorisé en Charge) supérieur à 3,5 tonnes. Ce type de véhicule nécessite le passage du permis C pour les plus de sept tonnes ou C1 pour pouvoir le conduire. Il est également soumis à des limitations de vitesse et des disques de limitation doivent être apposés à l'arrière du véhicule. Ils doivent également être équipés de signalisations indiquant les angles morts depuis l'arrêté du 5 janvier 2021. Il n'est pas rare, comme sur la photo suivante, que les saisonniers en poids-lourd disposent d'une petite mobylette ou d'un vélo pour pouvoir faire des petits déplacements sans avoir à déplacer leur véhicule-habitation. Il en va de même pour certains conducteurs de camping-cars ou de camions.



Julie – Les retrouvailles

Tout comme chez les Traveller's étudiés par Marcelo Frediani (2009), les saisonniers nomades passent beaucoup de temps à construire, transformer, entretenir leur habitat mobile. Lorsqu'ils acquièrent de l'expérience et grâce aux savoirs mécaniques transmis par les autres saisonniers nomades, ils font, pour la plupart, eux-mêmes leurs réparations, des travaux d'aménagement et d'entretien.

En ayant observé ces différents types d'habitats sur notre terrain de recherche, nous pouvons affirmer que la notion de précarité, notamment domiciliaire, peut s'avérer peu pertinente pour analyser le rapport des saisonniers à leur « véhicule habitation ». En effet, son utilisation peut se justifier d'un point de vue de la loi ou de l'administration, pour autant, du point de vue de ces jeunes, cette notion ne semble pas forcément adaptée à leur expérience de l'habitat.

En effet, il peut sembler restreint de s'arrêter sur la dimension précaire ou fonctionnelle de l'habitat puisqu'il implique également une dimension relationnelle et symbolique à cet espace, « *une relation des personnes à leur lieu de vie* » représenté par « l'habiter » qui « *renvoie à la dimension spatiale de la vie sociale, au rapport de l'homme à l'espace* » (Costes, 2015, p.10).

« L'habiter » est une « *symbolisation de la vie sociale* » qui se réalise à travers l'habitat (*ibid.*). D'un point de vue anthropologique, le lieu « *se définit comme lieu du chez-soi, le lieu de l'identité partagée, le lieu commun à ceux qui, l'habitant ensemble, sont identifiés comme tels par ceux qui ne l'habitent pas* » (Augé, 1994, p.155). C'est ainsi que les formes d'habitat peuvent aider à comprendre le monde social des jeunes saisonniers. Tout comme l'avait fait

Florence Bouillon en allant étudier les mondes du squat, nous envisageons ici « L’habiter » comme « *la construction d’une relation matérielle et symbolique à l’espace* » (Bouillon, 2009). Ainsi, nous pouvons nous demander qu’est-ce qu’être en habitat mobile veut dire pour ces jeunes ?

Comme l’a très bien montré Hervé Marchal (2022b) dans une enquête qu’il a menée auprès des jeunes au volant, l’automobile est un véritable habitat dans le sens où il s’agit « *d’un endroit où il est possible d’être avec soi ; de disposer d’un chez-soi, qui plus est mobile et donc synonyme de liberté... un lieu privé où il est possible de prendre soin de soi, de se confronter à son intériorité, d’être dans sa spiritualité au sens où il s’agit de mettre provisoirement de côté l’horizontalité de la vie quotidienne (consommation, déplacements, études, travail, soucis d’argent, avenir...) pour davantage s’engager dans une verticalité existentielle, dans un rapport de soi à soi.* » (p.182-183).

L’automobile est donc « *un lieu propice à l’expression complète de soi, et donc à la sensation de se sentir exister* ». (p.184). Et comme le disait si justement Julie saisonnière nomade âgée de 23 ans :

*« Et du coup, je me suis rendue compte que depuis que j’ai mon camion et depuis que je vis comme ça, je suis vraiment hyper comblée et hyper heureuse de vivre comme ça alors que j’ai bien connu la vie en appartement, en maison et j’étais pas aussi comblée...
Mon camion, c’est ma maison. ».*

Dans cette même enquête sur les jeunes au volant, Hervé Marchal (2022b) a pointé le fait que les trajets routiers empruntés par les jeunes leur permettaient de s’immerger dans un temps propre et à soi dans sa voiture et que ces trajets invitaient à la rêverie par le biais des images et des paysages de l’extérieur en les personnalisant pour les réagencer dans son monde personnel, « *pour les contempler tel un film idiosyncrasique à travers l’écran du pare-brise.* » (p.190). C’est exactement ce que nous a fait partager Roseline, saisonnière nomade âgée de 35 ans lorsque nous l’avons rencontrée :

« C’est pareil, les petites routes j’adore en plus dès que tu changes de région, tu changes de paysage donc pour ça la France, c’est génial. Que ce soit l’architecture des maisons, la végétation et tout, un peu plus de relief ou la mer ou un peu plus désert et ça c’est vraiment cool, t’as vraiment plein de paysages différents et tout. Et ça c’est cool de pouvoir le ressentir quand t’es sur la route. Quand t’arrives en montagne, t’arrives là

en Haute Savoie, t'as un pont mais moi j'adore la route quand tu arrives de Lyon pour aller en Haute Savoie. Comment il s'appelle ce pont-là ? Je me rappelle plus. Je dis un pont mais c'est un tunnel mais quand tu le passes et dès que tu sors fouaf, tu te vois toute petite et du te dis waouh et du coup t'as comme une espèce de viaduc et ça te fait comme de la hauteur donc t'as la hauteur d'en haut et t'as aussi la hauteur d'en dessous et tu te dis ouai là je suis en montagne et ça me fait trop kiffer. Vive la Montagne ! »

Qu'il est donc bien compliqué de s'en cantonner à l'approche fonctionnaliste de l'habitat et à la précarité induite par l'habitat mobile, alors qu'il permet symboliquement à ces jeunes de se créer un espace permettant d'accéder à leurs ressentis et donc à eux-mêmes, et à leur réflexivité (Marchal, 2022b).

1.3 Travail saisonnier et précarité : enjeux autour de la discontinuité de l'emploi

Il s'agit dans cette partie d'aborder la notion d'emploi précaire. Comme l'avait déjà observé Nicolas Roux (2017) dans sa thèse portant sur l'emploi discontinu et les trajectoires sociales des saisonniers agricoles et des artistes du spectacle, certains types d'emplois sont considérés comme précaires parce qu'ils ne répondent pas à la norme du CDI à temps plein d'un point de vue de la durée et de la stabilité du contrat de travail. Cela a pour effet de créer, d'une part, une « discontinuité juridique » aux vues de l'article L122-1 du Code du travail puisque le CDD, au contraire du CDI, « *ne peut avoir ni pour objet ni pour effet de pourvoir durablement un emploi lié à l'activité normale et permanente de l'entreprise* » et d'autre part, une discontinuité temporelle puisque, qu'il s'agisse d'un CDD, d'un travail temporaire ou à temps partiel, il s'agit d'une question de temps et plus précisément d'intermittence. La notion de discontinuité de l'emploi permet donc d'élargir l'analyse sans se limiter à la simple acception législative (*ibid.*). En effet, comme nous l'avons observé avec l'habitat, les contrats obtenus par les saisonniers nomades dépendent souvent de leur expérience dans le mode de vie. Plus ils se déplacent, plus ils apprennent à repérer les bonnes opportunités d'emploi. La notion de discontinuité permet de produire une analyse dans une dimension temporelle et se rapproche plus du parcours des jeunes que nous avons rencontrés.

C'est la loi Montagne du 9 janvier 1985 qui reconnaît la saisonnalité de l'agriculture, actée en 1997 par la création du dispositif TESA (Titre Emploi Saisonnier Agricole). Ce titre vise à simplifier les démarches d'embauche des saisonniers et permet aux employeurs de recruter des

salariés sur des périodes courtes, notamment en CDD n'excédant pas trois mois. Le recours à la saisonnalité permettant également l'exonération de charges patronales sur les contrats courts (Roux, 2014). Le salariat agricole est, par ailleurs, divisé entre les salariés permanents qui sont embauchés en CDI et les saisonniers dont la part des CDD représentait 89% des CDD agricoles en 2002 et sont en constante augmentation depuis au détriment des CDI (Villaume, 2011, Roux, 2014).

Dans le Médoc, une étude sur le travail saisonnier réalisée en 2019 par le PNR (Parc Naturel Régional) a montré que 70% des emplois saisonniers étaient agricoles. En 2015, dans la viticulture, alors que 5 098 personnes ont travaillé en CDI, 14 619 ont travaillé en CDD (Pays Médoc, 2019). La viticulture dans le Médoc est donc un secteur propice à « l'emploi précaire ». En effet, nous avons observé des inégalités en termes de contrats négociés par les jeunes avec leurs employeurs. Certains nomades, débutant l'expérience des saisons, ont partagé avec nous leurs inquiétudes de ne pas percevoir de salaire à la fin de leur activité, notamment lorsqu'ils arrivaient d'Espagne ou d'Italie. N'ayant parfois pas signé de contrat, et connaissant peu le droit français en matière d'emploi, la question du travail non déclaré a émergé dans nos réflexions. Ces jeunes pourraient donc être assimilés à des travailleurs pauvres parmi les travailleurs pauvres et se situer à la marge du précarat (Auger et Reversé, 2023). Ces notes de terrain évoquent ce sujet à propos d'Élisa, saisonnière nomade âgée de 24 ans venue d'Italie :

Une fois l'intervenante sociale arrivée, nous sommes allées à l'entreprise d'insertion pour voir Élisa. Nous y voyons Sophie, la sœur d'Élisa et d'autres jeunes qui sont là pour venir prendre leur douche. Élisa souhaite avoir une domiciliation pour ouvrir des droits à Pôle emploi. Elle ira demain à la mairie de la ville de X pour demander une domiciliation. L'intervenante sociale l'aidera vendredi à ouvrir ses droits Pôle Emploi. Elle nous parle aussi d'un emploi qu'elle avait à côté de la ville de X et qu'elle n'a pas été payée. Elle souhaiterait faire quelque chose, mais elle ne comprend pas comment faire pour porter une réclamation du fait qu'elle n'ait pas été payée. L'intervenante sociale dit qu'elle va l'accompagner dans ce sens.

En 2017 et 2018, Ixchel Delaporte (2018) a réalisé une enquête sur la face cachée des châteaux bordelais. Elle montre que certains employeurs viticoles sont à la limite de la légalité en termes de recrutement, mais que les patrons « frauduleux » sont quasiment impossibles à dénoncer, d'autant plus que les nouvelles législations européennes permettent aux entreprises d'employer des travailleurs détachés. Les saisonniers nomades venus de l'étranger et débutant

les saisons sont donc plus susceptibles d'être confrontés à des emplois précarisés alors qu'ils jouent un rôle fondamental dans l'économie locale, mais nous y reviendrons plus en profondeur dans notre deuxième partie.

D'après la synthèse de l'étude sur le travail saisonnier au Médoc, le recours à la main d'œuvre hors Médoc est indispensable pour satisfaire les besoins en termes d'emplois saisonniers sur le territoire. Toutefois, même s'ils peuvent être soumis aux risques de la précarité de l'emploi, les saisonniers nomades savent rapidement se reconnaître entre eux dès les premières expériences de travail ou de stationnement. Ainsi débute l'échange des « bons plans » en termes de recrutement. C'est ce que nous explique Vincent, saisonnier nomade âgé de 28 ans :

« Bah en France il y a une communauté camion qui est quand même importante, en France et même ailleurs. Tu rencontres du monde, tu partages beaucoup d'infos. Tu vois, trouver du boulot, si c'est des fois un peu compliqué, tu rencontres un mec qui te dit ah y a une place là. Du coup pas de soucis pour trouver du taf. Et même si un jour t'es loin, t'appelles des copains que t'as eu avant et tu dis ouais salut, je suis en galère de tunes, t'as pas un plan taf ? Si bah appelle machin tac tac et ça va très vite. »

Que cela soit pour l'habitat ou l'emploi, les saisonniers nomades apprennent à repérer les « bonnes adresses » pour exercer leurs activités professionnelles saisonnières, notamment dans une certaine temporalité, grâce à leur expérience dans le mode de vie et par le biais de la socialisation secondaire qui s'effectue en rencontrant d'autres saisonniers nomades. C'est ainsi qu'un phénomène de réitération peut s'observer d'une année sur l'autre. Les saisonniers nomades qui ont acquis de l'expérience, reviennent régulièrement travailler chez les patrons qui ont su instaurer une forme de fidélité avec leurs salariés occasionnels.

Pour conclure cette partie, nous pouvons dire qu'il semble compliqué d'accoler habitat et travail mobile à la notion de précarité. En effet, même si ce mode de vie et ces emplois sont souvent associés à la précarité aux yeux de l'administration et même parfois des médias, il n'est pas si simple d'utiliser cette notion pour analyser les expériences de vie des saisonniers nomades que nous avons rencontrés, tant les formes d'emplois sont diversifiées et évoluent avec le temps et tant il est nécessaire de comprendre quel sens les saisonniers associent à l'emploi. Pour autant, d'un point de vue de l'action publique, le risque que ces jeunes s'enlisent dans des contrats précaires est prégnant du fait que l'accès au CDI fait partie des paliers à

franchir pour accéder à l'âge adulte, tant il représente une forme de stabilité indiquant que les jeunes ont su trouver leur place dans la société.

2. Phase transitionnelle de la jeunesse et risque de marginalité

Dans un article que nous avons publié en 2023, nous avons expliqué et écrit que la sociologie des âges de la vie s'est construite autour de trois séquences représentant le cycle de la vie : la jeunesse, l'âge adulte et la vieillesse (Van De Velde, 2015). L'énigme du sphinx dans la mythologie grecque en apporte une illustration lorsqu'une devinette fut soumise à Œdipe par le sphinx : *quel être pourvu d'une seule voix, a d'abord quatre jambes le matin, puis deux jambes le midi, et trois jambes le soir ?* La réponse étant l'homme, puisqu'il marche à quatre pattes en étant enfant, puis sur deux jambes en étant adulte et enfin il se tient debout avec une canne à la fin de sa vie. Nous avons expliqué que c'est dans ce prisme des âges que la jeunesse a été caractérisée comme une période d'éducation et d'apprentissage à la vie professionnelle et familiale, l'âge adulte comme une période de vie active et la vieillesse, comme une période de « retrait » social (*ibid.*). Cependant, l'âge ne relève pas seulement d'une « ternarité » des âges et d'une « linéarité » des existences. En effet, « *la vie n'est plus appréhendée comme une succession d'âges à traverser, mais comme un parcours individuel qui se veut signifiant* » (*ibid.*, p.18). Dès lors, les concepts de biographie ou de parcours s'imposent comme mise en évidence de la mobilité et de la singularité des itinéraires de vie, laissant à l'âge une partie bien maigre de signification.

Pour autant, tel que nous l'avons indiqué dans notre article, l'âge semble être un indicateur utile pour définir des politiques publiques ou encore mettre en œuvre des dispositifs d'interventions sociales pour les jeunes. En effet, pour les politiques sociales qui s'intéressent à la jeunesse, dont la mission locale en représente l'opérationnalisation, les droits débutent à 16 ans et prennent fin à 25 ans. De même, certains départements, et notamment celui de la Gironde, proposent un accompagnement à l'insertion sociale et professionnelle des jeunes jusqu'à 30 ans.

En ce qui concerne les données statistiques, les jeunes ont au moins 16 ans et au plus 24 ans (Nicole-Drancourt, Roulleau-Berger, 2006). Cet encadrement correspond à la fin de l'obligation scolaire (16 ans), et, à l'ouverture des droits RSA (25 ans) (Chevalier, 2018). Pour autant, ces encadrements d'âge sont de moins en moins pertinents pour analyser la jeunesse du fait d'un allongement de cette période par de multiples facteurs : une entrée plus tardive dans la vie active avec des études plus longues et des facteurs structurels limitant l'accès des jeunes

à l'autonomie (revenus peu élevés, prix des loyers de plus en plus chers, mise en couple plus tardive).

En effet, nous avons observé que depuis les années 80 et les travaux d'Olivier Galland, la jeunesse n'est plus pensée comme une prolongation de l'adolescence, « *mais comme un âge en tant que tel* » (Van De Velde, 2015, p.15), un nouvel âge de la vie venant s'interposer entre l'adolescence et l'âge adulte. L'âge adulte étant représenté par quatre seuils : le départ de chez les parents, la mise en couple, la fin des études et le premier emploi (Galland, 2017). C'est ainsi que les travaux d'Olivier Galland (2017) sur la jeunesse ont montré un prolongement de la scolarité, une décohabitation plus tardive, une désynchronisation entre l'entrée dans la vie professionnelle et l'entrée dans la vie familiale (*ibid.*). La jeunesse est alors envisagée comme une phase transitionnelle, un processus d'étapes à franchir conduisant à l'âge adulte.

Dans ses travaux, Michel Parazelli (2007) a retracé un historique de cette phase transitionnelle du cycle de la vie. Il nous explique que, depuis toujours, les sociétés ont essayé d'instituer cette période d'entre-deux à l'aide d'un aménagement social et politique depuis l'antiquité, notamment par le biais des rites de passage comme la cryptie du chasseur noir qui consistait, à l'époque de la Grèce antique, à des rites d'initiation pour les spartiates âgés de 18 à 20 ans. Ce rituel prenait la forme d'un temps marginal où les jeunes étaient livrés à eux-mêmes dans la nature en étant peints de noir. Ils pouvaient alors s'adonner à des pratiques interdites tout en étant soumis à la règle qu'ils ne devaient pas être vus. Ces pratiques étaient totalement intégrées à la vie de la cité. « *Cette pratique met en scène de façon rituelle le paradoxe de la socialisation à l'ordre social par le désordre de la nature sauvage afin de bien délimiter la frontière existante entre la cité et le sauvage et d'en faciliter la localisation ainsi que les passages* » (*ibid.*, p.53).

La symbolique du chasseur noir a plusieurs fois été reprise pour montrer aux jeunes ce qu'il risquait de leur arriver s'ils échouaient leur transition dans la vie d'adulte. En effet, « *du point de vue anthropologique, cet imaginaire aurait joué un rôle majeur pour maintenir la cohésion d'une société en identifiant, par l'expérimentation ritualisée, les places sociales permises et celles qui sont interdites ou considérées marginales, car porteuses de désunion* » (*ibid.*, p.54).

Ensuite, les abbayes de jeunesse, apparues au XV^{ème} siècle ont joué un rôle important dans le passage à l'âge adulte en mettant en place les charivaris qui furent organisés notamment au Québec jusqu'au XIX^{ème} siècle. Les charivaris représentaient des « *manifestations bruyantes où les jeunes pouvaient s'adonner à des conduites brutales et de vacarmes envers les individus*

qui, d'après eux, manquaient à la morale de l'époque » (*ibid.*, p.55). Lors de ces charivaris, les jeunes avaient pour fonction d'être des exécuteurs de morale et accédaient donc à une place sociale. Le charivari et la cryptie avaient en commun le paradoxe de la socialisation par le désordre et ces rites étaient autorisés par les magistrats municipaux. Donc, on autorisait légalement le désordre pour ritualiser le passage à l'âge adulte. Les jeunes et les adultes œuvraient ensemble pour favoriser ce passage transitionnel. Pourquoi sommes-nous alors passés dans une forme de contrôle de la jeunesse ? Pourquoi cette phase de transition a soudainement été vue comme un problème ?

À partir du XVII^{ème} siècle apparaît le processus moderne de « civilisation des mœurs » impulsé, en partie, par les acteurs religieux. C'est ainsi que se sont mis en place des dispositifs normatifs afin de pacifier les mœurs. Il a donc été demandé aux policiers de l'époque de nettoyer les rues, et ce, pour des raisons d'hygiène. L'expression des émotions, notamment violentes, devient interdite et c'est alors qu'il y aurait eu une rupture entre les expériences des jeunes et celles des adultes (Parazelli, 2007).

Au XIX^{ème} siècle, la rue est envisagée comme une source de danger propice à la pollution physique et morale et à la délinquance. La jeunesse va alors être considérée comme une menace sociale et l'encadrement institutionnel de cet âge de la vie va se développer. Le jeune est alors envisagé comme une personne ayant des tensions naturelles en lui et l'encadrement permettrait de l'éloigner de la délinquance. La période d'industrialisation de cette époque a eu également envie de former des futurs citoyens dociles et productifs et les acteurs religieux se sont alliés au libéralisme pour la moralisation des jeunes (*ibid.*).

Avec l'histoire de ce passage transitionnel et la symbolique des rites de passage, nous pouvons mieux comprendre en quoi ces espaces marginaux inclusifs permettaient aux jeunes d'avoir une place reconnue par l'adulte. Ce n'est, pour autant, plus aussi évident aujourd'hui. « *L'expérience juvénile contemporaine procède d'un mécanisme de socialisation dont on ne peut ignorer la brutalité et les risques dès que les individus ne disposent pas de ressources sociales et psychiques qui leur permettent de triompher d'une double épreuve, celle de l'obligation d'être soi-même, d'être autonome et de se motiver, et celle d'être efficace et performant* » (Dubet, 2004, p.289).

Aussi, plutôt que de valoriser, légitimer, accompagner les comportements marginaux des jeunes comme symboliques nécessaires au passage à l'âge adulte, ils sont considérés comme des risques qu'il faut contrôler par le biais de la prévention et la gestion des risques (Parazelli, 2007). Et cette forme de contrôle n'est pas sans créer des tensions du fait d'un contexte de brouillage des repères normatifs où le monde évolue de plus en plus vite (Rosa, 2010). Il est

donc de plus en plus difficile de définir les comportements relevant de la marginalité, « *tant la construction sociale de la marginalité varie dans le temps et redéfinit à chaque variation la population des marginaux. C'est ainsi que des personnes qualifiées de « marginales » hier peuvent ne plus l'être aujourd'hui, et inversement* » (Parazelli, 2002, p.321). Ainsi, la frontière entre la marginalité et la normalité devient floue, ce qui a une conséquence non négligeable sur la place des jeunes dans la société. Ce contexte engendre un climat d'incertitude où les jeunes doivent faire des choix personnels pour donner un sens à leur vie en lien avec les possibilités économiques pour y arriver (*ibid.*, p.232). Ce qui nous amène à des questions relevant de l'autonomie des jeunes.

3. Questionnements autour de l'autonomie des jeunes saisonniers nomades

Comme nous l'avons écrit dans un article publié en 2023 portant sur l'autonomie des jeunes saisonniers nomades, nous envisageons ici leur mode de vie marginal comme un espace propice au processus d'autonomisation tout en réfléchissant à leurs interactions avec les acteurs locaux. Alors que ces jeunes font partie d'un âge de la vie où ils sont censés devenir autonomes, indépendants, leur mode de vie fait craindre qu'ils échouent leur processus d'autonomisation et qu'ils deviennent dépendants de la solidarité étatique. Pour autant, malgré cette situation d'entre-deux et la double étiquette (celle de déviants et celle d'assistés), ces derniers ne se considèrent pas comme tels et revendiquent même une liberté de pouvoir vivre de façon autosuffisante. De sorte que la question se pose de leur mode de vie marginal. Celui-ci n'est-il pas déjà un marqueur d'autonomie ?

Comme nous l'avons indiqué dans l'article, le développement de l'individualisme a placé la notion d'autonomie au cœur de nos sociétés contemporaines (Duvoux, 2009). L'individu devant assumer une responsabilité politique et morale dans la société, il est renvoyé à lui-même pour penser sa capacité à se construire comme individu quelles que soient ses ressources pour y parvenir (Petiau et Pourtau, 2012). L'autonomie se caractérise alors par des valeurs d'indépendance, de propriété de soi, d'innovation, de choix et aussi d'égalité mettant l'accent sur la capacité de l'individu d'agir par lui-même (Ehrenberg, 2021). « *L'autonomie est souvent considérée en France comme inhérente aux individus, comme si toute personne la recherchait tout au long de sa construction identitaire. Il y aurait ainsi des modèles quant à la façon dont elle doit s'obtenir et se vivre selon les âges de la vie. Au moment de la petite enfance, les*

« *petits* » doivent manger seuls, dormir seuls, délaisser leur « *doudou* », etc. Au moment de la jeunesse, il faut progressivement gagner sa vie pendant les vacances, avoir son monde à soi et ne plus tout raconter aux parents, puis partir de la maison à un moment donné » (Gaviria, 2012, p.9).

L'autonomie représente une aspiration commune de nos sociétés, une aspiration de masse et d'attentes collectives à l'égard de tous, elle est devenue impérative (Ehrenberg, 2021). De plus, ces quarante dernières années, des changements structurels ont eu lieu dans l'organisation du travail, notamment car nous sommes passés d'une obéissance disciplinaire de l'organisation taylorienne-fordienne à une socialité du travail où l'on attend de l'individu des prises d'initiatives plus qu'une obéissance mécanique, le conduisant à « *agir de façon proactive dans une temporalité incertaine et un environnement instable* » (*ibid.*, p.169).

Nous avons pu observer que ce changement structurel s'est accompagné, en France, de politiques publiques de responsabilisation, de culpabilisation et d'activation des individus exclus de la société de l'autonomie (Duvoux 2009). Les jeunes, dépendant principalement de la solidarité familiale, n'ont vu que très peu de politiques publiques se mettre en place, si ce n'est lorsque cette solidarité n'était plus opérante.

Dans un article de 2016 portant sur le soutien à l'autonomie des jeunes, Claire Magorg s'appuie sur la loi pour expliquer que l'âge et les degrés de solidarité familiale définissent des critères de ciblage pour activer les politiques publiques en faveur de l'autonomie des jeunes adultes. Dans un premier temps, elle fait appel à l'article 11 du préambule de la Constitution de 1946 qui indique que « *tout être humain qui, en raison de son âge, de son état physique ou mental, de la situation économique, se trouve dans l'incapacité de travailler a le droit d'obtenir de la collectivité des moyens convenables d'existence* ». L'analyse des politiques sociales montre que cet énoncé représente, aux yeux des décideurs, une valeur constitutionnelle. Or, l'intervention de la collectivité reste parfois conditionnée à la carence de la solidarité familiale (Magorg, 2016, p.66). L'appel à l'aide familiale intervient avant de bénéficier de la solidarité nationale. Ce n'est qu'en cas de carence de cette aide familiale que l'aide publique va se mettre en œuvre. C'est ainsi que la majeure partie des actions publiques en faveur des jeunes sont orientées vers l'emploi. Les aides financières ponctuelles sont débloquées pour en favoriser l'accès (c'est le cas de la garantie jeune par exemple).

Elsa Ramos (2011) quant à elle, distingue l'autonomie, de l'indépendance et du passage à l'âge adulte. Or, pour Durkheim, l'autonomie, c'est « *la capacité de l'individu de se reconnaître*

lui-même dans ses œuvres et ses projets, de coopérer au pilotage de son propre développement, de découvrir en celui-ci une exigence de sa propre réalisation (toutes choses qui ne sont possibles que si la contrainte sociale est, au sens profond du terme, morale, c'est-à-dire si elle institue entre Ego lui-même et Autrui des rapports de solidarité et de réciprocité) » (ibid., p.11). D'où notre choix de parler de phase transitionnelle pour parler de la jeunesse. En effet, le passage à l'âge adulte relève du passage d'étapes, qui fut un temps, avaient lieu simultanément alors qu'aujourd'hui on observe une désynchronisation des seuils qui ne sont pas tous franchis au même âge ni dans le même ordre (Ramos, 2011 ; Amsellem-Mainguy, 2016 ; Danic et Valdes, 2016). Mais l'autonomie, c'est aussi une question de liberté et d'émancipation à l'égard d'une position dominante. « *L'émergence et l'affirmation de l'individu, comme personne autonome, « sujet » actif de son propre destin, résultent d'un long parcours semé d'embûches » (Paquot, 2018, p.22).*

En effet, au cours des mouvements de mai 68, l'autonomie a été revendiquée de façon collective afin de s'affranchir du pouvoir abusif des dominants, que cela soit le pouvoir mandarin à l'université ou le pouvoir patronal dans les usines (Appay, 2012). L'autonomie représentait, à l'époque, une force libératrice qui permettait aux individus de pouvoir évoluer « *en dehors des forces de la reproduction sociale qui pérennisent les inégalités sociales et l'aliénation, qui encouragent la conformité plutôt que l'innovation » (ibid., p.29).* Cependant, comme nous l'avons indiqué dans notre article, malgré l'histoire de ces mouvements de lutte pour l'autonomie libératrice, cette dernière relève encore aujourd'hui d'une injonction, d'une domination, d'une obligation sociétale.

Cécile Van De Velde, dans un entretien réalisé par Patricia Loncle (2016), explique dans ses travaux qu'elle étudie et compare les colères visibles (les manifestations) et les « *colères invisibles et silencieuses* » des jeunes repérables dans leurs parcours de vie. Elle a notamment pu identifier chez ces jeunes des épreuves existentielles communes. En effet, elles relèvent d'une double confrontation. La première se caractérisant par une tension entre la peur de dévier de ses choix et aspirations et une injonction d'individuation portée par notre société contemporaine où « *l'émergence de l'individu n'est pas issue du relâchement du contrôle social mais au contraire de son accentuation* » (Dubet, 2002, p.39-40). La seconde consistant à devoir s'adapter aux règles du jeu social du marché du travail dans l'incertitude de pouvoir trouver la place à laquelle on aspire et ainsi d'avoir la liberté de « *pouvoir définir soi-même le sens de sa vie* » (ibid., p.51). Les jeunes doivent donc adapter leur « être » aux contraintes du marché du

travail et de la compétition sociale au prix d'une réduction, d'un déni ou d'un oubli de soi alors même qu'on leur demande de se définir par eux-mêmes.

Toutefois, d'après Cécile Van De Velde (2016), tous les jeunes ne sont pas prêts à cette conversion et on peut reconnaître les jeunes nomades parmi ceux qui disent refuser la conversion de soi ou changer leur « être » pour intégrer le « système » et subir un parcours qu'on leur impose. C'est ce que nous explique Nicolas, 31 ans, saisonnier nomade viticole rencontré en compagnie de Léa, 27 ans, saisonnière nomade viticole également :

Émilie : *Est-ce que vous avez pu identifier des valeurs communes chez les jeunes qui vivent en camion ?*

Nicolas : *Ouais, la liberté*

Léa : *L'autonomie*

Nicolas : *L'autonomie. Ne pas être dépendant du système et de tout ce qu'on nous impose.*

En effet, comme nous l'avons expliqué dans notre article, le mode de vie nomade défendu par les jeunes de notre enquête représente l'affirmation de l'indépendance par rapport au mode de vie dominant dans la modernité avancée, axée autour de la sédentarité et de la consommation, comme l'avait déjà observé Marcelo Frediani (2009) avec les Traveller's. Ainsi, il est ici question d'émancipation vis-à-vis de la société dominante.

Pour Cécile Van de Velde (2016), ces jeunes qui refusent de se soumettre à la conversion représentent une figure de l'alternative qui se traduit par une sortie plus durable du marché du travail associée à un mode de vie de la débrouille identifié lui-même comme un acte politique.

Pour autant, même si les jeunes vivant en camion peuvent représenter une figure de l'alternative, ces derniers exerçant un emploi saisonnier, font partie de ceux qui sont les plus flexibles sur le marché de l'emploi précaire dans le sens où leur mode de vie mobile s'adapte à une demande ponctuelle de main-d'œuvre agricole dans les espaces ruraux (Reversé et Auger, 2022). Le paradoxe vient donc du fait qu'ils proposent un mode de vie alternatif, refusant de se soumettre aux aléas d'une société néolibérale qu'ils définissent comme empreinte « d'inégalités », « d'individualisme », « d'injustices » alors qu'ils en sont partie prenante. La majorité des jeunes rencontrés se définissent comme des « antisystème » alors qu'ils contribuent à le faire fonctionner. Néanmoins, pour aller dans le sens de Cécile Van de Velde, ils ont, malgré tout, une « *colère silencieuse et invisible* ». Or, ce n'est pas forcément en se détachant de l'emploi qu'ils exercent leur colère, mais plutôt en adoptant un mode de vie

considéré comme marginal. La débrouille devient alors, un outil de lutte contre le « système » qu'ils dénoncent.

Comme nous l'avons indiqué dans notre article, les projets des politiques publiques pour proposer la création d'une prestation d'autonomie pour les jeunes concernent principalement des aides monétaires (Gonzales et Marc, 2016). Ces aides sont soumises à l'utilisation de la notion de « contrat d'autonomie », « d'allocation » ou de « dotation d'autonomie » (Van de Velde, 2016). En effet, les politiques d'insertion sont axées sur le « devoir d'insertion » que les jeunes ont vis-à-vis de la société (Lima 2012). Effectivement, comme indiqué dans l'article, les politiques publiques sont orientées vers une logique de « work first » (*ibid.*) qui préconise une mise au travail rapide des jeunes. Pour peu qu'ils n'y parviennent pas, il leur incombe d'assumer la responsabilité de l'échec, voire d'endurer le mépris.

Comme nous l'avons expliqué, ce n'est pas uniquement l'aide financière ou le revenu pécuniaire qui va favoriser l'autonomie des jeunes, mais aussi la reconnaissance de leur capacité à se voir comme des individus qui peuvent gouverner leur propre vie.

Dans son ouvrage *Parcours de la reconnaissance* (2004), Paul Ricœur s'inspire d'Axel Honneth pour expliciter trois modèles de lutte pour la reconnaissance : la lutte pour la reconnaissance et l'amour, la lutte pour la reconnaissance au plan juridique et la lutte pour la reconnaissance mutuelle représentant l'estime de soi. L'argumentation d'Axel Honneth sur la lutte pour la reconnaissance au plan juridique évoque la reconnaissance mutuelle en termes d'égalité. Reconnaître l'autre implique de le reconnaître en tant que personne libre et égale qui aurait des capacités issues à la fois de la norme et de la singularité. C'est en ce sens qu'une asymétrie est observable entre le besoin des jeunes d'être reconnus comme des citoyens responsables (Paul Ricœur (2004) évoque la responsabilité comme une capacité reconnue par la société), et, les réponses apportées par l'action publique, analysées principalement en termes de besoins économiques. Finalement, l'autonomie ne serait-elle pas un produit de ces deux approches ?

Nancy Fraser (2011) qui s'est intéressée à la justice sociale, envisage une conception « bidimensionnelle » « *qui maille les revendications légitimes d'égalité sociale et les revendications légitimes de reconnaissance* » (p.43). C'est pourquoi il semble pertinent d'associer le meilleur de la politique de redistribution et le meilleur de la politique de reconnaissance, nous dit-elle. C'est en ce sens que nous envisageons une complémentarité entre une autonomie pécuniaire et une autonomie de la reconnaissance de la responsabilité de ces

jeunes. De fait, qu'est-ce que représente l'autonomie pour les jeunes nomades saisonniers viticoles vivant en camion ?

L'entretien réalisé avec Léa et Nicolas, deux jeunes nomades saisonniers âgés de 27 et 31 ans, montre qu'il n'y a pas qu'une seule façon d'envisager l'autonomie. Nicolas nous montre que, pour lui, l'autonomie n'est pas forcément liée à un emploi exercé. Il explique que le fait de travailler peut le rendre dépendant du système sans pouvoir vivre la vie à laquelle il aspire. C'est ce que Nicolas Duvoux (2009) nomme le « refus de la dépendance » en revendiquant une autonomie réelle. Pour Nicolas, l'autonomie, c'est pouvoir se débrouiller seul sans devoir travailler 35 heures par semaine pour un médiocre salaire. Il ne veut pas se faire « exploiter ». Il ne veut également pas s'endetter auprès des banques pour pouvoir se loger :

Nicolas : Oui évidemment moi je touche le RSA mais ce que je veux dire, moi mon but dans la vie, si je peux faire en sorte de pas avoir un CDI, avoir à bosser 35h par semaine pour pouvoir bouffer de la merde, payer mon crédit de ma maison sur 25 ans, 30 ans avec un salaire un 1200 balles par mois, à se faire tirer les cheveux quoi. Enfin voilà quoi. Je préfère travailler quelques mois dans l'année ou alors si je fais ça, je suis à mon compte, c'est pour moi quoi (...).

La suite des échanges réalisés entre Nicolas et Léa montre qu'il n'existe pas une façon homogène d'envisager l'autonomie chez les saisonniers nomades dans le sens où, pour Nicolas, l'autonomie, c'est aussi pouvoir développer des savoirs-faire techniques, des capacités (électricité, bricolage, menuiserie, mécanique) :

Nicolas : « (...) Ouais l'autonomie c'est pouvoir se débrouiller tout seul, être capable de faire sa mécanique. »

Léa : « Pour moi, c'est un peu le maître mot je trouve qu'on retrouve chez tout le monde. C'est voilà, pouvoir faire un peu de mécanique. »

Nicolas : « Savoir faire ses meubles. »

Léa : « Bricoler un peu. Après c'est pas tout le monde qui en est capable non plus mais...

Nicolas : Savoir faire son électricité. »

Léa : « Pour ceux qui ont aménagé leur camion tu vois... Encore une fois à nuancer. Y a plein de gens différents. Y a ceux qui achètent des camping-cars, des caravanes. »

Nicolas : « Mais même en achetant un camping-car, y en a qui achètent un camping-car à 25 000 euros des années 2000, y a même pas un panneau solaire dessus. »

Léa : « *Ouais enfin, c'est pas parce que t'as posé un panneau solaire sur ton camion que tu sais faire de l'élec. Ça n'a rien à voir.* »

Nicolas : « *Bah je sais pas faire d'élec mais le but est que quand je pose mon panneau solaire sur mon camion, je suis autonome en électricité.* »

Tandis-que pour Léa, l'autonomie est plus globale et concerne plutôt une forme de dépendance à une économie mondialisée subie, pas uniquement par les jeunes vivant en camion, mais par tous les individus dépendants de la société de consommation et du marché global.

Léa : « *Autonome en achetant ton matériel chez des Chinois et en appelant un mec dès que tu as un problème.* »

Nicolas : « *Du coup, même si tu sais faire de l'électricité, tu es pas autonome parce que ton matériel tu l'achètes dans un magasin et ça vient aussi de Chine. Du coup, si tu vas par-là t'es jamais autonome alors.* »

Léa : « *Je pense que c'est une douce illusion. Après, c'est ce qui rassemble tout le monde quoi (la communauté des gens vivant en camion). Le désir de ça. Après, moi je pense que c'est de l'illusion mais (...). On achète tous du gasoil, on est les premiers à se plaindre de l'augmentation récente du pétrole. Autonomie, autonomie, le jour où on aura plus de pétrole, on sera bien emmerdé quoi. Mais bon...* »

Dans notre article, nous avons montré que l'approche d'Amartya Sen (1999) sur les capacités montre l'intérêt de mettre l'accent sur le développement des capacités que les acteurs déploient dans leur environnement afin de comprendre pourquoi les jeunes nomades se disent libres de mener une vie qu'ils ont raison de valoriser (Bonvin et Rosenstein, 2020). Pour Amartya Sen, cette liberté se traduit par une possibilité de participer aux processus de décisions et de choix collectifs qui concernent directement les individus (Vignes, 2021). C'est en ce sens qu'il propose une critique de l'utilitarisme et de l'analyse néoclassique « *qui voit l'agent comme un simple détenteur de ressources pour lui opposer un modèle basé sur les capacités à faire et à être de personnes à partir de ces ressources* » (*ibid.*, p.177). Mais l'autonomie, c'est aussi le pouvoir symbolique d'être en accord avec soi-même dans nos choix et donc de penser. Il est donc ici question d'acteurs capables de penser, et c'est cette capacité qui définit leur liberté.

Conclusion :

Dans ce chapitre, nous avons tenté de comprendre dans quelle réalité s'inscrivent les jeunes saisonniers nomades ayant participé à notre travail de recherche. Nous avons montré que la jeunesse marginalisée n'a pas toujours été soumise à un processus de surveillance comme elle l'est aujourd'hui et que l'habitat mobile et le travail saisonniers sont considérés comme précaires aux yeux de la loi et des administrations publiques, or, ces jeunes saisonniers se détachent souvent de ce préconçu du fait que leur mode de vie alternatif peut aussi s'envisager, d'un point de vue symbolique, comme un espace permettant un support au processus d'autonomisation et de construction de soi qui mériterait d'être valorisé, accompagné plutôt que d'être rabrouer. Ainsi, ils tentent de trouver une place sociale puisque leur mode de vie est renvoyé aux « marges de l'exclusion ».

D'après Célia Forget et Noël Salazar (2020), « *la mobilité constitue également un moyen d'exprimer un désir de construire un parcours de vie singulier, un devenir, pour des individus tentant d'échapper à une certaine désillusion envers la société dans laquelle ils vivent. Les personnes qui se déplacent sont dès lors responsables de leur propre « devenir ». Elles concrétisent un processus de devenir à travers la pratique d'être en mouvement dans l'espace* » (p.21). Pour autant, ce processus invisibilisé n'est pas pris en compte dans la construction de l'avenir pour ces jeunes et ils subissent de plein fouet l'étiquette de déviant associée à leur mode de vie.

CHAPITRE 2

LES SAISONNIERS NOMADES SONT-IL DÉVIANTS ?

Les lieux dévolus aux travailleurs de passage, comme les travailleurs saisonniers, sont souvent des lieux discrets, écartés voire clandestins (Le Marchand, 2011). Pour autant, dans le Médoc, le temps des vendanges est une période de mise en lumière de leur présence du fait qu'ils arrivent nombreux pour travailler dans les propriétés viticoles locales. Ceux qui n'ont pas eu la chance de pouvoir obtenir un stationnement par leur employeur, se retrouvent dans la contrainte de stationner leur véhicule de façon illégale dans l'espace public ou dans la nature à proximité des habitations et des propriétés viticoles. Ils sont donc soumis au risque de verbalisation ou d'expulsion. De même, leur présence n'est pas toujours acceptée par les populations locales qui craignent l'arrivée massive de ces jeunes marginalisés considérés comme des intrus anonomiques (Elias, 1997).

De plus, on observe chez certains jeunes nomades des marques de la contre-culture « underground » punk dans leurs codes vestimentaires et esthétiques (piercings, tatouages, coiffures). Pour les populations installées, ils peuvent être considérés comme des étrangers, des marginaux, des délinquants, du fait que leur mode de vie et que leur apparence font peur, car ils s'écartent de la norme. En effet, toute la symbolique autour de la marginalité et des pratiques liées à la marge a pour conséquence de susciter une forme d'insécurité chez les personnes normatives, d'où le besoin de mettre en place un contrôle des personnes marginales (Parazelli,

2007). Pour autant, la marginalité du mode de vie des saisonniers nomades peut-elle être considérée comme une pratique déviante ?

Partant des constats énoncés au début de cette introduction, nous allons dans le développement de ce chapitre nous intéresser à l'histoire des populations précarisées et itinérantes qui peuvent être associées aux saisonniers nomades afin de mieux comprendre pourquoi ils peuvent être considérés comme des déviants par les acteurs locaux. Dans une première partie, nous expliquerons en quoi, administrativement, le saisonnier nomade peut s'inscrire dans une histoire du vagabondage. Dans une seconde partie nous reviendrons sur l'histoire militante des mouvements qui ont inspiré la culture alternative de ces jeunes et enfin, nous expliquerons en quoi le mode de vie alternatif peut engendrer le développement d'un processus de contrôle social de ces populations.

1. Aux origines du saisonnier nomade : entre l'image du vagabond et du hobo

Les influences historiques, culturelles, politiques des saisonniers nomades sont multiples. Comme l'avait déjà observé Marcelo Frediani (2009) avec les Traveller's, l'émergence d'un phénomène socioculturel, en l'occurrence pour cette thèse, une culture alternative, ne se fait pas de manière spontanée, elle est la conséquence d'une quantité de facteurs divers et variés. De fait, les saisonniers nomades ne constituent pas un groupe naturel comme d'autres groupes nomades ethniques tels que les gens du voyage.

En commençant par l'histoire de cette culture, la première question que nous souhaiterions poser est la suivante : les saisonniers nomades descendent-ils d'une lignée de sans-abris comme les vagabonds ou les hobos ?

Le vagabondage est une notion de l'action publique présentant une grande diversité historique (Choppin et Gardella, 2013). Pierre Gaume (2021) historien, explique dans ses travaux, que le vagabond relève historiquement d'une catégorie à la fois sociale et pénale qui montre comment « *les pouvoirs publics et l'opinion ont appréhendé, au fil des siècles, les populations considérées comme en marge du corps social* » (Brosiez-Dolino, 2022, p. 3). En effet, les vagabonds sont entrés dans le Code pénal napoléonien en 1810 (le vagabondage est alors puni de trois à six mois de prison). Il faudra attendre les années 90 pour enclencher la dépenalisation du vagabondage et de la mendicité. Le caractère social de cette catégorie n'a pas

pour autant disparu, puisqu'ils sont, encore aujourd'hui, souvent considérés comme vulnérables ou démunis (*ibid.*, Choppin et Gardella, 2013).

Au XVIII^{ème} siècle, le vagabondage représente le fait de circuler et vivre sur un territoire sans adresse permanente et sans les moyens réguliers de pouvoir assurer sa subsistance. Si effectivement, le saisonnier nomade est sans adresse permanente, la question d'assurer ses moyens de subsistance reste en suspens du fait que leur réseau leur permet une entre-aide, notamment alimentaire et en termes d'accès à l'eau, mais nous y reviendrons dans le troisième chapitre.

Les travaux de Niels Anderson (2011) sur le sans-abrisme dans les années 20 aux États-Unis, nous ont semblé offrir une nouvelle perspective historique à explorer pour connaître l'origine du regard porté sur les saisonniers nomades. L'auteur distingue cinq types de sans-abris qui se côtoient dans un quartier de Chicago qu'il nomme l'hobohème : le travailleur saisonnier, le hobo, le vagabond, le clochard et le casanier. Le travailleur saisonnier a des activités définies à chaque saison, ce qui le conduit à travailler dans différentes régions. Certains font suffisamment d'économies pour ne pas travailler d'une saison à l'autre, alors que d'autres associent leurs activités aux saisons d'hiver et d'été. Le hobo est un travailleur migrant qui travaille partout où l'occasion s'offre à lui, sans forcément prêter attention à la saison. Certains traversent parfois un continent entier entre deux emplois. La subsistance du hobo est essentiellement assurée par le travail. Le vagabond, quant à lui, est un adepte du voyage en faisant usage de la débrouille pour subvenir à ses besoins. Il s'enrichit de nouvelles expériences sans travailler. Même s'ils sont tous migrants, les distinctions entre ces types d'individus sont importantes, mais pas immuables. Le travailleur saisonnier peut chuter dans les rangs du hobo et un hobo peut « *également sombrer jusqu'à devenir vagabond* » (Anderson, 2011, p.156). Le casanier et le clochard sont quant à eux des types de sans-abris classifiés parmi les « sédentaires » dont il est moins évident d'en trouver une trace historique chez les saisonniers nomades.

Même si, effectivement, si l'on s'en réfère à cette typologie, on pourrait trouver des traces de sans-abrisme dans l'histoire des saisonniers nomades, notamment en ce qui concerne la migration saisonnière et la débrouille des hobos, il nous semble qu'une distinction, et non des moindres, vient faire ombre à cette corrélation et il s'agit de l'abri, puisque les saisonniers nomades en ont un, quel qu'en soit le confort et la sécurité, ils n'en sont pas dépourvus et une symbolique d'intériorité et d'espace à soi s'opère dans cet habitat. De plus, ils associent même cet habitat mobile, à une revendication d'un mode de vie alternatif, militant et engagé. Ils s'inscrivent donc également dans une histoire de mouvements militants plus anciens.

2. Des beatniks aux jeunes saisonniers nomades : près d'un siècle de mobilités militantes

« On ne devrait pas envisager l'appartenance au groupe sans faire l'effort de prendre en compte la dimension historique. Qui dit identité, dit non seulement histoire des personnes, mais également histoire des sociétés [...] les individus appartiennent à des groupes qui sont le produit d'un passé » (Strauss, 1992, p.173). C'est cette dimension historique que nous allons explorer dans cette sous-partie.

Il nous est arrivé, au cours de l'enquête, d'être témoin de discussions entre jeunes nomades où ils pouvaient s'identifier entre eux comme hippie, punk, beatnik, traveller. Il nous semble que cela signifie que ces cultures ne leur sont pas inconnues. En effet, choisir la mobilité comme moyen de revendiquer un autre modèle de société n'est pas un phénomène nouveau. « Si choisir la mobilité comme voie salvatrice dans la construction d'un parcours de vie singulier devient de plus en plus populaire, il n'en demeure pas moins que d'autres groupes par le passé ont choisi cette même voie, même si les raisons diffèrent quelque peu » (Forget et Salazar, 2020, p.26). La culture des saisonniers nomades s'imprègne de cette histoire.

Dans les années 50, aux États-Unis, le mouvement des *beatniks*, à l'instar de Jack Kerouac, s'est caractérisé par la mobilité d'une jeunesse désabusée qui a décidé de prendre la route en quête d'un soi « libéré et désaliéné » (Forget et Salazar, 2020, p.26). Ces jeunes, prenant conscience que la société n'avait pas de perspective pour eux, décidaient d'entrer en rébellion.

Dix ans plus tard, les *hippies* suivaient le pas en prônant une vie alternative en contestation de l'ordre établi. Ils prenaient la route, non pas pour chercher un éventuel travail, mais pour trouver une nouvelle façon de vivre, voire, une raison de vivre (Chobeaux, 2001). Les Traveller's (ou New Age Travellers) sont apparus en Grande Bretagne dans les années 70 et sont encore actifs dans nos sociétés contemporaines. Il se caractérisent par le fait qu'ils représentent un groupe social nomade attachant leurs pratiques au mouvement spirituel *New Age*. C'est-à-dire qu'ils prônent une société alternative basée sur l'harmonie entre l'homme et la nature (Delorme, 2002). Les Traveller's s'engagent politiquement et écologiquement, ce qui les conduit à l'activisme politique de la *Deep Ecology*. Ils participent à des actions non violentes en occupant des sites menacés d'être détruits au profit d'infrastructures routières, par exemple (*ibid.*). Alors que les beatniks et les hippies se déplaçaient dans une mobilité infranationale, les nouveaux nomades ou les « nomades globaux » (D'Andréa, 2009) investissent maintenant une

mobilité transnationale (*ibid.*; Forget et Salazar, 2020). De plus, à contrario de leurs prédécesseurs, ils ont délaissé « *des enjeux collectifs empreints d'un projet de société* » pour se centrer sur des enjeux autour de soi et de sa construction identitaire (*ibid.*, p.27). Nous retrouvons chez les jeunes saisonniers nomades de notre étude des obédiences militantes issues de ces différents groupes dans le sens où ils prônent un modèle de société avec des liens plus forts entre les humains, plus de solidarité, une proximité avec la nature avec une conscience écologique et environnementale, mais aussi et surtout une reconnexion avec eux-mêmes. Ces valeurs et ces objectifs de vie sont très présents dans le discours de la majorité des saisonniers nomades rencontrés. C'est aussi pour cette raison que nous parlons de culture alternative, puisque « *les mondes sociaux sont des milieux d'expérience et d'activité collective où les perspectives se sont stabilisées. Quand ces perspectives sont largement partagées et qu'elles semblent relever d'un champ d'expérience et d'un univers de discours à peu près cohérent, on les qualifie de « culture »* » (Cefai, 2015, p.18).

Par ailleurs, tout comme les zonards qui ont été approchés par Tristana Pimor (2014), on retrouve chez les jeunes nomades saisonniers viticoles des empreintes du mouvement de la contre-culture punk apparue en Grande-Bretagne dans les années 70 (Marchant, 2019). On observe des marques de cette contre-culture dans leurs codes vestimentaires et esthétiques (piercings, tatouages, coiffures), dans leurs choix musicaux et leur participation ponctuelle à des « *rassemblements techno* ». Alors que les punks s'associent aux idées anarchiques (*ibid.*), certains jeunes saisonniers nomades distinguent le mouvement punk du militantisme anarchique. C'est le cas de Laure, 29 ans, saisonnière nomade espagnole qui explique que c'est son passage en squat qui a contribué à ce qu'elle s'inspire du mouvement punk sans pour autant défendre une politique anarchiste :

« Après, j'ai commencé à vivre dans le squat et avec le mouvement punk en étant très très jeune, j'avais 15 ans et je le revendiquais. Mais maintenant, c'est moins important pour moi. J'aime la musique punk, j'aime le mode de vie mais ça prend moins de place dans mon esprit. Les punks peuvent prendre un chemin politique ou non. Pour moi, normalement, la politique des punks c'est le mouvement anarchique, mais pour moi, c'est indépendant de la musique et du style de vie. Et ce n'est pas forcément le chemin anarchique que j'aime, pour moi, je suis punk, mais pas anarchique, parce que je veux vraiment construire des choses avec les autres personnes ».

Dans les propos de Laure, il est intéressant de voir comment elle explique s'inspirer de mouvements militants tout en s'en distinguant par une appropriation et une interprétation individuelle liée à sa propre expérience.

Certes, on peut retrouver chez les jeunes nomades saisonniers viticoles des traces de groupes sociaux militants pour une contre-culture, que cela soit dans leur façon de vivre ou dans leur affirmation parfois de se définir comme des « antisystèmes ». Pour autant, il semble intéressant d'observer que certains s'approprient les valeurs de ces groupes pour la construction d'un parcours de vie singulier. C'est pourquoi, dans le cadre de notre recherche, nous avons tenté de voir si des éléments de leurs parcours biographiques avaient pu conduire les jeunes rencontrés à choisir un mode de vie alternatif, mais nous y reviendrons dans la troisième partie de cette thèse.

3. Les jeunes saisonniers nomades : entre contrôle social et répression

Comme nous l'avons vu dans la première partie de ce chapitre, les saisonniers nomades pourraient avoir des traces dans leur histoire d'anciens sans-abris comme les vagabonds ou les hobos, des catégories d'individus qui historiquement ont été destinataires de différentes formes de contrôle social. Rappelons que la notion de contrôle social est utilisée ici dans le sens de Talcott Parson (1951), c'est-à-dire qu'il s'agit d'un processus servant à désigner les moyens utilisés par la société pour faire de la prévention et corriger les comportements déviants (Étienne et al, 2004).

Pierre Gaume (2022) s'est intéressé à la socio-histoire des mendiants et des vagabonds au XIX^{ème} siècle en étudiant des dossiers individuels, administratifs et judiciaires de fonds départementaux. Parmi eux, il a étudié les dossiers de travailleurs en migration saisonnière qui, à l'époque, faisaient partie des vagabonds. Il a repéré que l'intermittence du travail et les problèmes de santé liés à la dureté de ces emplois, avaient pour conséquence de provoquer dans ces interstices, une réitération des périodes de mendicité répréhensibles par la loi. Ces travailleurs saisonniers étaient donc souvent verbalisés pour mendicité. Ils pouvaient également être verbalisés parce qu'ils étaient contrôlés sans papiers.

Bien que la forme du contrôle et de la verbalisation, aient évolué avec le temps, les travailleurs saisonniers nomades sont encore aujourd'hui soumis à un contrôle social prégnant. En effet, comme nous l'avons déjà évoqué dans les parties précédentes, les saisonniers nomades

peuvent parfois stationner ou camper dans la nature et à ce titre, ils peuvent être soumis au risque de verbalisation puisqu'ils n'ont pas d'autorisation spécifique pour installer leur campement. Certains jeunes stationnent également dans l'espace public au sein des villages et peuvent être contrôlés par les forces de police. En effet, « *l'habitat mobile et le caractère intermittent de la participation à l'économie locale sont alors interprétés comme une étrangeté, d'où les surveillances policières* » (Le Marchand, 2011, p.41). Par manque de lieux dédiés et au même titre que les zonards étudiés par Tristana Pimor (2014), les saisonniers nomades peuvent parfois être confinés à des espaces caractérisés par la relégation, comme les squats par exemple, où leurs situations sont interprétées comme un problème social, comme une fraction de la jeunesse considérée comme déviante et manquant d'encadrement (Beauchez et al, 2017). Ils font alors l'objet d'une « culture du contrôle » (Garland, 2001) oscillant entre des mesures de bannissement qui peuvent être prises par certaines mairies, refusant les camping-cars sur leur commune par exemple, et « *des tentatives de régulation d'une présence dont il s'agit de maîtriser les potentiels effets pathogènes* » (*ibid.*, p.10). Gaston, saisonnier nomade âgé de 35 ans, nous a fait part de ce processus de relégation :

« Dans la région, il faut se dire qu'il y a énormément de châteaux qui ont énormément d'argent donc y a une espèce d'image de marque et il faut y faire attention. Donc on est un peu mis à l'écart. Alors que les châteaux, ici, ont les moyens de mettre en place des choses pour les saisonniers les temps de saisons. Mais du coup, on se retrouve dans des situations comme ça, où, bah le campement, on l'a pas demandé mais pourtant, on est bien obligés de se mettre quelque part. Dans d'autres régions, ils trouvent des solutions, des bouts de terrain un petit peu à l'extérieur des villes tout ça. Des endroits où on fait pas chier le voisinage. Et en fait ici au final, ça devient de plus en plus difficile parce que bon y a de plus en plus de vignes bon OK d'accord et si on va sur un autre terrain, ça sera la propriété du château Comte de je sais pas quoi et ainsi de suite. Et on s'est retrouvés, beaucoup de fois, avec les huissiers de justice qui arrivent pour prendre des photos, des gendarmes qui te disent, vous êtes invités à partir monsieur et donc ça nous fait déménager. C'est à coup de menaces. Donc oui, ça c'est une autre partie de ce qu'on vit là ».

À cela s'ajoute leur habitat faisant partie, pour l'action publique, du mal-logement et l'aspect festif qu'on leur attribue en y associant des prises de consommation d'alcool et/ou de produits stupéfiants. Ainsi, la liberté revendiquée par leur mode de vie peut vite devenir une « *enclave nomade* » (Le Marchand, 2011) du fait du contrôle social auquel ils peuvent être

soumis. Nous avons d'ailleurs observé des fluctuations de ce contrôle en fonction des temporalités saisonnières. En effet, la saison des vendanges attirant un nombre important de saisonniers, les contrôles policiers semblent s'atténuer, ce qui n'est pas le cas le reste de l'année où les saisonniers viticoles peuvent également être sollicités dans le Médoc. Nous avons d'ailleurs été témoin d'une expulsion d'un campement de saisonniers une dizaine de jours avant le début des vendanges, les policiers indiquant aux saisonniers qu'ils ne devaient plus se trouver là du fait que les vendanges allaient débiter et qu'ils devaient être accueillis directement sur les sites des châteaux viticoles qui les employaient. Certains châteaux ne pouvant pas accueillir leurs salariés sur des terrains réservés trouvent parfois un accord informel avec certaines communes pour limiter la verbalisation des saisonniers qui stationnent dans la nature ou dans l'espace public. C'est ce que nous ont expliqué Augustin, saisonnier nomade âgé de 35 ans et Apolline, saisonnière nomade âgée de 36 ans, que nous avons rencontrés sur un campement de saisonniers nomades travaillant pour le même château et stationnant dans une forêt :

Gaston : *« Ici on est bien parce que le château pour lequel on travaille a téléphoné à la mairie pour leur dire, pourquoi, le temps des vendanges, on serait là. Mais on peut arriver à certains endroits, à certaines périodes où y aura rien du tout et où c'est vraiment mal vu de stationner dans les villages ».*

Émilie : *« Ils ne sont pas venus ici la police ? »*

Apolline : *« Maintenant non parce que c'est les vendanges. Mais si tu viens à faire toute l'année du travail tu fais comment ? Il y a 6 années, j'ai demandé un rendez-vous à la mairie parce que je travaillais ici et là où j'étais stationnée, la police me disait « ici c'est pas possible », « ici c'est pas possible », « ici c'est pas possible » mais après, l'entreprise du village avait besoin de nous mais quoi faire ? Je me pose où ? ici c'est mal, ici c'est mal, ici c'est mal. Au village X, les petits producteurs, ils font une place pour nous et les gros châteaux, c'est pas possible qu'ils le fassent ? ».*

Arnaud le Marchand (2011) nous explique que les territoires accueillant des travailleurs intermittents, profitent de cette « *population flottante* » pour produire des « *externalités positives* » car cette main d'œuvre vient contribuer de façon flexible à l'économie locale. Or, cette relation économique si bénigne soit-elle ne débouche pas toujours « *sur une régularité de comportement de type confiance/réputation/coopération* » (p.41). Cette défiance engendrant le contrôle des saisonniers nomades, leur mode de vie mobile s'écartant de la norme, ils sont étiquetés comme déviants.

Conclusion :

L'histoire du nomadisme saisonnier prend sa source auprès de différentes cultures marginales : celle du vagabond, du hobo, des punks, des beatniks, des hippies, des voyageurs. Cette histoire chargée de marginalités culturelles ou de contre-cultures « underground » n'est pas à nier dans l'inconscient collectif de notre société. Les représentations des administrations, de la justice, des autres individus se construisent à travers cette histoire et l'intériorisation des normes et l'étiquetage de ceux qui les transgressent. En effet, les normes orientent les comportements des acteurs et des groupes au sein d'une même société (Boudon et al, 2005). Elles constituent un mode de régulation sociale (Durkheim, 1893). Si elles sont transgressées, l'équilibre social se fragilise, d'où la mise en place d'une forme de contrôle des personnes déviantes (Becker, 1963).

Toutefois, Howard Becker nous explique que c'est la société elle-même qui crée des déviants, puisque c'est elle qui impose les normes. Plutôt que la répression des saisonniers nomades, ne faudrait-il pas développer de la compréhension à leur égard afin de faire évoluer les représentations normatives et provoquer un changement salutaire ? C'est bien cette réflexion que nous souhaitons amener dans cette thèse.

Dans son ouvrage portant sur *La rue attractive pour les jeunes de la rue*, Michel Parazelli (2002) se questionne sur la normalité de la marginalité. La marginalité est-elle normale ? À cette question, il indique que l'on peut répondre par l'affirmative ou la négative si l'on ne confond pas normalité (la conformité à des normes), normalisation (la conformité aux normes standardisées) et normativité (la présence de règles et de normes). Si la marginalité est envisagée comme anormale parce qu'elle est non normalisée par les acteurs institutionnels, on pourra répondre négativement à la question. Mais par contre, si les marginalités sont envisagées comme « *structurant des pratiques sociales régulées selon des normes non reconnues par la société centrale* », alors oui, la marginalité peut être envisagée comme normale. D'ailleurs, la marge peut même être considérée comme appropriée lorsqu'il s'agit de mouvements militants ou contre-culturels (*ibid.*). Ainsi, en envisageant, dans cette thèse, la marginalité dans une voie de normalité, nous pouvons avec légitimité parler d'alternative en ce qui concerne les pratiques et le mode de vie des jeunes dans le monde du nomadisme saisonnier.

CHAPITRE 3

LE QUOTIDIEN DES JEUNES SAISONNIERS NOMADES : UNE SOCIALISATION MARGINALISÉE ?

Le quotidien est le lieu de la répétition des mêmes activités qui reviennent aux mêmes heures dans les mêmes circonstances. Alors qu'il peut, par ailleurs, se passer des événements inattendus, le quotidien peut sembler être le lieu de l'insignifiant. Or, il ne s'agit pas toujours d'un long fleuve tranquille (Javeau, 2003). Le quotidien se trouve au point de rencontre du sociétal qui représente ce que nous sommes en train de faire et du social qui représente ce que l'on nous demande de faire, ce qui multiplie les possibilités de changement ou d'imprévu.

Nous situant dans une perspective interactionniste, le social est constitué d'un ensemble d'interactions constamment renouvelées qui nécessitent de s'analyser au moment même où elles se produisent (Le Breton, 2004). Ce chapitre vise donc à montrer dans quelle réalité s'inscrivent les saisonniers nomades de notre recherche en décrivant, d'une part, les activités de leur vie quotidienne tout en montrant les épreuves qu'ils surmontent et les activités liées à leur subsistance. Il s'agira ensuite d'aborder les sociabilités de ces jeunes pour mieux saisir la place des interactions dans le déploiement du réseau d'interconnaissances. Nous concluons par une troisième partie montrant que ce quotidien et ce réseau relèvent d'une organisation propre à l'expérience d'une socialisation alternative.

Avant de développer nos différents points, nous avons souhaité débiter ce chapitre par cet extrait d'entretien réalisé avec Vincent, saisonnier nomade âgé de 28 ans. Dans un long monologue, il évoque la rudesse de la vie nomade où le quotidien peut parfois conduire à la mort. Je ne l'interromps pas :

« L'hiver, il fait -5 chez toi, -8, -10 dans ta maison. Il fait -15 dehors et -10 dedans, ah tu rigoles pas toujours, c'est vrai, mais t'as choisi ce mode de vie là, tu l'as accepté, tu l'as intégré. C'est un mauvais moment à passer ouais, on va dire, c'est comme tout. Après, tu peux trouver des petites astuces facilement pour te chauffer, pour tout. Tu cuisines avec un four au gaz, juste t'allumes ton gaz. Bon, tu le laisses pas trop longtemps, parce que sinon, le monoxyde de carbone... On a beaucoup d'amis qui sont partis comme ça tous ici. Malheureusement, l'hiver trop froid, pas d'électricité, que dalle. Ils ont un chauffage au gaz, ils s'endorment avec, et ils ne se réveillent pas le matin quoi. Y a beaucoup de saisonniers comme ça. Tous les ans tu vas entendre des histoires comme ça, tous les ans. Des gens qui arrivent dans des situations un peu compliquées. Ils ont pas de tunes, ils arrivent avec leur voiture, un petit chauffage à gaz vite fait parce qu'ils ont trop froid et le matin, ils se réveillent pas. Camion, tente, tout ce que tu veux. C'est malheureux, mais ça fait partie de... Parce qu'on est pas... Ça revient au sujet de l'accueil, des conditions. Tout le monde est chaud pour qu'on travaille, y a pas de problème. Par contre, pour t'aider à vivre bien, c'est pas toujours le cas quoi. Du coup, bah ça va vite. On a tous connu au moins un, deux ou trois potes qui sont partis comme ça, c'est sûr. C'est pas une vie... Enfin moi, je la trouve vraiment bonne, elle est chouette, je regrette rien, mais elle est pas toujours drôle, c'est sûr. On a tous des histoires comme ça de copains partis trop tôt, parce qu'ils sont partis dans les Alpes, les Haute Savoie ou quoi, un peu à l'arrache. Ils pensaient qu'ils allaient être accueillis et non. Et bah finalement, ça va très vite. Et c'est malheureux, c'est comme ça, et c'est un truc qui est un peu passé sous silence, c'est vrai. Tu vois, on n'entend pas spécialement parler dans tous les journaux, tous les médias qu'on peut avoir. Y a un incendie quelque part, là, t'en entends parler à TF1. Mais par contre, sur cette année, 35 saisonniers sont morts en saison, ça tu ne l'entends jamais tu vois. Parce que trop froid, trop chaud, ce que tu veux. C'est vrai que c'est une réalité dont on ne parle pas beaucoup. Mais c'est clairement ça. Après, qu'ils soient jeunes vieux ou quoi. Après on va dire, c'est de leur faute. C'est-à-dire qu'on sait tous les dangers du gaz, du chauffage au gaz. On sait tout ça. Mais par contre c'est ça, on comprend très bien que tu es

dans une petite voiture, une petite tente, t'as vraiment très froid, tu te dis bon allé, je me mets un petit coup de chauffage pour me mettre au chaud et je l'éteints avant de m'endormir. Tu fais ça pendant 5-6 jours. Le dernier jour, tu rentres, tu es fatigué de ta semaine, t'en peux plus, tu remets ton gaz en route et ah il fait chaud je suis bien et hop tu t'endors. Le monoxyde de carbone se développe et tu t'endors. C'est indolore, incolore, rien, inodore, rien. Juste, tu te réveilles pas. Tes potes, ils se disent ah bah tiens, il est où machin ? Sous la tente, tu vois le truc allumé et tu vois le pélot allongé. Dans les camions ça arrive aussi même dans un camion qui est bien foutu. Maintenant y a des détecteurs de gaz, de monoxyde de carbone. Il va faire bipbipbip dès qu'il va y avoir trop de monoxyde de carbone dans la pièce, mais tout le monde ne l'a pas. C'est difficile à installer. Ça peut aussi couter cher, ou des fois, on a juste la flemme de l'installer. Donc j'accuse personne, genre ouais le patron, il a pas filé de baraque, c'est abusé. On connaît le mode de vie tout ça, mais on est quand même une population relativement précaire, suivant la période. Quand c'est l'été ça va, on est bien. Dès qu'il fait froid, le game il change un peu quand même, tu vois. Moi, dans mon petit camion que j'avais avant, j'avais pas de chauffage et j'avais une très mauvaise isolation, parce que je le fais tout seul. J'avais des stalactites dans le camion tu vois. Et là, faut taper dans la porte pour pouvoir sortir du camion. Maintenant j'en rigole tu vois, je me dis ouai j'étais jeune, c'était cool. Mais maintenant que j'ai presque 30 ans, je me dis, oh est ce que je me remettrais là-dedans ? Je suis pas sûr tu vois. C'est rude ! c'est rude. »

1. Activités quotidiennes et subsistance

Si l'on veut comprendre l'individu, il faut pouvoir « *le replacer dans son environnement social et l'observer dans ses activités quotidiennes* » (Foot Whyte, 2002, p.36). L'ethnographie que nous avons réalisée au plus près des saisonniers nomades nous a permis d'observer *in situ* les pratiques quotidiennes de ces jeunes. Ainsi, nous souhaiterions développer cette première partie en trois sous-parties. La première sera consacrée à la subsistance, la seconde aux « *épreuves du dehors* » et la troisième sous-partie concernera les activités d'économie parallèle des saisonniers nomades.

1.1 Subsistances

La vie quotidienne des saisonniers nomades s'organise autour de tâches relatives à leur subsistance et à effectuer en dehors de leurs activités économiques. Nous entendons ici par subsistance le fait de répondre à des besoins de survie tels que se nourrir ou accéder à l'eau, par exemple. Ces tâches donnent un rythme particulier à leur vie dans le sens où ils peuvent parfois utiliser une journée entière pour trouver un stationnement, aller chercher de l'eau, chercher des vêtements de seconde main ou encore glaner de la nourriture invendue. Claire, saisonnière nomade âgée de 27 ans, a partagé avec nous les tâches de son quotidien en dehors du travail :

« Quand tu travailles, et bah ton samedi, il est pourri. Il est pourri parce qu'il faut aller laver ton linge au lavomatique et si y a du monde, bah t'attends beaucoup. Ensuite, il faut aller jeter tes poubelles. Faut amener le verre, il faut aller amener le recyclage, il faut faire ton plein d'eau. Si t'as plus de gaz, il faut aller chercher le gaz. Voilà, ça fait déjà 6 trucs chiants à faire un samedi et bah après ton samedi, il est mort. Voilà, ton samedi il est fini et puis t'as que le dimanche pour te reposer ou faire quelque chose. Et pendant toute la première année où je travaillais, bah je travaillais le samedi donc j'avais que le dimanche. Ah oui, et il faut faire les courses aussi. Et j'avais l'impression de pas me reposer jamais. Parce que j'avais toujours un truc à faire tout le temps, tout le temps, tout le temps. L'inconvénient, c'est que tous les petits trucs d'appartement qu'on ne voit pas passer, on a l'impression que c'est fluide, bah là tout devient un peu plus compliqué, même la douche : faut lever le truc, tirer le rideau, refermer le machin, chasser l'eau parce que si t'es garé un peu de travers, bah l'eau elle ne s'évacue pas donc voilà, c'est tous ces petits trucs à la con, mais qui te rallongent ta journée de façon conséquente. »

Même si l'approvisionnement en eau potable est chose courante pour une grande partie des individus vivant en France, ce n'est pas aussi évident pour ceux qui vivent de manière nomade, alors que c'est un élément essentiel à la survie et à l'hygiène des individus (Frediani, 2009).

Bien sûr, lorsque les saisonniers nomades sont autorisés à stationner sur les propriétés viticoles, ils ont généralement un accès à l'eau qui leur ait réservé, mais cet accueil se raréfie. Et même si certains d'entre eux bénéficient parfois d'une douche intérieure ou extérieure, lorsqu'ils stationnent dans la nature, leur premier souci est de trouver un point d'eau accessible pour remplir leurs réservoirs et répondre à leurs besoins quotidiens.

Il peut parfois y avoir, dans quelques rares communes du Médoc, des sanitaires ou des points d'eau publics, mais, souvent, ils se trouvent éloignés des campements de saisonniers. Julien Damon (2023) a d'ailleurs récemment montré que le manque de toilettes publiques en France accentue les inégalités entre les sexes et les âges, entre les nantis et les démunis, entre les sédentaires et les mobiles. Les saisonniers nomades se tournent alors fréquemment vers les arrivées d'eau disponibles dans les cimetières. Nous avons pu observer plusieurs jerricanes d'eau à proximité des véhicules ou des campements, parfois vides, parfois remplies. Toutefois, les saisonniers nomades que nous avons rencontrés nous ont expliqué que ces usages peuvent parfois être très critiqués par les habitants des villages du fait que ces jeunes ne paient pas l'eau qu'ils utilisent. En ce qui concerne la douche, peu de possibilités s'offrent aux saisonniers nomades. Alors que certains d'entre eux disent se laver dans les lacs, d'autres disent aller se laver à l'océan. Il y a parfois des douches d'installées le long des plages en saison estivale. Pour autant, l'océan reste éloigné des campements de saisonniers qui se situent sur la façade estuarienne. Le fait de se rendre à l'océan n'est pas d'usage commun ni routinier, c'est exceptionnel.

Pendant les vendanges, les douches d'une piscine publique d'une ville du Médoc restent ouvertes spécifiquement pour les saisonniers et dans une autre ville, une association à caractère social propose des sanitaires toute l'année, mais peu d'entre eux connaissent l'existence de ces services. Tout comme les voyageurs observés par Marcelo Frediani (2009), les saisonniers nomades minimisent les préoccupations liées à l'hygiène. Il n'est pas d'usage de se laver les mains avant le repas ou après une activité en extérieur. De même, le travail dans les vignes, la poussière dégagée des espaces de campement et l'entretien mécanique de leurs véhicules font que leurs vêtements, leurs mains, leur corps entier est parfois recouvert de saleté.

Sans accès facilité à des douches, ils peuvent parfois avoir une apparence négligée sans pour autant se sentir dérangés par ce qu'ils peuvent renvoyer aux individus plus préoccupés par l'hygiène corporelle. Or, cette question de l'hygiène nous a particulièrement interpellés lorsque Ninon, Alice et Armand, des travailleurs sociaux que nous avons rencontrés dans notre phase exploratoire, nous ont expliqué qu'il arrive parfois que ces saisonniers dégagent une odeur forte, notamment en fin de journée. En effet, ces travailleurs de la vigne exercent un métier physique et n'ont pas toujours accès à des douches après leur journée de travail. Cette forte odeur peut parfois susciter du dégoût de la part des installés qui les croisent dans les espaces communs comme les supermarchés par exemple. Cet extrait d'entretien réalisé avec Ninon, assistante sociale à la MSA, illustre notre propos :

« Ce n'est pas des marginaux au sens péjoratif du terme, mais quand tu les vois, ils sont quand même très très sales avec de la consommation, ça, c'est sûr, dans ce qu'ils pouvaient nous dire, des dreadlocks, les chiens, enfin bon, dans ce qu'ils nous donnaient à voir en tout cas. »

Arnaud Alessandrin, Brigitte Esteve-Bellebeau et Rogelio Esteve (2021) se sont questionnés sur l'objet du dégoût en se rapprochant des porteuses et porteurs de cette charge stigmatisante. En effet, on ne peut échapper à cette émotion qui est associée à une *« manifestation naturelle de ce qui est sale, répugnant, source de maladie réelle ou fantasmée »*. Les auteurs abordent la notion des *« corps du débord »* pour qualifier les transgressions des normes corporelles, des normes du genre ou des frontières géographiques. Ces *corps du débord* impliquent une confrontation, des réactions, des stimulations de surprise chez les sujets non préparés. Ils ne peuvent donc ni s'en protéger ni les contrôler. *« Si ces corps sont interprétés comme dangereux, à tenir à distance, voire dégoûtants, c'est que l'altérité ne renvoie pas à l'alter ego, mais à l'étranger »* (ibid., p.31).

D'un point de vue des besoins naturels, la pratique courante est de se soulager dans la forêt ou derrière des buissons, des endroits à l'abri des regards non loin du campement. Cet extrait d'entretien réalisé avec Sébastien, saisonnier nomade âgé de 21 ans, résume assez bien ce que nous avons vu sur les espaces de stationnement et dans les squats :

Émilie : *« Alors du coup, pour l'eau et l'électricité tout ça, vous faites comment vous ? »*

Sébastien : *« Bah moi, j'ai un panneau solaire pour l'électricité. Mais moi, j'ai que le téléphone à charger et l'enceinte, ça me suffit. Et pour l'eau, on a des jerricanes, mais ça va j'ai pas de problème avec ça. Quand tu es habitué, c'est pas un problème, quoi. »*

Émilie : *« Vous allez où pour remplir l'eau ? »*

Sébastien : *« Il y a des sanitaires juste ici au cimetière, c'est deux minutes de voiture, même pas. »*

Émilie : *« Et pour les toilettes ? »*

Sébastien : *« Dans la nature. Et le sac poubelle pour pas laisser les déchets, sinon les chiens, ils vont les défoncer. Ou sinon, tu fais un trou et tu l'enterres, mais les chiens, ils vont creuser et il aura la bouche plein de merde bark dégueulasse. Après, si je suis sur la route, je m'en fiche, je vais dans un bois, je chie, je brûle mon papier et voilà. »*

À plusieurs reprises sur les campements, nous avons pu observer une autorégulation dans les groupes en ce qui concerne l'hygiène des besoins naturels. En effet, tous sont soucieux du

fait qu'il ne faut pas que les chiens puissent aller se rouler dans les excréments humains. Ils sont donc très attentifs à ne pas laisser de traces à proximité des campements. Ils prennent parfois leur véhicule pour aller se soulager un peu plus loin. Ces notes de terrain en sont un exemple. Je suis en train de discuter sur un campement avec Marie, saisonnière nomade âgée de 34 ans et :

Elle s'excuse soudainement de devoir nous quitter pour aller aux toilettes. Elle doit, pour cela, prendre la voiture et aller dans un autre endroit pour faire ses besoins. Une autre jeune femme arrive en voiture (elle revient des « toilettes »).

Alors que l'approvisionnement en eau et l'exécution quotidienne des besoins naturels paraissent si simples dans un habitat ordinaire, ces tâches deviennent tout de suite plus compliquées lorsqu'on est nomade et que l'on vit dans la nature.

En ce qui concerne la subsistance alimentaire, les saisonniers nomades se rendent principalement dans les supermarchés et aux marchés des villages dans lesquels ils travaillent pour faire quelques courses. Néanmoins, c'est à l'arrière des magasins qu'ils vont souvent récupérer le plus de nourriture. Ils contribuent ainsi à faire fonctionner l'économie circulaire en récupérant des produits en fin de vie. La majorité des saisonniers que nous avons rencontrés nous ont expliqué qu'une auto-organisation du glanage des invendus se met en place sur les campements. En effet, certains récupèrent de la nourriture auprès d'une association d'aide alimentaire, tandis que d'autres nous ont dit se rendre à l'arrière des supermarchés pour récupérer de la nourriture jetée quotidiennement. Romain, saisonnier nomade âgé de 29 ans, nous a parlé de sa première expérience de récupération alimentaire :

« Heu, y a des assos qui sont là et qui intervenaient. Bah, la fille qui a ouvert le squat a quand même fait les choses bien. Elle a contacté des assos et tout, parce qu'il y a beaucoup de chiens alors pour les croquettes des chiens. Pour la nourriture, y a beaucoup de récup. Donc on paie pratiquement rien du tout parce que les gens jettent énormément. La première fois que j'étais en camion et que j'ai fait les poubelles, on m'a dit : « bah viens, moi je vais faire les poubelles là-bas ». C'était à la ville de Y, un Monsieur qui vivait en camping-car aussi. Et un peu un pirate aussi. Il m'a appris des trucs, ça m'a intéressé directement tu vois parce que, il m'a appris des trucs et il m'a dit : « bah là-bas y a une certaine enseigne qui jette pas mal de trucs ». Donc moi, je me suis dit, on va récupérer pas mal de trucs. On est arrivés, il m'a emmené là-bas et

en fait, on a couché les containers et y avait de tout. Mais quand je te dis de tout, y avait de tout en bouffe. Et, c'était pas périmé. Y avait encore 15 jours de date, c'était un truc de malade. C'était juste avant l'été. Donc là, je me suis dit, y a un soucis, pourquoi ils jettent tant de trucs et tout. C'est pas normal. Donc après, je me suis dit ouais c'est la facilité de faire les poubelles, ils vont trouver 2/3 trucs, mais là t'as tout. Donc, autant que ça profite à des gens. Y a certaines assos qui récupèrent des trucs, mais là, en l'occurrence, c'était dans les containers. Ca allait partir à la benne, mais y avait de quoi... Honnêtement, on a rempli mon camion, et on est reparti au squat. Y avait des gens qui étaient en camion, qui se posent, mais pas forcément des gens qui étaient dans le besoin. Mais nous, on a distribué ce qu'on allait pas manger, sinon on allait pas tout manger et du coup, ça a profité à plein de gens. Donc voilà, ça, ça m'avait un peu choqué. Donc du coup, dans ce squat-là, personne paie rien pratiquement, à part les trucs personnels, parce que tout le monde jette tout et n'importe quoi en fait. Même dans les boulangeries, tu trouves des baguettes qu'ils vendront pas. C'est n'importe quoi. Les gens, ils se rendent pas compte que y en a qui meurent de faim. »

Cette organisation de la récupération alimentaire avait déjà été observé par Marcelo Frediani chez les Traveller's en Angleterre. Tout comme eux, les saisonniers nomades vivent de manière alternative par rapport à la société mais sans être pour autant être complètement indépendants vis-à-vis d'elle. Ils sont obligés de s'adapter aux différentes conditions de la société dominante et, le plus souvent, les situations de précarité rencontrées par les saisonniers nomades sont une conséquence des conditions imposées à la vie nomade par la société dominante, par exemple, difficultés d'accès à certains services publics, constantes expulsions, préjugés, etc... Ils sont ainsi soumis à différentes épreuves dans leur quotidien que nous avons appelées les « épreuves du dehors ».

1.2 Épreuves du dehors

La notion d'épreuve en sociologie est envisagée dans diverses acceptions. Elle peut parfois être mobilisée comme un concept et parfois utilisée pour évoquer un passage, une étape ou encore une expérience difficile de la vie. Danilo Martuccelli (2015) parle de deux voies empruntées par les sociologues pour évoquer la notion d'épreuve : « *l'épreuve sanction* » et ses conséquences en termes expérientiels, et, « *l'épreuve défi* » comme formation de soi en passant par l'expérimentation. Pour autant, ces deux utilisations sociologiques de la notion d'épreuve

se rejoignent dans le sens où « *toutes deux soulignent la contingence du monde social* » (*ibid.*, p.57).

Pour traiter des épreuves vécues par les saisonniers nomades, nous avons fait le choix de nous inscrire dans une acception pragmatique en nous inspirant du concept d'épreuves de la rue qui renvoie à la vie quotidienne des personnes sans-abris. Cette acception prend notamment sa source dans les observations de terrain et se rapproche de la théorie ancrée (Glaser et Strauss, 2010 ; Choppin et Gardella, 2013). En ce sens, nous avons fait le choix de nommer ces épreuves les « épreuves du dehors » en partant du principe qu'il s'agit d'épreuves vécues par les saisonniers nomades parce qu'ils sont en dehors de la norme en termes de mode de vie. Ils sont ainsi confrontés à des problèmes du quotidien qui pourraient les empêcher d'agir. De plus, ces épreuves peuvent être envisagées comme des tensions que les saisonniers nomades vont rencontrer dans des circonstances particulières et inscrites « *dans des dispositifs matériels qu'ils surmontent (ou échouent à surmonter) en mobilisant des compétences* » (Choppin et Gardella, 2013, p.181).

Sur le terrain, nous avons observé des « épreuves du dehors » prenant quatre formes : administratives, spatiales, temporelles et interactionnelles. Les épreuves administratives concernent principalement la domiciliation et, de fait, l'accès aux droits sociaux comme le RSA (revenu de solidarité active) ou les indemnités de pôle emploi, par exemple. Il est important d'indiquer que d'après le Ministère des solidarités, de l'autonomie et des personnes handicapées, se faire domicilier auprès du CCAS d'une commune doit respecter une des conditions suivantes : « *son lieu de séjour est situé sur le territoire de la commune à la date de demande de domiciliation, indépendamment de son mode de résidence, elle exerce une activité professionnelle sur le territoire de la commune, elle bénéficie d'une action d'insertion ou d'un suivi social, médico-social ou professionnel ou qu'elle a entrepris des démarches à cet effet sur le territoire de la commune, elle a des liens familiaux avec une personne vivant sur la commune, elle exerce l'autorité parentale sur un enfant mineur qui y est scolarisé* »¹³ .

L'impératif de domiciliation fait que chaque individu peut s'inscrire dans une communauté territoriale, mais qui est avant tout sociale (Choppin et Gardella, 2013). Claudia Girola (1995, 2007) montre, dans ses travaux, que la domiciliation peut représenter une frontière difficile à franchir pour accéder aux droits sociaux et engendre une mise à distance des personnes sans domicile fixe qui sont, de fait, « hors sols », donc sans attache territoriale. De plus, nous avons

¹³ <https://solidarites.gouv.fr/domiciliation-des-personnes-sans-domicile-stable>

vu des saisonniers se faire refuser la domiciliation pour des critères non indiqués par le ministère. Nous nous sommes alors demandé si les administrations publiques ne renforçaient pas encore plus le caractère déviant du mode de vie des saisonniers nomades avec ces pratiques. Face aux refus, nous avons observé que ces jeunes développaient des tactiques, car ils avaient compris qu'ils n'allaient pas gagner la partie sur ce terrain-là. Ces notes de terrain illustrent notre propos :

Donc là, j'ai passé toute l'après-midi avec Nina que j'avais déjà rencontrée plusieurs fois. Elle a 32 ans et est originaire d'Italie. Je l'avais rencontrée à l'association de distribution alimentaire et au squat. Elle m'avait proposé qu'on se rencontre aujourd'hui, je lui avais proposé qu'on fasse une carte de ses déplacements pour ma recherche. Quand je suis arrivée au squat, elle a parlé de ses difficultés, notamment de son camion qui était en panne. Elle avait aussi besoin d'une domiciliation et c'était sa priorité. Comme elle était en panne et que j'étais en voiture, je lui ai proposé de l'emmener à la mairie pour faire la domiciliation, et elle était d'accord. Quand on est arrivé à la mairie, une dame de l'accueil lui a demandé où est-ce qu'elle vivait. Elle a dit qu'elle vivait en camion et qu'elle était stationnée sur la commune. L'agent d'accueil de la mairie a répondu qu'elle n'avait pas le droit de stationner ici, car il n'y avait pas d'aire de camping-car sur la commune et lui a demandé de partir. Elle a ensuite demandé à Nina si elle avait un CDI. Nina a répondu que non. Ce à quoi, l'agente d'accueil a répondu qu'elle ne pouvait pas faire de domiciliation sans un CDI. Je me suis alors posée la question si tous les sans-abris avaient des CDI, mais je laissais la scène se faire devant mes yeux. Une collègue à elle est ensuite arrivée pour confirmer que sans CDI, la domiciliation n'était pas possible et que Nina n'avait pas le droit d'être là. Elles lui ont demandé où elle était stationnée exactement et elle a répondu qu'elle était au port alors qu'elle était au squat. Je n'ai rien dit. C'était sa tactique de ne pas dire où elle était stationnée exactement. Elle m'expliquera ensuite qu'elle ne veut pas que Nestor qui vit au squat à l'année ait des problèmes, donc elle ne dit pas exactement où elle est stationnée. Quand elle a dit qu'elle était stationnée au port, les dames de la mairie lui ont dit de partir en indiquant que la police allait venir si elle ne partait pas.

Nina a très vite baissé les bras pour faire sa demande de domiciliation et s'est concentrée pour trouver un employeur afin d'avoir suffisamment d'argent pour réparer son véhicule. Comme elle avait déjà travaillé plusieurs mois comme saisonnière en France, elle aurait pu prétendre au RSA ou même aux indemnités chômage, mais elle n'en a pas fait la demande. L'accès aux droits pour les saisonniers européens n'est pas chose aisée et cela conduit parfois

ces jeunes au non-recours par non-demande (Warin, 2020). Certains ont, quant à eux, une méconnaissance de leurs droits et cela peut parfois prendre plusieurs années avant qu'ils puissent faire des démarches pour accéder à des indemnités chômage. Il s'agit cette fois-ci du non-recours par non-connaissance. C'est ce que nous a expliqué Julie, saisonnière nomade âgée de 23 ans :

« Mon copain, ça fait 3 ans qu'il fait des contrats saisonniers et c'est la première fois qu'il demande le chômage, avant, il était pas au courant des droits. [...] La plupart du temps, les étrangers se font vachement arnaquer au niveau des papiers, du travail non déclaré. »

Un autre type d'épreuves concerne les épreuves spatiales et sont essentiellement liées à la question du stationnement et au risque de verbalisation. La tactique que les saisonniers nomades développent est alors de changer fréquemment de place pour éviter de rester trop longtemps au même endroit. De même, certains craignent une sédentarité trop prolongée dans les squats, ce qui pourrait avoir des conséquences néfastes sur leur santé. C'est ce que nous a expliqué Edouard, saisonnier nomade âgé de 25 ans :

« Le risque, si tu trouves pas de place pour stationner, c'est de te retrouver en squat et que ça consomme beaucoup de toxiques ou même d'alcool. Y en a qui rentrent dans un cercle vicieux et c'est dur de s'en sortir. Du coup, ils sont en squat depuis 3-4 ans et ils deviennent un peu fous. »

Afin de ne pas courir le risque d'une sédentarité en squat, Edouard avait pris la décision de ne jamais y aller alors qu'il risquait moins d'être verbalisé au squat qu'au campement sauvage près du fleuve où il était installé. Il ne voulait pas être associé à des formes de déviance liées à la prise de consommations et préférait risquer la verbalisation pour campement sauvage.

Viennent ensuite les épreuves temporelles que nous avons associées aux conditions climatiques et aux pannes de véhicules. En effet, pour certains, qui ont un habitat moins résistant aux intempéries, la moindre chute de pluie peut s'avérer contraignante, car ils doivent ensuite faire sécher leurs affaires ou rebâtir leur tente ou même trouver un abri plus solide pour se protéger lorsqu'il tombe de la grêle, par exemple. Ces notes de terrain illustrent les tactiques qu'on dû mettre en place les saisonniers nomades lors d'un gros orage de grêle survenu le 20 juin 2022 dans la région :

Donc là, je reviens du campement le long du fleuve où j'ai vu Arnaud. Il est venu un peu discuter avec moi malgré le fait qu'ils (les autres saisonniers du campement et lui) n'avaient pas dormi à cause de l'orage de grêle de la nuit. Ils ont essayé de se mettre à l'abri dans leur voiture, mais il y a eu des impacts de grêlons sur leur voiture. Arnaud me montre des vidéos de l'orage avec des photos de grêlons qui sont tombés aussi gros que des balles de golf. Après, ils sont allés se protéger à l'entreprise d'insertion où ils travaillent, car un arbre était tombé juste à côté d'eux. L'arbre est tombé sur une des tentes. Heureusement, le garçon qui était dedans, Aubin, « *il est sorti de la tente juste avant que l'arbre ne tombe* ». Solange n'était pas là. Elle était peut-être à l'entreprise d'insertion d'après Arnaud. Il avait peur que cette nuit, ça recommence et qu'ils ne soient toujours pas protégés. Autour de leur campement, c'était rempli de branches qui étaient tombées. Ils ont vu l'orage venir pile sur eux.

Les épreuves temporelles peuvent donc être de l'ordre du temps qu'il fait, mais aussi de l'ordre du temps qui passe. Le temps qui passe sans qu'ils ne puissent bouger parce qu'ils sont en panne de véhicule et que cette situation les empêche d'avancer sans pour autant toujours les conduire à l'inaction.

Certes, ces moments de panne sont souvent des périodes où ils ne peuvent pas se rendre sur leur lieu de travail parce qu'ils sont entre deux contrats et que la panne les empêche d'arriver à temps pour débiter leur contrat suivant. Néanmoins, c'est là qu'ils activent leur réseau ou leurs propres compétences mécaniques afin de réparer leur véhicule. Ils doivent parfois attendre une pièce qui met du temps à arriver, car leurs véhicules sont souvent très anciens et les pièces de rechange se font rares. Tandis que d'autres font la manche pour pouvoir accumuler suffisamment d'argent pour faire leurs réparations. Ces notes de terrain illustrent cette temporalité d'entre-deux où des compétences précaires (Bouillon, 2009) peuvent être développées par les saisonniers nomades :

Donc là, je reviens du supermarché et il y avait deux jeunes avec un chien qui faisaient la manche et je me suis arrêtée pour discuter un peu avec eux. Ils avaient une pancarte devant eux avec écrit « Saisonniers en panne de camion ». Ils m'expliquaient qu'ils avaient fait les vendanges pour un château et que malheureusement après, ils étaient tombés en panne de camion et que du coup, ils n'avaient pas l'argent pour le réparer, donc ils étaient au squat en attendant. Ils devaient aller faire les kiwis à Peyrehorade, mais ils n'ont pas pu y aller. Donc là, du coup, ils faisaient la manche pour avoir un peu

de sous. Ils connaissaient bien Éliisa et Sophie (...) Donc, y en a un des deux qui m'a dit qu'il avait travaillé dans une entreprise d'insertion viticole, mais que là, en ce moment, ils n'avaient plus de boulot, donc du coup, il était « un peu en galère » pour retrouver un emploi. Et ils m'ont informé qu'Éliisa et Sophie avaient retrouvé un emploi saisonnier sur le sud du Médoc. Ils avaient pour projet de partir faire la saison hiver après les kiwis comme tous les ans, mais que là, du coup, ils étaient bloqués.

Enfin, le dernier type « d'épreuves du dehors » concerne celles qui sont d'ordre interactionnel. En effet, des conflits naissent parfois entre les habitants des villages et les saisonniers nomades (mais aussi entre eux) autour des chiens qui ne sont pas tenus en laisse et qui suscitent la peur chez les « installés » (Elias, 1997). Comme nous l'avons vu, ces jeunes sont souvent vus comme des « hôtes de passage » (Le Marchand, 2011) qui viennent perturber la tranquillité des « installés » en organisant des fêtes bruyantes et en consommant des stupéfiants, par exemple. Ces mésententes viennent du fait qu'ils n'arrivent pas à trouver un langage commun et s'en cantonnent de part et d'autre à des représentations parfois très ancrées. Les uns considérant les saisonniers nomades comme des marginaux fauteurs de troubles et les autres considérant les installés comme des personnes qui ne veulent pas de jeunes en camion sur leur territoire, la communication a parfois du mal à se faire. L'expulsion dont nous avons été témoin sur un des campements illustre bien cette problématique, puisqu'elle avait été initiée par la mairie qui avait reçu des plaintes d'habitants et d'agents communaux concernant la présence accrue de jeunes avec des chiens, d'ordures et de fêtes bruyantes le long du fleuve.

1.3 Activités économiques parallèles des saisonniers nomades

Dans un article que nous avons publié en 2023, nous avons présenté les différentes dimensions de l'habiter des saisonniers nomades en nous appuyant sur les travaux de Béatrice Mésini (2011) portant sur l'habitat mobile. En effet, dans ses travaux, elle avait observé que ce mode de vie, qu'il soit adopté par des individus aux statuts sociaux et culturels variés (artisans, forains, artistes, thérapeutes, saisonniers, mais aussi voyageurs, nomades, « teuffeurs », « traveller's » etc...), induisait des dimensions communes aux individus ayant choisi la mobilité comme mode de vie. Elle avait repéré, tout d'abord, une dimension économique et écologique associée à la recherche d'une vie communautaire avec « *une visée de cogestion et d'autonomie, à travers des pratiques d'échanges et de mutualisation des savoirs* » (*ibid.*, p.149). Si nous avons observé ces dimensions chez les saisonniers nomades, nous y avons

ajouté une nouvelle dimension symbolique de « l'habiter » autour de l'expression artistique. Leur habitat mobile leur procurant un espace d'évasion et de liberté créatrice.

Dans cette sous-partie, nous faisons essentiellement référence à la dimension artistique utilisée parfois à des fins économiques, puisque nous étudierons les dimensions écologiques et communautaires un peu plus loin dans notre écrit. En effet, la majorité des nomades que nous avons rencontrés avaient un intérêt pour des pratiques artistiques. Certains dessinaient, d'autres réalisaient des sculptures en bois, d'autres faisaient des tags ou encore des bracelets en macramés. Comme l'avait déjà observé Anaïs Angeras (2012), certains nomades peuvent vendre leur artisanat lors des festivals de musique. Il s'agit d'une forme d'économie alternative qui leur apporte un revenu complémentaire au salaire de saisonnier. Certains pratiquent également le spectacle de rue ou la manche comme source de revenus. C'est ce que nous a expliqué Emma, saisonnière viticole nomade âgée de 27 ans, dans cet extrait d'entretien :

Emma : « *En Espagne, je faisais de la jonglerie* ».

Émilie : « *Ah c'est à toi les quilles de jonglage ?* » (Je vois les quilles près des escaliers)

Emma : « *Oui, c'est à moi et aussi, je jongle avec une chaîne et du feu. J'aime changer parce que j'estime que la vie c'est un changement permanent. C'est pour ça que des fois je voyage beaucoup, des fois je voyage moins, des fois je travaille, des fois je fais du jonglage* ».

Émilie : « *Tu le fais où le jonglage ?* »

Emma : « *Aux feux rouges, ou sur des places* ».

Émilie : « *Et ils te donnent de l'argent, les gens ?* »

Emma : « *Oui* ».

Émilie : « *Du coup, est-ce que tu penses que tu es une artiste ?* »

Emma : « *Je fais ça depuis que je suis petite, c'est pour me divertir. Et quand on me demandait à l'école ce que je voulais faire quand je serai grande, je répondais des voyages. Et ce que j'aime dans la jonglerie de feu, c'est que quand je le fais, c'est joli. Les gens font ooooh. La jonglerie, en général, c'est libérateur. J'adore la réaction qu'ont les personnes quand ils me regardent* ».

Ces pratiques sont fortes en identification aux pratiques artistiques liées notamment aux expositions de leur artisanat et aux spectacles de rue. Lorsqu'ils font la manche, ils pratiquent parfois le jonglage. C'est ainsi que ces pratiques alternatives montrent qu'une ouverture au monde s'opère pour ces jeunes, car ils sont reliés aux autres qui les reconnaissent comme faisant

partie de la société. Même s'ils existent puisqu'ils sont reconnus, ces jeunes font aussi partie d'une communauté dans le sens où ils appartiennent à un groupe restreint qui partage les mêmes valeurs, normes et langage qu'eux. Et c'est cette communauté que nous allons étudier dans la partie suivante.

2. Communauté et réciprocité

Les jeunes saisonniers nomades qui ont investi la culture alternative représentent un groupe avec des marqueurs culturels propres à la communauté. Ainsi, dans cette sous-partie, nous allons expliciter d'abord que les valeurs portées par le groupe s'inscrivent dans une « communauté pratique ». Puis, nous montrerons que cette communauté permet à ces jeunes de se créer un réseau d'interconnaissance.

2.1 Les saisonniers nomades : une communauté pratique

Comme nous l'avons écrit dans un article portant sur les différentes dimensions de l'habiter (2023), les jeunes saisonniers nomades se reconnaissent souvent entre eux par le biais de marqueurs propres à leur groupe (camions ou camping-car pas toujours en très bon état, style esthétique des individus, présence de chiens, etc...). Ces marqueurs vont constituer ce que Marc Augé (1994) nomme un « *univers de reconnaissance* » et ainsi les conduire à une *communalisation* (Weber, 1995) dans laquelle le sentiment subjectif et affectif des participants consolide le sentiment d'appartenir à une même « *communauté pratique* » telle que l'a observé Marcelo Frediani (2009) chez les communautés Traveller's en Angleterre. La communalisation des jeunes nomades saisonniers est une relation sociale basée sur une appartenance communautaire qui n'oriente pas uniquement les activités vers des objectifs économiques, mais aussi dans des objectifs affectifs mêlant la convivialité, l'amitié, l'amour.

Roseline, saisonnière nomade viticole âgée de 35 ans, nous explique qu'elle a pu créer des liens amicaux plus forts avec d'autres jeunes faisant partie de la communauté des saisonniers nomades :

« Quand on a son petit chez soi, on a tendance à s'enfermer, on a besoin de confort et du coup, on ne va pas forcément aller voir les gens, alors que nous, on est dehors. Donc, forcément, t'es amené à rencontrer plein de gens. Et puis hop, au bout d'un jour, deux jours, trois jours, on mange un bout et puis au bout de deux semaines, on est les

meilleurs amis du monde. Je dis pas avec tout le monde, mais souvent, y a quand même des personnes avec qui tu peux super bien accrocher... Mais putain, je rencontrais des gens, où j'avais plus d'affinité, plus de liens, où je me sentais plus proche que par exemple, des amis d'enfance ou ça fait 20, 30 ans qu'on se connaît et tu vois, me sentir tellement loin de ces personnes maintenant et tellement plus proche des nouvelles. Parce que je pense que bah déjà, on vit la même chose et on n'a plus la même vision de la vie ».

Les liens créés au sein de la communauté apportent aux individus protection et reconnaissance, deux dimensions nécessaires à leur existence sociale (Paugam, 2008). Avec son expérience de l'altérité, les propos de Roseline montrent qu'elle a trouvé une forme de reconnaissance auprès des autres nomades et qu'elle peut « compter pour » (*ibid.*) d'autres individus.

D'après l'anthropologue Victor Witter Turner auquel se réfère Marcelo Frediani pour les Traveller's, la « communauté pratique » désigne un groupe social ou un réseau qui partage des pratiques de vie et dont les membres ont des liens d'affinité socioculturelle. C'est aussi un espace de réciprocité immédiate entre « je » et « tu » où chaque individu va éprouver l'être de l'autre. Cette communauté a aussi un rôle symbolique dans le sens où elle contribue à un idéal où chaque individu peut « compter sur » (Paugam, 2008) les autres membres du groupe qui seront là pour s'entraider en cas de difficulté. Ces groupes s'apparentent à ce que Cooley (1864-1929) nomme des groupes *primaires* dans le sens où les sociabilités de ces jeunes sont caractérisées par la proximité, les relations de face à face, la coopération active dans la communauté. C'est au sein du *groupe primaire* que l'individu va puiser les valeurs qui vont orienter son action (Le Breton, 2004). Ces relations leur permettent le maintien des liens sociaux propices au développement de compétences et de savoirs propres au groupe.

Pour Georg Simmel (1858-1918), la notion d'actions réciproques est essentielle pour l'individu, car cet univers d'interactions représente un univers de significations partagées définissant le rapport de l'homme au monde. Il s'agit du caractère mouvant de la socialisation (Le Breton, 2004). Cette réciprocité passe également par l'échange de nourriture, mis de l'avant par la majorité de nos participants. Cette pratique relève du don contre/don (Mauss, 2007) et suscite donc également une forme de reconnaissance, car il y a un autre à qui je donne et il y a reconnaissance mutuelle, car je reconnais que l'autre m'a donné, donc je donne en retour (Ricoeur, 2004). En effet, le repas est souvent mis en commun et chacun contribue à sa préparation. Les notions de partage, d'entraide et de solidarité sont présentes dans leurs discours

et constituent des valeurs transmises au sein des groupes de saisonniers nomades. C'est ce que nous a expliqué Julien, 26 ans, saisonnier nomade :

« Moi aussi, ce que j'aime bien, c'est la solidarité. Donc, c'est vrai que si quelqu'un est en galère, on va s'aider, on va essayer de se tirer vers le haut, et pas en se disant bah non, toi tu as rien, donc reste de ton côté. Non, on les prend, on mange ensemble, on fait un repas. Voilà, des choses simples mais des fois ça donne un petit coup de boost au moral... J'ai vu pas mal de gens, bah voilà, tu sympathises, tu manges ensemble, y a quand même un petit élan de solidarité. J'ai vu des gens à côté de moi, avoir une panne de camion, bah tout le monde s'y met. Tout le monde l'aide, y a quand même un peu plus cet élan de solidarité quand tu vis en camion ».

La photo qui suit nous a été envoyée par Nina, saisonnière nomade âgée de 32 ans, lorsque nous lui avons demandé de nous montrer des photos qui pouvaient, selon elle, représenter son mode de vie. Cette photo montre la préparation d'un repas collectif par un saisonnier à côté de son camion :



Nina – Paëlla de Gomy

Ces échanges autour de l'alimentation et du matériel sont accompagnés d'échanges de savoirs, de connaissances. C'est ainsi qu'ils acquièrent l'expérience propre à ce mode de vie

constitutif d'une autonomie, d'une autogestion au sein du groupe, comme l'avait déjà observé Anaïs Angeras en 2012 chez les saisonniers agricoles en camion dans l'est et le sud-est de la France. Ces savoirs sont échangés, transmis, comme pour maintenir les valeurs portées par le groupe qui ne sont pas sans rappeler certaines valeurs portées par leurs prédécesseurs, les beatniks, les hippies, les voyageurs (Frediani, 2009 ; Angeras, 2012). Ainsi, se reconnaissant comme appartenant à une même « communauté pratique », les saisonniers nomades développent leur réseau d'interconnaissance constituant ce que les interactionnistes nomment un monde social.

2.2 Le monde social des saisonniers nomades : reconstitution du réseau d'interconnaissance

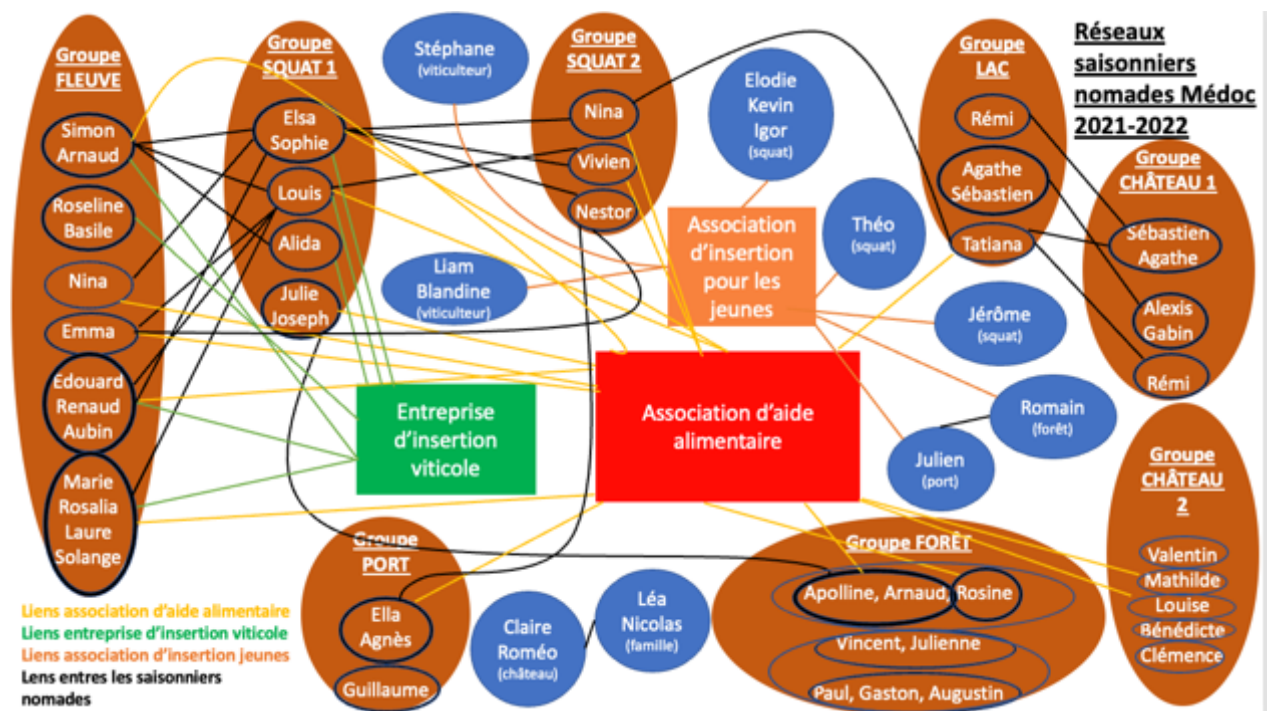
Le réseau personnel d'un individu représente un système formé par les relations qu'il entretient avec d'autres individus et porte ainsi la trace des univers qu'il a parcourus. Son réseau est donc le témoignage de son histoire et comprend des relations avec des parents, des amis, des collègues, etc... C'est en fréquentant et en entretenant des relations avec d'autres individus que les personnes vont s'inscrire socialement, elles vont s'affilier à des milieux sociaux, elles vont choisir leurs partenaires, leurs activités, leurs références culturelles (Bidart, 2008 ; 2012). « *À chaque relation s'ouvre aussi un « petit monde », un morceau de société auquel elle donne accès* » (Bidart, 2012, p.8). Chaque nouvelle relation créée dans un contexte spécifique apporte de nouveaux savoirs, de nouvelles connaissances et contribue au processus de socialisation (Bidart, 2008). « *Le « travail » de la socialisation, qui consiste à apprendre à se situer et à interagir au sein du monde social qui nous entoure, est étroitement lié aux diverses formes de la sociabilité (Simmel, 1917)* » (*ibid.*, p.34). C'est ainsi que l'individu apprend à se situer dans le monde social. Or, pour les interactionnistes, un monde social est « *un réseau ouvert d'acteurs collaborant autour d'une activité spécifique et unis par un étroit tissu de relations[...]* Les mondes sociaux s'articulent avec d'autres, ils participent de la société globale » (Le Breton, 2004, p.87). D'ailleurs Anselm Strauss (1978) définit les mondes sociaux comme des groupes sociaux créant du sens et engagés dans une action collective. « *Les mondes sociaux sont des univers discursifs qui s'étendent à tous ceux qui partagent leur centre d'intérêt et leur langage et s'impliquent dans l'action au sein de ce monde* » (Chabaud-Rychter et al, 2010, p.253). L'engagement dans le monde fait ainsi partie de la construction identitaire (*ibid.* ; Strauss, 1978).

Dans cette sous-partie, il ne s'agira pas forcément de retracer l'histoire des relations que les saisonniers nomades ont tissées tout au long de leur vie avec d'autres individus, il s'agira plutôt de dresser un portrait de l'organisation du monde des saisonniers nomades sur nos terrains d'observation, comme l'avait déjà fait dans sa thèse Thibaut Besozzi (2015) en allant étudier le microcosme relationnel d'habitues d'un centre commercial. La méthode relève d'une reconstruction du réseau à partir des observations du chercheur et des discours des participants au travail de recherche. Ralph Linton (1986) distingue la « culture réelle » de la « culture construite » afin de faire la différence entre « *la réalité complexe, multiple et toujours différenciée qui s'exprime sur le terrain (« culture réelle »)* et *la reconstitution que peut en faire le chercheur à partir de son travail d'immersion. Cette reconstitution est nécessairement simplifiée du fait qu'elle s'appuie sur un repérage des « moyennes comportementales » (« culture construite ») afin d'esquisser un tableau structuré de traits communs aux différents acteurs et à leurs actions réelles »* (Besozzi, 2015, p.257).

L'idée de la démarche étant de nous appuyer sur nos observations et perceptions subjectives ainsi que sur le discours des saisonniers nomades entendus comme des créateurs d'un monde social pour reconstruire les liens qui les unissent entre eux sur le territoire appréhendé. Nous avons pris soin de rajouter trois structures sociales qui contribuent à alimenter leurs réseaux de connaissances, puisque ce sont des lieux où ils se rencontrent, où ils créent des liens. Alfred Schütz parle à cet égard de « réciprocity des perspectives » pour analyser l'intersubjectivité du monde vécu. « *Elle est cette « idéalisation » par laquelle, malgré la diversité des expériences de la réalité sociale, malgré les différences biographiques, se construit et se perçoit un « monde commun », « objectif » et accessible à « quiconque »* » (Chabaud-Rychter et al, 2010, p.235).

Le travail d'observation et de recueil de discours réalisé sur l'intersubjectivité au sein du monde des saisonniers nomades nous a conduit à réaliser le schéma suivant :

Schéma n°1 : réseau des saisonniers nomades Médoc 2021-2022



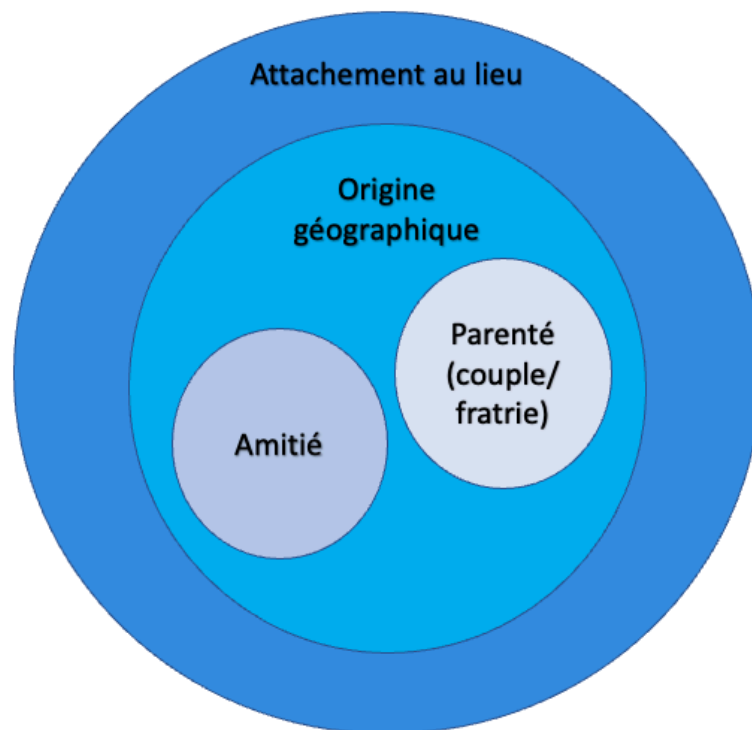
Ce schéma montre tout d'abord que, sur l'ensemble des jeunes rencontrés, il existe à la fois des saisonniers nomades stationnés en groupe (en marron) et d'autres stationnés individuellement (en bleu). On peut mesurer l'étendue de leurs relations par les lignes noires, jaunes, vertes et oranges qui représentent les liens réguliers qu'ils entretiennent entre eux ou avec des acteurs locaux. Nous observons que les jeunes ayant le moins de liens se tournent plus facilement vers l'association d'insertion pour les jeunes, alors que ceux qui sont stationnés en groupe dans la nature « se débrouillent » et donc développent particulièrement leur réseau avec d'autres saisonniers sur le territoire. Nous avons observé qu'ils se rencontrent très régulièrement à l'association d'aide alimentaire, mais aussi au sein de l'entreprise d'insertion viticole.

Nous observons également des liens internes au groupe, mais aussi des liens intergroupes. En ce qui concerne les liens intergroupes, on observe des sous-groupes souvent constitués par une origine géographique (groupe des Espagnols, groupe des Italiens, groupe des Français, par exemple). Et à l'intérieur de ces sous-groupes, on observe encore d'autres groupes constitués à partir de liens affectifs de parenté ou amicaux. C'est le cas par exemple du groupe forêt. Les saisonniers se sont regroupés à cet endroit par attachement au lieu, dans le sens où ils

travaillent tous pour le même château et ce château a eu un accord informel pour que ses employés saisonniers nomades puissent stationner à cet endroit.

Dans ce groupe, nous avons observé deux sous-groupes : des nomades français et des nomades espagnols. Prenons l'exemple du groupe des saisonniers nomades espagnols, Apolline et Arnaud sont en couple, donc ils constituent un sous-groupe dans le groupe des saisonniers espagnols. Il y a donc un tissu de relations d'interconnaissances qui se crée à différents niveaux au sein d'un même groupe que l'on peut représenter par le schéma suivant :

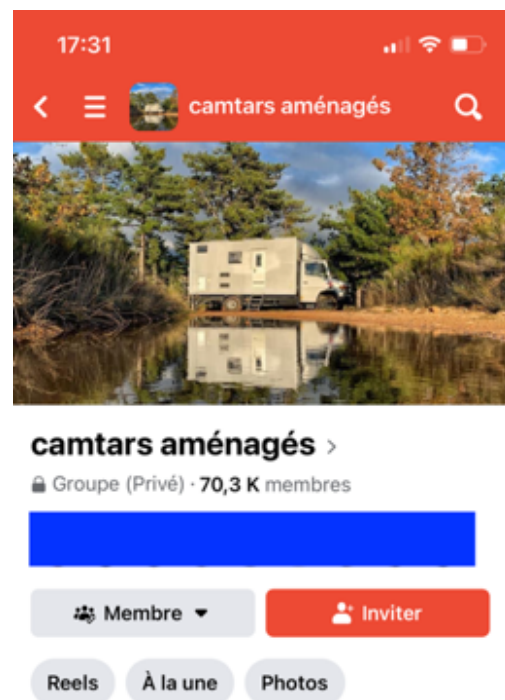
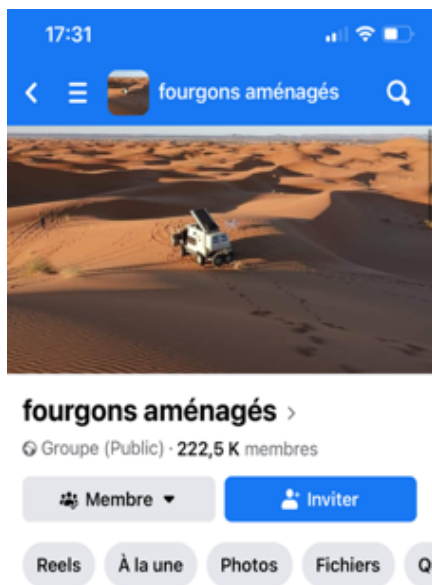
Schéma n°2 : réseau d'interconnaissances au sein du groupe forêt

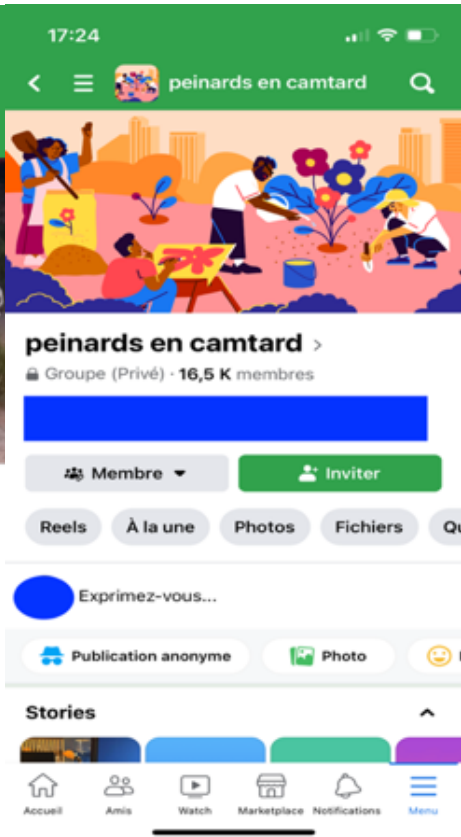
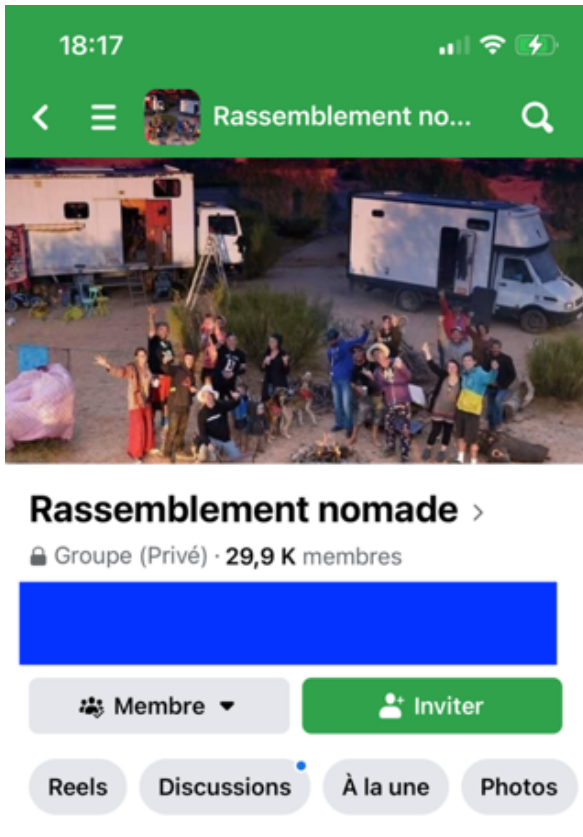


Enfin, sortis de ces schémas, nous souhaiterions aborder la question des réseaux sociaux virtuels. En effet, au cours de nos périodes d'observation sur les campements et dans les entretiens biographiques que nous avons réalisés, certains saisonniers nomades ont pu aborder la question de leur appartenance à des groupes Facebook. Il s'agit là de liens virtuels qu'ils établissent avec d'autres saisonniers nomades qu'ils ne connaissent pas forcément dans la vie réelle. Pour autant, bon nombre d'entre eux nous ont indiqué avoir trouvé du soutien dans ces groupes. C'est le cas d'Apolline par exemple, saisonnière nomade âgée de 25 ans qui nous a

expliqué faire partie d'un groupe Facebook réservé aux « filles du bitumes », mais nous y reviendrons dans notre chapitre sur le genre.

Partant du discours des saisonniers nomades, nous sommes allés sur les groupes Facebook que les jeunes ont partagés avec nous. Bien sûr, nous ne partagerons pas ici le contenu des échanges relevés au sein de ces groupes, toutefois, en ayant pris soin d'anonymiser leurs créateurs, nous les avons répertoriés en fonction du nombre d'adhérents pour mesurer la portée de ces groupes virtuels, car ils ont un rôle d'échange d'informations sur le mode de vie qui contribue aussi à maintenir l'adhésion de ses membres à la culture alternative.





Lors de notre immersion dans les campements, nous avons pu observer que ces groupes virtuels font partie du langage courant des saisonniers nomades. Ils contribuent à alimenter les bienfaits du mode de vie. Comme on le voit sur la page de présentation des groupes, les images ou les photos d'illustration aspirent symboliquement au voyage, au bien-être et à la coopération.

2.3 La place de l'animal

Lors de nos présences sur les campements ou squats de saisonniers, nous avons pu observer un nombre important de chiens qui viennent animer la vie communautaire. Parmi les jeunes avec qui nous avons réalisé des entretiens biographiques, vingt-trois d'entre-deux étaient accompagnés d'au moins un chien. D'ailleurs, il n'a pas été si simple pour nous d'accéder aux espaces de campement, tant les chiens se montraient protecteurs à l'égard de leurs maîtres lorsque nous approchions des camions. Nous avons donc dû apprendre à rester calmes face à ces compagnons de route. Ces notes de terrain illustrent la présence indéniable de ces animaux auprès des saisonniers :

Donc là, du coup, je reviens du lac. Il est 18h05. Je suis retournée voir Tatiana. Donc, quand je me suis approchée du camion, il y avait son chien qui aboyait fortement. Heureusement, elle est intervenue. Et donc, du coup, elle m'a proposé qu'on marche un petit peu. Elle m'a expliqué qu'elle était contrariée, car elle avait perdu son autre chien, qu'il s'était retrouvé à 10 km de son stationnement. Heureusement, comme il avait une médaille, elle a pu le retrouver. Elle m'expliquait que des fois, en Espagne, les gens venaient piquer les chiens pour embêter les gens qui vivent en camion et ils les retrouvaient beaucoup plus loin. Donc elle, elle pense que c'est peut-être quelqu'un qui est venu lui piquer son chien pour l'embêter, donc elle était assez contrariée. Donc maintenant, elle le garde attaché pour ne pas qu'on lui pique à nouveau, parce que c'est vrai que quand il est en liberté, il va un peu plus loin et donc elle a peur de ne pas le retrouver. Donc sinon, elle m'a dit qu'elle avait parlé aux autres personnes qui vivent en camion et qui sont dans le coin. Elle m'a dit qu'elle leur avait parlé de mon travail de recherche, donc du coup, je suis allée les voir. Il y avait deux couples en camion avec des énormes chiens, des pitbulls qui m'ont foncé dessus en aboyant, donc j'ai eu très peur mais je me suis dit « ils ne vont pas me mordre », « ils ne vont pas me mordre », « ils ne vont pas me mordre » et heureusement, ils ne m'ont pas mordu. Après, ils ont rappelé leurs chiens.

Donc là, du coup, je reviens du squat avec la stagiaire de Nicole. Quand on est arrivé sur place, il y avait pas mal de chiens qui sont venus vers nous, qui aboyaient beaucoup, donc on est resté un petit temps avant d'avancer vers les camions pour mettre en confiance les chiens. On a essayé de parler pour calmer les chiens. Moi, c'est ma technique à chaque fois, j'essaie de leur parler gentiment pour pas qu'ils deviennent agressifs.

En plus d'un rôle protecteur, ces animaux ont aussi un rôle de sociabilité entre les saisonniers nomades. Ils permettent d'engager la conversation sur la race des chiens ou encore sur leur caractère. Ces échanges sont propices à la constitution de liens sociaux. C'est ce que nous ont laissé sous-entendre Basile saisonnier nomade âgé de 28 ans et Julie saisonnière nomade âgée de 25 ans :

« Sur la petite plage, on a rencontré ouai, au moins une cinquantaine de personnes quoi ou même plus à passer des soirées, à jouer de la musique, à manger ensemble, à machin alors qu'on se connaît pas, mais on se rencontre, on se croise, que ce soit pour les chiens ou pour n'importe quoi. »

« Et puis, bah moi, j'ai ce cher Monsieur qui ne s'entend pas du tout avec ses confrères (montre son chien) mâles, donc je sais qu'au squat, il va se faire bouffer. Clairement, il va servir de sandwich. Après, en général, ils sont sympas les chiens. Juste, ils aboient et ils font les kékés comme ça pour te dire t'es qui ? Mais sinon, j'ai jamais vu quelqu'un se faire mordre ou un chien agressif. Bon après, ça arrive que entre eux, il y ait des désaccords, mais avec les gens, j'ai jamais vu quelqu'un se faire mordre ou quoi que ce soit. »

Pour les saisonniers nomades que nous avons rencontrés, les chiens sont quasiment considérés comme des membres de leur famille. Leur perte enclenche, chez leur propriétaire, un sentiment de peine profonde. Sur notre terrain, nous avons été présente lorsque des jeunes nomades avaient perdu leurs chiens. Nous nous sommes vue contribuer à la recherche d'un chien qui avait disparu et nous avons épongé la peine d'Emma qui nous a raconté avoir accompagné son chien jusqu'à la mort. Ces notes de terrain et extrait d'entretien illustrent notre propos :

Au fur et à mesure de l'échange, elle a accepté de discuter un peu avec moi et à la fin de l'entretien, elle m'a remis une affiche, car Sébastien avait perdu son chien et elle m'a demandé si je pouvais aller déposer une affiche quelque part pour son chien. Donc, je me suis retrouvée à la base de loisirs pour installer une affiche « chien perdu » pour Sébastien.

« Mais moi, ici, c'est obligatoire que je revienne ici parce que mon chien est enterré le long de la rivière. J'ai trouvé une place tranquille dans la nature. Il (mon chien) a eu une tumeur à la tête quand je suis arrivée ici. (Elle pleure). Il avait 12 ans, je l'avais emmené au vétérinaire à Louveire pour faire un scanner, mais il avait une grosse masse sur tout le cerveau. Il avait la possibilité de faire une thérapie, mais ce n'était pas sûr que ça marche, donc pour moi, c'était très dur et j'ai attendu 4 h avant de dire oui pour l'euthanasie. Mais je vais planter un arbre là où je l'ai enterré (Elle continue de pleurer, je la réconforte). Moi, je n'ai pas de Dieu et je ne peux pas décider si tu vis ou si tu meurs, donc c'était très dur pour moi. La chose importante pour moi, c'est qu'il n'a pas eu mal, il n'a pas souffert. (Elle continue de pleurer, je la réconforte et nous mettons en pause l'entretien). » (Emma, saisonnière nomade âgée de 27 ans).

Enfin, il arrive que certains jeunes nomades justifient leur choix de travailler comme saisonnier agricole en lien avec le fait qu'ils puissent emmener leur animal sur leur lieu de travail. C'est ce que nous a expliqué Julienne, saisonnière nomade âgée de 25 ans :

« Ce qui est bien, c'est que c'est dehors et que souvent tu peux avoir ton chien ou ton chat, alors que quand t'es dans un bureau, t'as pas le droit d'avoir ton chien avec toi. Vu qu'on a tous minimum un chien et bah au moins quand t'es aux champs, bah t'as ton chien avec toi. Donc tu sais qu'il kiffe, qu'il est dehors, qu'il se balade, qu'il a d'autres chiens avec qui jouer et ils se sociabilisent. »

Au cours des échanges que nous entretenons avec Nina, saisonnière nomade âgée de 32 ans, elle me montre une photo d'un dessin de son chien réalisé par un de ses amis. Elle m'explique à quel point son chien compte pour elle et son ami a voulu illustrer cette évidence en présentant son chien devant son camping-car :



Nina – Lula by Mikel

L'animal, et notamment le chien, chez les saisonniers nomades, a une place particulière dans la communauté. En effet, il s'agit d'un support sécuritaire, affectif et de sociabilité. Les jeunes accordent une grande importance au bien-être de leur animal et à leur sécurité. Il peut même devenir parfois, comme nous l'avons vu, un vecteur de socialisation au sein de la culture alternative. Ainsi, nous en arrivons à questionner la présence d'une socialisation alternative qui serait associée au mode de vie.

3. De la « socialisation marginalisée » à la « socialisation alternative »

En croisant les travaux de Michel Parazelli (1995 ; 1998 ; 2007) portant sur les jeunes de la rue et les travaux de Joël Zaffran (2016) portant sur les adolescents, il s'agit dans cette partie d'associer espace, mobilité et identité pour analyser la vie alternative investie par les saisonniers nomades.

Partout dans le monde, les sociétés sont organisées autour de normes et de valeurs qui viennent définir les conduites individuelles et collectives et ainsi instaurer une forme de régulation sociale entre les populations (Boudon et al, 2005). D'après Émile Durkheim (1925), l'individu est capable de se reconnaître comme une personne singulière par rapport aux autres membres de la société, mais « *sa conscience reste marquée par les normes qui enserrant le bien et le mal de la société dans laquelle il se trouve* » (Durkheim, 1925, cité par Paugam, 2010,

p.83). C'est au cours du processus de socialisation, en intégrant des instances telles que la famille, l'école ou le travail, que l'individu intègre les normes des groupes auxquels il appartient et tente de dissocier le « normal » de « l'anormal » (*ibid.*).

Dans son livre *Outsider*, Howard Becker (1963) nous explique que si des failles existent au sein du processus de socialisation ou si le processus se fait à l'inverse des normes établies, alors l'individu peut se retrouver en situation de déviance par rapport aux autres membres du groupe auquel il appartient et une forme de mise à l'écart de cet individu peut alors en être la conséquence.

Plusieurs philosophes et sociologues se sont questionnés sur le pouvoir de la norme au sein de nos sociétés occidentales. C'est ainsi que Michel Foucault (1976) parle d'un « bio-pouvoir » où la loi se substituerait à la norme, et où l'encadrement institutionnel des vies humaines reposerait sur le contrôle par le savoir sur les corps (Ogien, 2012). Robert Castel, quant à lui (1973 ; 1976) s'intéresse aux rapports de domination dans cette société normalisatrice. « *Pour lui, l'ensemble des pratiques qui visent à réprimer les conduites tenues pour anormales compose une forme déterminée de contrôle social* » (Ogien, 2012, p.97). Bien sûr, nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent, les jeunes saisonniers nomades subissent de plein fouet cette forme de domination exercée via le contrôle de la marge, mais nous ne sommes pas ici pour questionner des rapports de domination existants au sein de la société, mais ce que nous cherchons à comprendre avant tout, c'est ce que représente la marge pour ces jeunes.

Le concept de marginalité dans son étymologie latine signifie « bord, bordure », ce qui implique un rapport géographique face à une position centrale dans une dynamique centre-périphérie. La marginalité fait donc partie des concepts qui peuvent lier des dimensions idéelles et matérielles de la réalité tout comme le concept de forme (Parazelli, 2002). « *Du point de vue sociologique, l'attribut de marginalité peut se définir en fonction des normes sociales et juridiques centrales de la société, c'est-à-dire celles qui prédominent dans un contexte historique d'un lieu donné. Il s'agit alors d'un concept disciplinaire hybride (géosocial) où la situation sociale normative et la position géographique nous renvoient aux rapports sociopolitiques d'une société qui construit ses propres référents identitaires de la socialisation dite marginale ou marginalisée* » (*ibid.*, p.137). Or, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce chapitre, les signes pour interpréter la marginalité sociale évoluent dans le temps au rythme des transformations de la société. La marge comme le centre sont donc en mouvement. Ainsi, cela engendre, chez les acteurs marginaux, un besoin constant d'inventer

« *d'autres formes originales d'affirmation* » afin de conserver l'authenticité de la marge et ainsi maintenir un écart avec le centre (*ibid.*, p.323).

Dans ce contexte, Michel Parazelli (2007) évoque l'espace symbolique de la marge comme espace de socialisation. En effet, ce dernier repère deux représentations de la marge dans notre société. La première, la « marginalisation sociale » consiste à voir la marge comme « *le résultat d'un processus de mise à l'écart* ». Il qualifie le second espace de socialisation de « *socialisation marginalisée* » notamment par le biais du monde de la rue qui permettrait au jeune (d'un point de vue symbolique) « *de se différencier socialement tout en s'insérant dans la société* ». Il va même jusqu'à envisager, chez ces jeunes, une quête de « *normativité alternative* » pouvant jouer le rôle de garants sociosymboliques de l'action. « *Ainsi conçue, la socialisation marginalisée représenterait un effort d'insertion sociale par la marge, bref, une façon paradoxale de revendiquer une place sociale* » (Parazelli, 1998, p. 74). La rue serait également considérée comme le point d'organisation de pratiques précaires de ces groupes de jeunes marginalisés pour recomposer leur identité (Parazelli, 2002).

Pour les jeunes de la rue, la rue est considérée comme un espace de socialisation permettant de s'identifier à une existence marginalisée. Ce mode d'identification sociospatiale représente une alternative symbolisante pour ces jeunes en perte de liens. Les manifestations d'appartenance à l'espace social favoriseraient leur construction identitaire par le biais de manifestations socioculturelles marginalisées comme le tag par exemple. Il s'agirait alors d'une « *quête de normativité alternative pouvant jouer le rôle de garants sociosymboliques de l'action* » (Parazelli, 1998, p.74). La marge pourrait donc s'envisager comme un espace de socialisation, un espace de « *socialisation marginalisée* » qui permettrait aux jeunes saisonniers nomades de trouver leur place dans la société. De plus, la rue en tant que marge représenterait une « *société parallèle dont les règles peuvent être redéfinies de façon à pouvoir y retrouver la liberté, l'affirmation de soi et l'authenticité de rapports sociaux plus primaires, « plus vrais »*. Bref, un « *milieu naturel* » à coloniser par soi-même hors des institutions » (*ibid.*). Il s'agirait également d'un lieu d'expérimentation sociale et d'identification familialiste (Parazelli, 2002 ; Pimor, 2014). C'est ce que nous avait notamment confié Roseline, saisonnière nomade âgée de 35 ans, dans la partie précédente lorsqu'elle évoquait des relations affectives plus intenses avec d'autres saisonniers nomades.

Par ailleurs, Élisabeth Greissler (2010), fait le lien entre la « *socialisation marginalisée* » et le militantisme des « *jeunes de la rue* » qu'elle a étudié. Elle évoque la possibilité d'aborder la socialisation marginalisée de ces jeunes « *selon des stratégies marquées par des logiques de résistance*. Ces stratégies de résistance se dissimuleraient sous les différentes aspirations à un

mode de vie marginal. La marginalité interviendrait dans les parcours comme une force pour se libérer d'une conformité insatisfaisante, d'un modèle parental pesant, destructeur (Parazelli, 2002) mais aussi, peut-être, une force pour s'y opposer et, donc, pour résister à ces modèles afin de trouver sa propre voie identitaire ». La reconnaissance sociale de leur identité serait sans doute le moteur de cette résistance (Greissler, 2010, p.123). Ainsi, nous pouvons envisager le monde des saisonniers nomades comme un monde porteur d'émancipation pour les jeunes en faisant partie.

Pour les adolescents étudiés par Joël Zaffran (2016), il ne s'agirait pas d'une « socialisation marginalisée » mais d'une « socialisation horizontale » où ces jeunes utiliseraient l'espace de la ville comme support d'individualisation. Il s'agirait ici d'investir « *de nouveaux espaces et de maîtriser un réseau de sociabilité propre* ». Ce processus s'appuierait alors sur une « *culture alternative composée de codes différents de ceux provenant des agents de socialisation primaire* ». Ainsi, pour les adolescents, l'occupation d'espaces au sein de la ville « *permettent de s'éprouver à travers les liens d'appartenance qui naissent et s'affirment lors des mises en scène de soi avec les autres dans des lieux repérables et à des moments précis* » (p.71).

En plus de l'espace et de l'identité, l'auteur ajoute la notion de mobilité dans l'expérience de cette socialisation horizontale : « *ils s'approprient la ville par une exploration et des expérimentations singulières qu'autorisent les circuits plus ouverts, occasionnant de multiples déplacements et laissant une grande part à l'« aventure » partagée avec le groupe de pairs.* » (p.73). Cette analyse nous semble transférable à l'expérience des saisonniers nomades dans le sens où les jeunes que nous avons rencontrés se construisent dans la mobilité pour y trouver une forme de liberté, et ce, en lien avec les autres jeunes circulant dans le même espace.

Qu'il s'agisse d'une « socialisation horizontale » ou d'une « socialisation marginalisée », il s'agit bien d'une forme de processus alternatif conduisant à une construction identitaire. En s'identifiant à des pratiques, à des normes et des valeurs à un moment de leur parcours où ils sont en quête de sens, ces jeunes investissent ces espaces symboliques pour grandir, évoluer, se trouver. C'est également ce processus dans lequel s'investissent les saisonniers nomades de notre étude en vivant leur expérience dans le monde du nomadisme saisonnier.

Les manifestations socioculturelles marginalisées sont de plusieurs ordres chez les jeunes participants à notre travail de recherche. Alors que quelques-uns ont une apparence somme toute banale, la majorité d'entre eux utilisent le corps comme support de socialisation et l'affirmation de leur identité (Vallet, 2009 ; Le Breton, 2002). Cela passe par des tatouages, des

piercings, des coiffures de style dreadlocks ou rasées avec des crêtes en suivant les pratiques de leurs prédécesseurs, les Hippies, les Punks ou les Modern Primitives (Le Breton, 2002).

Les saisonniers nomades peuvent aussi parfois utiliser le tag comme moyen d'expression, notamment lorsqu'ils stationnent en squat. Pour Michel Parazelli (1998) « *Le phénomène des tags et des graffitis réfère à des pratiques spatiales d'identification sociale intense mais marginalisée* » (p. 82). Tristana Pimor (2014) qui a été à la rencontre de jeunes « zonards » vivant en squat, explique que le tag est un moyen d'expression artistique pour que ces jeunes puissent faire valoir leurs idées.

Les tags suivants ont pu être observés lors de nos présences dans un des squats. Ce qui nous a questionné le jour de ces prises de vues, c'est qu'il y avait un contraste entre la beauté de la réalisation artistique (le tag) et l'amoncellement de débris aux pieds de l'œuvre artistique. On peut notamment le voir sur les photos des tag 2, 3 et 5. Sophie, saisonnière nomade âgée de 22 ans, qui était avec nous à ce moment-là, nous expliquera qu'il y a eu une soirée la veille et que les habitants du squat n'ont pas eu le temps de nettoyer. Sur la photo du tag 5, on peut observer le chien de Sophie qui restera avec nous tout le temps de nos échanges.



Auteure – Squat 1 tag 1



Auteure – Squat 1 tag 2



Auteure – Squat 1 tag 3



Auteurs – Squat 1 tag 4



Auteurs – Squat 1 tag 5

C'est suite à nos présences sur les campements et dans les squats que nous avons observé chez ces jeunes, un potentiel de socialisation important. Le potentiel de socialisation correspondant « à l'ensemble des possibilités pratiques favorisant la recomposition identitaire » et ce faisant dans des lieux marginalisés par rapport aux instances de socialisation habituelles comme la famille, l'école, le travail (Parazelli, 1995).

Or, plutôt que de lieux marginalisés, nous préférons parler dans cette thèse de lieux alternatifs permettant une socialisation alternative. En effet, les espaces normatifs ne leur permettant pas de s'identifier, ils trouvent des alternatives leur permettant de se construire une identité, de devenir quelqu'un. Ajoutant à cela la mobilité du mode de vie comme espace de socialisation, on se rapproche des déambulations à visée identitaire des adolescents étudiés par Joël Zaffran (2016).

Conclusion :

Dans ce chapitre, nous avons partagé nos observations concernant le quotidien des saisonniers nomades en passant par l'accès aux moyens de subsistance, aux « épreuves du dehors » et aux tactiques mises en place pour y faire face. Nous avons montré que pour supporter les difficultés expérimentées dans cette vie alternative, les saisonniers nomades se réfèrent à une « communauté pratique » à laquelle ils peuvent s'identifier en termes d'organisation, de normes, de valeurs. Ils y trouvent également du soutien et une forme de solidarité. Ainsi, on repère un « potentiel de socialisation » axé autour de pratiques alternatives corporelles (piercings, tatouages, coiffures) et artistiques (tag, spectacles de rue) auxquelles les jeunes s'identifient pour construire leur identité. Ainsi, une socialisation alternative s'opère dans l'espace symbolique du mode de vie.

Conclusion de la première partie

Cette première grande partie revient essentiellement à la question de l'identité. Qui sont les saisonniers nomades ? À une époque où le monde se globalise et où le marché mondial diffuse des produits standardisés et où l'histoire du monde devient celle de l'histoire humaine, de l'anthropocène, il est peu surprenant « *que les êtres humains cherchent à savoir qui ils sont (singularité) et à quoi ils appartiennent (similarité)* » (Marchal, 2021, p.82). « *L'individu est plus que jamais individualisé au sens où aucune tradition, aucune transcendance, aucune source de sacralité ne lui indique du dehors qui il doit être et à quoi il doit appartenir. Dès lors, l'avancée durant le parcours de vie est affectée d'une façon ou d'une autre par le doute et exige de fréquents réajustements et négociations avec soi* » (ibid., p.83). Ainsi, nous avons montré que le monde social du nomadisme saisonnier offre à ces jeunes une opportunité de se construire une identité en dehors des étiquettes stigmatisantes qui se sont construites à travers l'histoire des individus vivant à la marge et s'opposant aux normes portées par la société. Laurence Roulleau-Berger (1991) parle d'ailleurs, « *d'espaces intermédiaires* » qui « *se signalent par la constitution d'acteurs collectifs autour de formes de socialisations secondaires. Ils font valoir le resserrement des liens sociaux dans la création de solidarités et apparaissent comme des lieux où se négocie le passage de l'individuel au collectif. En même temps, les espaces intermédiaires rendent compte de l'invention de conventions, au sens de coordinations constitutives d'un monde social* » (p.194).

Nous avons enfin montré que cette identité se construit par un processus d'autonomisation et de socialisation alternative impulsée par une communauté pratique leur offrant des supports culturels, relationnels, matériels et symboliques (Marchal, 2021, p.85-86) propices à la construction de soi. Nous avons dans le dernier chapitre abordé la question de l'espace et plus particulièrement l'espace symbolique de la mobilité comme construction de l'identité. Cela va nous conduire dans la deuxième partie de cette thèse à analyser de façon plus approfondie les expériences spatiales et temporelles des saisonniers nomades.

DEUXIÈME PARTIE

EXPÉRIENCES SYMBOLIQUES, SPATIALES ET TEMPORELLES DES JEUNES SAISONNIERS NOMADES

« C'est dans les utopies d'aujourd'hui que sont les solutions de demain. »

Pierre Rabhi, Vers la sobriété heureuse (2010)

Introduction à la deuxième partie

C'est dans une relation à la fois évolutive et multidimensionnelle à l'espace que l'individu va parvenir à construire son rapport au monde. En effet, la construction de la personnalité est à la fois sociale, spatiale, corporelle et psychique (Stébé et Marchal, 2010). Or, dans cette partie, nous allons essentiellement aborder la dimension spatiale à laquelle nous allons ajouter les dimensions temporelles et symboliques comme dynamiques contribuant à la construction de soi en rapport au monde des saisonniers nomades. Avant d'aborder l'aspect symbolique de l'espace investi par les jeunes, le premier chapitre de cette partie s'attachera à dresser le contexte socioéconomique local contribuant à situer le problème de l'accueil des saisonniers nomades sur le Médoc en faisant un détour sur l'histoire du territoire et de la viticulture afin d'analyser l'espace dans une dimension macro.

Puis, en adoptant une posture écologique des relations, nous allons spécialement analyser le rapport des jeunes saisonniers au territoire du Médoc. Finalement, nous chercherons à comprendre comment les dynamiques symboliques et spatio-temporelles du monde du nomadisme saisonnier ont un rôle existentiel fondamental pour ces jeunes dans la mesure où il s'y développe des logiques territoriales, des logiques d'appropriation, d'adaptation, d'ancrage et de création (Rémy, 2015, Bergeon, 2017, Michel, 2022) dans une forme d'interaction avec l'environnement non-humain (Descola, 2020) ayant son importance dans la socialisation alternative et la construction de l'identité personnelle et collective. « *Tout le monde social est une niche écologique. [...] La société des êtres humains n'est pas tout à fait du même type que celle des plantes ou des animaux : elle transforme un environnement naturel en environnement culturel et a une capacité nettement plus forte, par l'opération de l'esprit social, à engendrer son milieu de vie* » (Cefaï, 2015, p.16). Nous nous situerons ainsi dans une analyse méso de la notion de territoire. De fait, nous ferons le lien entre les saisonniers nomades et leur relation au territoire en étudiant leurs mobilités géographiques et leurs « mobilités existentielles » (Hage, 2005). En effet, c'est souvent par le biais d'une quête de mobilité existentielle que des personnes vont choisir de vivre dans la mobilité (Forget et Salazar, 2020). La mobilité géographique vient fréquemment répondre à une mobilité existentielle, mais aussi relationnelle, comme nous le verrons dans le troisième chapitre de cette partie par l'illustration de parcours singuliers de saisonniers nomades pour nous situer dans une analyse micro de l'appropriation de lieux spécifiques par les jeunes de notre recherche.

Enfin, nous analyserons la place des femmes saisonnières nomades dans l'espace en nous questionnant sur ce que cela veut dire d'être une femme vivant dans un camion et stationnant dans l'espace public. Qu'est-ce qu'une femme qui a choisi de vivre en aventurière, en voyageuse, en femme indépendante ? Autrement dit, nous ferons le lien entre les notions de genre, d'espace, d'émancipation et de mobilité.

CHAPITRE 4

LE MÉDOC, UN ESPACE RURAL ATTRACTIF POUR LES SAISONNIERS NOMADES

Les espaces ruraux sont encore parfois, à notre époque, soumis à une stigmatisation passéiste se rapportant aux métiers agraires, à la nature, au calme, mais aussi associés à une population composée de « ploucs », de « bouseux » ou de « péquenots » qui serait d'obédience politique d'extrême droite et qui vivrait dans des espaces reculés coupés de la modernité avancée des grandes villes (Orange et Vignon, 2019 ; Reversé, 2021). Or, ils ne correspondent pas à des espaces homogènes qui seraient en déclin et dominés par l'activité agricole, ni à des espaces coupés du monde où certains individus vivraient en autarcie, mais ils représentent plutôt des espaces diversifiés, multiples et en mutation qui sont justement de plus en plus intégrés dans une économie mondialisée (Dufy et Hervouet, 2017 ; Reversé, 2021). C'est ce que nous observons notamment dans le Médoc avec son économie viticole à rayonnement international. Cette économie agricole mondialisée fait que les exploitations viticoles ont de plus en plus recours au travail saisonnier, souvent étranger, afin de répondre aux besoins de main d'œuvre en fonction de la saisonnalité des travaux de la vigne et des récoltes.

Le développement de l'emploi saisonnier et la division du travail agricole peut s'appréhender au croisement des transformations socioéconomiques de l'agriculture et de l'évolution de la législation (Roux, 2017). En effet, les salariés agricoles saisonniers constituent historiquement un groupe social défavorisé du fait que les salariés agricoles subissent un retard de droits sociaux par rapport aux salariés d'autres secteurs. De plus, « *de la flexibilité juridique*

du contrat saisonnier découle une inégalité de traitement par rapport à l'ensemble des salariés à l'emploi discontinu, que la réforme de 2017 ne réduit que partiellement » (ibid., p.58). Or, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre de cette thèse, les emplois saisonniers agricoles sont souvent associés à des conditions de travail précarisées, que cela soit dans la forme du contrat ou même dans les tâches exécutées par les salariés.

Ainsi, nous pouvons nous demander qu'est-ce qui fait que les jeunes nomades soient si attirés par les espaces ruraux, les travaux agricoles et ceux de la vigne en particulier ? Quelle est la relation qui lie le Médoc aux saisonniers nomades ? Comment supportent-ils ces conditions de travail et réitérent-ils leur venue sur ce territoire ?

Pour tenter de répondre à ces questions, nous allons, dans une première partie, revenir sur l'histoire et les transformations socioéconomiques des espaces ruraux, de l'agriculture en général et de la viticulture en particulier. Dans une seconde partie, nous nous attacherons à décrire le Médoc dans l'historicité de ses habitants, de ses voyageurs et de ses sols. Dans la troisième partie, nous reviendrons sur le contexte socioéconomique local afin de comprendre en quoi le nomadisme saisonnier peut représenter une problématique territoriale et un conflit entre différents acteurs locaux. Et enfin, dans une dernière partie, nous montrerons ce qui lie les saisonniers nomades à cet espace rural si singulier.

1. Histoire et transformations socioéconomiques des espaces ruraux, de l'agriculture et de la viticulture

Après la Révolution française, on compte près de 80% de la population qui vit dans les campagnes. 80% d'entre eux sont agriculteurs ou dépendent du secteur agricole. Pendant les deux siècles qui suivent, les espaces ruraux connaissent un étiolement de leurs habitants, puisque les résidents des espaces ruraux ne représentent plus que 23% de la population totale. Le secteur agricole est également en déclin malgré un accroissement des quantités produites (Stébé et Marchal, 2010). *« L'exode agricole, souvent appelé exode rural, a marqué les esprits bien au-delà du cercle des économistes ruraux, ne serait-ce que par sa connotation biblique évoquant un déplacement massif de population. Il s'est produit en effet en un peu plus d'un siècle, en Europe, et de façon plus particulière en France, un phénomène économique et social de grande envergure : le changement de métier et souvent de domicile de plusieurs millions de familles issues du milieu agricole » (ibid., p.41-42).*

La population agricole est en diminution depuis le milieu du XIX^{ème} siècle. Les actifs agricoles de sexe masculin étaient près de huit millions en 1851 et sont passés à 750 000 en 1999. La décreue de cette population s'est développée dans le temps très différemment suivant les catégories de travailleurs agricoles (*ibid.*). « *Ce sont les journaliers (paysans sans terre employés à la tâche ou à la journée) qui, au milieu du XIX^{ème} siècle, vont quitter les premiers l'agriculture pour occuper des emplois dans les activités industrielles naissantes* » (*ibid.*, p.42).

À la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}, ce sont les ouvriers agricoles qui migreront vers les secteurs industriels. Puis, ce sera aux enfants d'agriculteurs, en commençant par les filles, de renoncer à exercer le même métier que leurs parents. Les chefs d'exploitation se retrouveront alors avec beaucoup moins de main-d'œuvre, tout en ayant des parcelles sensiblement plus importantes. Pour autant, la mécanisation et l'apparition de machines-outils pendant la révolution industrielle ont facilité la production agricole tout en diminuant par là même la main-d'œuvre nécessaire. Le rendement n'a donc pas été altéré par la diminution des ouvriers agricoles (*ibid.*).

Pour le sociologue Henri Mendras (1967), l'intérêt de la sociologie rurale et de l'étude historique des espaces ruraux réside donc dans les enjeux de société situés autour de ce passage vers la mécanisation systématique des productions agricoles. « *C'est cette mécanisation qui facilita la production et qui fut l'une des causes principales de l'exode rural que connut la France, et plus généralement l'Europe à la même période. Cette migration rurale vers les villes, quoique massive, n'a pas été suffisante pour combler la demande de main-d'œuvre des villes, puisqu'il a fallu aux industries employer des ouvriers issus d'une immigration internationale* » (Reversé, 2021, p.40).

En France, on peut distinguer la population rurale des plus urbaines par le fait qu'il s'agit de personnes résidentes en dehors des communes ou ensembles de communes qui comportent sur leur territoire une zone bâtie d'au moins 2000 habitants et où aucune habitation n'est distante de plus de 200 mètres (Stébé et Marchal, 2010). La population rurale est donc difficilement associable à la population agricole. Or, pendant longtemps, ces deux populations se sont confondues du fait que la grande majorité des ruraux étaient agriculteurs ou dépendaient de l'activité agricole. C'est pourquoi ces deux types de population ont décliné concomitamment. « *À partir de 1975, les recensements généraux de la population mettent en évidence une dissociation très nette entre une population rurale qui se stabilise, voire augmente (14,2 millions en 1975, 14,5 en 1982 et 14,7 en 1990) et une population agricole qui poursuit*

sa régression. Aujourd'hui, la population des ménages agricoles ne représente plus que 15% de l'ensemble des ruraux, contre 50% en 1968 et 75% au XIX^{ème} siècle » (ibid., p.43-44).

Une opposition historiquement ancrée a opposé le monde traditionnel rural et agricole au monde urbain moderne et industriel, d'où un faible engouement pour les recherches sur les espaces ruraux durant les deux premiers tiers du XX^{ème} siècle, alors qu'environ la moitié n'étaient plus ni agriculteurs ni exploitants agricoles depuis la moitié du siècle dernier. Du fait de cette méconnaissance des mutations dans les compositions socioprofessionnelles rurales, la fin des années 60 a vu apparaître des débats sur la fin des paysans (Mendras, 1957) sans aborder la présence de nouveaux ouvriers et employés ruraux (Reversé, 2021). « *Les communautés rurales ne sont pourtant alors pas habitées d'une seule personnalité socioprofessionnelle, mais d'une juxtaposition de familles ouvrières et de familles agraires différentes entre elles avec une certaine animosité et méfiance entre ces deux groupes sociaux (Coquard, 2016b) » (ibid., p.43).*

Ce détour historique est important afin de ne pas considérer que depuis les révolutions industrielles du XIX^{ème} siècle et jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les espaces ruraux n'ont connu qu'une perte de population sans subir la moindre forme de mutation. De plus, avec la globalisation des moyens de transports motorisés et les grands plans de constructions routières, les espaces ruraux se sont désenclavés (*ibid.*).

Par ailleurs, la fonction des espaces ruraux a également foncièrement changé. Ils sont de plus en plus envisagés comme ayant une fonction de « réserve culturelle » où nous serions, dans ces espaces, libérés des habitudes de consommation urbaines. Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal évoquent même une « muséification » de la nature comme une forme de patrimoine scientifique et esthétique. « *L'espace rural transformé en espace protégé de récréation et de loisirs devient l'objet d'une consommation urbaine » (Stébé et Marchal, 2010, p.57).*

De plus, les espaces ruraux contemporains se caractérisent également par des expériences de vie diversifiées, des statuts professionnels différents et des pratiques singulières des lieux par leurs habitants. En dehors des questions directement liées au vécu des personnes dans ces espaces, des problématiques plus larges émergent dans les recherches en sciences sociales en ce qui concerne la gestion de ces espaces (Réversé, 2021). Une tension entre l'exploitation des terres rurales et la préservation de l'environnement fait débat et devient centrale avec le temps. C'est pourquoi, « *il paraît nécessaire de prendre une certaine distance avec des représentations des espaces ruraux qui n'ont plus lieu d'être » (ibid., p.44).* Plutôt que de rester dans une vision plutôt pessimiste des espaces ruraux contemporains, Bernard Kayser (1990) insiste sur le fait qu'il soit possible de considérer ces espaces sous l'angle de la

« renaissance rurale ». « *Considérer ces espaces de vie comme des espaces de renaissance et de potentialité permet de mettre en lumière les capacités plutôt que les manques de ces espaces et de leur apporter un éclairage d'empowerment global. L'exode rural est un phénomène qui n'est pas irrémédiable et qui semble changer de direction* » (Reversé, 2021, p.44).

La viticulture a quant à elle sa propre histoire au sein du domaine plus global de l'agriculture. En effet, du début du XIX^{ème} siècle jusqu'aux années 1930, la viticulture devient une branche de l'agriculture. Elle s'individualise sous l'impulsion de plusieurs notables agronomes qui veulent valoriser leurs biens et bénéficier de l'essor du commerce (Gadea et Olivesi, 2019). Son individualisation a pour conséquence que les exploitants viticoles se retrouvent plus isolés et seuls et consacrent à la vigne tout leur temps et leur énergie. L'affirmation d'une profession viticole dans le monde agricole a suscité des débats entre l'utilisation du terme de vigneron ou de viticulteur, le vigneron renvoyant au travail de la terre et le viticulteur faisant référence à la viticulture, plus technique et qualitative, donnant donc une forme de prestige au métier, un prestige souhaité par les notables. « *Néanmoins, la nomenclature mise au point par l'INSEE depuis 1951 ne reconnaît que la catégorie « viticulteur », ce qui ne correspond guère à la manière dont beaucoup de « vignerons » pensent actuellement leur état professionnel et en parlent* » (*ibid.*, p.50). Un premier clivage entre notables et hommes de la terre semblait donc se dessiner à cette époque.

En ce qui concerne l'activité viticole dans le Médoc, les historiens ont du mal à donner une date précise pour la naissance de cette activité. « *On commence à entendre parler de vins du Médoc à partir de la présence anglaise, mais, entre les IX^{ème} et XIII^{ème} siècles, ils sont rarement mentionnés* » (Thiney, 2003, p.155). Au Moyen-Âge, la vigne était essentiellement présente dans les monastères et les prieurés. Le vin avait notamment un rôle hospitalier et offrait du réconfort aux voyageurs et aux pèlerins. Il était également utilisé comme soin aux personnes malades et pouvait jouer un rôle de désinfection pour les blessures (*ibid.*). C'est à partir du XIII^{ème} siècle que la vigne s'est déployée en dehors des monastères. Les seigneurs consacrent eux aussi de plus en plus de temps à la culture de la vigne, non pas « *pour des motifs idéologiques ou humanitaires, mais pour les plaisirs de la table et pour l'apport financier qui s'est révélé rapidement très intéressant ; ils assuraient eux-mêmes le commerce de leur vin* » (*ibid.*, p.157).





C'est à partir du XVIII^{ème} siècle que l'extension viticole prend son ampleur. La plupart des propriétaires sont alors des parlementaires bordelais dont les noms sont encore aujourd'hui associés à des grands crus : « *Les terriers de Lafite et la famille de Ségur (Lafite et Latour) à*

Pauillac, le Château Margaux et la maison noble de Pez à Saint Estèphe, les Pichon à Saint Lambert, les Rauzan à Gassies et la palu d'Issan, Desmoulins à Saint-Estèphe, de Gorse à Cantenac et Soussans, de Brassier à Moulis et Beychevelle, Malecot dans cinq domaines de Ludon à Margaux » (Daney, 2016, p.84). Pendant la Première Guerre mondiale, le marché international des grands vins est bouleversé. Afin d'éviter les coupages frauduleux pratiqués dans les vins en barriques, les propriétaires des premiers grands crus décident de mettre toute leur production en bouteille. Les autres producteurs suivent le pas et c'est ainsi que les spécialistes parlent d'une « révolution » dans le commerce du vin. La Seconde Guerre mondiale donne lieu à un marché noir des vins de qualité, mais les années 50 redonneront aux vins du Médoc toute leur noblesse, notamment par le biais de l'œnotourisme. Le vignoble devient alors le symbole du Médoc (*ibid.*, p.125-126). « *L'œnotourisme, à la frontière du tourisme culturel et du tourisme gastronomique, draine une économie faramineuse. En 2016, le vignoble français aurait accueilli 10 millions d'œnotouristes, dégageant un chiffre d'affaires de 5,2 milliards d'euros, selon les estimations d'Atout France. Et la région bordelaise arrive en tête des territoires les plus visités, avec 18% des touristes. En Gironde, le vignoble génère 4,3 millions de visites par an* » (Delaporte, 2018, p.74).

Les grands châteaux contribuent donc au rayonnement de l'agriculture viticole dans le Médoc et ce qui fait la particularité des grands crus, c'est que les vendanges se font à la main et nécessitent donc un grand besoin de main-d'œuvre saisonnière lors de la période des travaux en verts s'étalant d'avril à juillet (palissage, épamprage, relevage) et lors des vendanges dont vous pouvez voir le calendrier proposé par l'ANEFA de la Gironde en 2021.

Tableau n°1 : Calendrier des principaux travaux saisonniers en agriculture en Gironde (ANEFA, 2021)

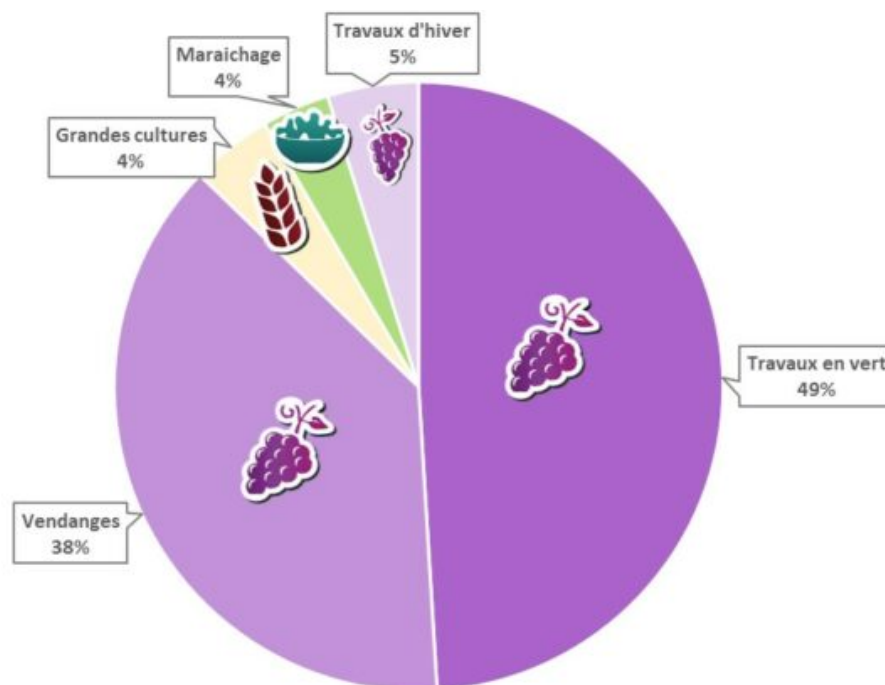
CALENDRIER DES PRINCIPAUX TRAVAUX SAISONNIERS EN AGRICULTURE EN GIRONDE

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	
VITICULTURE 	Taille - tirage bois	Taille - Tirage des bois - Carassonnage		Palissage - Plantation	Epamprage Plantation			Epamprage Relevage Plantation			Vendanges Vinification	Travaux du chai	Taille Tirage des bois
GRANDES CULTURES 		Fertilisation		Semis - Désherbage	Semis - Désherbage - Ensilage	Récolte - Fénaison	Irrigation - Récolte	Irrigation			Récolte - Semis		
MARAICHAGE 				Plantation Semis - Désherbage manuel - Tuteurage, palissage - Taille - Récolte - Triage - Conditionnement des légumes - Préparation de commandes - Ventes - Livraison									
HORTICULTURE PÉPINIÈRES 				Rempotage - Récolte - Conditionnement								Récolte - Conditionnement	

Cliquez sur les travaux saisonniers pour vous inscrire et consulter les offres

LE SAVIEZ-VOUS ?
 Les activités saisonnières varient selon les conditions météorologiques ce qui influence sur le début et la durée de la saison. En

D'après les chiffres de l'ANEFA pour l'année 2020 en Gironde, 3 400 postes d'emplois saisonniers ont été pourvus pour les travaux en verts, 250 pour le maraîchage, 300 pour les grandes cultures, 2 650 pour les vendanges et 355 pour les travaux hivernaux de la vigne¹⁴, soit 92% des emplois saisonniers agricoles destinés à la production viticole dont l'ANEFA propose la répartition suivante :



Les questions de vendanges à la main sont au cœur des tensions repérées sur le territoire entre les petits producteurs qui utilisent des machines pour la culture de leurs vignes et les châteaux qui conservent la tradition manuelle. Ces notes de terrain évoquent une représentation de ces tensions. Les saisonniers sont au cœur de la conversation entre deux bénévoles d'une association d'aide alimentaire. Je recueille les propos de Gisèle retraitée, ancienne bibliothécaire :

¹⁴ <https://www.anefa.org/gironde/emploi-saisonnier-en-gironde/>

J'écoute une conversation entre deux bénévoles. Gisèle dit avoir rencontré le maire d'un petit village du Médoc ce matin au festival d'art de Vertheuil. Elle lui pose la question à propos des saisonniers : « bon alors, ce n'est toujours pas résolu le problème avec les saisonniers ? ». Le maire du village lui répond que « le problème sera résolu une fois que les humains auront été remplacés par des machines pour vendanger ».

Le vin a longtemps été considéré comme une boisson associée aux sociétés européennes judéo-chrétiennes, une « boisson totem des Français ». Or, les vins sont maintenant consommés partout dans le monde et l'économie du vin représente un enjeu politique mondial (Crenn et al, 2021). D'ailleurs, on observe dans le secteur viticole, un étiolement des entreprises « familiales » au profit d'entreprises viticoles globalisées, mondialisées (*ibid.* ; Crenn, 2021 ; Viecelli, 2021). Ce mouvement structurel n'est pas sans avoir un impact sur la gestion du salariat, où le recours aux entreprises intermédiaires est de plus en plus courant pour le recrutement des saisonniers. Ainsi, le lien entre les propriétaires des châteaux et les salariés viticoles se distancie et les conditions de travail s'en ressentent. Lors de ma présence dans l'association d'aide alimentaire, je suis de nouveau témoin d'une conversation entre deux bénévoles : Gisèle et Robert, enseignant à la retraite. Ils font référence aux impacts de ce changement structurel sur les populations locales :

Cela fait plusieurs fois que j'entends Gisèle et Robert dire qu'avant, les gens d'ici (les Médocains) prenaient des vacances pour venir faire les vendanges. C'était comme une tradition. Ils trouvent cela dommage que maintenant, il faille faire appel à la main-d'œuvre étrangère pour faire perdurer la tradition. Au moment de mon départ, Gisèle se confie : elle me dit qu'elle ne fera plus les vendanges. En effet, son employeur ne lui a pas payé toutes les heures supplémentaires qu'elle a pu faire. Elle me dit avoir travaillé 10h par jour, y compris le week-end, et n'avoir eu que 3h supplémentaires de payées. Elle me dit que si c'est pour être traitée comme ça, elle ne le fera plus. Elle ne comprend pas qu'on puisse traiter les salariés de la sorte. Elle dit qu'elle a 67 ans et que c'était un travail très dur pour ne pas être payée au final. Je me dis que c'est peut-être pour cela que les châteaux font maintenant appel à de la main-d'œuvre étrangère. C'est parce que les locaux ne veulent plus travailler dans les vignes pour être exploités ou payés « au rabais ».

Même si, comme nous l'avons abordé dans la première partie de cette thèse, l'appartenance à un groupe de saisonniers nomades permet l'échange de « bons plans » associés aux « bons patrons », tous sont soumis aux désidératas de leurs employeurs et peuvent parfois se retrouver dans des situations complexes, quelques fois associées à des questions de genre, comme nous l'a exprimé Laure, saisonnière nomade âgée de 29 ans :

« On est venues pour faire l'effeuillage, le patron avait dit que c'était ok même si on était des femmes et quand on est arrivées de Barcelone, le patron a dit non non, on ne vous prend pas parce que vous êtes des femmes ».

En effet, le travail viticole possède une histoire marquée par une forte différenciation des tâches selon le genre qui, malgré l'accès à des savoirs techniques et à des responsabilités de plus en plus portées par des femmes, la division sexuée des travaux viticoles reste encore aujourd'hui d'actualité dans certaines exploitations (Escudier, 2014 ; Gadea et Olivesi, 2019). Marie-Ève Lacasse et Laurent Le Coustumer ont réalisé un podcast sur les femmes dans le monde du vin en 2021. Ils y présentent des portraits de femmes qui ont fait leur place dans le milieu viticole. Ces dernières reviennent sur leurs parcours et sur les distinctions de genre dans ce monde encore aujourd'hui marqué par les représentations historiques où le noble travail de la taille revient aux hommes et le ramassage des sarments, considéré comme le ménage de la vigne, est réservé aux femmes. Ces dernières sont également mobilisées pour la cueillette des raisins, mais sont interdites de chai « *où leurs menstrues pourraient, selon une coutume qui remonte à Pline l'Ancien, faire tourner le vin* » (Lacasse et Le Coustumer, 2021).

La transmission du métier et des exploitations viticoles reste encore parfois difficilement accessible aux femmes, même si, comme nous l'avons dit, elles développent de plus en plus de compétences pour des postes à responsabilité dans ce secteur (Gadea et Olivesi, 2019 ; Lacasse et Le Coustumer, 2021). Toutefois, en ce qui concerne les vendanges quand elles sont mécanisées, la conduite des machines à vendanger reste encore du ressort des hommes alors que les femmes ont pour mission de ramasser les raisins oubliés sur les pieds de vigne, ou bien, elles sont recrutées pour le tri sur la table à l'avant du chai, ce qui crée des inégalités salariales, car les qualifications demandées pour les hommes et les femmes ne sont pas les mêmes.

Toutefois, lorsque les vendanges sont manuelles, les disparités de salaire entre hommes et femmes se sont considérablement réduites du fait du salaire minimum qui fait office de filet de sécurité pour les hommes comme pour les femmes (Gadéa et Olivesi, 2019). Les saisonnières

nomades que nous avons rencontrées ne se sont jamais plaintes d'inégalités de salaire entre hommes et femmes. Néanmoins, elles sont fréquemment revenues sur la pénibilité de la tâche et parfois, l'exposition aux pesticides.

Malgré ces contraintes, nous avons observé que les saisonniers nomades reviennent travailler dans le Médoc et souvent pour les mêmes châteaux. Avant de comprendre ce qui lie les saisonniers à ce territoire, nous allons présenter ce territoire dans sa singularité, puisque comme nous l'avons montré au début de cette partie, les espaces ruraux ne sont pas homogènes et ont chacun leur particularité.

2. Le Médoc comme territoire

Le Médoc est un espace rural situé dans le département de la Gironde et dans la région de la Nouvelle Aquitaine. Il se forme comme un triangle dans le triangle landais. La pointe se dessine par l'Océan Atlantique à l'ouest et l'estuaire de la Gironde à l'est. Le sud du Médoc n'est pas aussi bien délimité avec une ligne « ressentie » située au nord du Bassin d'Arcachon allant de Lège à Saint Médard (Daney, 2016). Ce qui, d'un point de vue de l'urbanisme, permet de définir le Médoc est le fait qu'il se compose de 57 communes, soit plus de 240 000 hectares. Ces hectares se composent de quatre paysages « *déployés côte à côte et qui se nouent à la pointe de grave : le littoral des dunes et de plages, le pays « Landescot » tout en forêt, les vignobles sur les graves, les marais et les petits ports sur l'estuaire* » (Daney, 2016, p.12). Charles Daney décrit le Médoc comme secret, flamboyant et discret, changeant sans cesse.

2.1 Un territoire rural aux multiples facettes

Les espaces ruraux possèdent des caractéristiques différentes d'un point de vue géographique, économique et social. Benoît Coquard (2019) distingue les milieux ruraux attractifs qui attirent de nouveaux habitants des milieux ruraux qui se dépeuplent et s'appauvrissent qu'il nomme les « campagnes en déclin ». Cette distinction binaire ne nous semble, pour autant, pas assez précise lorsque l'on s'intéresse à l'espace rural du Médoc, c'est pourquoi la définition de Jean Soumagne (2003) semble davantage répondre au territoire de notre observation. En effet, l'auteur distingue trois types d'espaces ruraux : les campagnes « profondes », les campagnes « périurbaines » et les campagnes « intermédiaires ».

Les campagnes « profondes » sont associées à la ruralité « fragile » avec une baisse de la démographie qu'il appelle « l'Europe du vide ». En France, ces campagnes se situent

principalement dans le Massif Central, dans certains secteurs du Bassin aquitain et à l'est du Bassin parisien (*ibid.*, p. 66). Ces territoires subissent un déclin économique, même si les services publics tentent de pallier le déclin des services privés.

Les campagnes « périurbaines » quant à elles se situent principalement sous l'influence directe des villes. En France, il s'agit des territoires autour de Paris et des vastes espaces situés autour des grandes villes. On peut observer dans ces espaces, une reprise démographique et résiduelle, de nouvelles structures économiques s'implantent, les services publics doivent s'adapter et « la réactivité des services privés demeure médiocre » (*ibid.*, p. 67).

Enfin, les campagnes « intermédiaires » « *sont des espaces ruraux qui s'intercalent entre les marges de la ruralité et les domaines péri-urbanisés* ». La majeure partie des espaces ruraux français se situent dans cette catégorie. Ces territoires présentent des densités de population moyennes. Un équilibre est présent avec une offre de services publics et privés adaptés aux demandes de la population. Ces territoires exigent tout de même des politiques de dynamisation, d'accueil et d'ouverture (*ibid.*, p.68). En suivant cette typologie, on pourrait dire que le Médoc fait partie des campagnes dites « intermédiaires » du fait de sa proximité avec la ville de Bordeaux. Néanmoins, est-il si aisé d'envisager de définir la ruralité du Médoc de façon globale ? De notre point de vue, du fait de sa forte diversité géographique, le Médoc serait composé à la fois de campagnes périurbaines (en proximité de Bordeaux), à la fois de campagnes intermédiaires (en proximité de l'océan) et de campagnes « profondes » (en proximité de l'estuaire).

2.2 Le territoire comme source d'interactions

Appréhender un territoire ne se limite pas à le définir par ses frontières. Même si ce découpage permet d'en repérer les limites dans un espace plus global, cela ne permet pas de comprendre comment il peut se définir, se vivre par les individus qui y circulent. C'est pourquoi, nous avons tenté de dresser une synthèse pluridisciplinaire des définitions de cette notion avant de préciser les contours de notre utilisation dans ce travail de recherche.

Le mot territoire apparaît dans la langue française au cours du XIII^{ème} siècle et son utilisation se généralise à partir XVIII^{ème} siècle. Au XIX^{ème} siècle, la définition proposée par Pierre Larousse est la suivante : vient du latin *territorium*, qui dérive de *terra* « terre », il s'agit d'une « *étendue de pays qui ressortit à une autorité ou à une juridiction quelconque* » (Paquot, 2011). La définition que l'on trouve aujourd'hui dans le dictionnaire a peu changé, elle est la

suivante : toujours issu du latin *territorium*, le territoire est « *une étendue de terre dépendant d'un État, d'une ville, d'une juridiction* » (Petit Larousse, 2005, p.1048).

Les historiens et les géographes ont très tôt invité l'individu dans leurs définitions du territoire. En effet, les historiens ont apporté des caractéristiques à la définition de base du dictionnaire en indiquant qu'un territoire est appropriable, qu'il possède des limites et porte un nom (Paquot, 2011). Quant aux géographes, après avoir utilisé la notion de « région » jusque dans les années 70, ont décidé d'opter pour la notion d'« espace » avant de choisir la notion de « territoire » à partir des années 80.

Pour Maryvonne Le Berre, géographe, « *le territoire peut être défini comme la portion de la surface terrestre, appropriée par un groupe social, pour assurer sa reproduction et la satisfaction de ses besoins vitaux. C'est une entité spatiale, le lieu de vie du groupe, indissociable de ce dernier* » (*ibid.*). Le territoire ne s'inscrit donc pas uniquement dans une description d'un relief ou d'un climat, mais dans une diversité de relations humaines, de représentations symboliques « *nourries de la langue dominante parlée par les populations de ce territoire* » (*ibid.*, p.25).

Éric Dardel, géographe également, n'utilise pas la notion de territoire mais parle d'une spatialisation des moments de chaque humain : « *La situation d'un homme suppose un espace où il se meut ; un ensemble de relations et d'échanges ; des directions et des distances qui fixent en quelque sorte le lieu de son existence* » (Dardel, 1952, p.19). Nous nous retrouvons ici dans cette définition.

En éthologie, le territoire « *apparaît comme constitutif de la vie même des animaux et des plantes* » (Paquot, 2011, p.26). Le territoire ne s'arrête donc pas à une portion délimitée de terre, mais plutôt à un espace mobile variable selon les saisons, les heures, les activités et les dangers (*ibid.*). Thierry Paquot (2011) nous explique que les sociologues américains, notamment ceux de l'école de Chicago ont eu pour habitude d'aborder la notion de territoire en s'appuyant sur l'éthologie et l'anthropologie, en démontrant que chaque individu forge sa propre expérience particulière du territoire.

Les juristes, quant à eux, vont utiliser la notion de territoire pour circonscrire des zones qui ont les mêmes droits avec des zones parfois rivales : « *les territoires se superposent, s'encastrent, se tournent le dos, s'entre-réseautent, bref, ils ne sont plus bêtement administratifs et expriment les nouveaux modes de vie de citoyens aux mobilités réelles et virtuelles* » (*ibid.*, p.29).

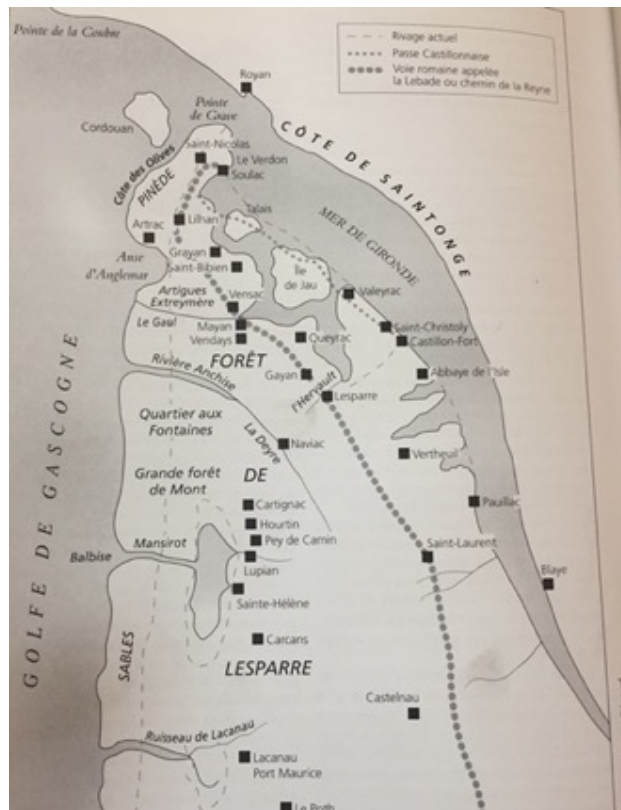
En ce qui concerne l'urbanisme, et notamment les travaux de l'architecte Alberto Magnaghi, la notion de territoire est abordée en l'associant à un « écosystème territorial » qui soutient les villes et va les transformer en « bio-région » (*ibid.*).

Toutes ces définitions indiquent des dynamiques spatiales, temporelles, culturelles à la notion de territoire. Cependant, Thierry Paquot se demande s'il existe un territoire du social et en conclut que le territoire du social se constitue dans une interaction entre individus situés et localisés. On peut dire qu'il s'agit alors d'un « *territoire vécu et perçu, sensible et approprié, signifié et expérimenté* » (Marchal, 2023).

2.3 Le Médoc : L'histoire d'une terre faite de mouvements

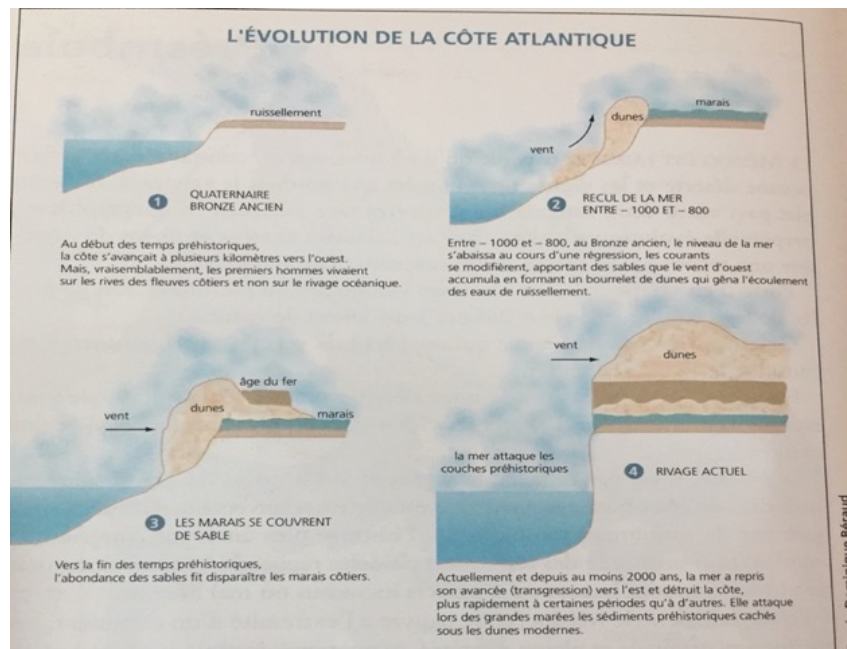
Le territoire du Médoc n'a pas toujours été cartographié comme aujourd'hui. En effet, à l'époque gallo-romaine, la Garonne se jetait dans l'océan au niveau du bassin d'Arcachon. C'est lorsque les Pyrénées se sont formées que la Garonne s'est orientée plus au Nord délimitant ainsi le Médoc. Mais durant de nombreuses années, ce territoire n'avait pas de limites fixes, « *les bancs de sable évoluaient au gré des crues ou des tempêtes. L'embouchure de la Gironde était parsemée d'îles qui se sont retrouvées prises dans les marécages et accolées au continent* » (Bord et Legait, 2020, p.52). Les trois cartes de la page suivante sont issues du livre de Marie-José Thiney (2003), « *Fascinant Médoc* » et montrent bien l'évolution des sols depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen-Âge en passant par l'époque gallo-romaine où l'on voit que les terres se sont décalées vers l'est et les îlots ont progressivement disparu.

Carte n° 6 : Le Médoc au Moyen-Âge (Thiney, 2003)



Ce qui « fascine » dans le mouvement de ces sols, c'est qu'avec le recul de l'océan, des villages qui, historiquement, étaient situés en bord de mer, se sont retrouvés ensevelis sous des dunes de sable. L'érosion qui s'accroît à notre époque, permet de faire réapparaître des vestiges datant du paléolithique (Thiney, 2003). La carte suivante tirée du même ouvrage montre bien le processus d'évolution de la côte Atlantique :

Schéma n°3 : L'évolution de la côte atlantique (Thiney, 2003)



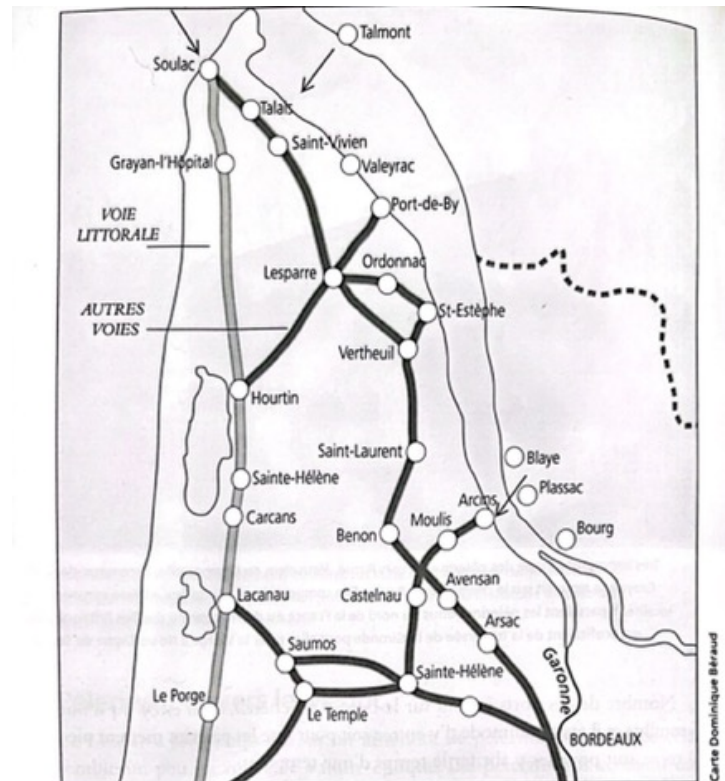
Au II^{ème} siècle après J-C, un sénateur et avocat romain du nom de Pline le Jeune « *décrivait le Médoc comme un pays où on ne peut ni naviguer comme sur la mer, ni marcher comme sur la terre* » (Bord et Legait, 2020, p.53). Cela n'est pas sans accentuer le caractère mouvant de cette terre si difficilement domptable par les humains. En effet, le Bas Médoc, situé à la pointe fut longtemps un archipel d'îlots aujourd'hui rattachés les uns aux autres par des marais situés en bordure de la Gironde. Les eaux qui limitent le Médoc (Atlantique ou fleuve) abritent des petits ports le long de l'estuaire ou des plages touristiques côté océan. Ces espaces étant encore, de nos jours, soumis aux tempêtes venant perturber les rives du littoral.

Aujourd'hui, le Médoc est représenté par une vaste avancée de terre entre fleuve et océan. « *Les bouleversements géologiques en ont fait un territoire très varié et fortement marqué par deux univers : la forêt des Landes du Médoc et la façade estuarienne* ». « Encore aujourd'hui, on nomme « Landescots » les habitants qui vivent à l'ouest dans la forêt landaise, « Iloutes » les habitants des îles et « Ribeyrous » ceux qui vivent le long de l'estuaire » avec une terre graveleuse et la culture de la vigne (*ibid.* ; Daney, 2016). On distingue trois bandes médocaines : « *plages et dunes sur l'Océan, forêts en landes médoquines, vignes et marais au bord de la rivière* » (Daney, 2016, p.16). « *Le Médoc est le fruit constamment repris et corrigé d'une nature en changements permanents et des choix des hommes* » (*ibid.*).

La légende dit qu'il y a environ 8000 ans, un peuple nomade qui remontait la côte aquitaine, se trouva bloqué à la pointe entre océan et rivière, ne sachant pas nager. Ils se seraient alors sédentarisés dans la région (Bord et Legait, 2020, p.6). Les habitants de cette époque se composaient en tribus et vivaient de la chasse et de la pêche. Mais au fil des siècles, ce sont plusieurs nomades et hôtes de passage qui ont arpenté le Médoc en naviguant notamment sur le long de l'estuaire de la Gironde. À l'époque gallo-romaine, la forte activité commerciale était prégnante et des navires étrangers s'arrêtaient dans les petits ports pour s'approvisionner en produits locaux. De même, le fleuve a notamment servi de couloir pour les flottes commerciales se rendant à Bordeaux.

Outre le commerce, le Médoc a subi de plein fouet les invasions barbares par les Vikings au V^{ème} siècle du fait de sa proximité directe avec l'estuaire. Malgré une organisation défensive, pillages, destructions et fuites de populations ont marqué cette époque. Par ailleurs, le Médoc a longtemps fait partie d'un itinéraire emprunté par les pèlerins via deux routes de Saint Jacques de Compostelle pour ceux qui avaient débarqué à Soulac (Daney, 2016 ; Thiney, 2003).

Carte n°7 : Les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle dans le Médoc (Thiney, 2003)



CARTE 5. Le chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en Médoc.
 Les pèlerins traversaient le fleuve en différents endroits et profitaient de leur passage en Médoc pour visiter les lieux de piété où se trouvaient de précieuses reliques. Ils s'engageaient ensuite dans la lande marécageuse et allaient d'hôpitaux en commanderies où ils étaient accueillis, soignés et réconfortés.

Les pèlerins étaient d'origines diverses et l'on retrouve, encore aujourd'hui, des traces de leur passage dans certaines églises (*ibid.*). Les hôtes de passage de notre époque dépendent principalement des activités saisonnières du territoire. En saison estivale, les vacanciers viennent remplir les rues des stations balnéaires le long de la côte Atlantique. Des employés saisonniers du tourisme viennent alors adopter la vie médocaine pour quelques mois. Sur la façade Est, les saisonniers agricoles viennent, quant à eux, répondre aux grands besoins de main-d'œuvre de la viticulture. Ils contribuent ainsi à faire fonctionner l'économie locale.

3. Contexte socioéconomique local autour du nomadisme saisonnier viticole

Dans cette sous-partie, nous souhaiterions aborder la question de l'accueil des saisonniers de la viticulture dans le contexte socioéconomique local. Comme nous l'avons abordé dans la première partie de cette thèse, notamment lorsque nous avons expliqué avoir assisté à l'expulsion d'un campement de saisonniers viticoles situé le long de l'estuaire, la présence de ces nomades dans l'espace public dérange et constitue un problème social pour l'action publique locale du fait que toutes les entreprises viticoles ne proposent pas forcément un espace d'accueil et de stationnement à leurs saisonniers alors qu'ils produisent des externalités économiques positives (Le Marchand, 2011) pour les exploitations viticoles du territoire.

Comme nous l'avons indiqué dans un article paru en 2023, Malgré le rayonnement viticole dans le Médoc, le travail dans les vignobles ainsi que le travail saisonnier, font qu'une partie de la population vit de faibles ressources. Les intervenants sociaux que nous avons rencontrés sur le terrain observent plusieurs difficultés liées aux limites de ce territoire, souvent définies comme « *fragmenté* », « *précarisé* », « *oublié* ». Ils l'associent à « *la diagonale ou le croissant de la pauvreté* » allant du Médoc au sud Gironde en passant par le Blayais et le Libournais. De même, Ixchel Delaporte (2018), dans son enquête sur la face cachée des châteaux bordelais, a repéré une superposition entre la carte du « *croissant de la pauvreté* » et celle des grands crus. C'est un constat que relèvent également les acteurs locaux que nous avons rencontrés. On voit donc sur ces territoires, et, notamment sur le Médoc, une cohabitation de populations que tout oppose, des familles parmi les plus riches de France et des populations parmi les plus précarisées. L'architecture de l'habitat présente également une juxtaposition, à la fois des grands châteaux, et, à la fois, d'habitats légers comme des caravanes, des mobil-home, des

tentes, des camions. Or, leur présence dans l'espace public peut parfois révéler une forme de désorganisation sociale liée à l'accueil des saisonniers sur le territoire du Médoc et les acteurs locaux voient ce phénomène comme un « problème ».

À ce sujet, le 8 juillet 2022, nous assistons à une réunion sur l'hébergement des saisonniers agricoles et touristiques dans le Médoc. Cette réunion a lieu dans les locaux d'une administration publique. Plus d'une trentaine de personnes sont présentes dans la salle (des représentants d'administrations publiques de l'État, de la région et du département, des responsables d'entreprises touristiques, des représentants de châteaux viticoles, des représentants d'associations spécialisées dans l'accompagnement des gens du voyage et le nomadisme saisonnier, et, des travailleurs sociaux). Nous passerons sur les problématiques de l'accueil des saisonniers touristiques puisque ce n'est pas forcément le sujet de notre travail sans pour autant nier que cela pose problème également aux administrations publiques locales que des entreprises touristiques puissent faire venir, sur un territoire en tension au niveau du logement, des salariés saisonniers le long des côtes médocaines sans leur proposer un hébergement.

Mais nous allons ici plutôt nous arrêter sur le « *problème de l'accueil et de l'hébergement des saisonniers viticoles* » tel que cela a été nommé au cours de la matinée. En effet, nous aimerions revenir sur ce qui a animé la réunion autour de l'accueil de cette main-d'œuvre, puisqu'une tension a été prégnante entre les administrations publiques et les châteaux viticoles présents lors de cette rencontre.

Sur ce sujet, un haut fonctionnaire de l'État prend la parole et s'adresse aux châteaux présents : « *c'est quand même un problème du territoire de ne pas héberger des personnes qui créent de la valeur économique. Ce n'est pas à la collectivité de résoudre un désordre de cet ordre. C'est un désordre économique qui ne doit pas ruisseler sur les collectivités* ». S'en suit un jeu de « ping-pong » entre administrations publiques et châteaux.

En réponse aux propos du haut fonctionnaire, une représentante d'un château évoque alors une taxe spécifique aux producteurs viticoles concernant les AOC communales, qui sert à rénover les écoles ou les routes appartenant à la communauté de commune où les châteaux sont implantés. Cette taxe est censée servir de support économique aux collectivités locales. À cela, un représentant d'une commune répond que cette taxe est versée aux communautés de communes et non aux communes directement concernées par les productions viticoles. Il est rappelé qu'historiquement, les châteaux viticoles ne sont pas soumis aux mêmes taxes locales que les autres entreprises du secteur ou que les administrés. C'est également ce qu'avait observé Ixchel Delaporte (2018) lors de son enquête sur la face cachée des châteaux bordelais. Voilà ce

qu'elle indique sur le Médoc : « *C'est justement là, au cœur de cette microscopique campagne médocaine, que l'écrin d'opulence prospère en toute sérénité. Les châteaux bénéficient en plus d'un cadeau fiscal lié à leur statut agricole, qui les exonère de la contribution économique territoriale (CET), impôt local des entreprises, ancienne taxe professionnelle. Ici, comme ailleurs en France, les activités agricoles sont exemptées de cette taxe* ».

Le responsable d'un autre château prend alors la parole et explique que les relations fonctionnent mieux sur une commune du sud de l'estuaire entre les producteurs viticoles et les administrations du fait que les châteaux paient une taxe sur la commercialisation des vins, ce qui ne serait pas forcément le cas sur un secteur situé plus au nord de l'estuaire. Quoiqu'il en soit, c'est comme si « le problème » des saisonniers nomades venait mettre en évidence une problématique plus profonde autour d'un conflit économique et historique entre les châteaux viticoles et les administrations publiques sur ce territoire. Pourtant, comme nous l'avons déjà indiqué, les jeunes saisonniers que nous avons rencontrés contribuent à la production d'externalités positives (Le Marchand, 2011). Le paradoxe qui les touche est leur contribution à l'amélioration de la compétitivité des entreprises agricoles locales sans que les moyens leur soient toujours donnés d'assurer leurs conditions de vie. Le marché du travail est alors réduit à sa stricte fonction : les propriétaires viticoles ont besoin de cette main-d'œuvre externe et les jeunes nomades saisonniers ont besoin de ces emplois pour payer et alimenter leur mode de vie (Auger, 2023b).

Il semble important de spécifier que lorsque nous avons rencontré David, responsable d'un château viticole, il nous a indiqué qu'il proposait toujours une aire de stationnement pour ses salariés saisonniers nomades pendant les vendanges et qu'il n'avait pas remarqué que des saisonniers stationnaient dans l'espace public ou dans la nature en dehors de ces temps-là. Pour autant, lors de notre entretien avec Ninon, assistante sociale à la MSA et habitante du Médoc depuis plus de 20 ans, elle a confirmé que de nombreux saisonniers stationnent dans la nature ou dans des squats. Seulement, pour elle, le problème ne viendrait pas forcément des châteaux n'offrant pas d'aire d'accueil mais plutôt des prestataires de services chargés de recruter la main d'œuvre pour les châteaux, qui eux n'auraient aucune responsabilité quant à l'hébergement des salariés saisonniers. Ils pourraient, de surcroît, avoir des pratiques douteuses en matière de recrutement. Cet extrait d'entretien explique les faits :

Émilie : « *Et du coup y a des entreprises intermédiaires qui se développent dans le Médoc ?* »

Ninon : « *Oh pouffffff. Y en a un paquet ! Tu vois, moi, j'en ai encore une que j'avais en suivi, une dame. En fait, à partir du moment où les gens sont des bons ouvriers agricoles, viticoles, ils pensent que comme ils connaissent du monde, ils peuvent se déclarer prestataires de services et monter leur boîte. Sauf que, ils confondent souvent revenus, tu vois leur salaire avec... Enfin, il faut quand même avoir un peu de gestion et bah y a les cotisations à payer quand même à la MSA, voilà. Tout ce qui rentre n'est pas pour toi. Et ça, c'est quand même une gestion administrative que peu ont et notamment, y a beaucoup de population maghrébine, de Maghrébins installés dans le Médoc qui ont beaucoup de relations, connaissent beaucoup de monde et s'installent prestataire de service parce qu'ils font aussi venir des gens du pays en saisonnier et du coup ils ont beaucoup de main d'œuvre. Alors y en a qui sont bien dans la légalité et ça pose aucun souci, y en a d'autre, sur le papier ça va mais quand nous les gens nous racontent non ça va pas. »*

Émilie : « *Et est-ce que c'est pas les jeunes en camion qui du coup subissent ça ?* »

Ninon : « *Ah si, moi je pense parce que moi, dans la ville de Z, et les gens m'ont raconté et je l'ai vu. Le matin t'as des camions qui passent genre bétailière et puis comme dans les films mais je te jure que c'est vrai, je l'ai vu et les gens me l'ont dit : toi, toi je te prends, et ils s'en vont avec. »*

Émilie : « *Ah bon ?* »

Ninon : « *Ah bah, oui. Et après, alors comment ils les déclarent, moi j'en sais rien. Mais oui, oui oui, y a des prestataires qui fonctionnent encore comme ça, je te promets que c'est vrai. »*

Émilie : « *Ça fait un peu esclavagiste ça non ?* »

Ninon : « *Bah oui mais tu sais, tout ceux qui sont en situation irrégulière au village Z, y en a quand même pas mal ! Et ils travaillent. Moi j'en ai vu et ils travaillent. Alors, ils en déclarent quelques-uns et si y a pas de contrôle, bah ça va. Y a pas un contrôleur derrière chaque rang de vigne. Après le château, enfin le donneur d'ordre, il se doit de vérifier que tout le monde soit déclaré. »*

En effet, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce chapitre, on observe dans le secteur viticole une disparition progressive des entreprises « familiales » paternalistes au profit d'entreprises viticoles globalisées et mondialisées. Par exemple, « *autour des années 2010, les milliardaires chinois s'intéressent de très près au Bordelais. Depuis, plus de 120 châteaux de la région sur 8000 ont été rachetés par les Chinois* » (Delaporte, 2018, p.124). Pour autant, les grands propriétaires savent vanter l'amour du terroir et l'importance de la transmission de la terre. « *Une mythologie ressassée dans leur communication qui permet de mieux comprendre*

le fonctionnement de ces territoires. Sur leurs sites internet, ils déroulent l'histoire d'une lignée attachée à la vigne. Et plus elle remonte loin dans le temps, plus elle est un gage de pureté du vin produit. Manière subtile d'entretenir l'aura des grands vignobles pour justifier la vente de bouteilles à des prix mirobolants » (Delaporte, 2018, p.89).

Ce phénomène structurel lié à la mondialisation du vin n'est pas sans accentuer le développement de prestataires de services qui vont être chargés de recruter les saisonniers pour les châteaux, comme nous l'avons abordé quelques lignes plus haut. Pour autant, Ninon nous expliquait que certains châteaux souhaiteraient faire des aménagements pour l'accueil des saisonniers sur leurs exploitations mais se trouvaient limités dans leurs démarches par des réglementations administratives sur l'hébergement des salariés agricoles. Elle partage avec nous cette tension en continuant l'entretien :

Émilie : « Après, est-ce que tu penses que ça va s'améliorer l'accueil des saisonniers nomades ? »

Ninon : « Bah à un moment y avait eu la question de mettre à disposition des terrains sauf qu'en fait, moi j'ai un ami tu vois qui est quand même très social et qui est directeur technique d'un très grand château mais qui disait qu'il était un peu écœuré quand même. Parce que lui il était quand même prêt à ouvrir une aile ou même des endroits où il y a une grange qui peut être réhabilitée où il aurait mis des salles de bain et des toilettes à disposition mais après faut un certain nombre de toilettes, un certain nombre de salles de bain. Maintenant, les grands open space, c'est pas possible, il faut fermer... Mais, en fait, après y a tellement de contraintes que finalement, il me disait que tu laisses tomber parce que tu veux pas forcément investir. Parce qu'au final, les saisonniers, ils ne demandent pas tout ça. Ils demandent juste un lieu où ils peuvent poser leur camion, avoir des toilettes, une salle de bain, des machins des trucs mais pas forcément quelque chose de très structuré. C'est un peu cette dichotomie entre ce qu'ils voudraient faire et après le contrôle de, est-ce que vous avez bien fait les choses correctement. Et ça, je pense que ça en refroidit quelques-uns, tu vois. »

Émilie : « Oui parce que, eux, ils demandent pas grand-chose mais t'as l'impression que c'est le cadre législatif qui t'empêche de faire le pas grand-chose quoi. »

Ninon : « Oui oui oui oui. Et donc, certains directeurs techniques disant et en plus, on va être accusés d'utiliser de la main-d'œuvre bon marché qu'on parque dans des endroits, enfin voilà en fait tu vois, y a ça. Alors y en a qui font, soyons clairs, mais y a aussi tous ceux qui sont pas dans cette logique et qui se retrouvent confrontés à ce carcan légal. Donc les quelques châteaux que je connais auraient été prêts à le faire sauf que voilà... Donc en fait c'est ça le paradoxe parce que je pense qu'il y a des gens

qui seraient prêts à vivre dans des conditions... bon ok, mais qui sont quand même décentes mais qui ne l'est pas au regard de la loi enfin pas totalement en tout cas. »

Nous ne sommes pas ici pour juger qui des châteaux ou de l'administration a raison en ce qui concerne le « problème de l'hébergement des saisonniers » et ce n'est pas le sujet de notre travail. Pour autant ce que nous relevons, c'est que ce « problème » tel qu'il est vu par les acteurs locaux relève davantage d'un conflit économique et social ancien entre administrations publiques et châteaux viticoles sur le territoire et le cas des saisonniers nomades vient mettre en exergue ce conflit.

Toutefois, comme nous l'avons dit, ces nomades offrent une flexibilité de main-d'œuvre propice au rayonnement de l'économie viticole mais leur mode de vie devient fortement stigmatisé du fait qu'il ne soit pas toujours protégé par les employeurs ou les politiques publiques locales. Pourtant, comme nous l'avons indiqué dans notre article publié en 2023, en mai 2022, la préfecture de la Gironde a fait signer une charte d'engagement¹⁵ pour les entreprises de travaux agricoles recrutant des saisonniers afin de déployer des bonnes pratiques d'accueil de ces travailleurs sur le territoire. Malgré tout, il s'est avéré que certains propriétaires viticoles ne puissent pas mettre en œuvre les mesures proposées dans la charte et ont donc renoncé à accueillir des saisonniers nomades sur leurs exploitations en septembre et octobre 2022, mettant de l'avant que le COVID avait déjà complexifié l'accueil des travailleurs sur les propriétés viticoles, du fait des règles sanitaires mises en place par le Ministère du Travail, du Plein Emploi et de l'Insertion¹⁶. Ainsi, le conflit entre acteurs publics (État et collectivités territoriales) et acteurs privés (les entreprises viticoles), se renvoyant la balle sur la responsabilité de l'accueil de cette population sur le territoire est venu renforcer le caractère déviant du mode de vie de ces jeunes saisonniers.

Pour autant, comme nous l'indiquions dans notre article, il nous semble qu'envisager ces jeunes comme des victimes d'une désorganisation sociale n'est peut-être pas l'unique voie pour entrevoir une perspective de changement, puisque ces saisonniers nomades sont aussi des acteurs. En effet, une fenêtre semble s'ouvrir par le biais des préoccupations environnementales réunissant les jeunes nomades et des volontés politiques territorialisées, européennes et même mondiales. Dans la sphère publique, les préoccupations écologiques et de démocratie participative peuvent laisser à penser que l'habitat mobile peut être une solution d'habitat

¹⁵<https://www.gironde.gouv.fr/contenu/telechargement/61115/407870/file/Signature%20charte%20d'engagement%20viticulture%20-%2011%20mai%202022.pdf>

¹⁶ <https://travail-emploi.gouv.fr/IMG/pdf/protocole-nationale-sante-securite-en-entreprise.pdf>

économique dans un contexte où la crise économique actuelle offre un terrain propice aux initiatives environnementales. Il convient donc d'envisager le mode de vie de ces jeunes comme une alternative et non comme un « problème » afin de redonner du pouvoir d'agir à ces jeunes et de reconnaître leur place et leur utilité dans la structure sociale.

Enfin, en revenant sur l'action de ces jeunes, il convient d'observer que malgré ces enjeux économiques et politiques auxquels sont soumis les saisonniers nomades, ces travailleurs de la vigne reviennent dans le Médoc pour y faire les saisons. Nous pouvons donc nous interroger sur ce qui les amènent à revenir d'une année sur l'autre malgré les conditions d'accueil limitées proposées par les entreprises viticoles. Nous avons tenté d'y répondre dans la sous-partie suivante.

4. Le Médoc comme espace symbolique pour les saisonniers nomades

Dans cette sous-partie, nous allons nous intéresser à la dimension symbolique liant les saisonniers nomades à l'espace rural du Médoc pour tenter de comprendre pourquoi ils y reviennent malgré des conditions d'accueil parfois à la limite de la légalité sur ce territoire. En effet, dans un contexte de crise normative, l'appréhension symbolique de l'espace représente *« un point d'appui psychosocial fondamental de la structuration identitaire, car c'est par l'appropriation des lieux (si elle perdure dans le temps) que l'individu peut accomplir et stabiliser un processus d'identification, l'espace représentant le foyer de toutes les expériences possibles »* (Parazelli, 2002, p.141). Afin d'appréhender l'espace dans sa dimension géosociale, nous nous sommes intéressés à l'anthropologie des relations en réfléchissant aux interactions entre humains et non-humains (Descola, 2021). Le non-humain étant représenté par les animaux, les végétaux mais aussi l'histoire du bâti. Un territoire n'est pas une portion d'espace mais un type de relation à la terre et il en existe de très nombreuses sortes. La capacité d'identification à des lieux qu'on peut reconnaître sans les nommer, c'est aussi ça qui fait territoire (*ibid.*). *« Du corps au territoire, du territoire au corps, c'est toute une conception du lieu anthropologique qui s'affirme : du lieu où tentent de se mettre en place les repères de l'identité, de la relation et de l'histoire »* (Augé, 1994, p.162).

En ce qui concerne cette question de rapport à l'espace pour les jeunes que nous avons rencontrés, nous pouvons nous demander quelle est leur représentation du monde rural ? Qu'est-ce que leur apporte cet espace ?

Les jeunes saisonniers opposent souvent le monde rural au monde plus urbain qu'ils se représentent comme un monde où les individus vivent à un rythme effréné où ils n'ont pas le temps de profiter réellement de la vie, où ils sont enfermés dans des petits appartements les uns sur les autres. Il est à noter que la majorité des jeunes que nous avons rencontrés sont issus du milieu rural et pour eux, il y a une vraie volonté de vivre en proximité avec la nature. Cela fait aussi partie de la culture alternative au même titre que certains de leurs prédécesseurs comme les hippies, ou les Traveller's par exemple. Ils sont à la recherche de « beaux paysages » qui vont leur donner aussi une sensation de liberté et de plénitude. Ils expliquent que le monde rural leur offre cet espace mais aussi un espace de connexion avec eux-mêmes où ils peuvent se construire dans une temporalité qui leur appartient. Je me souviens notamment de Rémi saisonnier nomade âgé de 26 ans qui m'avait dit : « *Tu manges quand tu as faim et tu te baigne quand tu veux te baigner, tu te laves quand tu veux te laver. Si t'as envie de rester des heures assis sous un arbre, tu le fais.* ». Ces extraits d'entretiens montrent symboliquement comment les jeunes se représentent le monde de la ville et le monde de la ruralité :

« J'ai choisi de faire les saisons parce que tu es dans la nature, tu es avec une communauté et je n'aime pas habiter dans les grandes villes. Je préfère les campagnes » (Solange, saisonnière nomade âgée de 30 ans).

« C'est pour ça que j'aime aussi la France, parce qu'il y a des villages qui sont pas très grands et qui sont plus verts que l'Espagne. Mais des villes plus grandes comme Paris, Madrid, j'aime pas. Non non non non non » (Louis, saisonnier nomade âgé de 27 ans).

« C'est vrai que vivre en ville, j'ai du mal maintenant. C'est vrai que pour avoir voyagé et tout, moi, faut que je sois à la plage, j'aime bien des beaux paysages. La ville, c'est un peu oppressant » (Julien, saisonnier nomade âgé de 25 ans).

« Et d'ailleurs, en tant que citadin endurci par mon vécu, c'est d'autant plus agréable pour moi de me rendre compte que vivre dans un calme et avec beaucoup moins d'agitation et de personnes, c'est génial [...] Tandis que avant c'était le brouhaha de la ville où on pense toujours à ailleurs, où on pense toujours à plus tard, ou on pense toujours à avant et voilà on planifie, on est dans la planification, chiant quoi » (Stéphane, saisonnier nomade âgé de 26 ans).

« Mais même en France, c'est pareil. T'as aussi des petits villageois qui disent non, mais c'est notre petit village (prend un air ronchon), mais t'en as aussi des petits villages où c'est super ouvert, super hippie. Et puis t'as les grosses villes où tout le monde s'en fout de tout le monde et puis t'as pas le temps. Et moi, j'ai cette sensation de dès que j'arrive en ville, je suis énervée. Des fois, je peux être très très bien, mais dès que je suis en ville, la circulation, les gens qui marchent, le bruit, tout ce brouhaha, toute cette énergie concentrée dans un petit endroit comme si heu... Tu vois, pour moi, on est tous connectés. On ressent les choses. Quelqu'un qui va être triste, tu vas être triste, même si tu connais pas. Quelqu'un qui va être content, il va t'enjailler dans son truc, tu vas être content. Et du coup, je sais pas, peut-être le trop plein d'énergie. Du coup, dès que je suis en ville... Tu sais, j'ai bossé sur Paris pendant deux ans aussi et puis ça me faisait péter un bouillard, surtout la voiture. Je me suis jamais vu autant péter un plomb en bagnole. Mais vraiment, je pétais un plomb à taper sur le volant et tout, mais putain de ta mère, tu vas avancer ou quoi ? Enfin des trucs tu te dis whahou alors que de base, t'es pas comme ça mais juste t'es dans ta bagnole, ça avance pas, t'es agacée. Mais juste là, être dans des endroits trop concentrés, c'est trop. Et dès que je suis dans des endroits plus tranquilles, ça se calme et tout » (Roseline, saisonnière nomade âgée de 35 ans).

Partant de ces représentations, nous avons également fait appel à la théorie des symboles, puisqu'elle « apporte une place importante aux aspects biologiques de l'existence humaine » (Elias, 2015, p.20). Les êtres humains s'inscrivent dans les quatre dimensions de l'espace-temps (une représentation mathématique de l'espace et du temps, « x », « y » et « z » pour l'espace et « t » pour le temps), mais ils évoluent aussi dans une cinquième dimension, celle des symboles.

Le mot « symbole » vient du grec *to symbolon* qui signifie un objet de reconnaissance qui est coupé en deux parties, ce qui permet à des messagers, à des porteurs de se reconnaître en les emboitant. Il désigne également le signal, l'indice, le signe. « Ainsi, les premiers sens de « symbole » peuvent-ils être circonscrits dans la sphère de la reconnaissance, le symbole témoignant la qualité du porteur » (Decharneux et Nefontaine, 1998, p.19). L'élaboration de la pensée symbolique occidentale s'est inscrite dans deux voies fondamentales. La première est la voie mythique, allégorique et exégétique qui relève le plus souvent du rapport à l'invisible. La seconde voie, plus rationnelle, relève de l'analyse du langage (mots, signes, analogie et métaphore). Le symbole est donc inscrit au cœur de la rationalité (*ibid.*, p.69). D'un point de vue sociologique, Émile Durkheim a lui-même indiqué dans son ouvrage sur les formes élémentaires de la vie religieuse (1912) que la société était à l'origine des religions et des

symboles et que c'est grâce aux symboles que la vie sociale fonctionne. Dans cette continuité, il semble erroné pour Baudouin Decharneux et Luc Nefontaine (1998) de maintenir une opposition radicale entre les points de vue exégétique et rationnel du symbole du fait que, pour les pythagoriciens, « *les nombres et leurs rapports sont reconnus comme des principes régissant des relations invisibles sans cesse à l'œuvre dans le cosmos* » dans une volonté des lois cosmiques, de la physique et des lois psychiques. « *Qu'il s'agisse de la symbolique langagière et logique, le postulat d'une unité (hénologie) liant ces champs de la connaissance, ne cessera de traverser la pensée occidentale. Cette tension, qu'elle s'exprime en termes de mythos et logos, foi et raison, exégèse religieuse et pensée discursive, traverse ces pensées comme un fil conducteur invisible et sous-tend toute théorie du symbole* » (ibid., p.69). Si l'on suit ce raisonnement, ces derniers représentent donc des outils de communication et d'identification langagiers ou non. De plus, dans la pensée de Georg Simmel, « *Un autre moyen pour l'unité sociale de s'objectiver est de s'incorporer dans des objets impersonnels qui la symbolisent. Le rôle de ces symboles est surtout considérable quand, outre leur sens figuré, ils possèdent encore une valeur intrinsèque, qui leur permet de servir, en quelque sorte, de centre de ralliement aux intérêts matériels des individus* » (Simmel, 1896, p.81).

Le Médoc représente une terre de symboles significatifs (Mead et Perreau, 2012) forte en identification à la culture alternative pour les saisonniers nomades. Il s'agit même, pour cette terre, d'être matérialisée comme le lieu fixe contribuant à l'unité du groupe, une forme de « *fixité dans l'espace* » (Simmel, 1999, p.678). L'espace représente alors ce que Michel Parazelli (2002) qualifie « d'espace comme ressource d'interaction ».

Afin de mieux comprendre en quoi exercer des activités saisonnières dans le Médoc représente un symbole significatif pour les jeunes nomades, nous nous sommes intéressés à la dimension ontologique du totémisme explicité par Philippe Descola dans son ouvrage *Par-delà la nature et la culture* (2005) et cette notion semble ouvrir une porte conceptuelle intéressante pour analyser le rapport symbolique des saisonniers nomades au territoire du Médoc en nous penchant sur le côté le plus « mystique » du symbole tout en ne perdant pas de vue notre intérêt pour l'approche langagière. En effet, « *se placer à un niveau ontologique, c'est suspendre les critères de la nature et de la culture pour observer l'ensemble des êtres hybrides qui apparaissent dans la perception, sans préjuger par avance de leur degré de réalité* » (Keck, 2006, p. 34). En ce sens, « *le totémisme rassemble les intentionnalités et les corporéités dans un ancêtre collectif commun* ». À en croire les propos recueillis auprès des saisonniers nomades Apolline et Luc, le Médoc pourrait alors représenter, non pas forcément un « être hybride » mais un « espace totem » où la nature et la culture seraient en continuité et viendraient ainsi

renforcer la dimension environnementale du mode de vie, forte en identification dans la culture alternative :

Apolline : « *(Dans le Médoc), il y a aussi beaucoup de symbolologie autour des châteaux, des Rothschild, de Pauillac, château Latour qui sont des personnes qui ont beaucoup d'argent et elles sont toutes ici. Il y a beaucoup de symbolologie. »*

Émilie : « *De la symbolologie, c'est-à-dire ? »*

Apolline : « *Tu connais les Rothschild, tu sais que c'est les personnes les plus riches dans le monde. C'est une énergie particulière. Même géographiquement, le Médoc, c'est un triangle, c'est comme un peu fermé avec la mer, la rivière. Il y a beaucoup de consanguinité ici. Ça fait beaucoup d'années que je viens ici... Le ciel, c'est joli ici, les places, c'est très joli. Après, il y a beaucoup de vignes mais bon, je pense que c'est vraiment une jolie place. »*

Luc : « *C'est un peu magique. Et quand tu parles aux personnes dans les saisonniers, tout le monde connaît le Médoc. C'est comme un point en commun. »*

Apolline : « *Oui. Toutes les personnes saisonnières connaissent le Médoc. »*

En effet, les saisonniers nomades prônent un modèle de société avec des liens plus forts entre les humains, plus de solidarité, mais aussi une proximité avec la nature en assumant une conscience écologique et environnementale, ce qui justifierait également leur attrait pour les emplois saisonniers agricoles. Dans leurs travaux, Marc Boutet, Ghislain Samson et Julie Myre Bisailon (2009) se sont appuyés sur un cadre théorique lié à la relation entre l'être humain et la nature pour montrer que l'être humain pourrait développer une posture éthique face à la nature en se positionnant comme travailleur utilisateur d'espaces naturels et non comme un propriétaire doté de droits exclusifs et absolus sur ses terres. Ainsi, il se sentirait plus en relation avec son environnement naturel. Cela impliquerait donc une relation de solidarité avec les autres êtres vivants « *par laquelle l'être humain se sent non pas maître et possesseur du monde, mais plutôt participant d'une biosphère* ».

À notre époque, où l'on entend parler dans les débats actuels, de l'âge de l'anthropocène (Hétier, 2020 ; Crenn et al, 2021), cette relation entre l'être humain et la nature serait également de l'ordre de la responsabilité « *envers le maintien des systèmes de vie* ». Cette conscience environnementale pourrait relever d'une éthique de la responsabilité, telle que définie par Max Weber. Il s'agirait d'une rationalité téléologique par rapport à une fin (protéger l'environnement) tout en faisant attention aux moyens (économies d'eau, tri des déchets, récupération de vêtements et de denrées alimentaires), d'arriver à cette fin (Hottois, 1996).

Roseline, saisonnière nomade âgée de 35 ans, a mis de l'avant dans un entretien que le lien qu'elle entretenait avec la terre répondait à un besoin d'être autonome :

« Après moi, je vois, je suis plus proche de la terre que Basile, tu vois, je suis plus écolo, je fais plus attention, quand même, je pense. Mais ouais, c'est vraiment dans le but après d'avoir un lieu alternatif où tu as plein de connaissances, tu sais travailler la terre, tu sais ce qu'il faut faire, et puis être complètement autonome... Bah justement, le fait de vivre comme ça, c'est aussi la terre qui nous accueille, tu vois. »

Travailler dans les vignes permettrait donc aux saisonniers nomades d'acquérir des compétences propres au travail de la terre. Ils pourront ainsi transférer ces compétences dans des projets à leur image avec plus de respect entre la terre et les êtres humains. Quant au Médoc, il s'agirait d'un espace totem, un espace de retrouvailles pour les saisonniers nomades, donc un espace de grande portée interactionnelle comme un rassemblement d'une tribu autour d'un feu. En effet, comme l'ont indiqué Apolline et Luc en introduction de ce chapitre, le Médoc est bien connu des jeunes saisonniers et les vendanges sont aussi des moments où ils se retrouvent et partagent des moments conviviaux. Cet extrait de la transcription du focus groupe que nous avons réalisé avec les saisonniers nomades travaillant pour un château viticole illustre ce phénomène de retrouvailles autour de ce territoire.

Émilie : *« Vous venez tous les ans ici ? »*

Valentin : *« Bah là dans le Médoc, moi depuis 2010. Sinon, ici, ça fait 3 ans. »*

Mathilde : *« Moi, ça fait 6 ou 7 ans, j'ai arrêté de compter. »*

Émilie : *« Donc, en fait, vous vous retrouvez tous les ans avec le même groupe ? »*

Mathilde : *« Bah ouais, y a des têtes d'affiche. Lui c'est une tête d'affiche, clairement. »*

Valentin : *« C'est vrai. Mais je pense qu'en plus, on est nombreux à s'être rencontrés au village de W. C'est W en fait le commun du petit groupe parce qu'on n'était même pas tous dans le même château au début. Y en avait à Batignolles, y en avait à Clémenceau, y en avait à... »*

Mathilde : *« Bah, on faisait les vendanges, quoi. »*

Valentin : *« Et fut un temps, y avait un terrain ouvert aussi, alors tous ceux qui n'étaient pas logés, on pouvait se croiser là-bas. »*

Ce que nous avons observé avec Apolline et Luc dans le groupe forêt et chez ce groupe rencontré dans un château nous amène à penser qu'il y aurait aussi un fort sentiment d'attachement affectif au territoire du Médoc du fait que les saisonniers nomades y font souvent leurs premières expériences d'emploi saisonnier viticole et qu'ils réitèrent l'expérience pour retrouver d'autres jeunes qu'ils ne voient pas forcément en dehors des vendanges du fait de la mobilité de leur mode de vie.

Le Médoc recouvrerait donc un caractère de fixité des relations dans l'espace et dans le temps. Si l'on devait décrypter ce qui fait « symbologie » et les liens qu'entretiennent les saisonniers nomades avec le Médoc, on pourrait dire que le fait d'être saisonnier viticole sur ce territoire contribue au langage commun du groupe. Le langage est au cœur de tout débat sur l'identité (Strauss, 1992). Or, le langage est étudié par le biais du symbole. En effet, faire les vendanges dans le Médoc est un symbole contribuant à la construction d'une communauté chez les saisonniers nomades. Même s'ils ne sont pas français, ni de la région, les entretiens que nous avons menés avec eux ont montré qu'ils connaissent les particularités de cette terre dans des termes géographiques et démographiques.

Céline Travési (2020), dans ses travaux anthropologiques portant sur les Aborigènes Bardi en Australie, montre que les savoirs et apprentissages des techniques liés à l'environnement maritime participent de la relation entre la terre et les êtres y habitant, impliquant des responsabilités vis-à-vis de la nature. Nous pensons qu'il en va de même pour les saisonniers nomades. Les savoirs liés au travail de la terre et des vignes contribuent à l'intériorisation de l'autonomie et de la réciprocité indispensables pour la formation des identités individuelles et collectives (*ibid.*).

Conclusion :

Ce chapitre nous a permis de revenir sur l'histoire et les transformations socioéconomiques des espaces ruraux, de l'agriculture et de la viticulture afin de mieux comprendre dans quelle réalité les jeunes nomades que nous avons rencontrés exercent leurs activités saisonnières agricoles. Nous avons pu saisir que les espaces ruraux ne représentent pas des espaces homogènes en déclin, mais sont plutôt des espaces en mutation où chaque individu va vivre sa propre expérience et sa relation au territoire (Dardel, 1952, Paquot, 2011).

Nous nous sommes aussi employés à décrire le territoire du Médoc dans sa singularité géographique et son histoire socioéconomique afin de mieux comprendre à quels enjeux se soumettent les saisonniers nomades lorsqu'ils viennent travailler dans cet espace. Malgré la

difficulté du travail, la pauvreté du salaire et l'exposition aux pesticides, nous avons montré que les saisonniers nomades réitèrent leurs expériences professionnelles sur ce territoire du fait qu'il représente une terre symbolique propice aux interactions entre nomades. Nous avons observé que le Médoc représente un caractère de fixité dans l'espace pour les jeunes saisonniers. C'est un lieu de rencontre fort en appartenance communautaire et en symboles significatifs. Ainsi, l'espace rural du Médoc possède une qualité sociosymbolique d'attractivité pour les jeunes saisonniers nomades en quête d'identification sociale, et ce, malgré la pénibilité des emplois et des conditions d'accueil précaires. Nous avons donc, dans ce chapitre, commencé à répondre en partie à la problématique posée dans cette thèse. Nous poursuivrons notre cheminement sur les dynamiques des parcours, des ancrages et des empreintes expérimentées par les saisonniers nomades dans leur mobilité.

CHAPITRE 5

PARCOURS, ANCRAGES ET EMPEINTES

Vivre dans son camion et circuler au gré des emplois saisonniers est un mode de vie alternatif qui se déploie particulièrement dans les espaces ruraux agricoles/viticoles. Dans le Médoc, ces saisonniers nomades sont présents pour travailler dans les propriétés viticoles locales, mais leur présence dans les villages et plus particulièrement dans l'espace public peut parfois être assimilée à une désorganisation sociale du fait que les employeurs ne proposent pas toujours des aires de stationnement pour ces nomades. Ces derniers doivent donc faire avec les contraintes et les aménités des lieux. Comme nous l'avons déjà montré dans la partie précédente, ils sont fréquemment considérés comme des « hôtes de passage » qui perturbent l'ordre public du fait de leur apparence et de leur mode de vie qui s'écartent de la norme. Ils peuvent être assimilés à des marginaux, des déviants. La question se pose alors de savoir comment s'ancrer et se sentir appartenir à un territoire, pour ces saisonniers nomades, quand les conditions matérielles d'accueil ne sont pas remplies et viennent remettre en question le fait d'habiter les lieux.

En nous inspirant des travaux de Céline Bergeon (2017) et de Basile Michel (2022), nous proposons d'analyser l'attachement aux lieux et aux territoires des saisonniers nomades dans un triptyque parcours, ancrages et empreintes construit autour des habitudes de circulation, des attaches territoriales et des effets de leur présence et de leurs actions sur les dynamiques locales.

En effet, les déplacements des individus nécessitent une analyse combinée de facteurs explicatifs de la mobilité et de l'immobilité (Bergeon, 2017). Cette posture scientifique permet de porter un autre regard sur les saisonniers nomades en prenant en considération « *leurs capacités à habiter et à parcourir les territoires* » (Bergeon, 2017, p.70). Comme nous l'avons déjà dit, nous avons dans un précédent article analysé les dimensions sociales, économiques, environnementales et artistiques de l'habiter (Auger, 2023b). Nous tentions de comprendre ce que signifiait l'habiter en camion pour ces jeunes.

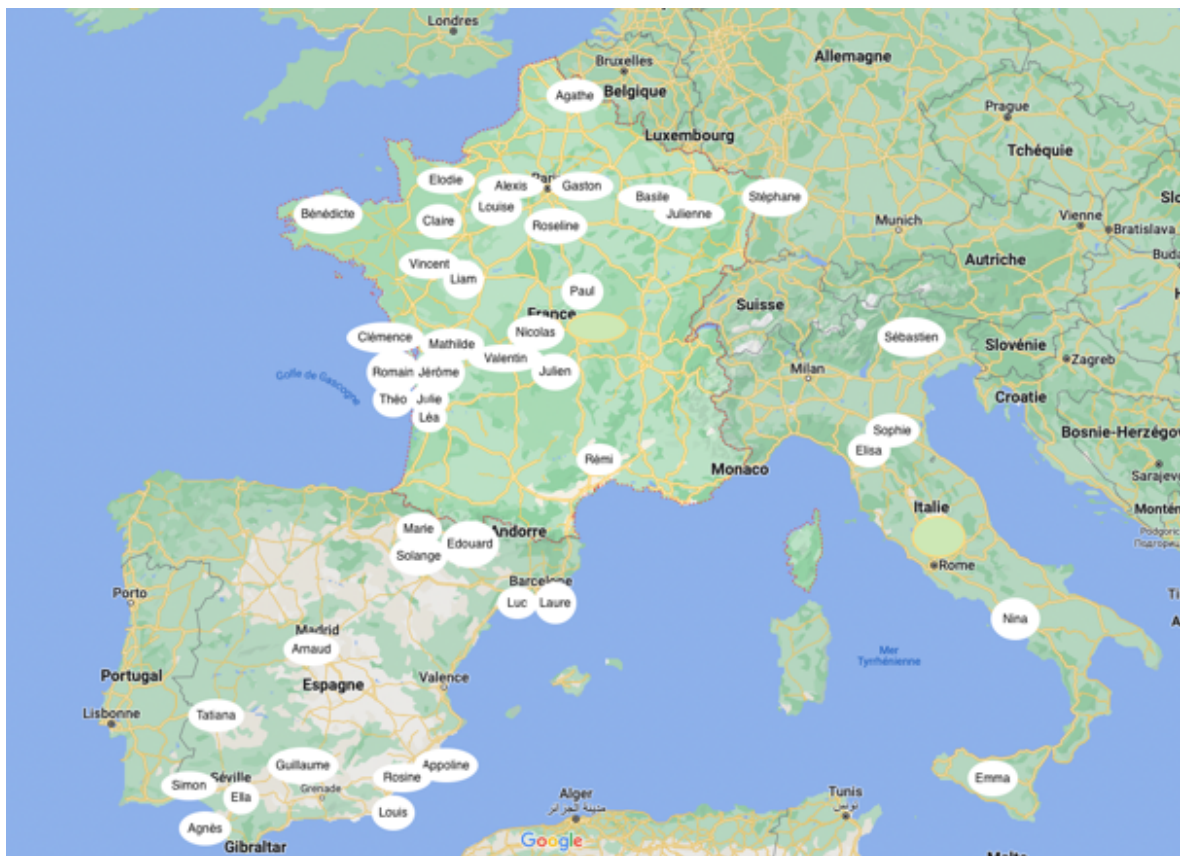
Ici, nous souhaiterions étudier, à différentes échelles, les dynamiques spatio-temporelles de ces nomades autour des parcours, ancrages et empreintes afin de mieux comprendre les réalités sociales qui composent leurs expériences de vie mobile. En effet, « *le temps du trajet est un temps pour soi, un temps privilégié où il est possible d'organiser son monde intérieur et extérieur à sa façon. Les parcours quotidiens sont ainsi émaillés de seuils qui définissent des états d'être, des manières de se sentir et de se situer dans sa temporalité.* » (Marchal, 2022b, p.191). Les échelles de lecture que nous souhaiterions utiliser pour comprendre les processus en jeu sont au nombre de trois : le parcours, le village et l'espace de stationnement. Céline Bergeon (2017) associe cette forme de stratification à une « signature géographique » pour les gens du voyage qu'elle étudie, car cette signature permet de décrypter les « traces de l'habiter » et les stratégies mises en place par les individus pour « *pallier une carence d'hospitalité et continuer de stationner dans des lieux signifiants pour les personnes concernées* » (*ibid.*, p.73).

1. Parcours et habitudes de circulation

La notion de parcours est souvent utilisée comme un allant de soi, alors qu'elle est de nature polysémique (Santelli, 2019, Bouquet et Dubéchet, 2017). En effet, le parcours est à la fois un concept heuristique et réflexif dans la recherche (par exemple : les parcours biographiques), une notion performative en politique et relève de l'expertise et de la politique gestionnaire (De Gaulejac et al, 2008), il prend une dimension importante dans la formation et peut aussi indiquer une pratique opérationnelle en insertion, en santé et en action sociale (Bouquet et Dubéchet, 2017). Ici, nous envisageons la notion de parcours d'un point de vue sociologique, dans sa triple dimension : dynamique, temporelle, interactive (Santelli, 2019), et, d'un point de vue géographique en utilisant la cartographie des parcours comme support d'analyse.

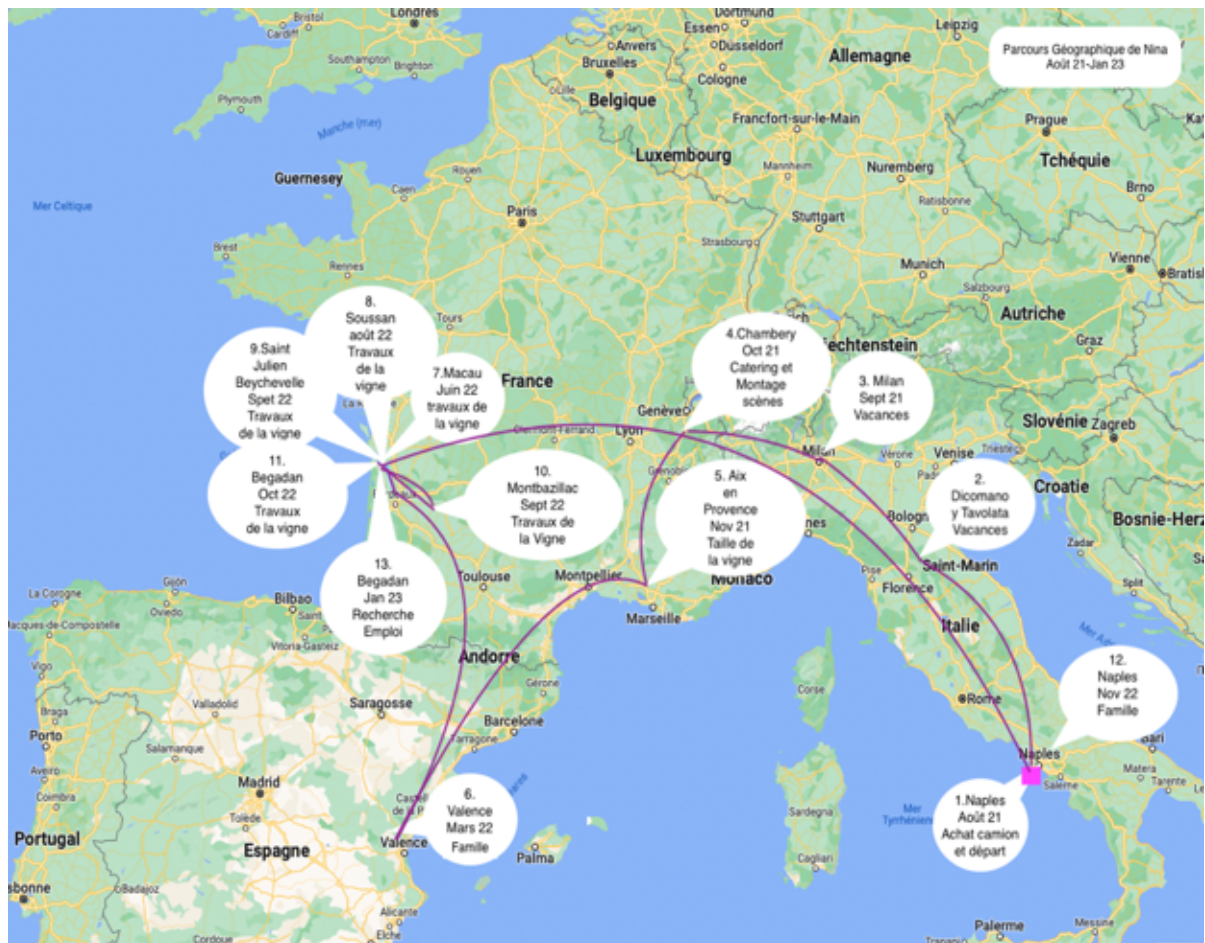
Dans le cadre de notre recherche, les saisonniers que nous avons rencontrés étaient originaires de France, d'Espagne et d'Italie. La carte ci-jointe illustre la diversité des origines géographiques de ces jeunes :

Carte n°8 : Origines géographiques des jeunes saisonniers nomades de notre enquête



Pour croiser les parcours et les habitudes de circulation des saisonniers nomades, nous nous sommes appuyés sur des entretiens biographiques, mais aussi sur des cartes géographiques que nous avons réalisées avec les jeunes qui le souhaitaient. Il s'agissait de cartes vierges que nous complétions avec les saisonniers nomades, puis nous la reproduisions grâce au logiciel Aperçu et nous la remettons ensuite au participant. La carte qui suit en est un exemple :

Carte n°9 : Parcours géographique de Nina



Ce support avait une double visée. Il permettait, d'une part, de cartographier les parcours géographiques des participants et, d'autre part, de mettre en mots ou en maux les parcours, les motifs de fréquentation des lieux, les représentations, les attaches et les logiques de mobilité.

Nous nous sommes rendus compte que les parcours étaient singuliers et relevaient des repères sociaux ou économiques propres à chacun des jeunes rencontrés. Pourtant, ces parcours relevaient tous de stratégies spatiales, de « comportements circulatoires », de « territoires circulatoires » pour reprendre les propos d'Alain Tarrus (2013).

Dans nos sociétés contemporaines où les individus sont de plus en plus mobiles, Mathis Stock (2006) parle de « l'habiter poly-topique » dans le sens où les individus chercheraient une adéquation entre lieu et pratique. « *Cela signifie que pour chaque projet, pour chaque tranche de vie, les individus tendent à choisir le lieu adéquat par l'adoption de stratégies migratoires ou circulatoires* » (*ibid.*, p.9).

Quatre logiques de déplacement ont pu être identifiées chez les saisonniers nomades : l'attrait de l'emploi saisonnier, rendre visite à la famille/amis, les vacances/découverte de nouvelles contrées, les festivals/spectacles de rue. Sachant que ces logiques pouvaient parfois se combiner. C'était par exemple le cas de Julie, saisonnière nomade âgée de 23 ans, qui venait faire les vendanges dans le Médoc et comme sa famille était du coin, elle en profitait pour leur rendre visite.

Tout comme l'avait remarqué Céline Bergeon (2017) chez les gens du voyage, nous avons pu observer chez les saisonniers nomades que le travail « *répondait à des stratégies bien identifiées afin de tirer un profit maximal* ». En effet, ils se saisissaient fréquemment d'opportunités ponctuelles où une main-d'œuvre supplémentaire agricole était nécessaire, comme pour les piments dans le sud-ouest, les kiwis à Peyrehorade ou les vendanges en champagne, dans le Sauternais ou le Médoc par exemple. Cet extrait de notes de terrain illustre la connaissance des saisonniers sur les besoins de main-d'œuvre agricole dans le sud-ouest de la France :

Et du coup, je demandais à Rémi et Sébastien ce qu'ils allaient faire après. Donc, ils me disaient qu'ils allaient terminer vendredi les vendanges pour le château dans le Médoc et qu'avec Agathe, ils iraient peut-être faire les piments au Pays basque, mais que ce n'était pas sûr parce que les récoltes étaient plus tôt que prévu, donc quand ils allaient arriver, ça allait être fini. Ils pensaient donc aller directement aux kiwis à Peyrehorade en précisant : « *ah oui, c'est vrai que les kiwis, c'est son truc à Tatiana !* ».

On observait parfois une logique économique de profit et de rentabilité derrière les choix des emplois agricoles sélectionnés par les saisonniers. C'est ce que nous a expliqué Vincent, saisonnier nomade âgé de 28 ans :

« Ici, ce qu'il y a avec le Médoc, c'est que c'est des gros châteaux. C'est des grosses boîtes où t'es sûr à peu près de bosser en continu avec un salaire correct. Là, on a des avantages niveau nourriture tout ça, c'est vrai que le matin, le midi et le soir, y a la bouffe pratiquement, donc finalement, après, tu sélectionnes petit à petit. Parce que finalement, avec les saisons, plus tu bouges, plus tu rencontres les bons plans ».

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, ces périodes de vendanges représentent chez les saisonniers, des moments intenses d'échanges, de solidarité, de retrouvailles avec leurs amis. Elles s'inscrivent dans le temps long et dans un phénomène de répétition. C'est ce que

nous a fait comprendre Apolline, saisonnière nomade âgée de 36 ans, lorsque nous l'avons rencontrée :

« Ça c'est commun entre beaucoup de nous (les saisonniers nomades). C'est comme wouah, le Médoc, j'arrête, je vais aller à une autre place l'année prochaine, et, nous sommes ici une autre fois. Je suis déjà habituée. En rigolant entre nous, on dit que c'est pour parler le Médocain. Mais si je te parle de moi, c'est parce qu'il y a beaucoup de choses que j'ai vécues ici, des choses jolies, des choses pas jolies, beaucoup d'histoires, beaucoup de personnes que j'aime retrouver ».

La répétition et la fréquentation des lieux montrent des attaches territoriales peu visibles, mais bien réelles. *« Ce n'est pas l'immobilité qui permet l'attachement (comme dans les acceptions anciennes de l'acte d'habiter), mais bien le réinvestissement régulier du lieu et des liens sociaux développés à l'échelle locale par cette « fidélité » au lieu »* (Bergeon, 2017, p.76). Avec ce phénomène de régularité, vient s'ajouter le temps passé dans chaque endroit. Certains saisonniers nomades peuvent parfois rester plusieurs mois dans un même lieu. *« Les habitudes de vie peuvent se déployer alors dans un espace connu, maîtrisé et signifiant au quotidien »* (ibid.).

Bien qu'il semble que le déplacement économique lié à l'emploi saisonnier soit prépondérant dans les parcours de ces jeunes, ils peuvent partager ce temps avec des mobilités liées aux festivals ou aux spectacles de rue, au temps des voyages et de visites à la famille. Le parcours géographique de Nina présenté plus haut illustre bien les différentes motivations de mobilités, partagées entre les mobilités professionnelles, les mobilités familiales et les mobilités liées aux vacances, à la découverte de nouvelles contrées, et ce, à une échelle européenne, donc plus globale.

Les mobilités liées aux festivals sont souvent mises de l'avant par les saisonniers que nous avons rencontrés et contribuent aussi à faire vivre la culture alternative. En effet, comme l'avait déjà observé Marcelo Frediani (2009) chez les Traveller's, les fêtes sont des moments de rencontre avec d'autres nomades et aussi des occasions de s'amuser, d'écouter de la musique techno, de consommer de l'alcool et d'autres drogues. Au-delà du côté festif, comme nous le verrons dans le chapitre suivant avec Emma, les manifestations comme les raves ou autres festivals sont aussi l'occasion de s'opposer à la norme en affirmant la possibilité de vivre autrement et d'exposer son mode de vie à un plus large public. *« D'un point de vue symbolique,*

les festivals représentent le temps idéalisé de la fête, supposé éternel dans la vie des nouveaux nomades » (ibid., p.185).

Mais il est important de signifier que ces festivals sont aussi l'occasion, comme nous l'avons vu dans la partie précédente, de faire fonctionner l'économie alternative des saisonniers nomades, comme nous l'explique Louis, saisonnier nomade âgé de 27 ans :

Louis : *« Avant ma décision, c'est que comme je faisais tout à la main, de façon artisanale, et j'ai vendu mes produits que j'ai faits à la main et après je suis venu ici. Et je mixe un peu aussi avec la musique et tout. J'ai des amis qui font un peu les festivals.*

Émilie : *Tu fais de la musique ?*

Louis : *Oui, je fais de la musique. Je mixe avec une table de mixage et mon ami qui fait les festivals, je peux aller là-bas et vendre mes produits... (Je dessine) sur le bois aussi avec la pyrographie. Je fais aussi sur des feuilles blanches avec de l'acrylique. Je fais aussi de la sculpture sur bois. Les dessins, c'est des formes géométriques de tout. Et je les expose partout, pas que dans les festivals, mais dans toutes les fêtes que l'on fait. Ou sinon, je les vends aussi sur la route. Par exemple, si je vais à Toulouse, si je m'arrête quelque part, je peux vendre mes créations. Si des gens me croisent, ils me disent ha, mais tu vis comme ça et je dis oui, je fabrique ça et je les vends, mais je ne dis pas de prix, je dis que tu peux me donner ce que tu veux. Je me mets dans la rue et je vends mes créations et les gens peuvent me donner ce qu'ils veulent. »*

Il est important de signifier que lorsque nous avons débuté notre enquête de terrain, les festivals n'avaient pas encore repris de leur activité, puisque nous étions en sortie de confinement. Pour autant, nous avons été témoins de fêtes qui avaient tout de même lieu dans une moindre mesure sur les campements et dans une plus grande envergure dans un des squats.

2. Le village : ancrage territorial et localisation choisie

Comme l'a montré Basile Michel (2022) dans ses travaux sur le territoire, l'art et la culture, le territoire représente un espace vécu et approprié par différents acteurs en interaction (habitants, travailleurs, entreprises, institutions, etc...). Au-delà de la question de la localisation territoriale, l'ancrage renvoie à la métaphore du bateau qui s'ancre dans un lieu pour éventuellement repartir par la suite. L'auteur fait référence à « l'ancrage-mouillage », jeter l'ancre/lever l'ancre. Cette métaphore est d'autant plus significative pour le territoire dans lequel nous observons les saisonniers nomades se mouvoir du fait que le Médoc soit

géographiquement entouré d'eau et qu'historiquement, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les villages situés le long de l'estuaire, ont servi d'escale pour les bateaux qui naviguaient sur le fleuve qui menait à Bordeaux. Ces villages ont donc fréquemment représenté des lieux de haltes pour les voyageurs et ils le sont encore aujourd'hui du fait de la forte activité saisonnière viticole côté estuaire et balnéaire côté océan.

Les entretiens que nous avons réalisés avec les saisonniers nomades montrent qu'ils connaissent l'offre et la demande d'emploi à l'échelle locale. Ils savent qu'en se rendant dans certains villages du Médoc, par exemple, ils ont de grandes chances de trouver un emploi saisonnier au vu de la forte activité viticole quasiment les douze mois de l'année sur le territoire. C'est ce que nous a expliqué Louis, saisonnier nomade âgé de 27 ans :

« Bah, la vigne peut te donner une continuité de travail. Tu peux faire une bonne saison et après ça sert pour le chômage. Tu fais pas 10 jours et après un mois sans travailler et après tu retravailles 10 jours. Pour moi, c'est vraiment que le travail, pour la vigne. Mais après, je viens ici pour travailler. Le Médoc te donne du travail tout le temps. Parce qu'avec les nouvelles règles du chômage, il faut travailler un peu plus et la vigne te donne ça. Parce qu'après, tu peux faire les fraises ou les pommes de terre ou les pommes, mais tu fais que 1 mois ou un peu plus ou un peu moins, donc tu peux pas avoir le chômage, alors pour moi, c'est mieux la vigne. »

Comme l'a observé Céline Bergeon (2017) avec les populations des gens du voyage, *« l'habiter va bien au-delà de l'appropriation du lieu de vie localisé (au sens du lieu de résidence), il se déploie quotidiennement par des pratiques spatiales déterminées..., par des mobilités rythmées essentiellement par des motifs économiques et sociaux »* (p.76).

Nos observations *in situ* menées sur des campements de saisonniers nomades sur le Médoc, donc à l'échelle locale, nous ont permis de repérer des mobilités journalières entre le campement et le local de plusieurs types : les mobilités liées aux activités de la vie sociale (courses alimentaires, fêtes, plage, associations, etc.) et les mobilités liées aux activités professionnelles (se rendre sur le lieu de travail par exemple). Comme à l'échelle du parcours, les déplacements quotidiens au niveau local se réitèrent de la même façon. *« Comme il y a des lieux signifiants qui permettent au parcours d'exister, les déplacements à l'échelle micro sont aussi tributaires de pratiques routinières issues, dans le cadre des activités économiques, d'une connaissance fine du contexte local et d'une fidélisation à des « partenaires économiques » »*

(Bergeon, 2017, p.77). En effet, nombreux sont les propriétaires viticoles cherchant à fidéliser leurs saisonniers dans le Médoc. Cet entretien réalisé avec David, responsable d'un château viticole durant notre enquête exploratoire illustre cette logique :

Émilie : « *Alors comment vous les recrutez, ces saisonniers ?* »

David : « *Bon, bien sûr, on a le système de bouche à oreille, et, on a aussi un système de fidélisation. C'est-à-dire que les gens qui viennent rentrent dans un système de fidélisation qui fait que celui qui vient la première année chez nous, il a son taux horaire un peu au-dessus du standard vendanges. On est une propriété de grand nom, donc généralement, on est toujours un peu au-dessus de la moyenne locale en termes de tarifs. Mais, quand les gens reviennent deux ans de suite, leur taux horaire, il y a une règle d'ancienneté qui rentre, donc on leur donne trois pour cent de plus. S'ils viennent trois années consécutives, ils passent à six pour cent et après trois ans, ils passent à neuf pour cent. Il y a une prime à la fidélité* ».

En plus de ces activités professionnelles, les saisonniers nomades développent des sociabilités parfois invisibilisées avec les services de proximité, des commerces, des associations, des habitants. En effet, en étudiant les déplacements quotidiens des nomades stationnés côté estuaire, nous nous sommes aperçus qu'ils côtoyaient une association d'insertion par l'activité viticole et une association d'aide alimentaire locale. De même, ils étaient fréquemment amenés à rencontrer des agents communaux pour faire des demandes de domiciliation. Ils se rendaient également dans les commerces de proximité pour faire des courses. Certains même, avaient créé des liens avec des collègues non-nomades. Cette utilisation des ressources locales illustre bien une forme d'ancrage. Alors que leur mode de vie pourrait paraître à l'écart leurs mobilités quotidiennes au local illustrent bien une appartenance aux villages et donc plus largement à la société.

3. Le stationnement : logique d'appropriation et empreinte

Comme nous l'avons vu précédemment, le stationnement des saisonniers nomades dans le Médoc n'est pas chose aisée. Alors que certains jeunes tentent parfois de trouver un compromis avec leur employeur afin d'envisager une solution au problème du stationnement, d'autres, c'est notamment le cas de ceux qui stationnent le long du fleuve, ont décidé d'entrer dans une logique d'appropriation de l'espace (Rémy, 2015).

Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre (2005) insistent sur le fait que le terme d'appropriation est un terme particulièrement polysémique. À ce titre, il nécessite d'être utilisé à la fois en matière d'usage, mais aussi de réfléchir à sa production, à son détournement, à son marquage, à sa valorisation ou à sa stigmatisation. Ils évoquent ainsi différentes modalités d'appropriation de l'espace. Elles seraient d'ordre matériel et idéal. En ce qui concerne les modalités d'appropriation à dominante matérielle, les auteurs dégagent plusieurs ordres de signification qui renvoient à des rapports pratiques et matériels à l'espace terrestre. Ils évoquent pour cela deux types d'usage de l'espace : « l'usage exclusif » qui s'inscrit dans une logique de concurrence pour des biens limités (dont l'espace terrestre est le principal exemple) et « l'usage autonome » qui correspond au fait d'user librement de l'espace sans contrainte sociale explicite. Entre ces deux acceptions, ils évoquent « l'usage exclusif non autonome » de l'espace en donnant l'exemple de terrains occupés illégalement qui peuvent faire l'objet d'une expulsion (c'est souvent le cas des saisonniers nomades que nous avons rencontrés) et à l'inverse, des « usages de l'espace autonomes sans être exclusifs ». Ils font alors référence aux lieux publics qui sont investis comme une ressource malgré leur caractère public tels que les commerces, les jeux et les loisirs sans pour autant en interdire l'accès aux autres. C'est moins le cas pour la population que nous avons étudiée. Une troisième acception est envisagée par les auteurs et elle concerne le contrôle de l'espace et de ses usages. Il s'agit ici de pouvoir et de domination exercés par des appareils ou des institutions comme des cordons de CRS qui barrent l'accès à certains bâtiments officiels en cas de manifestation par exemple. Mais ce qui nous intéresse particulièrement dans les propos des auteurs, ce sont surtout les modalités d'appropriation à dominante idéale, car elles permettent une analyse symbolique des logiques d'appropriation de l'espace par les saisonniers nomades. En effet, les auteurs parlent d'appropriation « existentielle », « symbolique » ou « identitaire » de l'espace. L'appropriation « existentielle » relève du sentiment de se sentir chez soi quelque part. Le rapport aux lieux est vécu comme réciproque : « *un lieu est à nous parce qu'on est à lui, il fait partie de nous parce que nous faisons partie de lui* » (Cavaillé, 1999). Nous pouvons retrouver cette logique dans cet extrait d'entretien réalisé avec Arnaud et Simon, saisonniers nomades âgés de 33 et 29 ans :

Émilie : « *Et toi, tu étais là-bas aussi ce week-end ? (Chez une amie d'Arnaud, un autre nomade) » ?*

Simon : « *Non non non je suis resté ici. Je suis fixe ici. Comme ça, je viens sous le même arbre chaque année* ».

Arnaud : « *Il mourra en dessous de l'arbre* ».

Émilie : « Bah non, parce que même pendant l'orage, il n'est pas tombé cet arbre-là ».

Simon : « J'ai coupé toute l'herbe à ras. J'ai bien nettoyé. Il n'y a pas de plastique. C'est ma maison. À ta maison, tout est propre, non ? Bah, ici, c'est pareil ».

L'appropriation symbolique ou identitaire correspond quant à elle à une portion d'espace terrestre qui est associée à un groupe social « *au point de devenir l'un de ses attributs, c'est-à-dire de participer à définir son identité sociale* » (*ibid.*p.6), par exemple, un quartier bourgeois ou une banlieue ouvrière. Nous avons pu observer ce phénomène d'appropriation symbolique dans un des squats que nous avons observés, tant il était associé aux saisonniers nomades.

C'est par le prisme de nos observations menées dans le squat que nous souhaitons aborder la question de l'empreinte. Basile Michel (2022) se réfère à la métaphore de la trace laissée, par exemple le pas du marcheur dans la neige, pour se représenter l'empreinte. L'empreinte désigne également l'impact des sociétés humaines sur l'environnement dans le sens de « l'empreinte écologique ». Cette notion permet donc de mieux comprendre les différentes traces laissées par les êtres humains et leurs influences à l'échelle territoriale ou locale (*ibid.*).

Dans cette partie, nous avons fait le choix de nous référer à l'empreinte pour mieux appréhender les traces laissées par les saisonniers nomades qui se sont ancrés dans le territoire médocain tout en nous référant à la notion d'appropriation quotidienne que Céline Bergeon a analysée auprès des gens du voyage. Les deux photos suivantes illustrent l'empreinte laissée par des saisonniers nomades ayant stationné au squat. La première photo représente un tag réalisé par un artiste nomade et juste aux pieds, un jardin potager qui avait été entretenu par un jeune nomade d'origine espagnole. La seconde photo présente l'œuvre d'une artiste fabriquant des sculptures avec des objets issus de la récupération. Je n'ai pas rencontré ces jeunes, car ils n'étaient plus au squat quand j'étais en phase d'observation, mais ce sont d'autres saisonniers qui m'ont parlé de ces artistes. Finalement, les empreintes que nous avons observées relèvent à la fois de l'art (le tag et la sculpture) et de la nature (le potager), ce qui vient également nourrir la culture alternative des saisonniers nomades. « *Quelle que soit la réalité individuelle de son parcours de vie reconstruit par son expérience vécue et verbalisée, par sa participation à la subculture squat, la reconnaissance culturelle est un facteur clé d'une estime de soi à recouvrer* » (Ertul et al, 2012, p.148).



Auteure – Potager squat 1



Auteure – Sculpture squat 1

Avant de conclure ce chapitre, nous souhaiterions revenir sur la question du squat et plus particulièrement leur place dans les espaces ruraux. En effet, de nombreux travaux portent sur les squats en milieu urbain, comme les travaux de Michel Parazelli et al (2010) Florence Bouillon (2009 ; 2011), Anne Petiau et Lionel Pourtau (2012 ; 2014), ou encore ceux de Marc Beviglieri (2022), mais peu de recherches portent sur les squats en milieu rural tant cet espace est identifié à une vie *underground* plus urbaine.

Au début de notre recherche, quand nous évoquions la présence de plusieurs squats dans le Médoc, la majorité des acteurs locaux étaient tous étonnés que des squats puissent exister à la campagne. En effet, c'est une pratique fortement invisibilisée dans les espaces ruraux et particulièrement sur le territoire observé, alors que ces espaces sont plus visibles en milieu urbain. Pour autant, nous notons peu de différences en termes d'organisation, de valeurs, de militantisme que ce que Michel Parazelli et al. (2010), Anne Petiau et Lionel Pourtau (2014) et Florence Bouillon avait déjà observé sur les squats urbains (2009 ; 2011). En effet, le squat y apparaît comme une solution au manque de logement, mais aussi comme mode de vie marginal, comme refuge et mode d'autogestion où les jeunes structurent et mettent en place des modes de sociabilité, des solidarités ainsi que des stratégies de survie, et le squat comme mouvement militant urbain dénonçant des formes de discriminations économiques et sociales¹⁷. « *Les personnes peuvent trouver dans le milieu squat des expériences et des discours leur permettant de valoriser ce mode de vie. Le squat apparaît alors comme un moyen « d'inverser le stigmate » en convertissant une expérience d'exclusion en une inclusion dans un groupe valorisant ses propres valeurs et modes de vie* » (Ertul et al, 2012, p.144).

Les observations de Michel Parazelli dans un squat situé à Montréal montrent que les repères théoriques des squatters sont la mobilisation (lutte contre les inégalités), la résistance (donner un sens au travail sans être soumis au marché néolibéral) et l'habitation (solution à la précarité). Cela rejoint leur volonté d'afficher un mode de vie différent. La position des

¹⁷ « *La vie en squat peut être vue comme une manière de contester en acte les difficultés d'accès au logement et au travail, comme une forme de résistance, qui passe moins par la revendication que par un ensemble d'action « résolvant » directement les difficultés rencontrées, en l'occurrence par l'occupation de lieux d'habitation et de création. En ce sens, il apparaît comme une stratégie originale de reclassement. Ce reclassement passe par une distance vis-à-vis des discours institutionnels. Cette distance est particulièrement nette par rapport à la notion d'autonomie qui est au cœur des interactions entre institutions et squatters. L'objectif d'autonomie est fortement valorisé par les squatteurs. Mais l'autonomie qu'ils désirent est une responsabilisation individuelle ou microcollective, ils refusent la gouvernance biopolitique des institutions. [...] Leur idéal, leur perception de l'autonomie rend problématique le recours aux prestations et aux institutions d'aide sociale. Cette notion est d'ailleurs l'objet d'une interprétation divergente entre eux et les institutions légales pour qui ils ne sont pas autonomes puisqu'ils ne prennent pas en charge légalement leur logement, vivant à la charge des incohérences immobilières du système* » (Ertul et al, 2012, p.140).

intervenants sociaux va davantage se baser sur la continuité de l'action militante face à la crise du logement (le recours au squat devient une solution ultime pour faire reconnaître ce droit démocratique) et sur les notions de protestation et d'autogestion luttant pour l'habitat alternatif (Parazelli et al, 2010, p.159-162).

Nous avons observé toutes ces motivations militantes dans les squats que nous avons explorés dans le Médoc. Toutefois, le squat en milieu rural, par son invisibilité, peut vite devenir une enclave de précarité et d'immobilité du fait que les espaces que nous avons observés étaient éloignés des villages et de toutes leurs commodités. En effet, les écrits scientifiques s'intéressant à la précarité en milieu rural montrent bien que la situation de ces personnes se distingue de la situation de celles vivant en zone urbaine du fait du peu d'accès aux services et aux ressources (peu d'accès au transport, attitudes parfois négatives à l'égard des services sociaux, exclusion sociale et dispersion géographique des services) (Forchuk et al, 2010 ; Bouquet, 2018). Les saisonniers nomades stationnant en squat en milieu rural se situeraient donc à la marge de la marge dans une situation de relégation telle qu'ils seraient devenus invisibles, insignifiants, victimes d'un déni de reconnaissance. Sans véhicule, il semblait compliqué de pouvoir accéder et sortir des squats que nous avons appréhendés. Or, comme nous l'avons observé, un bon nombre de jeunes qui se retrouvaient en panne de camion stationnaient dans cet espace en attendant de pouvoir faire les réparations sur leur véhicule. À partir de ce moment-là, ils devenaient dépendants des autres jeunes véhiculés ou ayant des connaissances en mécanique et la liberté qu'ils revendiquaient avec leur mode de vie pouvait s'en trouver altérée, notamment quand ils débutaient leur expérience dans le nomadisme saisonnier. Ces notes de terrain au sein d'un des deux squats observés illustrent la situation compliquée dans laquelle se retrouve Nina, saisonnière nomade âgée de 32 ans :

Elle nous a aussi parlé de son camion et des pannes répétitives qu'elle avait eues en France. Elle dit être tombée sur des gens qui lui demandaient 1000 euros pour des réparations, alors que son camion était en moins bon état après les réparations. Là, soi-disant, elle avait trouvé un mécano qui était réglo, un peu plus sérieux, mais qui lui demandait 50 euros juste pour faire le diagnostic des réparations. Elle a dit que c'était une bonne personne qui était sérieuse, en qui elle pouvait avoir confiance. Elle expliquait tout de même qu'elle avait tellement de réparations à faire sur son camping-car que ça lui prenait toutes ses économies et que c'était quand même un peu contraignant.

Ainsi, le squat peut s'avérer être un espace d'accentuation des vulnérabilités lorsque la mobilité est entravée. Même si la solidarité existe entre les saisonniers, il suffit que la panne intervienne en hiver, comme c'était le cas pour Nina, une période de faible fréquentation du squat, pour que les possibilités de supports humains et matériels atteignent leurs limites.

Conclusion :

Ce chapitre nous a permis de montrer que les dynamiques de mobilité à différentes échelles (parcours, village, stationnement) des saisonniers nomades montraient une forme d'attachement territorial. Alors que la mobilité de leur mode de vie pourrait laisser à penser que ces jeunes sont dans une forme d'errance sans but, les liens qu'ils créent par la répétition dans des lieux précis et l'appropriation de l'espace montrent qu'ils sont dans une démarche stratégique d'attachement territorial. En effet, « *tout espace est signifié, tout espace est investi du sens qu'on lui donne et qui le lie à la vie sociale des gens* » (Biase et Rossi, 2006, p 307). Ce processus contribue à ce que Michel Lussault (2007) nomme la construction de leur « identité spatiale » qui correspond à un ensemble de valeurs fixées sur un espace et « *qui constitue une référence utilisée par un et/ou des acteurs qui le pratiquent pour se définir en se distinguant des autres acteurs* » (p.93). Le squat abordé dans la troisième partie de ce chapitre en est un exemple.

Alors que nous avons envisagé jusqu'ici le monde des saisonniers nomades de façon globale, nous souhaiterions dans le chapitre suivant de cette partie revenir sur la singularité des parcours géographiques de ces jeunes afin de comprendre quels sens les saisonniers nomades attribuent aux lieux de halte. Nous avons, dans le premier chapitre, envisagé la spatialité d'un point de vue phénoménologique (Heidegger, 1954) où l'espace vécu des humains, des lieux, s'exprimait par le fait d'habiter la Terre (Stock, 2006). Or, afin de mieux comprendre « *la multiplicité des lieux géographiques possibles comme référents de l'identité* » (*ibid.*), nous avons fait le choix, dans le chapitre suivant, de partir sur des expériences géographiques singulières de saisonniers nomades.

CHAPITRE 6

PARCOURS GÉOGRAPHIQUES SINGULIERS ET PRATIQUES DES LIEUX

Dans le chapitre précédent, nous avons montré que la notion de parcours peut être utilisée dans diverses acceptions. Ici, le parcours va être appréhendé comme un concept heuristique et réflexif dans le sens où les cartographies que nous avons réalisées avec certains jeunes ont servi de support réflexif (Bouquet et Dubechot, 2017) en lien avec leur parcours géographique sur environ une année. Nous avons associé les lieux indiqués sur la carte à ce qu'ils pouvaient y vivre d'un point de vue relationnel, professionnel et symbolique. « *Pratiquer les lieux, c'est en faire l'expérience, c'est déployer, en actes, un faire qui a une certaine signification* » (Stock, 2006, p.6). En effet, « *l'identité des nomades est à la fois imprégnée de ces mobilités, mais aussi des lieux* » (Regnault, 2020, p.91). Michel Parazelli (2002) nous indique que « *le rapport à l'espace est le produit direct de l'action sociale par la projection de son organisation sur un signifiant spatial* » (p.125). C'est-à-dire que ce sont les individus qui vont déterminer les projections de leur dynamique sociale sur des lieux précis. Ainsi, ils produisent ou inventent leur espace et leur donnent un sens social singulier. « *En d'autres termes, l'espace n'est déterminant que dans la mesure où il offre une configuration matérielle adéquate pour recevoir « l'inscription » de sens social produit par les jeunes* » (ibid.).

En partant de quatre parcours géographiques significatifs de jeunes que nous avons suivis dans le cadre de la recherche sur au moins une année, nous voulons montrer que les choix de

mobilités, qu'elles se placent à différentes échelles (nationales, régionales ou locales), sont associés à une signification et à une pratique précise des lieux pour ces jeunes. En effet, tout comme Célia Forget et Noël Salazar (2020), « *nous pensons que cette relation entre mobilité géographique et mobilité existentielle doit être prise en considération dans l'étude des modes de vie mobiles* » (p.23). C'est aussi pourquoi nous préférons parler de nomadisme et non d'errance pour évoquer la mobilité des saisonniers nomades dans le cadre de cette thèse. Leurs déplacements ne sont pas dénués d'un cheminement construit. « *En fait, les individus pratiquent une multiplicité de lieux avec lesquels ils construisent une relation signifiante. Tous les lieux n'ont pas le même sens pour un individu : certains lieux sont pratiqués pour leur valeur esthétique, d'autres pour leur caractère identificatoire, d'autres encore pour leur fonction, etc.* » (Stock, 2006, p.7). Dans la première sous-partie de ce chapitre, nous aborderons le parcours géographique de Tatiana à l'échelle régionale, qui dit pratiquer principalement les lieux pour leur fonction, même si nous avons observé dans son parcours des mobilités relationnelles. Nous analyserons ensuite le parcours d'Emma alternant emplois saisonniers et spectacles de rue à l'échelle nationale, utilisant les lieux essentiellement pour leurs fonctions et leur caractère identificatoire en lien avec ses relations amicales ou amoureuses. Dans la troisième sous-partie, nous reviendrons sur le parcours géographique de Romain qui se joue majoritairement à une échelle locale et pour lequel les lieux sont majoritairement liés à leur valeur esthétique ou identificatoire. Enfin, nous aborderons le parcours de Julie qui se déplace à une échelle européenne entre l'Espagne et la France et qui pratique les lieux pour des fonctions multiples.

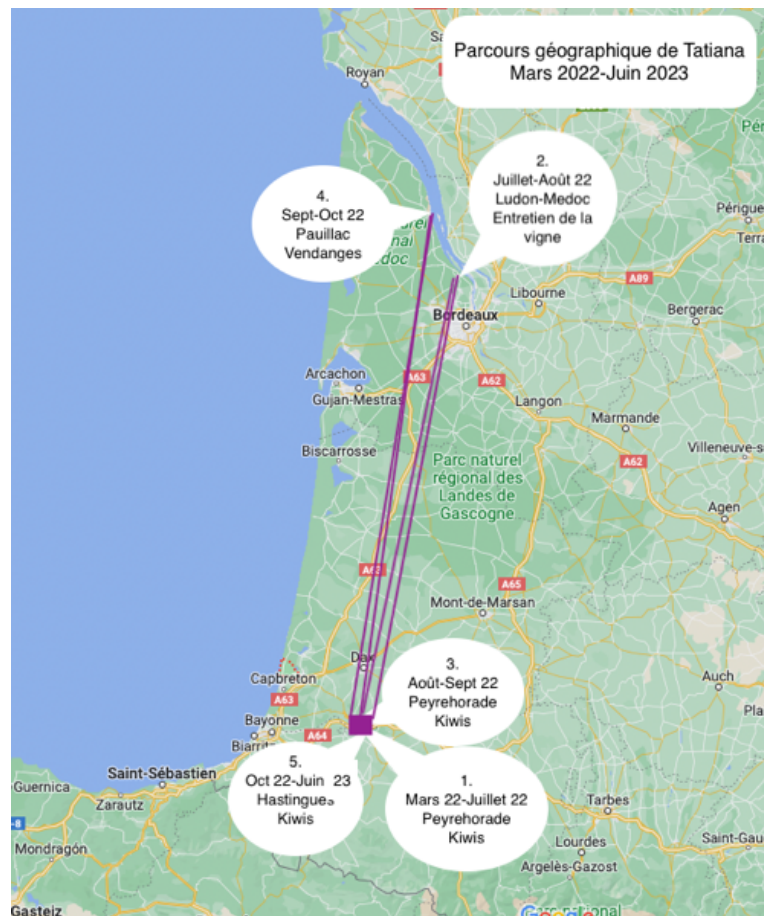
1. Parcours géographique de Tatiana. Un lieu : une fonction

Tatiana est âgée de 36 ans et cela fait 19 ans qu'elle est saisonnière nomade. Elle est originaire d'un petit village d'Espagne situé à la frontière avec le Portugal. Tatiana vient d'un milieu populaire rural et a fait peu d'études. Elle a terminé sa scolarité juste à la fin du collège, niveau seconde en France. Je la rencontre pour la première fois en juillet 2022 lorsque je me présente sur un campement de saisonniers situé près d'un lac côté estuaire. Nous sommes en fin d'après-midi. Je m'approche du camion et ses chiens se mettent à aboyer. J'arrête d'avancer et je leur parle en les flattant. Tatiana sort sa tête de son camion pour me saluer. Il fait très chaud ce jour-là et son camion est un plein soleil. Je me présente et lui demande si l'on peut discuter un peu ensemble. Elle me propose d'aller marcher au bord du lac avec ses chiens. Je la suis.

Tatiana est de petite taille, brune aux cheveux courts avec une mèche longue tressée et elle a les yeux marrons. Ce jour-là, elle porte un short noir et un débardeur blanc qui laisse apparaître ses tatouages sur ses bras. Je lui demande s'il ne fait pas trop chaud aujourd'hui dans son camion et elle me répond que « si » mais elle justifie cette exposition, car elle a besoin du soleil pour recharger ses panneaux solaires qui sont installés sur le toit de son véhicule. Je n'avais pas du tout pensé à cela. Elle doit donc supporter la chaleur à l'intérieur de son camion.

Elle travaille actuellement pour un château viticole, car c'est encore la période des travaux en verts. Elle m'explique avoir passé le printemps à Peyrehorade pour l'entretien des plantations de kiwis et être arrivée par la suite dans le Médoc. Elle y retourne à la fin du mois et reviendra sur le secteur pour faire les vendanges. Lorsque nous abordons la question de ses déplacements, elle me dit peu voyager. Elle partage ses déplacements entre ses travaux viticoles dans le Médoc et ses travaux agricoles dans les Landes. Elle me propose de nous assoir sur une table de pique-nique à l'ombre des grands pins pour pouvoir discuter. Tatiana s'est très vite investie dans le travail de recherche et je l'ai rencontrée à plusieurs reprises. Je suis encore en lien avec elle au jour d'aujourd'hui. Le jour de notre première rencontre, elle a accepté que nous fassions un entretien qui a duré plus de deux heures. Je sentais que Tatiana avait besoin d'un espace d'écoute que le travail de recherche pouvait lui offrir. Elle avait d'ailleurs déjà participé à des travaux de recherche lorsqu'elle était en Espagne et cela a peut-être facilité la relation de confiance. De même, nous sommes restées en liens réguliers par le biais de WhatsApp, ce qui nous a permis de réaliser la carte de ses déplacements au mois de mai 2023, alors qu'elle était de nouveau dans le Médoc :

Carte n°10 : Parcours géographique de Tatiana



Sur cette année, Tatiana a principalement utilisé les lieux pour leur fonction, car ils étaient propices à l'emploi dans les travaux agricoles qu'elle cherche à exercer. Cependant, lorsque nous avons réalisé la carte, elle nous a parlé d'une petite amie avec qui la relation était compliquée à Peyrehorade. Elle disait avoir fait le choix de venir dans le Médoc pour prendre un peu de distance vis-à-vis d'elle. De même, elle avait choisi son stationnement dans le groupe lac, car elle connaissait les jeunes qui lui avaient indiqué que le propriétaire du terrain les avait autorisés à rester, même s'ils ne travaillaient plus pour lui. De plus, elle trouvait l'endroit « joli » sur un terrain au bord du lac et elle pouvait laisser ses chiens se promener en liberté. Lorsque nous nous promenions, elle me disait : « Regarde comme c'est beau ici ». Les lieux, pour Tatiana, étaient donc bien plus que fonctionnels, ils revêtaient en plus un caractère symbolique de moment de bien-être pour soi et un moment de rencontre ou de distance avec d'autres saisonniers avec qui elle entretenait une relation de proximité.

2. Parcours géographique d'Emma : entre lieux fonctionnels et identificatoires

Emma est âgée de 27 ans et est saisonnière nomade depuis dix ans. Elle est originaire d'un petit village de Sicile en Italie. Je la rencontre pour la première fois le 15 septembre 2021, en fin d'après-midi à l'association d'aide alimentaire. Ce jour-là, elle arrive dans un camion de style utilitaire blanc et est accompagnée d'un jeune homme, un portugais (je saurai par la suite qu'il s'agissait de son ex petit-ami). Leur hygiène corporelle laisse à penser qu'ils arrivent directement du travail, comme beaucoup d'entre eux, sans avoir pu prendre une douche avant de venir à l'association (ongles noirs, odeurs de transpiration, visages et jambes pleins de poussière).

Emma est fine et de petite taille, elle a les yeux bleus et les cheveux bruns courts et bouclés. Elle est très souriante et avenante. Plusieurs piercings ornent ses oreilles et son nez. Ce jour-là, elle porte un short en jean, un débardeur blanc et une veste en jean sans manches avec quelques franges qui laissent apparaître les nombreux tatouages sur ses bras. Ses chaussures de style chaussures de sécurité sont trouées à l'avant et sur les côtés. Elle vient justement jeter un œil au vestiaire de l'association pour tenter de trouver une nouvelle paire. C'est une habituée des lieux.

Après m'être présentée, elle m'invite à venir avec elle au vestiaire. Elle m'explique qu'il est compliqué pour elle de travailler dans la vigne avec ses chaussures actuelles, notamment lorsqu'il pleut. Elle essaie plusieurs paires et me demande mon avis. Je la renvoie à son propre confort. Malheureusement, aucune d'entre elles ne lui convient réellement, car ce n'est pas la bonne taille. Ayant le sentiment d'avoir créé un premier lien de confiance, je lui demande si elle souhaite participer à mon travail de recherche. Elle accepte et nous nous revoyons une dizaine de jours plus tard dans un lieu choisi par elle-même.

Nous avons rendez-vous un dimanche de septembre dans une fête foraine organisée par une ville du Médoc. Elle a souhaité que nous nous retrouvions là-bas pour y boire un café. Je laisse toujours le choix du lieu de rencontre pour l'entretien aux participants au travail de recherche car, d'après moi, cela dit déjà quelque chose de leur réalité. Malheureusement ce jour-là, il pleut. Elle me propose alors de nous entretenir dans une maison où logent quelques amis à elle. J'accepte de me rendre là-bas avec elle. Nous arrivons dans le centre de la ville, dans un quartier où les bâtiments ne sont pas en bon état. Elle me fait entrer dans la maison. Nous sommes accueillies par un gros chien noir qui aboie beaucoup mais ne semble pas agressif. Il y a quatre

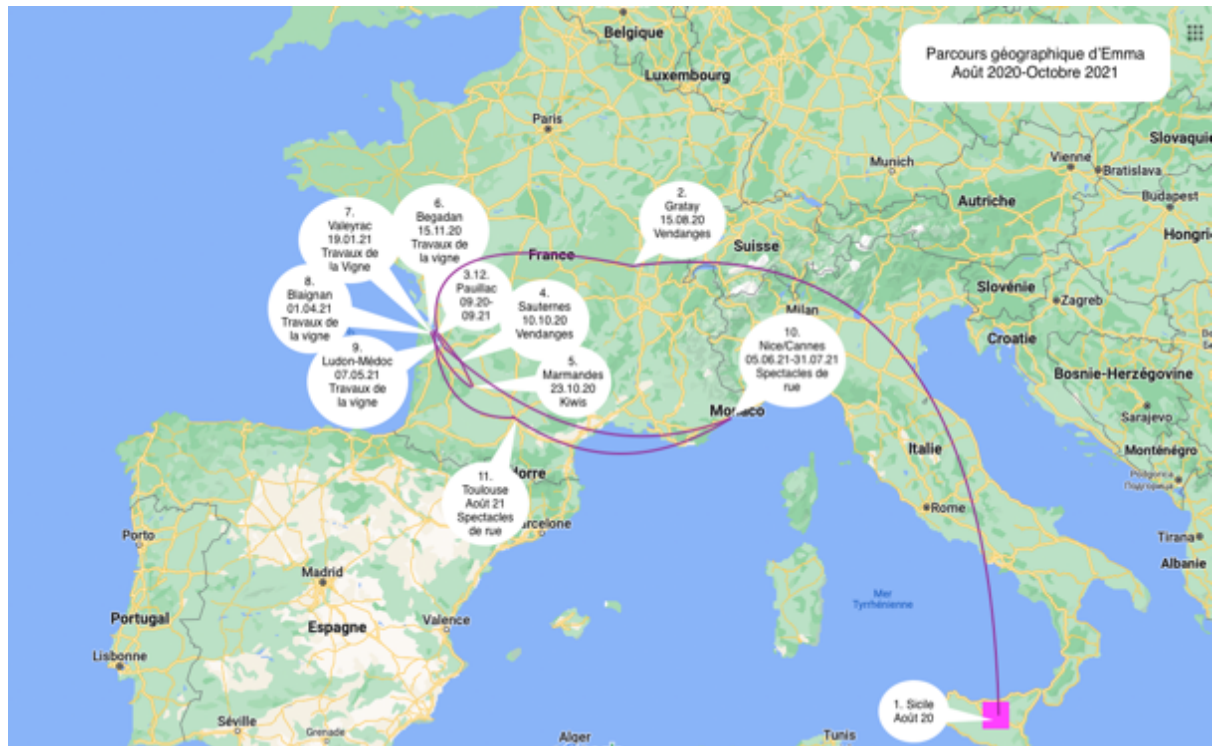
hommes italiens également installés dans le salon. Le lieu semble être laissé à l'abandon. La cuisine n'est pas nettoyée et les électroménagers ne semblent plus fonctionner. Dans le salon, il y a une baie vitrée qui donne sur un jardin laissé en friches. Je vois passer énormément de monde dans cette maison (uniquement des hommes) pendant toute la durée de ma présence dans les lieux.

Elle me propose alors de m'asseoir autour de la table de la salle à manger. Je ne sais quelle chaise choisir tant elles sont sales. Je ferme les yeux et je m'assieds en me disant dans ma tête que je laverai mes vêtements une fois rentrée chez moi. Emma s'installe avec moi et me propose un café. Je décline en la remerciant, n'étant pas très rassurée, je l'avoue, sur la propreté de la cafetière et de la vaisselle. Tout comme pour Tatiana, je sens qu'Emma a envie de parler et que le travail de recherche lui donne cet espace. Elle me parle des difficultés qu'elle a rencontré pour faire ses papiers administratifs notamment ceux en lien avec sa carte vitale. Elle me dit avoir eu besoin de soins médicaux mais sa carte de soin italienne ne fonctionnait pas. Elle aurait rencontré une assistante sociale de la clinique du secteur qui lui aurait dit qu'elle n'aurait rien à payer.

Elle me parle également des difficultés qu'elle a eu pour obtenir une domiciliation, je lui dis connaître une personne qui aide les jeunes dans toutes ces démarches. Elle prend le contact avec soulagement. J'apprendrai par la suite qu'elle a pu avoir un rendez-vous pour avancer dans son dossier.

Nous continuons de discuter sur son expérience de vie nomade et elle se met à me parler de sa chienne qui vient de mourir et qu'elle aimait tant. Elle pleure en me montrant des photos et en m'expliquant qu'elle a eu une maladie et que le vétérinaire n'a pas pu la sauver. Je l'écoute avec empathie. Elle me dit l'avoir enterrée sur le bord du fleuve. Elle souhaite me montrer l'endroit ces prochains jours et précise qu'elle reviendra toujours dans le Médoc car sa chienne est enterrée ici, qu'elle est, de ce fait, attachée à ce lieu. Ces premiers échanges laissent ensuite la place à la cartographie que nous allons réaliser ensemble et dont voici le résultat final :

Carte n°11 : Parcours géographique d'Emma



Ce travail de cartographie est simplifié par le fait qu'Emma possède un petit carnet de voyage où elle note tous ses déplacements. C'est aussi un carnet où elle dessine et où elle dit écrire des chansons. Elle précise « c'est mon carnet de tout ». Elle me montre ses dessins qui sont réalisés au crayon de papier. Il s'agit essentiellement de portraits féminins, de paysages et de fleurs. Nous retraçons ses voyages sur l'année qui vient de s'écouler. Elle était dans sa famille en Sicile en août 2020 et elle est partie en camion tractant une caravane pour faire les vendanges en Bourgogne sur les conseils d'un ami. C'est là qu'elle a rencontré son petit ami portugais qui lui a conseillé de venir faire la saison des vendanges dans le Médoc. Elle est donc arrivée en septembre pour faire les vendanges dans la région de Pauillac puis dans le Sauternais toujours accompagnée de son petit ami. S'en est suivi le ramassage des kiwis à Marmande en octobre puis elle est revenue dans le Médoc pour y effectuer divers travaux de la vigne (montage, tirage, calage, pliage, épamprage) de novembre à mai 2021. Au cours de cette période, elle a changé plusieurs fois d'employeurs pour diverses raisons, soit parce que ses patrons ne la payaient que le mois d'après, soit parce qu'elle n'était pas payée pour ses heures supplémentaires, soit parce qu'il s'agissait de travail non déclaré et non réglementé et elle

n'était pas réellement payée pour le travail exécuté, soit parce qu'elle était rentrée en conflit avec la fille du patron.

Emma s'est séparée de son petit ami en avril alors que tous les deux travaillaient pour un château où elle disait « *se trouver bien* ». Mais elle a quitté la propriété viticole en même temps qu'elle a quitté son petit-ami. Elle a donc cherché un nouvel emploi et elle a été recrutée par un château situé dans le sud du Médoc pour l'épamprage. Elle s'y trouvait bien parce qu'elle avait une aire de stationnement pour son camion et sa caravane. Elle y a rencontré un ami avec lequel elle est partie, à la fin de son contrat, pour faire des spectacles de rue pendant la saison estivale dans le sud-est de la France. Emma fait du jonglage avec des boules de feu. À Nice et à Cannes, ils étaient accompagnés d'un jongleur qui avait plus d'expérience donc « *les gens regardaient plus l'autre personne qui avait plus d'expérience que moi* ». Après environ un mois, Emma et son ami ont donc décidé de partir faire leur spectacle de rue à Toulouse et ont laissé le jongleur expérimenté sur la Côte d'Azur. Emma et son ami de route sont ensuite retournés dans le Médoc pour y faire les vendanges.

Ce qui est intéressant dans le parcours d'Emma, c'est que ses déplacements géographiques sont souvent liés aux relations qu'elle va tisser avec d'autres saisonniers qui vont croiser sa route. De même, ses contrats de travail vont souvent être source de conflits avec son employeur. Toutefois, comme évoqué au chapitre trois de cette thèse, le mode de vie permet de créer des liens d'une plus grande intensité avec d'autres individus faisant partie de la même communauté. Cela aura une incidence sur le parcours géographique et c'est aussi ce qui crée la singularité du parcours de ces jeunes. Ils ne rencontrent pas toujours les mêmes personnes aux mêmes moments.

Nous avons dans cette partie appréhendé le parcours géographique d'Emma à l'échelle nationale dans le sens où même si elle est originaire de Sicile, ses déplacements sur une année se sont concentrés en France, quasiment sur la moitié sud d'ailleurs. Les lieux ont principalement été utilisés pour leurs fonctions. Cependant, ils ont pu prendre un caractère identificatoire dans le sens où elle a pu associer des lieux avec des rencontres significatives (amicales ou amoureuses) ou à des expériences singulières (emplois, perte de son chien). Le parcours suivant, celui de Romain, s'appréhende à une échelle plus localisée laissant la part belle à la symbolique du lieu.

3. Parcours géographique de Romain : entre lieux esthétiques et identificatoires

Romain est un saisonnier nomade âgé de 29 ans qui vit en camping-car depuis deux ans. Il circule sur « plusieurs spots » situés en Gironde. Il est né en région parisienne mais se considère comme originaire du Médoc car il a été placé dans cette région par l'aide sociale à l'enfance alors qu'il était encore adolescent. C'est Alice, travailleuse sociale exerçant dans une association d'insertion pour les jeunes qui m'a parlé de Romain. Elle me le présente comme « *un jeune très intéressant qui a beaucoup de choses à dire, il a même proposé d'écrire sa thèse* ».

Lorsque j'appelle Romain pour lui proposer qu'on se rencontre. Il me dit être très occupé car il prépare un séjour en Afrique (j'apprendrai par la suite qu'il n'est jamais parti). Il me dit être dans un squat près de Bordeaux pour le moment et a pas mal de démarches à effectuer pour son projet. Il me demande donc de le rappeler le lundi suivant pour voir où l'on peut se rencontrer. Je le rappelle donc le lundi et il m'indique être sur Carcans le lendemain matin chez un ami mais l'après-midi il partira sur Arcachon puis il ne sait pas où il sera. Il n'a pas de contrat saisonnier pour le moment. Je fais preuve de réactivité et lui propose de le rencontrer le lendemain matin sur Carcans. Il me dit qu'il m'enverra un message pour m'indiquer sa géolocalisation.

Le lendemain matin, je n'ai pas de nouvelles de Romain. Le rendez-vous était fixé à 10h et il est déjà 10h15. Je décide tout de même de prendre la route pour Carcans sans vraiment savoir s'il s'agit de Carcans ville ou de Carcans plage. Je lui envoie alors un message pour qu'il me précise son emplacement et je décide de stationner sur la place de la Mairie de Carcans ville en attendant d'avoir de ses nouvelles. À 10h50 Romain m'envoie un message pour s'excuser car il ne s'est pas réveillé étant donné qu'il a fait de la musique jusqu'à tard dans la nuit. Il me demande si ce n'est pas trop tard pour venir le rencontrer. Je lui réponds qu'il n'y a pas de soucis et je lui propose de le rejoindre. Il m'envoie alors sa géolocalisation via Waze. Je rentre la géolocalisation dans mon téléphone pour pouvoir le rejoindre. Il se trouve dans la forêt non loin de Carcans. Il me faudra 15 minutes pour le rejoindre. Je me retrouve alors à l'emplacement indiqué mais il n'est pas là. Je l'appelle pour lui dire que je suis arrivée et il m'informe qu'il est parti faire le plein de son camping-car et qu'il arrivera dans dix minutes. Il est 11h20.

En l'attendant, j'observe le lieu. Nous sommes dans la forêt, mais il y a quelques chalets d'une résidence de vacances que l'on voit au loin. Il y a également un bâtiment inachevé qui

me fait penser à un lieu de squat. Je cherche un endroit où nous pourrions nous poser pour discuter.

Romain arrive alors en camion accompagné de Julien que j'avais déjà rencontré précédemment. Il se présente et me propose de prendre un peu de temps pour qu'on échange ensemble. Nous nous asseyons près du bâtiment inachevé. Romain est de taille moyenne et est plutôt mince. Il est brun avec des dreadlocks et il a les yeux bleus très clairs. Des tatouages ornent son visage à côté de son œil gauche et sous son œil droit. Il porte un jeans et un gilet polaire kaki. Ce jour-là, nous échangerons pendant plus de deux heures sur lui et sa vision du nomadisme saisonnier. Romain fait partie de ceux dont j'ai pu suivre le parcours pendant plus de deux ans. Et c'est au bout de deux ans que nous avons réalisé la carte de ses déplacements sur une année ensemble. Romain associe ses déplacements aux concerts pour lesquels il propose ses prestations. Il dit « tourner pas mal sur le Médoc » pendant la saison estivale. Il exerce des emplois saisonniers ou des petits contrats pour lui faire un complément de ressources. C'est ainsi qu'il a été amené à être recruté une année pour les vendanges dans le Médoc.

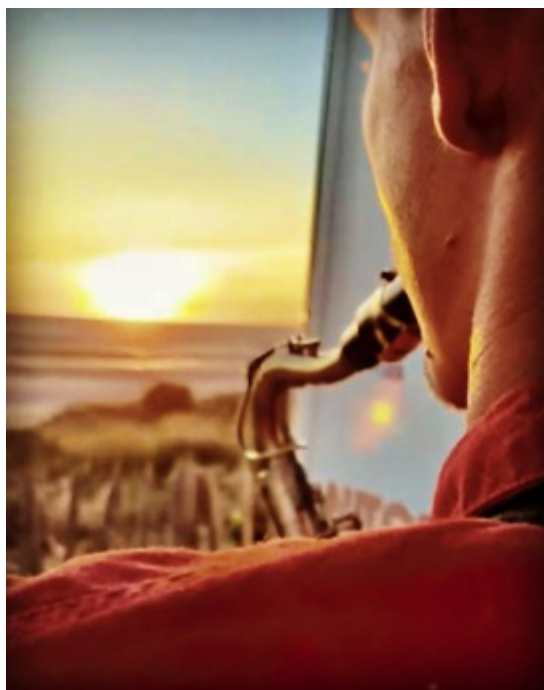
En hiver, il cherche tout simplement des espaces de stationnement où il ne sera pas trop verbalisé. Il navigue ainsi entre différents spots situés côté océan. La carte sur la page suivante illustre quelques-uns de ses points d'ancrage de stationnement et les motivations de ses déplacements.

Il est important de signifier qu'en juillet 2023 Romain nous faisait part de son souhait de se distancer de la vie nomade m'indiquant qu'il devenait vraiment trop compliqué de se stationner lorsque l'on vit en camping-car. Il me parlait des nombreuses amendes qu'il avait pu récolter cette année-là et cela devenait compliqué à gérer d'un point de vue financier. Il m'expliquera également avoir rencontré une petite amie avec qui il a d'autres projets de voyage à l'étranger. Il me dit que sa rencontre avec cette jeune femme qui n'est pas nomade, l'a fait douter des bienfaits du mode de vie. Il reste cependant très impliqué dans ses prestations musicales estivales.

Carte n°12 : Points d'ancrages géographiques de Romain



Au début de nos échanges, Romain avait partagé avec moi une photo qui, pour lui, illustrait son mode de vie. Cette photo avait été prise de son camping-car et elle montrait un coucher de soleil sur l'océan avec Romain en train de jouer du saxophone. Je précise ici que Romain était d'accord pour que cette photo apparaisse dans cette thèse. Cette photo représente l'esthétique de ses choix de stationnements souvent situés sur la façade de l'océan. Cette photo montre une forme de sérénité et d'apaisement liée au mode de vie et c'est ce que Romain voulait nous donner à voir de son expérience et ce à quoi il pouvait s'identifier. En effet, « *l'individu structure son moi par des échanges identificatoires avec ce qui l'entoure, en intériorisant des modèles et des images* » (Kaufmann, 2004, p.25).



Romain – « Regard »

4. Parcours géographique de Julie : une pratique des lieux multidimensionnelle

Julie est âgée de 23 ans. Elle est saisonnière nomade depuis cinq ans et est originaire du Médoc. La première fois que je la rencontre, c'est en septembre 2021 à l'association d'aide alimentaire. Elle est accompagnée de cinq amis d'origine espagnole qui ne parlent pas le français. Elle fait donc la traductrice pour ses compagnons de route auprès des bénévoles de l'association. Je décide d'aller la voir pour échanger avec elle. Julie est de petite taille, blonde avec des dreads-locks. Elle a des piercings dans le nez et aux oreilles. Ce jour-là elle porte un jean avec un débardeur blanc. Je lui propose de participer à mon travail de recherche et elle accepte que l'on se revoie quelques jours plus tard.

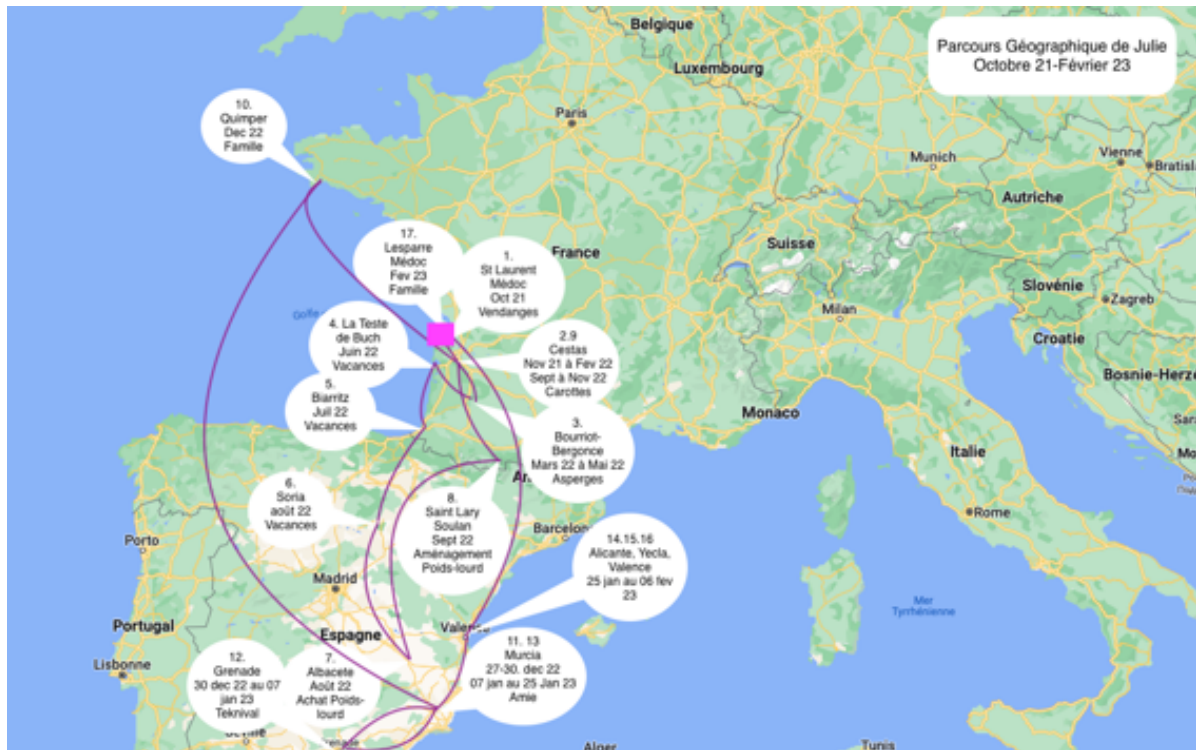
Le 14 octobre, je retrouve Julie aux pieds du château d'eau. Il y a un parc arboré où elle peut facilement garer son camion sans être « embêtée » par les forces de police. Je suis accueillie par son chien et celui de son petit ami qui vit, lui aussi, dans son propre camion. Elle sort des chaises confortables de son véhicule et me propose à boire. Nous nous installons pour discuter. Elle prend une bière avec une cigarette. Elle dit avoir eu envie de participer à mon travail, car c'est la première fois qu'on lui propose de participer à une recherche et elle trouve ça « chouette » de s'intéresser aux saisonniers en camion.

Nos échanges dureront trois heures ce jour-là. Julie parle beaucoup et j'ai du mal à conclure notre entretien. À la fin, elle me parlera du fait qu'elle a commencé ce type de vie nomade quand sa mère a perdu tout ce qu'elle avait et qu'elle s'est retrouvée sans rien. Julie dit avoir eu une enfance heureuse, fille unique, elle dit avoir eu tout ce qu'elle voulait. Elle faisait de l'équitation et adorait ça. Toutefois, elle dit qu'à partir du moment où sa mère a tout perdu, c'est là qu'elle a fait le choix de vivre de façon nomade en camion pour qu'elle puisse toujours avoir sa maison avec elle, pour qu'elle ne puisse pas la perdre. Rappelons que c'est Julie qui nous avait dit « mon camion, c'est ma maison ». Maintenant, elle ne regrette pas du tout ce choix et aime vivre comme ça. Tout comme Romain, Julie fait partie des jeunes que j'ai pu suivre sur plus de deux ans. Entre 2021 et 2024, Julie partage avec moi ses aventures souvent par le biais de messages vocaux envoyés via whats'app (Cestas, Landes, Murcia, Andalousie, Médoc).

En janvier 2023, je suis contactée par un journal local qui souhaite présenter notre recherche et le parcours d'un des participants à notre travail. Je pense alors à Julie, car elle est « du coin » et je sais qu'elle est dans le Médoc en ce moment. Je lui propose cette interview et elle accepte. Le jour du reportage, Julie arrive maquillée avec une très belle coiffure et des grandes boucles d'oreille. Elle a fait le choix de porter une jupe avec un haut élégant. Je lui fais remarquer son élégance du jour, moi qui aie l'habitude de la voir en tenue de travail. Elle m'explique s'être bien habillée pour l'interview, car elle pense que nous serons prises en photo. J'avoue que je n'avais pas du tout pensé à cela et je me dis n'avoir fait aucun effort, en ce sens, de mon côté. Elle me dit exprimer une forme de fierté de pouvoir parler des conditions d'accueil des saisonniers nomades dans un journal local, comme si on lui donnait de l'importance dans une forme de reconnaissance et de mise en lumière de ce qu'elle défend et dans ce qu'elle est en tant que personne.

Le journaliste nous apprend avoir une heure de retard, donc en l'attendant, je propose à Julie de réaliser avec elle une carte de ses trajets sur un peu plus d'une année, dont voici le résultat final :

Carte n°13 : Parcours géographique de Julie



Comme nous pouvons le voir, les objectifs de mobilité de Julie s’articulent autour des emplois saisonniers en alternance avec des vacances, des évènements festifs et des retrouvailles avec des amis ou de la famille. Ces types de mobilités sont observables chez la majorité des saisonniers que nous avons rencontrés. Ce qui fait la particularité du parcours de Julie, c’est qu’on peut voir une pratique des lieux multidimensionnelle dans le sens où ces lieux sont à la fois fonctionnels (achat du poids-lourd, emploi), esthétiques (vacances, beauté des lieux) et identificatoires dans le sens où ils se réfèrent à des liens entretenus avec des autrui significatifs (parents, amis).

Conclusion :

Ce chapitre illustre des parcours géographiques de saisonniers nomades pour mieux comprendre l’identité spatiale de ces jeunes comme appropriation symbolique des lieux. Le travail cartographique que nous avons réalisé a essentiellement servi de support pour analyser les expériences singulières de la mobilité et la pratique des lieux. À ce sujet, Vincent Kaufmann et Caroline Gallez (2009) font appel à la notion de motilité utilisée par Vincent Kaufmann (2001) pour qualifier le potentiel de mobilité des acteurs en expliquant qu’il s’agit d’une

« ressource désormais essentielle de la position sociale, au point d'en faire une forme de capital » (p.7). Finalement, la motilité se définit par ce qu'un individu ou un groupe acquiert comme possibilités grâce à la mobilité. « On peut décomposer la motilité en facteurs relatifs aux accessibilités (les conditions auxquelles il est possible d'utiliser l'offre au sens large), aux compétences (que nécessite l'usage de cette offre) et à l'appropriation (l'évaluation des possibilités). Ces trois dimensions font système, elles se co-produisent et ne peuvent être abordées séparément (Kaufmann, 2001) » (ibid.).

L'itinéraire de ces nomades relèverait donc, à la fois, de trajets motilitaires qui qualifient le potentiel de mobilité de ces jeunes ainsi que de trajets mobilitaires dans le sens où ils se déplacent pour des endroits précis (lieu fonctionnel, esthétique, familial, identificatoire).

CHAPITRE 7

QUESTIONS DE GENRE DANS L'ESPACE

La notion de genre renvoie fréquemment à une asymétrie de pouvoir entre hommes et femmes au sein du monde social. « *Non seulement ces derniers n'occupent pas les mêmes positions dans l'espace social, mais ces places sont également marquées du sceau de l'inégalité* » (Marchal, 2021, p.171). Dans notre partie portant sur le travail viticole dans le Médoc, nous avons pu faire une distinction de genre dans l'histoire des métiers de la vigne avec une division du travail liée au genre. Nous avons montré que des métiers spécifiquement réservés aux hommes pouvaient être plus valorisés en termes de qualifications (taille de la vigne, conduite de machines, travail au chai) et donc de salaires que certains métiers moins qualifiés exercés spécifiquement par des femmes (ramassage des sarments ou des derniers raisins de vignes). Toutefois, nous avons montré qu'avec le temps, ces distinctions salariales tendaient à s'atténuer et les saisonnières et les saisonniers que nous avons rencontrés dans notre enquête, même s'ils ont parfois connu des déconvenues avec leurs employeurs et ont pu être témoins de division du travail selon le genre, ne se sont jamais plaints d'inégalités salariales entre hommes et femmes. Cela peut aussi s'expliquer en partie par le fait qu'en tant que saisonniers agricoles, ils étaient quasiment tous recrutés au salaire minimum.

Par ailleurs, le monde des saisonniers nomades s'articule autour de valeurs de solidarité, d'égalité, d'entre-aide, de coopération. Ainsi, nous n'avons pas repéré de tâches spécifiquement

exercées par les femmes ou les hommes dans les groupes que nous avons observés. Sur le plan matériel, même si le bricolage ou la mécanique peuvent être des tâches souvent associées aux hommes, nous avons rencontré des femmes et des hommes maîtrisant ces techniques ou au contraire ne maîtrisant pas du tout ces types de tâches. Le sexe des personnes n'avait donc rien à voir dans leur exécution. Dans notre recherche, nous avons rencontré autant de femmes que d'hommes appréciant parler de mécanique, de bricolage, de cuisine, d'aménagement de camion, de plantes, de tatouages, de piercings, autrement dit autant de centres d'intérêts qui peuvent parfois être associés au pôle masculin ou féminin sans que cela ne soit vraiment justifié. De même, au cours de notre monographie, nous avons quasiment rencontré autant d'hommes que de femmes. Ce qui laisse à penser que faire partie du monde des saisonniers nomades ne relève pas forcément d'une question de sexe ou d'une sélection par le genre. D'ailleurs, comme nous l'avons vu, les jeunes rencontrés prônent majoritairement une forme de liberté, y compris en termes d'identités sexuelles. De plus, nous avons échangé avec plusieurs femmes ou hommes homosexuels dans le monde des saisonniers nomades sans qu'un regard stigmatisant d'autres nomades n'apparaisse à l'égard de leurs préférences sexuelles. Nous avons noté que l'ouverture sur les questions de genre faisait aussi partie de la culture alternative.

Cela dit, en regardant plus précisément le monde des saisonniers nomades avec « *les lunettes du genre sur le nez* » (Clair, 2023, p.5), nous avons pu observer que l'expérience des femmes pouvait diverger de celle des hommes non pas directement dans l'activité professionnelle saisonnière ou dans la culture alternative en elle-même, mais plutôt dans l'existence d'un stéréotype de genre exercé par les personnes extérieures à la communauté des saisonniers nomades vis-à-vis des femmes vivant en camion. C'est la connaissance de ce stéréotype qui nous a poussé à ouvrir notre analyse dans une perspective de genre. Dans nos sociétés contemporaines, qu'est-ce que cela peut bien signifier d'être une femme stationnant dans l'espace public, au bord d'un lac ou dans une forêt dans un camion utilitaire ?

La sociologie du genre ne consiste pas seulement à faire des tableaux statistiques sociodémographiques sur les hommes et les femmes, mais rassemble plutôt un ensemble de théories et de débats « *sur la différenciation sociale des groupes de sexe, du masculin, du féminin et leur hiérarchisation. Le genre révèle une logique globale qui organise la société, jusque dans ses moindres recoins* » (ibid., p.7). En effet, en France, les études sur le genre se sont principalement intéressées à la division genrée du travail et à la sexualité, mais les études féministes réalisées outre-Atlantique ont apporté, ces 30 dernières années, un nouveau souffle à la recherche française. La visibilité des recherches sur le genre s'est renforcée « *du fait que*

les questions d'égalité entre les groupes de sexe/genre et les sexualités sont devenues au cours des vingt dernières années des indicateurs de civilisation et de modernité du monde occidental » (ibid., p.63). Par ailleurs, Isabelle Clair (2023) a montré que le fait de s'intéresser aux questions de genre relevait aussi souvent d'un choix de se questionner sur des populations considérées comme minoritaires, ce qui est notamment le cas des saisonniers nomades de notre enquête.

Les propos que nous avons recueillis auprès des jeunes femmes sur leurs expériences de stigmatisation lié à leur choix de mode de vie nous amène à vouloir développer deux points essentiels dans nos propos dans lesquels nous nous attacherons à penser les femmes saisonnières nomades comme des actrices sociales ayant leurs propres expériences et leurs propres modalités d'action dans la dynamique du monde des saisonniers nomades tant sur le plan matériel, spatial que symbolique. En nous inspirant du mouvement portant le slogan de « Ni putes, ni soumises », le premier point viendra mettre au jour la stigmatisation liée aux stéréotypes de genre portés sur ces femmes avant de mettre en lumière les stratégies mises en place par ces saisonnières pour se défaire de l'image stigmatisante de la « femme publique ». Le second point s'appuiera ensuite sur l'expérience des saisonnières rencontrées dans notre recherche pour montrer que leur mode de vie s'inscrit également dans une perspective d'émancipation et d'indépendance.

1. Se défaire du stigmate de la « femme publique »

Le stigmate représente une marque d'ordre physique ou moral qui peut avoir pour conséquence le discrédit de la personne qui le porte. Autrement dit, c'est un jugement de valeur (Le Breton, 2004). Erving Goffman (1975) distingue trois types de stigmates : les monstruosité du corps qui correspondent au handicap, à la défiguration ou à la laideur ; les tares de caractère comme la toxicomanie, l'alcoolisme ou l'homosexualité ; les stigmates tribaux liés à la couleur de peau, à la religion ou encore à la nationalité. La stigmatisation de ces personnes va se produire par le biais des interactions sociales au cours desquelles les personnes, parce qu'elles ne correspondent pas à la norme, vont être étiquetées comme déviantes (Becker, 1985). Cette stigmatisation produit des stéréotypes, autrement dit des images que l'on se fait au sujet des individus ou des groupes sociaux. *« Ces images sont indispensables pour faire face à la complexité de notre environnement social ; elles nous permettent de simplifier la réalité pour nous y adapter plus facilement. Par ailleurs, ces représentations ne sont pas dépourvues de*

conséquences négatives. Les comportements discriminatoires tels que le racisme ou le sexisme s'accompagnent en effet de représentations stéréotypées des groupes à l'égard desquels la discrimination s'exerce » (Schadron, 2006, p.1).

Comme nous l'avons vu dans la première partie de cette thèse, les saisonniers nomades sont fréquemment étiquetés comme faisant partie d'un groupe déviant du fait que le mode de vie alternatif s'écarte de la norme. De fait, Georges Schadron (2005) nous explique qu'un stéréotype est plus facilement attribuable à un groupe de personnes, puisque leur ressemblance vient confirmer le jugement stéréotypique. Les femmes saisonnières nomades qui vivent en camion ne peuvent donc pas échapper à ce stéréotype stigmatisant. Toutefois, elles peuvent être envisagées comme des personnes stigmatisées parmi les personnes stigmatisées parce que leur mode de vie en extérieur renvoie au-dehors traditionnellement masculin, « *alors que les femmes sont de manière générale traditionnellement renvoyées à l'espace privé, privatisé* », donc au-dedans (Bryen, 1999, p. 31). En effet, il a fallu un certain temps pour envisager que les femmes puissent commencer à *sortir*. Pourtant, depuis longtemps, celles qui n'appartenaient pas aux milieux favorisés ont travaillé en extérieur tout en effectuant des trajets fonctionnels liés à l'éducation des enfants ou à l'approvisionnement du foyer (aller chercher de l'eau ou de la nourriture). « *En revanche, si ces déplacements supposent un mouvement intérieur/extérieur, ils ne permettent en aucun cas une sortie du rôle et de l'espace assigné au féminin – à savoir la sphère domestique. [...] Là se trouve son unique territoire. A fortiori, le voyage pour soi, le voyage-plaisir, oisif, a longtemps été refusé aux femmes. [...] Il n'a donc pas suffi à la voyageuse de franchir les limites du foyer et des obligations auxquelles elle a été reléguée, mais il a fallu qu'elle s'en libère en profondeur, s'affranchissant de tout ce que celles-ci impliquaient. Michelle Perrot évoque la nécessité pour les femmes de « briser le cercle de l'enfermement* ». Selon l'historienne, la sortie revêt ainsi deux dimensions : le fait de sortir physiquement, « *déambuler hors de chez soi, dans la rue, pénétrer dans des lieux interdits – un café, un meeting – voyager* » et celui de sortir moralement « *des rôles assignés, se faire une opinion, passer de l'assujettissement à l'indépendance* » » (Azema, 2021, p.140).

Même si les mentalités évoluent, encore aujourd'hui, cette représentation de la femme d'intérieur est encore présente dans les esprits. Et même si les femmes saisonnières nomades ont un espace intérieur et privé dans leur camion, il n'en reste pas moins que leur véhicule stationne dans le dehors de l'espace public. Elles peuvent alors être assimilées à ce que l'historienne Michelle Perrot nomme des « *femmes publiques* » (1997), (le nom donné aux anciennes femmes prostituées) ou le résumé de son ouvrage débute ainsi : « *Être un homme public c'est l'honneur, alors qu'une femme publique c'est la honte !* ». Dans son ouvrage,

l'auteure nous explique au combien le militaire, le religieux et le politique sont des espaces qui restent encore aujourd'hui des lieux de domination masculine et à quel point l'espace privé relève d'un lieu clos et limité encore, trop souvent, associé au pôle féminin. « *En prenant l'exemple de l'espace, G.Simmel montre le rôle joué par les structures de pouvoir et la division de l'espace, le public étant assigné à l'homme, le privé à la femme. L'importance du substrat « naturel » diminue à ses yeux. En d'autres termes, pourrait-on plagier : « on naît moins femme qu'on ne le devient »* » (Chabaud Rychter et al, 2010, p.442).

Pour en revenir à la notion d'espace, les saisonnières nomades ne sont pas à leur place lorsqu'elles stationnent et vivent dans l'espace public, puisqu'elles contournent la norme de genre liée à l'espace privé. Dès lors, elles peuvent être étiquetées comme déviantes parmi les déviants.

Par ailleurs, « *les normes de genre sont rattachées à des stéréotypes qui lient féminité à la moralité, au conformisme, à la passivité, l'a-violence, la maternité et la sensualité* » (Perrin, 2022, p.118). En effet, la structuration genrée entre masculin et féminin entre l'esprit et le corps, l'être et le paraître fait que c'est à la femme de se charger de l'esthétique. « *Cette assignation des femmes à leur physique, ce souci permanent de la beauté qui leur est imposé freinent considérablement leur capacité à devenir sujet et les « enferment dans un état de subordination permanent »*. *Quoi qu'une femme puisse faire, quels que soient ses exploits, rien ne sera jamais suffisant si elle ne remplit pas la part du contrat lié à sa féminité – contrat qui l'enjoint à miser une grande partie de sa valeur sur son physique pour être considérée comme un être humain valable. [...] C'est dans cette optique qu'on a longtemps décrédibilisé les femmes aventurières, en les considérant comme des femmes sinon laides, a minima négligées – avec tout ce que le fait d'être négligée comporte de scandaleux pour une femme* » (Azema, 2021, p.170-171). On peut alors se demander dans quelle mesure ce stéréotype influence le regard porté sur les femmes nomades. Les saisonnières que nous avons rencontrées, en dehors du fait qu'elles peuvent parfois porter des vêtements larges, avoir les cheveux rasés et des dreads locks, porter des chaussures de sécurité trouées et parfois être recouvertes de tatouages, de piercings ou encore de poussières, sont des femmes militantes, tout comme les hommes saisonniers vivant en camion d'ailleurs, et viennent donc contredire ces normes de genre. Elles peuvent donc être stigmatisées comme déviantes du fait qu'elles ne respectent pas les normes de féminité attendues par la société.

C'est la rencontre avec Claire, saisonnière nomade âgée de 27 ans, qui a ouvert notre recherche sur les questions de stéréotypes de genre associés au mode de vie en camion. Ces notes de terrain illustrent les propos de Claire :

Je reviens de l'entretien que j'ai réalisé avec Claire. En me ramenant à ma voiture, elle me raconte une anecdote qu'elle définit comme « assez drôle ». Elle m'explique qu'un jour, elle stationnait dans son camion en bordure de forêt et un homme est venu toquer à sa porte pour lui demander des services sexuels. Je lui réponds avec étonnement et lui demande d'approfondir. Elle m'explique : « *bah oui, une fille dans un camion utilitaire dans la nature, c'est l'image de la prostituée, donc ça arrive parfois qu'on vienne taper à notre porte et on doit tout le temps se justifier. Non non on ne propose pas ce genre de service, on vit juste en camion pour le mode de vie, mais on n'est pas prostituées* ». Ce jour-là, elle m'explique qu'elle a bien rit, car « *le gars s'est senti mal et il est parti direct* ».

Claire ouvrant le débat sur ce stéréotype de genre, nous avons demandé à d'autres femmes de notre enquête si elles avaient connu ce type d'expériences. C'est à partir de là que nous nous sommes rendu compte que l'expérience de Claire n'était pas si singulière que cela. Cette forme de stigmatisation liée au genre a été expérimentée par d'autres femmes ayant participé à notre recherche, dont voici les récits :

Émilie : « *Il y avait une jeune femme qui m'avait dit qu'un jour elle stationnait dans la forêt dans son utilitaire et un homme est venu toquer à sa porte, car il croyait que c'était une prostituée... Est-ce que ça t'est déjà arrivé ? Ou, est-ce que tu connais des filles à qui s'est arrivé ?* »

Tatiana : « *Maintenant, je suis sur la route, mais je vais prendre un petit moment pour te parler, mais bon en gros, oui, à moi, ça m'est déjà arrivé et je crois que ça arrive souvent. Après, jamais je n'ai eu un problème. Normalement, on arrive à solutionner et à éclairer bien les choses, mais oui, ça arrive souvent* ».

Nina : « *Il m'est arrivé de trouver un homme en France à Chambéry dans un parc qui a commencé à me parler, puis m'a proposé de l'argent et je lui ai dit d'aller au diable !* »

Julie : « *Moi, ça ne m'est jamais arrivé. Juste un jour, dans un village autour de Bordeaux, un homme m'a suivi quand j'étais en train de conduire et je me suis arrêtée à ma place où je stationnais la nuit, car je travaillais aux carottes et je lui ai donc demandé ce qu'il me voulait et il m'a sorti une excuse et est reparti, car là-bas, c'est un lieu de rencontre gay* ».

Émilie : « *Vous avez d'autres choses à dire sur le stationnement dans le rural ?* »

Mathilde : « *Le camping-car, c'est dangereux, on nous prend pour des prostituées souvent !* »

Émilie : « *Ah bon ?* »

Mathilde : « *Ah oui oui oui ! Il faut savoir où tu t'arrêtes, quoi ! Y a des endroits où tu t'arrêtes, c'est pas le bon endroit !* »

Valentin : « *Les chasseurs, ça a l'air d'être hyper rigolo de cohabiter !* »

Mathilde : « *Ça arrive souvent ! Et vous, vous faites quoi là ? Bah on va chasser ! C'est pas ton chemin, mon vieux, dégage ! C'est pas ce que tu vois !* »

Louise : « *Bah même sur des parkings, ça arrive des fois.* »

Emilie : « *Ah ouai ?* »

Valentin : « *Même une fois, c'est rigolo, je le voyais arriver, il y avait les gens, la voiture d'à côté... « Ah bah, tiens ! Regarde-là arriver celle-là avec son camping-car, elle doit pas venir faire du camping ! » Et t'es là, mais... En fait, c'est ma pote, là ! Elle a un vrai métier, elle est dans un camping-car ! Décontracte-toi, c'est une femme dans un camping-car ! Heureusement, il y a des gens qui arrivent à voir des femmes en camping-car sans être... »*

Mathilde : « *On est venu me demander, j'avais pas compris, sur le coup, et il était là (le gars) ... Il m'a demandé si je travaillais. J'ai dit que non, que je faisais une pause, parce que je faisais une pause sur la route... Il a compris que c'était ma pause de travail, quoi ! Donc, il est remonté dans sa voiture puis il resté fixé là. Au bout d'un moment, je me suis dit attend, il est chelou, il a cru que... Et du coup, il est revenu, « la pause est finie ? » Oh my god ! Dégage, mon gars ! En plus, la gueule que j'avais... Je lui ai dit casse-toi, je fais juste une pause sur ma route... Rien à voir ! Dégueulasse !* »

Même si, dans les propos de ces saisonnières, nous pouvons observer qu'elles se détachent du stigmaté en affirmant une forme de contrôle de la situation : pour Nina, par exemple, qui indique à l'homme qui lui demande des services sexuels « d'aller au diable » et Mathilde qui demande aux chasseurs de passer leur chemin ou au gars de « dégager », ou encore pour Claire et Julie où ce sont les hommes qui deviennent honteux face à la situation, il n'en reste pas moins que ces femmes doivent se défendre du stéréotype qu'on leur attribue et de la potentielle domination exercée sur elles par les hommes. C'est pourquoi, alors que ces femmes ont tenté de retourner le stigmaté, d'autres tentent de se prémunir de ce genre d'intrusions en sécurisant leur environnement. En effet, la vie dans l'espace public fait que certaines saisonnières ont développé des stratégies de stationnement pour appréhender un danger ou une potentielle agression de la part d'individus extérieurs au monde des saisonniers nomades. C'est ce que

nous a expliqué Julienne, saisonnière âgée de 25 ans, lorsque nous l'avons rencontrée. Elle dit avoir développé une stratégie pour se garer grâce à un groupe de femmes saisonnières nomades rencontrées sur un réseau social, « les filles du bitume », dont voici l'extrait d'entretien :

« Parce qu'en fait, y a plein de groupes mais, moi je suis sur un groupe c'est que des filles qui sont en camion sur Facebook et je connaissais pas, et c'est beaucoup plus agréable que, y a camtar pénard où y a tout le monde et y a les filles du bitume. Et c'est que des filles et c'est super bienveillant et ce groupe, vraiment, il m'a beaucoup aidé. Camtar pénard, j'ai jamais posé une question. J'ai tout regardé dans les archives, à la fin, j'ai dit merci. Et filles du bitume, ça t'aide à avoir toutes les petites astuces. Et en fait, tu te gares dans le sens du départ. Tu te gares jamais dans un endroit, enfin là je ne me suis pas mise comme ça [en même temps, elle stationne avec un groupe de saisonniers nomades qui joue un rôle de protection]. Mais en fait, y a pas mal de petites astuces où c'est des gens qui font ça depuis longtemps, où tu te sens, tu te gares dans le sens du départ et tu ne restes pas si c'est un cul de sac, tu gardes les clés à portée de main. »

Malgré les risques et les stigmates auxquels ces femmes peuvent être soumises en adoptant un mode de vie nomade, il n'en reste pas moins que le monde du nomadisme saisonnier leur offre un espace de liberté, comme aux hommes saisonniers d'ailleurs, sauf qu'en plus d'être jeunes et d'expérimenter un processus d'autonomisation, elles utilisent aussi cet espace pour s'émanciper des stéréotypes de genre liés à leur statut de femme. C'est ce que nous allons tenter de montrer dans la partie suivante.

2. Les femmes voyageuses : indépendantes et féministes ?

Qu'entend-t-on par féministe ? Nous nous référons ici à la définition de Colette Parent (1998) selon laquelle, les relations entre les sexes sont des éléments importants de l'organisation sociale et les femmes souffrent de discrimination et d'oppression sur la base de leur catégorie de sexe. À cela se rajoute des rapports de pouvoir en lien avec le genre (Neff, 2018). La question est donc de savoir si les femmes saisonnières nomades se disent féministes, donc défendent le fait qu'il y ait plus d'égalité entre hommes et femmes. C'est ce que nous allons développer par la suite, mais nous souhaiterions préciser que notre propos se situera au

croisement des notions de voyage (du déplacement dans l'espace), d'indépendance, et d'émancipation.

Le thème du voyage se retrouve dans plusieurs civilisations. Dans l'Odyssée d'Homère, poème fondateur du monde gréco-romain, pendant qu'Ulysse parcourt le monde et réitère des exploits, Pénélope reste immobile, élève seule son enfant Télémaque, « *tisse et détisse son ouvrage pour rester fidèle à son époux. On a donc d'un côté la figure virile et aventureuse, et de l'autre une figure sédentaire, qui trouve sa valeur dans l'attente* » (Azéma, 2021, p.12). Se questionner sur cette attente est central quand on pense le voyage dans une perspective féministe. « *Le fantasme de Pénélope s'est en effet transmis jusqu'à nous sous d'autres formes : c'est l'image du marin qui aurait « une femme dans chaque port », ou bien la célèbre phrase de Malraux selon laquelle « les hommes ont des voyages, les femmes ont des amants ». Quand l'homme part, la femme l'attend. Elle n'est qu'un port d'attache, destiné à assurer le « repos du guerrier ». Aux hommes, on réserve l'aventure, la mobilité, le monde infini ; aux femmes, l'intérieur et le monde fini* » (ibid.). L'Odyssée présente d'autres figures féminines (comme Circé) qui représentent des tentatrices ou des sorcières dangereuses mais érotiques qui ont pour mission de détourner Ulysse du but initial de son voyage. « *Pénélope et Circé sont caractéristiques de la représentation des femmes dans le récit de voyage, évoluant sans cesse entre deux figures, la peureuse et la putain* » (ibid.). Par ailleurs, la voyageuse peut être assimilée à une aventurière. Alors que le dictionnaire indique que l'aventurier représente une personne qui aime et cherche l'aventure, une aventurière est quant à elle une femme qui a des aventures galantes souvent scandaleuses. « *Voilà qui en dit long sur le difficile accès des femmes au voyage et à l'exploration* » (ibid., p.13). Même Jack London, dans son ouvrage L'Aventureuse (1911) explique que l'aventurière courrait l'aventure et que ce mot n'était guère flatteur.

Malgré tout, la conception masculiniste du voyage se doit de faire face à la réalité selon laquelle, depuis longtemps, les femmes ont voyagé et voyagent. Qu'elles soient scientifiques, géographes, archéologues, politiciennes, ou tout simplement des femmes libres en quête d'un ailleurs, « *elles ont contribué à étudier le monde, à le dessiner, à le cartographier, à le raconter* » (Azéma, 2021, p.19). Par ailleurs, certaines femmes ont pu utiliser le voyage comme un levier d'émancipation sans pour autant l'identifier ainsi, sans avoir conscience de la domination patriarcale qu'elles pouvaient subir dans leur vie sédentaire. « *Comme s'il y a le feu et que l'on cherche à fuir avant tout, sans prendre le temps de s'interroger sur l'origine de l'incendie. Elles ont su trouver la force de repousser les contours étroits du monde qui leur était imposé, et cela constituait déjà une prouesse en soi* » (ibid., p.14-15). Pour l'historienne

Michelle Perrot (1997), les femmes voyageuses représentent une forme majeure de l'émancipation et donc d'indépendance.

Par ailleurs, le lien entre voyage et engagement féministe n'est pas toujours automatique, même si nombreuses sont celles qui ont lié leur engagement féministe au voyage (Azéma, 2021). « *Quelques-unes ont directement voulu contester les règlements misogynes via le voyage, comme Maryse Choisy, qui se fera passer pour un jeune moine afin d'entrer au mont Athos, lieu à ce jour encore interdit aux femmes. Le voyage a aussi permis à certaines de réaliser une performance, comme Mary French Sheldon, qui part pour le Kilimandjaro en 1891 afin de « prouver qu'une femme peut être une aussi bonne exploratrice qu'un homme » et interdit à son mari de l'accompagner pour empêcher que sa démonstration ne perde tout son sens (...)* » (ibid., p.15). Les saisonnières nomades que nous avons rencontrées sont elles aussi de grandes voyageuses qui pensent, au même titre que les hommes, que le voyage leur offre une perspective de liberté. Elles ont aussi pu faire le lien entre le féminisme et la culture alternative :

« Oui, je crois que la généralité, c'est que les filles sont féministes, après, dans la théorie et la pratique, c'est parfois différent mais oui, c'est normal presque d'être féministe. » (Tatiana, 36 ans)

« Je crois en tout cas que dans la culture nomade, il y a certainement un esprit féministe, si l'on veut le définir ainsi, dans le sens où nous nous retrouvons à vivre dans une communauté de partage où il n'y a pas de frontière labile de différenciation des rôles et où il y a une ouverture pour construire de nouvelles formes de relations et de respect. En général, il y a du respect pour les femmes parmi les personnes que j'ai rencontrées. » (Nina, 32 ans)

« Je milite en Catalogne. Je vis à Barcelone dans un collectif. Je suis une artiste, donc je milite pour les collectifs d'artistes. Par exemple, je suis aussi dans des mouvements collectifs féministes et je milite pour qu'on donne plus d'argent aux personnes pauvres. » (Laure, 29 ans).

Voyager pour une femme, c'est pouvoir s'affranchir de sa condition, c'est avoir la liberté de se dire qu'elle peut aller où elle veut et qu'elle n'est qu'à elle, qu'elle est seule avec elle-même. Comme nous l'avons déjà vu dans notre première partie, le voyage représente l'indépendance, l'autonomie. La voyageuse ne doit compter que sur elle-même. « *Elle doit*

s'aligner sur ses propres désirs, sa propre temporalité : le temps fractionné de la vie sédentaire n'est plus, son maillage de repères non plus. Aussi longtemps que dure sa période d'exploration et d'aventure, la voyageuse n'appartient à rien ni à personne – elle est le centre du monde qu'elle arpente, le lieu d'où tout part et converge » (ibid., p.163). Julie saisonnière nomade de 23 ans nous a parlé de l'indépendance des femmes chez les saisonnières nomades :

« Je pense qu'il y a pas mal de féministes (chez les saisonnières nomades) mais surtout je pense qu'il y a beaucoup de femmes fortes et indépendantes. »

Dans les propos de Julie, on observe une association entre indépendance et force comme pour être l'équivalent de ce qui peut représenter des caractéristiques souvent associées à l'homme « *comme pour occuper la place qu'on aurait prise facilement si on avait été un homme* » (ibid., p.217). Par le voyage et le biais de la culture alternative, ces femmes apprennent à habiter leur propre monde car la cohérence personnelle s'inscrit dans l'espace comme si les dimensions du dehors et du dedans formaient une série de cercles concentriques indiquant le chemin vers la libération. « *Une fois qu'on se sent appartenir à ce monde, qu'on a repris sa place, non plus comme deuxième sexe, mais comme membre du genre humain à part entière, on peut alors décentrer son regard et offrir la multitude qui nous entoure, elle aussi, sa vraie place* » (ibid., p.219). C'est ainsi que la culture alternative du monde des saisonniers nomade offre cet espace et cette place égalitaire à ces femmes et elles la prennent car les sentiments de reconnaissance et de liberté sont, à priori, plus forts que les stéréotypes dont elles sont affublées.

Conclusion :

Ce chapitre vient mettre en lumière que les expériences des femmes saisonnières nomades divergent des expériences des hommes puisqu'en plus de se défaire du stigmate de déviance du fait de leur mode de vie alternatif, elles doivent conjuguer avec des stéréotypes de genre liés aux représentations de la femme déviance vivant dans l'espace public. Nous avons étudié les stratégies mises en place par ces saisonnières pour se détacher du stigmate en le retournant à l'encontre des hommes auteurs du stéréotype mais aussi en déployant des stratégies de stationnement pour assurer leur sécurité.

Par ailleurs, nous avons montré que le voyage induit par le mode de vie nomade offre à ces femmes un espace de liberté et d'émancipation, tout comme aux hommes saisonniers

nomade d'ailleurs, mais cet espace leur permet également de s'émanciper vis-à-vis des normes de genre auxquelles, en tant que femmes, elles peuvent être soumises.

« *Voyager pour une femme, c'est une mise à feu – de toutes les interdictions, de toutes les injonctions. C'est dire : « je veux aller là-bas, et vouloir me suffit, personne ne m'en empêchera. » La liberté ne se demande pas poliment, elle se prend* ». (Azema, 2021, p.224). Ainsi, elles valorisent une forme d'indépendance reconnue au sein du monde des saisonniers nomades mais qui peut être stigmatisée par les personnes qui ne connaissent pas ce mode de vie. Malgré le stigmate, ces femmes du dehors voyagent dans l'espace, elles ont le goût de l'aventure et de la liberté, en somme, elles sont des humaines comme les autres.

Conclusion de la seconde partie

Cette seconde partie revient essentiellement à la question des relations qu'entretiennent les saisonniers avec la terre au sens de l'activité agricole qu'ils mènent, mais aussi avec la terre du territoire du Médoc, et plus symboliquement avec les lieux de halte et les relations qu'ils tissent avec d'autres saisonniers au gré de leurs voyages. Nous avons donc croisé la dimension naturelle de l'espace avec sa dimension interactionnelle afin de mieux comprendre en quoi l'appréhension symbolique de l'espace est un support fondamental de structuration identitaire (Parazelli, 2002). Ainsi, l'espace a été appréhendé de façon macro-sociale, puisque nous avons analysé la place des saisonniers dans le Médoc de façon structurelle, mais aussi dans une dimension globale. Ensuite, nous avons analysé le rapport des saisonniers au territoire dans une dimension méso-sociale, puisque nous avons montré en quoi le territoire avait un rôle dans la constitution de l'identité collective des saisonniers nomades. Et enfin, nous nous sommes situés à un niveau micro-social puisque nous nous sommes attachés « *au familier, au vécu, au sensible, aux ancrages psycho-affectifs* » (Marchal, 2023) des saisonniers nomades dans leurs expériences de vie dans des lieux précis.

À ce titre, nous avons, tout d'abord, pu voir en quoi la présence des saisonniers nomades dans le Médoc permettait de révéler une tension historique territoriale entre châteaux viticoles et administrations publiques. Malgré l'endossement du rôle de « la patate chaude » entre ces diverses organisations, nous avons montré que les saisonniers nomades considèrent le Médoc comme une terre symbolique et que la connaissance de cette terre fait partie du sentiment d'appartenance à une même communauté. « *La relation, et par conséquent la communication, entre les êtres humains est à la racine de tout ce qui est social* » (Elias, 2015, p.22). Ainsi, l'identité collective se construit. Or, la communication n'est pas qu'un processus de passage d'idées entre des individus, c'est aussi un partage de significations (Strauss, 1992) ou le territoire du Médoc représenterait une forme de fixité dans l'espace propice à l'unité du groupe (Simmel, 1999). L'approche que nous avons choisie ne se limite pas à la relation entre humains, mais elle s'étend aussi aux non-humains (Descola, 2005).

Tout comme nous avons fait appel à l'histoire des mobilités militantes et des habitats alternatifs dans la première partie pour mieux saisir ce qui se jouait dans le présent pour les saisonniers nomades, nous avons fait le choix dans cette partie de revenir sur l'histoire du Médoc pour mieux comprendre qu'il s'agit d'une terre mobile qui a toujours accueilli des individus mobiles. Peut-être est-ce aussi pour ça que le Médoc est une terre très forte en

identification pour les saisonniers nomades ? C'est qu'il y a une symbiose entre la mobilité des sols et la mobilité des êtres ? Mais nous laisserons ces questions en suspens pour une autre recherche, qui sera peut-être plus de l'ordre de la philosophie.

Nous avons ensuite montré que la réalité spatiale et temporelle des jeunes se jouait à différents niveaux (parcours, village, stationnement). Sortis du Médoc, les parcours géographiques des saisonniers se jouent à différentes échelles (locale, nationale, européenne). À travers ces parcours nous avons montré que la pratique des lieux (Stock, 2006) relevait d'une construction sociale conduisant à une forme de « capital spatial » ou encore d'identité spatiale singulière des saisonniers nomades.

Puis, nous avons exploré des parcours géographiques singuliers de quatre saisonniers nomades afin d'analyser le sens qu'ils donnaient à leurs pratiques des lieux en nous centrant sur leurs expériences.

Enfin, nous avons abordé des questions mêlant le genre dans l'espace avec les expériences d'indépendance et d'émancipation expérimentées par les femmes saisonnières nomades. Nous avons montré que ces femmes, en plus de subir le stigmate de l'étrangeté (tout comme les hommes d'ailleurs) lié à leur mode de vie nomade, sont également victimes d'un stigmate lié au stéréotype de genre du fait qu'elles soient des femmes indépendantes, aventurières, voyageuses. Toutefois, elles ont déployé des stratégies de retournement ou de contournement pour pouvoir continuer de vivre leur expérience comme elle l'entendent. Ainsi, elles affirment leurs positions et leurs choix dans une dynamique d'émancipation vis-à-vis des stéréotypes de genre.

TROISIÈME PARTIE

PARCOURS DE SAISONNIERS NOMADES

« En Voyageant, j'ai compris que l'homme libre est nomade. Je choisis donc la liberté avant qu'il ne soit trop tard. Je ne veux pas devenir un vieux chanteur. »

Jacques Brel, Interview à la RTB (1971)

Introduction à la troisième partie

Dans cette partie, nous allons nous intéresser aux parcours biographiques des saisonniers nomades. Comme nous l'avons montré dans le chapitre cinq, la notion de parcours est polysémique, c'est pourquoi nous prenons soin ici de préciser que nous nous appuyons sur le concept de parcours sociaux. Raisonner en termes de parcours, c'est inscrire les trajectoires sociales dans une perspective plus large qui soit attentive à leurs multiples dimensions (Caradec et al, 2012).

Dans la partie précédente, nous avons utilisé la notion de parcours dans une dimension spatiale. Dans cette partie, nous utiliserons la notion de parcours dans le cadre biographique des parcours de vie pour observer les socialisations primaires et secondaires de ces jeunes en lien avec le nomadisme saisonnier puisque nous partons du principe que le « stock de connaissance » « *n'est rien d'autre que la sédimentation de toutes nos expériences de définitions de situations passées, expériences qui peuvent référer à notre monde précédemment à portée effective (actual), réitérable (resorable) ou atteignable (obtainable), ou qui pourront référer à des semblables, des contemporains ou des prédécesseurs* » (Schutz, 1998, p.112). Ce processus étant également nommé par Edmund Husserl « *synthèse de recognition* » (*ibid.*). S'intéresser aux parcours de vie, c'est pouvoir articuler l'individu et le déroulement de sa vie d'un côté et l'environnement socioculturel dans lequel il naît de l'autre. En effet, il naît dans un environnement dans lequel il va se développer et agir, sachant que cet environnement a lui aussi son histoire et se transforme en même temps que l'individu prend de l'âge. Ainsi, Christian Lalive d'Épinay (2012) nomme cette imbrication « l'historicité du sujet » (Caradec et al, 2012, p.26).

L'enjeu de cette partie sera donc de mettre en lumière le processus de socialisation et d'intégration au groupe de référence en croisant et en analysant les parcours biographiques et les expériences des saisonniers nomades de notre étude. D'un point de vue théorique, nous nous appuyerons principalement sur les travaux de Peter Berger et Thomas Luckmann (1966), de Georg Simmel (1896, 1999), Anselm Strauss (1992) sur la socialisation et les groupes sociaux ainsi que sur la sociologie de l'expérience sociale de François Dubet (1994). Nous intégrerons donc le passé, les expériences socialisatrices antérieures des saisonniers nomades tout en incluant le rôle du présent comme si tout le passé des saisonniers nomades était à envisager « *comme un seul homme* » à chaque moment de l'action (*ibid.*, p.79) et dans ses interactions avec les autres. Il s'agira également, dans une perspective interactionniste, de questionner la fin

du parcours de ces jeunes dans le monde des saisonniers nomades en abordant la notion de distanciation et en envisageant cette distance comme la perspective d'entrevoir la naissance d'un engagement dans un nouveau monde.

CHAPITRE 8

COMMENT DEVIENT-ON SAISONNIER NOMADE ?

Ce chapitre cherche à analyser les parcours de vie des jeunes participants à notre travail de recherche afin d'essayer de comprendre ce qui a pu les mener vers le monde des saisonniers nomades. Même si ces parcours sont singuliers, certaines similitudes ont été observées en ce qui concerne, notamment, leurs expériences sociales passées et la socialisation au mode de vie.

Or, même si, sociologiquement, il peut être intéressant d'opter pour une posture déterministe afin de comprendre les logiques de continuité ou de reproduction sociale dans les parcours des individus, nous avons plutôt fait le choix d'une analyse portant sur les tournants biographiques pour mieux comprendre les raisons et les réalisations de l'action (Bidart, 2006a). Dans le cas présent, nous analyserons le processus ayant mené ces jeunes vers la culture alternative.

Pour mieux saisir ce qui a pu mener les jeunes rencontrés à faire le choix de devenir saisonniers nomades, nous souhaiterions proposer un développement en trois sous-parties.

Dans la première sous-partie, nous montrerons que devenir saisonnier nomade relève parfois d'une socialisation antérieure à l'adoption du mode de vie, sans pour autant nous détacher de ce qui va provoquer le changement de vie chez ces jeunes. Lorsque ces derniers se cherchent, ils font, certes, souvent appel à des repères connus issus du cercle familial ou amical pour tenter de construire leur identité, mais un processus spécifique s'opère à chaque changement significatif dans la vie des individus et nous allons tenter de l'identifier. Dans une

seconde partie, en nous appuyant sur la sociologie de l'expérience, nous expliquerons comment se passe la phase d'intégration dans le nouveau monde, en l'occurrence celui du nomadisme saisonnier. Et enfin, nous verrons que l'intégration au groupe de référence passe par une forme de « socialisation anticipatrice » (Merton, 1957).

1. Socialisation au monde des saisonniers nomades

La socialisation permet à l'individu de comprendre les autres significatifs et d'avoir une « *appréhension du monde en tant que réalité sociale et signifiante* » (Berger et Luckmann, 2012, p.214). Lorsqu'il atteint un degré d'intériorisation suffisant des principes organisateurs de la société, l'individu en devient membre. La socialisation primaire intervient dans l'enfance et la socialisation secondaire qui « *consiste en tout processus postérieur qui permet d'incorporer un individu déjà socialisé dans des nouveaux secteurs du monde objectif de sa société* » (*ibid.*, p.215) intervient au contact d'autres individus. En l'occurrence, dans cette thèse, nous allons nous intéresser aux interactions avec d'autres saisonniers nomades.

Dans cette partie, nous avons fait le choix, tout d'abord, d'identifier les prédispositions au nomadisme saisonnier en étudiant les processus de socialisation primaires et secondaires des jeunes que nous avons rencontrés et comment ces expériences socialisatrices antérieures ont pu jouer un rôle dans leur choix de devenir saisonnier nomade. Ensuite, nous étudierons plus en détail le passage transitionnel de ces jeunes d'un monde vers un nouveau secteur du monde objectif, celui du nomadisme saisonnier, par le biais du tournant biographique. Enfin, nous expliquerons comment se déploie la phase d'intégration à ce groupe de référence.

1.1 Traces biographiques du nomadisme saisonnier

D'après Hervé Marchal (2022a), « *nous sommes sûrement toutes et tous, d'un point de vue transactionnel et relationnel, des itinérants qui effectueront des trajets au cours desquels l'autre laisse des traces en nous – et inversement* » (p.24). Dans notre recherche, nous avons cherché à identifier les traces d'un nomadisme saisonnier dans les histoires de vie des participants au travail de recherche. « *Si on désire comprendre les personnes (leur développement et leurs relations avec ceux qui ont de l'importance), on doit être prêt à considérer qu'elles sont ancrées dans un contexte historique* » (Strauss, 1992, p.173). L'étude des parcours biographiques de ces jeunes a permis de dégager des éléments concernant les prédispositions à l'engagement dans ce mode de vie ainsi que des éléments concernant leur

premier passage à l'acte. Comme nous l'avons évoqué en introduction, Tristana Pimor (2014) avait étudié le mode de vie Traveller comme une sortie de carrière zonarde. Elle expliquait comment l'entrée dans une carrière de Traveller faisait partie d'une socialisation de groupe avec une forte solidarité, notamment dans le choix du premier camion, dans ses éventuelles réparations, dans le partage d'un réseau d'employeurs saisonniers.

Même si nous avons pu repérer ce type de socialisation secondaire chez les jeunes de notre étude, pour la majorité d'entre eux, la socialisation à ce mode de vie n'était pas forcément liée au passage transitionnel d'une vie de zonard à une vie de traveller, mais plutôt à une socialisation primaire ou secondaire liée à l'activité de saisonnier agricole nomade en elle-même. En effet, la majorité des jeunes rencontrés sont issus du milieu rural et ont connu la vie de saisonnier agricole nomade bien avant leur premier passage à l'acte. Soit parce qu'ils ont côtoyé des amis qui avaient opté pour ce mode de vie dans leur village d'origine, soit parce que leur père ou mère était saisonnier agricole ou même saisonnier agricole nomade. C'est ce que nous a expliqué Myriam, saisonnière nomade espagnole âgée de 34 ans :

« Mon père est catalan et a toujours été nomade. Il voyageait partout en France pour faire des petits emplois saisonniers et je le suivais ».

Le parcours biographique de Julie, saisonnière nomade âgée de 23 ans, montre à quel point sa socialisation familiale a contribué à préparer l'entrée dans un parcours de saisonnière nomade, tant elle a été initiée à ce milieu dès son plus jeune âge grâce à son père qui travaillait comme saisonnier dans un domaine viticole :

« J'ai commencé mes premières vendanges à 11 ans, mais c'était pas trop légal avec la famille tout ça. Et du coup, j'ai commencé un peu à connaître le milieu saisonnier, les gens qui vivent en camion, les nomades, enfin ce mode de vie un peu alternatif et mon père est saisonnier aussi et il vivait en caravane. Donc, depuis toute petite, je suis habituée à vivre en caravane, à bouger un petit peu partout, à partir en vacances, tout ça avec mon père ».

Roseline, saisonnière nomade âgée de 35 ans, quant à elle, nous explique dans cet extrait d'entretien qu'elle a été socialisée avec le milieu agricole par le biais de sa mère qui a toujours travaillé dans ce secteur. Elle explique comment l'expérience agricole de sa mère lui a permis de trouver un emploi en France, alors qu'elle ne maîtrisait pas le français. Roseline explique

également que l'agriculture est une pratique culturelle familiale dans le sens où elle fait le lien avec son pays d'origine, le Laos, où les pratiques agricoles sont encore aujourd'hui particulièrement développées :

Émilie : *« Et toi du coup, tu es originaire d'où ? »*

Roseline : *« Bah moi, je suis née dans le sud, mais j'ai grandi essentiellement en dessous de Paris, dans le Loiret, dans une toute petite ville. »*

Émilie : *« Y avait de l'agriculture là-bas ? »*

Roseline : *« Ouai. Je sais pas si tu connais Orléans, Montargis, par là-bas, y a pas mal de serres, de pépinières, tout ça et tout. Il y a des grandes forêts où y a des champignons. Si y a quand même pas mal de terrains agricoles aussi. Bah j'ai ma mère, elle, elle a toujours bossé là-dedans. Elle a toujours fait de l'agriculture parce que comme elle parle pas très très bien français, c'est pas si facile. Ma mère, elle arrive du pays donc eux c'était déjà une famille où ils avaient du bétail, plein de champs au Laos, donc en fait, elle a toujours été habituée à travailler de ses mains quoi et à cultiver la terre. C'est aussi la simplicité de bosser dans ce secteur-là quoi ».*

De même, les jeunes que nous avons rencontrés, ont pu nous expliquer qu'ils connaissaient des jeunes de leurs villages, des amis, qui étaient déjà partis sur les routes et dont les expériences avaient eu un impact sur leur décision de devenir saisonnier nomade. Ce mode de vie a donc été présent dans leur processus de socialisation secondaire. C'est ce que nous ont expliqué Edouard, saisonnier nomade âgé de 25 ans, et Louis, saisonnier nomade âgé de 27 ans :

« Oui, parce qu'il y a mes collègues en Espagne qui ont fait ça depuis quelques années et quand ils rentraient de France, ils racontaient des histoires : Ho le séjour, on s'est amusé beaucoup. »

« Avec des amis, à 17 ans, je suis parti de mon village et je suis parti dans un autre village à 1h de chez moi. Et j'ai connu le mode de vie là-bas, je voyais les caravanes, des fourgons. Mais bon après, j'ai toujours fait des choses en pensant que ça allait être bien pour moi. Mais j'aime vivre comme ça et ma copine aussi, donc après, on a pris la tente, le sac à dos et on est partis à l'aventure. Après oui, j'ai des amis qui ont commencé, mais finalement, c'est notre décision. Maintenant, j'ai 2/3 amis qui vivent comme ça mais les autres, ils vivent en maison, mais pas comme ça. J'ai perdu beaucoup d'amis justement comme ça parce qu'on n'a pas le même mode de vie. Mais bon, c'est pas un problème, parce que c'est ma décision de vivre comme ça. »

Par ailleurs, quels que soient leurs diplômes ou leur milieu social d'origine, les mauvaises expériences qu'ont pu connaître les saisonniers nomades dans leur milieu familial, dans leurs parcours scolaires ou dans leurs premières expériences d'emploi ont contribué à forger, chez eux, une volonté de rompre avec le système qu'ils décrivent aujourd'hui comme empreint « d'inégalités », « d'injustices » et de « domination ». Ainsi, ces éléments observables dans les parcours de vie peuvent préparer les jeunes à entrer dans une culture alternative. Louis, nous explique que son père a travaillé comme ouvrier agricole toute sa vie et qu'il est tombé malade juste avant de prendre sa retraite. Ceci a eu un impact sur le montant de son allocation qui ne lui permet pas de vivre décemment aujourd'hui. Ce contexte socioéconomique a poussé Louis à quitter son milieu familial à l'âge de 21 ans pour devenir saisonnier nomade en France :

« Après, c'est aussi la situation à la maison. Mon père, depuis petit petit petit, il travaille, puis après, il est tombé malade et maintenant, il n'a rien alors qu'il a tout le temps travaillé avant, tout le temps tout le temps tout le temps. Alors, je pense que le système est pas bien, car dans la situation de mon père, par exemple, il pouvait pas étudier, alors il a travaillé tout de suite et là, il est malade et il a droit à rien, donc c'est un mauvais système. C'est ça qui m'a poussé à partir de l'Espagne et venir ici pour travailler, faire les saisons à la vigne ».

De même, Louis pointe le fait que cette société qu'il se représente, est constituée d'enjeux de pouvoir qu'il aimerait voir disparaître au profit d'une société moins inégalitaire :

Émilie : *« Qu'est-ce que tu aimes pas dans le système ? »*

Louis : *« J'aime pas les relations de pouvoir, de la domination des uns sur les autres, par exemple la domination de la politique, de la police »... « j'aime pas le pouvoir que la personne peut avoir sur toi. J'aimerais que les gens soient égaux... c'est toujours pour le capital. Tout tourne autour de l'argent et je n'aime pas ça ».*

Quant à Romain, saisonnier nomade âgé de 29 ans, il nous confie à quel point il s'est senti exclu du système scolaire, ce qui l'a poussé à adopter un mode de vie marginal en lien avec l'étiquette qu'on lui avait assignée :

« Ouai, comme je te disais, moi, je suis issu de foyers en fait, et du coup, je sais qu'on m'a direct dirigé bah, vers un métier. Et je trouve ça dommage que, juste parce que

j'étais exclu socialement de l'école, parce que j'étais en échec scolaire, parce qu'ils appellent ça comme ça, ils emploient des mots comme ça, directement, donc ça donne pas envie de continuer. Moi, ça me motive pas du tout... Déjà, d'entrée, on veut vraiment que tu rentres dans les clous, en fait. Je trouve ça un peu dommage, parce qu'il y a pas de libre-arbitre. Après, y a pas de liberté artistique qui est mise de l'avant, parce que chacun a une créativité artistique, je pense, et là non, c'est de la production. Et moi, du coup, ça m'a détaché de ce système et j'en suis devenu marginal entre guillemets, on va dire. Enfin, la société me voit un peu comme ça, parce que je paie pas de loyer, je me débrouille pour être en marge et pour pouvoir faire ressortir en moi mon côté artistique. Parce que sinon, il s'éteint et, enfin, en tout cas dans ce système-là, il va s'éteindre, c'est sûr. Donc, voilà un peu comment je vois la chose ».

Enfin, le parcours professionnel de Julie nous montre que sa première expérience d'emploi avant de devenir saisonnière nomade, a contribué à une prise de conscience que la routine d'un emploi stable en restauration pouvait avoir des conséquences négatives sur son rythme de vie et a motivé son choix d'intégrer une vie de nomade pour fuir ce qu'elle décrit aujourd'hui comme une forme d'exploitation :

« La restauration, c'est quelque chose qui me plaisait pas mal, donc du coup, j'ai essayé de faire une formation en restauration. Sauf qu'au final, mon patron, ça le faisait un peu plus chier que je fasse une formation plutôt qu'il m'engage direct, donc il m'a engagé directement. J'ai travaillé à restaurant X à Bordeaux... c'est un restaurant italien. Et puis au final, je me suis rendue compte que enfin là-bas, clairement, j'étais payée une misère pour le nombre d'heures que je faisais. Je faisais 250 heures par mois pour 1400 euros nets. Donc tu passes ta vie, au final, au restaurant, pour travailler pour un patron. Et toi, tu gagnes 1400 euros et tu mets toute ta vie de côté absolument parce que t'as juste le dimanche de repos et une demi-journée dans la semaine et t'as le temps de rien faire. T'es tellement fatiguée parce que la restauration, c'est un rythme de malade, du coup, t'es tellement fatiguée que tu fais plus rien à part bosser quoi, c'est ça qui m'a donné envie de faire les saisons ».

Même si notre recherche n'a pas montré un lien entre le niveau d'étude des jeunes et l'attrait pour le nomadisme saisonnier tant les parcours scolaires étaient diversifiés allant des jeunes non diplômés à ceux disposant d'une maîtrise en passant par des détenteurs de diplômes professionnels et des licences, il n'en reste pas moins que lorsqu'on s'intéresse à la catégorie socioprofessionnelle (CSP) des parents de ces jeunes, même si quelques-uns font partie de la

catégorie des professions intermédiaires ou cadres, les autres appartiennent majoritairement à la CSP ouvrier, employé ou sont au chômage (Cf. Annexe 1). Ces jeunes sont donc souvent issus de milieux populaires et comme nous l'avons précisé plus haut, ils viennent majoritairement des espaces ruraux. Ces caractéristiques pourraient expliquer leur attrait pour des cultures ayant des modes de vie alternatifs afin de s'émanciper d'un milieu ne leur offrant que très peu de perspectives d'avenir. Il s'avère que les jeunes ruraux, qu'ils soient sans diplôme ou marginalisés, sont soumis à des vulnérabilités induites par ces espaces, notamment en ce qui concerne leur relation au marché du travail local (Reversé et Auger, 2022). Ce dernier attend de ces jeunes une flexibilité spatio-temporelle (au niveau des horaires et de la mobilité géographique) pour répondre au marché du travail précaire développé dans les usines ou dans le milieu agricole, comme nous l'avons déjà abordé en première partie.

Or, ce n'est pas forcément uniquement dans cette forme de déterminisme que nous souhaitons approfondir notre propos et notre analyse dans cette thèse puisque parmi tous les jeunes rencontrés, qu'ils soient issus d'un milieu rural ou plus urbain, qu'ils aient fait des études ou non, que leurs parents viennent du monde agricole ou non, qu'ils soient issus d'un milieu familial précaire ou non, qu'ils soient originaire d'Espagne, d'Italie et de France, ce qui rassemble ces jeunes, c'est que tous, à un moment donné dans leurs parcours de vie, ont eu le souhait d'adhérer à la culture alternative du monde du nomadisme saisonnier pour trouver un espace dans lequel ils pouvaient s'identifier et être en accord avec eux-mêmes. Et c'est ce passage vers ce monde des saisonniers nomades que nous souhaiterions analyser dans la sous-partie suivante par le biais de l'analyse du tournant biographique.

1.2 Tournant biographique : devenir saisonnier nomade pour trouver un monde meilleur

Comme nous venons de le voir, la majeure partie des saisonniers que nous avons rencontrés avaient fréquemment côtoyé le monde des saisonniers agricoles nomades avant de le devenir eux-mêmes. Cependant, lors de nos entretiens, nous avons tenté de saisir s'il y avait eu un élément déclencheur dans les parcours biographiques qui avait favorisé le passage d'une vie sédentaire à la vie de saisonnier nomade. « *Les personnes qui adoptent la mobilité comme mode de vie ont le sentiment que ce changement de vie est à la fois une échappatoire leur permettant de se soustraire à une vie en société qui ne leur donne plus satisfaction et une quête de mieux-être, la recherche d'une nouvelle vie, dans un ailleurs nécessairement pensé meilleur. C'est souvent un élément déclencheur qui conduit à une rupture avec la vie d'avant, un tournant, un*

nouveau départ, et marque le début des modes de vie mobiles » (Forget, 2012 ; Forget et Salazar, 2020).

Alors que l'on pourrait penser que ce « choix » de vie est une conséquence subie d'un manque d'accès à un logement et à un emploi stable, ce n'est pas forcément par dépit ou par contrainte structurelle que les jeunes choisissent de devenir saisonniers nomades, ils sont également acteurs dans ce changement. Anselm Strauss (1992) parle de « *moments critiques* » avec la présence de décalages « (*surprise, choc, chagrin, anxiété, tension, frustration, remise en question*) » en lien avec le besoin d'éprouver son nouveau Moi. L'auteur associe ces moments clés aux changements d'identité.

En effet, l'étude des parcours biographiques des jeunes saisonniers nomades montre que le choix de prendre la route intervient fréquemment après une rupture de liens familiaux, amoureux, amicaux, après une rupture avec un milieu qu'ils considèrent comme néfaste, ou encore un état d'être pour lequel ils aspirent à un changement comme celui de la consommation de drogue ou du mal-être psychique. Ainsi, dans les discours de ces jeunes, lorsque nous leur avons demandé quel avait été l'élément déclencheur pour partir sur la route, nous avons repéré des expressions comme « envie de changer d'air », « envie d'aller mieux psychologiquement », « envie de rencontrer d'autres personnes », « avoir une meilleure qualité de vie ». Le processus en œuvre s'apparente donc à un tournant biographique, c'est-à-dire un moment de transition, de transformations, « *de désorientations avec l'apparition de nouvelles orientations de la vie* » (Delory-Momberger, 2019, p.179).

Ce tournant dans le parcours de ces jeunes constitue un processus à l'intersection du personnel et du social dans le sens où, même s'il s'agit d'une épreuve parce que le jeune doit se construire un nouvel espace social (nouvel espace de socialisation, nouvelles relations, nouvelle représentation du monde), le fait de changer de voie lui permet de retrouver du sens dans son expérience et induit donc de « *nourrir un sentiment de continuité identitaire* » (*ibid.*). Lorsque nous avons rencontré Rémi, saisonnier nomade âgé de 26 ans, il a pu nous exprimer que le tournant qu'avait pris sa vie, lui avait permis d'être en accord avec lui-même :

Émilie : « *Est-ce que du coup, tu as l'impression, des fois, d'être à contre-courant par rapport au reste de la société ?* »

Rémi : « *Bah, de moins en moins, parce que justement, je côtoie des gens qui me ressemblent. Justement, quand je me sentais le plus à contre-courant, c'est justement avant que j'entame ce mode de vie et que j'étais encore bloqué dans l'ancien mode de vie parce que j'osais pas franchir le pas ou alors que je l'étais déjà, mais à moitié. Et*

que j'avais encore les anciens potes et quand je côtoyais ces gens-là, j'arrivais pas à exprimer mes idées et c'est là que je me sentais à contre-courant et extraterrestre en fait. Ça peut m'arriver encore aujourd'hui quand je côtoie la famille. Mais au jour le jour, vu que je me retrouve de plus en plus avec des gens qui partagent mes trucs, bah à contre-courant, non. »

Berger et Luckmann (2012) évoquent ce processus de tournant biographique en expliquant qu'il s'agit d'une réorganisation et d'une réinterprétation de l'existence qui rend plausible la nouvelle réalité. Edgar Morin (1973) quant à lui, indique que c'est pendant les périodes de crise que les individus portent les risques de régression qui constituent les conditions de la progression.

Claire Bidard (2006), quant à elle, fait appel au concept de bifurcation. Elle tente de définir un « idéal-typique » dans le processus de bifurcation de la trajectoire biographique où elle y identifie différentes phases. Elle explique que le fait qu'il y ait une crise suivie d'un basculement implique une période d'incertitude, mais aussi de rupture temporelle et d'ouverture au « monde des possibles » conduisant à la prise de décisions puis à l'action (p.36). Le schéma suivant illustre ce processus :

Schéma n°4 : Schéma de la bifurcation (Bidart, 2006b, p.39)

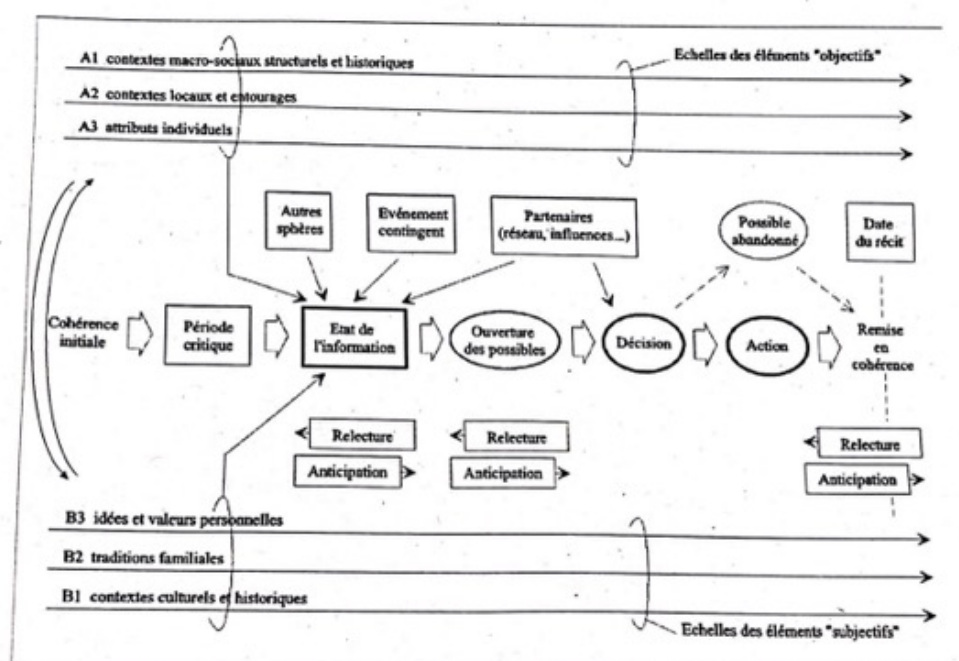


SCHÉMA 1. — Schéma de bifurcation

Le parcours de Nicolas, saisonnier nomade âgé de 31 ans, peut illustrer les différentes phases de ce processus opéré lors du tournant biographique que nous avons pu repérer dans son histoire de vie :

« Pendant un moment, j'ai fait pas mal la teuf. Je faisais de la musique et je faisais des free party tous les week-ends. Et puis, un jour, j'ai eu des problèmes avec la drogue quoi, pis un jour, j'ai tout arrêté, quoi. Et puis après, bah, au bout d'un moment, je me suis remis à travailler et à faire des trucs. Et c'est là que j'ai commencé à me dire, allé c'est bon, je choppe un camion. Les potes, je les laisse galérer s'ils veulent continuer à galérer et moi, je me casse. Et puis voilà. »

Il faut souvent un temps de maturation et d'accumulation *« pour que la personne ait vraiment le sentiment d'une limite, pour qu'elle déclenche le travail du bilan »* (ibid., p.40). C'est alors qu'un évènement va marquer la fin d'une période et justifier la prise de décision. Claire Bidart (2006b) associe cet évènement à la soupape d'une cocotte-minute qui montre que la limite est atteinte. C'est ce qui se passe pour Nicolas qui a eu, à un moment donné, un problème avec la drogue dans le monde de la free party et c'est ainsi qu'il sent qu'il a dépassé une de ses limites. Il va alors rentrer dans une phase de bilan (état de l'information) qui va ouvrir vers de nouvelles possibilités, ici pour Nicolas, il s'est remis « à travailler et à faire des trucs » donc à rencontrer des nouveaux milieux, de nouvelles personnes, qui l'ont conduit à la prise de décision de prendre un camion et ainsi d'orienter de nouvelles actions dans un nouveau monde.

Ainsi, le processus en œuvre dans le cadre du tournant biographique contribue à la formation de soi et permet aux individus d'accroître leur puissance d'agir sur eux-mêmes et sur leur environnement social, puisque la crise donne lieu à de nouvelles perspectives d'action. C'est ainsi que le tournant biographique est à interpréter comme une responsabilité éthique inscrite dans une perspective émancipatrice (Delory-Momberger, 2019). Cette émancipation d'un milieu peu propice à l'épanouissement personnel a pour but de conduire à un monde meilleur. En effet, c'est dans l'action que l'on prend conscience d'être dans une mauvaise voie (Strauss, 1992). L'exemple de Nicolas montre bien qu'il se distancie d'un monde, celui de la Free Party et de la consommation, pour aller vers un autre monde, celui du nomadisme saisonnier. Il explique bien qu'il a dû se mettre en retrait de son réseau de sociabilité pour aller vers un autre réseau. Comment donc se passe la phase d'intégration dans ce nouvel espace social ?

2. Mode d'entrée dans la culture des saisonniers nomades

Dans cette partie, nous allons évoquer les deux premières phases du parcours des jeunes dans le nomadisme saisonnier. Nous allons nous intéresser à la façon dont ils s'y prennent pour débiter leur expérience dans le nomadisme saisonnier. En effet, au début du parcours, ils entrent dans une première phase où ils prennent la route suite à une crise, pour rompre avec un milieu qui ne leur convient pas. Ils cherchent des valeurs auxquelles s'identifier. Puis, petit à petit, ils intègrent une deuxième phase où se développe l'envie d'adopter les codes, les normes et les valeurs d'un groupe de référence, en l'occurrence, dans cette thèse, ceux des saisonniers vivants en camion. Pour qu'ils se sentent appartenir au groupe, il faut que ces jeunes soient en interaction ou aient des rapports sociaux qui obéissent aux règles qui ont été préétablies par le groupe des saisonniers nomades. Il faut qu'ils se considèrent comme appartenant à ce groupe et que les autres membres les considèrent également comme tels (Étienne et al, 2004). Il faut donc accorder une certaine temporalité à cette phase qui peut varier d'un individu à un autre.

Nombreux sont les saisonniers nomades à avoir commencé leur parcours comme nomade piéton ou conducteur d'une voiture avec une tente. Prenant la route par le biais de l'auto-stop ou au volant de leur voiture. Dès les premières saisons, ils rencontrent des saisonniers vivants en camion et la socialisation secondaire liée au mode de vie se met en œuvre, un apprentissage des normes, des valeurs et des règles s'opère. Comme nous l'avons vu précédemment, les premières saisons permettent souvent aux jeunes de mettre de l'argent de côté afin d'investir dans leur premier camion.

2.1. Chercher sa voie

Même si, comme nous l'avons montré ultérieurement, l'on retrouve parfois des traces de nomadisme saisonnier dans les parcours biographiques des jeunes que nous avons rencontrés, ce qui pourrait favoriser une orientation vers le monde des saisonniers nomades, les jeunes se situant au début de leur parcours se distinguent des autres saisonniers par le fait qu'ils se trouvent dans un état d'entre-deux.

Même s'ils ont commencé à s'intéresser à la culture alternative, ils « se cherchent » et même s'ils se disent saisonniers et nomades, le choix du mode de vie peut se montrer moins affirmé. Ils sont parfois encore en études et sont saisonniers nomades non réguliers. Ils trouvent souvent peu d'intérêt à investir dans un camion s'ils ne font que quelques saisons. Edouard, saisonnier

nomade espagnol âgé de 25 ans, nous a bien expliqué cette phase d'entre-deux lorsque nous l'avons rencontré :

« Moi, je préfère habiter comme ça, parce que je suis pas du tout au clair avec ce que je veux faire dans la vie encore et les autres travaux sont bien sûr moins cool. En Espagne, y a pas de possibilités... Après, tu peux bouger pour aller à Madrid, mais je préfère bouger ici au Médoc, passer tout l'été, essayer de cotiser beaucoup et si j'arrête mon contrat de travail et que je trouve plus de travail ici, pouvoir retourner l'hiver chez moi et prendre le chômage, c'est comme ça que je vois les choses pour le moment ».

Claire, saisonnière nomade française âgée de 27 ans, est, elle aussi, dans une phase d'entre-deux, non pas en termes d'emploi et de choix de mode de vie, puisqu'elle est saisonnière et vit dans son camping-car depuis plus d'un an, mais plutôt en termes d'espace géographique d'une part et d'espace social d'autre part. Elle est tout d'abord dans un entre-deux d'espaces géographiques parce que Claire se définit comme nomade, mais elle précise être « saisonnière nomade sédentaire sur la Gironde ». En effet, contrairement à d'autres saisonniers, elle n'effectue que des petits trajets pour aller d'un emploi saisonnier à un autre, d'où sa posture dichotomique de nomade/sédentaire. La posture de nomade est moins affirmée. Laboureuse à cheval dans les vignes, elle vient juste de terminer sa deuxième année de nomadisme saisonnier lorsque je la rencontre. Elle me donne rendez-vous le 10 avril 2022 sur la propriété viticole où elle a pu stationner son véhicule pour la saison qui va débiter (Tableau n° 1). Bien que Claire soit encore dans une phase où elle se cherche, elle est fière de me faire visiter son camping-car qui date des années 80 et est tout équipé. Je lui demande à ce moment-là si je peux le prendre en photo, comme pour valoriser le fait que son véhicule est signifiant pour elle, mais aussi pour moi. Elle a pris soin de le décorer à son goût (elle a refait des rideaux, la douche, installé des rangements) :

« bah, pour l'époque, c'était carrément du haut de gamme. C'est des camions qui ont été faits sur mesure à la demande de l'acheteur. Ils en ont pas fait un pareil. Mais cette marque n'existe plus aujourd'hui. L'entreprise a fermé depuis des années, mais ils faisaient que du sur mesure, donc au jour d'aujourd'hui, ça équivaldrait à des camping-cars à 150 000 euros, je pense, mais à l'époque... ».



Auteure – Camping-car de Claire

Titulaire d'une licence en art, Claire me parle de son emploi saisonnier de laboureuse à cheval avec engouement. Passionnée d'équitation, elle a su trouver un intérêt professionnel en exerçant ce métier. Elle a fait également appel à son réseau amical pour dénicher ses premiers contrats saisonniers dans des grands châteaux de la région. La spécificité de son emploi fait qu'elle est embauchée sur des terrains viticoles qui cultivent la vigne de façon biologique. Elle est donc écartée du contact direct avec les pesticides et apprend à cultiver la terre en la préservant :

« La vigne y a deux solutions, soit tu désherbes chimiquement, quand tu vois que c'est tout orange sous les pieds de vigne, c'est que c'est du chimique, ou alors, tu le désherbes mécaniquement, donc notamment le travail des tracteurs, donc on va passer des griffes sur la terre et ça vient gratter pour faire du mou ou alors faire des buttes sous le pied de vigne et après enlever les buttes. En fait, on fait le même travail que le tracteur, sauf qu'on le fait avec les outils d'autrefois et le cheval. Parce qu'en fait, on tient l'outil avec les mains et pour guider le cheval, on met les rênes, on appelle ça des guides. On met les guides autour de nous comme un sac bandoulière en gros et on guide le cheval avec le corps comme ça, en arrière, en avant. »

Claire ne se cherche donc pas d'un point de vue professionnel ou de l'habitat. Pour autant, ce qui fait qu'elle est encore dans une phase d'entre-deux en ce qui concerne la culture alternative, c'est qu'on sent que son mode de vie est en décalage avec son origine sociale. En effet, contrairement à la majorité des saisonniers nomades rencontrés qui sont plutôt issus d'un milieu populaire rural, Claire vient plutôt de la classe moyenne rurale. Le père de Claire est ingénieur et sa mère est coiffeuse. Ils la soutiennent dans son choix de vie :

« Mais je crois que j'ai eu de la chance qu'ils me fassent confiance et qu'ils me laissent une chance à tout ce que j'envisageais. Ils ont vu que j'étais sérieuse et que c'était pas parce que je vivais en camion que je prenais de l'héroïne tous les week-ends et que je faisais la teuf et que j'allais faire la manche ».

Elle sous-entend ainsi qu'elle ne s'associe pas à la représentation que l'on peut avoir des saisonniers vivants en camion dans une posture où elle défend la culture alternative tout en ayant un regard un peu extérieur. Lorsque nous abordons la question de la verbalisation des camions de saisonniers stationnés dans l'espace public, Claire m'explique être victime de discrimination positive à cet égard. Cet extrait d'entretien explique les faits :

Émilie : *« Tu sais qu'il y a des saisonniers qui ont du mal à stationner ? »*

Claire : *« Ah, bah oui. Oui, et puis, en fonction de la gueule de ton camion et en fonction de la gueule que tu as, on n'est clairement pas tous égaux par rapport à ça. Ah ouais, on va faire le même métier, mais si t'as pas la bonne gueule ou le bon camion, tu dégages direct. »*

Émilie : *« Ah ouais ? Et du coup, c'est quoi la bonne gueule alors ? »*

Claire : *« ça ! » (Me montre son visage)*

Émilie : *« C'est quoi la mauvaise gueule alors ? »*

Claire : *« Bah, la mauvaise gueule, c'est bah vraiment des piercings partout, des dreads ou rasés sur le côté. Et ça les gens, je sais pas pourquoi, mais c'est « ah non, toi on te veut pas » parce qu'ils s'imaginent je sais pas quoi. »*

Émilie : *« En fait, les propriétaires ne veulent pas d'eux sur leurs terres, c'est ça ? »*

Claire : *« Ouais. Ou même les mairies, dès qu'on est sur un terrain public, moi je sais qu'avec ma petite gueule de petite fille sage à peu près et mon camion tout beau tout propre, généralement, on ne me fait vraiment pas chier quoi. Alors que mon copain, bon il a pas de dreads ou quoi, mais bon, déjà c'est un mec, son camion il fait plus sale de manière générale et puis la remorque. Donc, lui on vient le voir direct pour lui*

demander de partir. Donc, c'est un peu à la gueule de la personne. Y a grave de discrimination, j'ai l'impression quand même. »

Cet extrait d'entretien montre que Claire n'a pas encore intégré le langage militant de la culture alternative. On sent même, dans son discours une forme de distanciation comme si tout en déployant une forme d'empathie vis-à-vis des autres saisonniers nomades, elle se sentait privilégiée d'être moins stigmatisés que certains autres saisonniers comme s'il y avait un « eux » et un « moi ». Elle est encore dans une phase d'entre-deux où sa volonté d'intégrer la culture alternative n'est pas encore affirmée et le processus de justification n'est pas encore complètement déployé.

2.2 S'intégrer au groupe de référence

Il existe de nombreux groupes ou organisations autour de nous. Parmi ces groupes, on peut toujours choisir de fuir ceux qui nous dérangent et d'intégrer ceux dans lesquels nous nous identifions (Strauss, 1992). *« Pour Howard Becker, la dernière étape d'une carrière déviante consiste à entrer dans un groupe déviant organisé qui offre ainsi un destin commun. La mise en commun permet en particulier de transformer le rapport entre la société et le sujet. Jusque-là, une déviance solitaire était considérée comme le signe d'une inadaptation, d'une faiblesse, d'une infériorité. En s'agglomérant, elle devient une différence assumée. On passe du psychologique avec ce qu'il sous-tend de pathologique au sociologique, au culturel. On passe d'une lecture verticale, avec le déviant en dessous du normé, à une lecture horizontale, être autre. Parfois, le basculement peut même continuer en revenant à une logique verticale, mais en mettant cette fois le déviant au-dessus, dans une logique « aristocratique ». Le partage avec d'autres de points de vue, de valeurs, de mode de vie rassure le déviant solitaire et cristallise l'identité déviante. [...] À partir de là, il va passer du besoin de différence avec la société globale à l'identification à la minorité, et faire siennes des pratiques et des valeurs qui ne correspondaient pas à ses demandes ou à ses besoins originels ».* (Ertul et al, 2012, p.147).

En intériorisant les modèles culturels, les rôles, les normes, les identités, l'individu est défini par ce que la société fait de lui en partie. Ainsi, dans cette logique d'action, le système précède l'acteur et je ne choisis donc ni la langue que je parle, ni mes croyances, ni la classe sociale où je suis né. Or, l'intégration n'est pas qu'un état, c'est aussi une activité où chaque individu *« reconstruit sans cesse cette intégration objective qui est aussi une subjectivité personnelle »* (Dubet, 2017, p.102). Ainsi, il va défendre des positions sociales, des valeurs, des identités

personnelles, développer des principes qui justifient un ordre et qui permettent le maintien de son identité et du système qui la fonde et l'assure. C'est ainsi que certaines actions collectives permettent l'intégration sociale et subjective de groupes qui ont subi des crises sociales (*ibid.*). De même, chacun cherche à se rassurer sur sa place et son identité.

Dans le discours de certains saisonniers nomades en phase d'intégration, on peut voir les prémices d'un engagement dans une culture alternative de par leurs revendications. Ils se considèrent comme différents et ne veulent pas rentrer dans « le moule » de la société. Ils critiquent la norme de l'emploi et d'habitat stable. Ils ont commencé une phase de justification de leur mode de vie. C'est ce que nous a expliqué Julien, saisonnier nomade âgé de 25 ans :

« Après, tu peux être bloqué parce qu'on a été éduqué comme ça, donc ça nous bloque inconsciemment, ça c'est sûr, parce que les gens, ils vont pas penser à ce mode de vie. Ils vont se dire : « Ha c'est trop fou », c'est l'aventure... Eux (les sédentaires), ils aiment bien leur petite routine : aller au boulot le matin, rentrer chez eux tranquille à l'appart, posé. Voilà, chacun ses... Moi, je sais que si je fais ça, je pète... Enfin moi, c'est impossible de se poser dans un appart, faire métro-boulot-dodo ou juste même boulot dodo... Mais oui voilà, après moi, j'ai pas un boulot stable, j'ai pas tout ça, mais après, ceux qui ont des boulots stables, qui sont depuis 6 ans dans leur boulot, après, moi je dis respect aussi parce que moi, je pourrais pas. Donc après, chacun peut pousser ses possibilités. Après, eux, ils ont mis de côté, ils achètent une maison, voilà, c'est d'autres objectifs, mais pour moi, c'est un blocage, parce que moi, je veux voyager, donc heu. C'est ça, eux, ils veulent investir, moi je veux voyager, donc c'est juste des objectifs différents, et chacun fait sa vie en fonction. Mais c'est vrai que le système rode un peu les gens pour qu'ils soient en appart, pour qu'ils aient un boulot. Si t'es pas au boulot, c'est un peu l'insécurité. Y en a plein qui me disent ça. C'est vrai que c'est l'insécurité et ils auraient peur de ça en fait. Quitter un bon boulot pour aller dans un autre boulot, c'est compliqué. Mais moi, c'est ce que j'aime en fait. »

Ce qui est intéressant dans le discours de Julien, c'est qu'il dénonce une forme de *frustration sécuritaire* (Castel, 2003) à laquelle les personnes sédentaires se soumettraient par le biais d'une forme de routine de la vie quotidienne et qui représenterait certainement un monde de responsabilités réservé aux adultes (Dubet, 2018).

En effet, les jeunes « *se construisent comme des individus par le biais d'un ensemble de représentations d'eux-mêmes, de valeurs et de conceptions de la vie sociale qui déterminent fortement leurs expériences sociales et leurs relations avec les autres et avec les adultes* » (*ibid.*, p.13). « *Le réajustement du passé et la surprise apparente que suscite l'action du*

*présent, sont à l'origine de l'incertitude du futur. Ainsi, tout en pesant l'importance de l'inattendu, on met à jour de nouvelles valeurs. Considérées, puis reformulées, celles-ci constituent de nouveaux buts à atteindre ; on les poursuivra de la même façon ou autrement. Parallèlement, bien que ces valeurs surgies du passé soient devenues mobiles, il faudra encore, pour redéfinir le quotidien, détourner des itinéraires et abandonner des chemins. L'autocritique suscite la prise de décision de ne pas agir, de faire amende honorable, de faire mieux, de se repentir, de faire, tout simplement. Elle est entourée d'un halo de « pouvoir » et « ne pas pouvoir ». Le « je » sujet, qui remet en question ses « moi » objets, progresse continuellement et pénètre dans un avenir aux contours incertains ; c'est ainsi qu'émerge nécessairement de nouveaux « je » et de nouveaux « moi », actes critiquants et actes critiqués. » (Strauss, 1992, p.36-37). L'histoire de la vie d'une personne est faite de périodes liées aux remises en question « et aux modifications des finalités et des aspirations vers lesquelles ils tendent ». Il en va de même pour les groupes (*ibid.*).*

3. Groupe de référence et « socialisation anticipatrice »

Le groupe de référence décrit un processus par lequel un individu s'identifie ou se compare à un groupe. Ce groupe peut être *positif* ou *négatif*, attracteur ou repoussoir. Dans tous les cas, l'individu se fondera sur ce qu'il pense constituer les normes et les valeurs du groupe de référence lui servant de point de comparaison. Il peut ainsi se comparer à un ou plusieurs groupes de référence. Pour Robert Merton (1910-2003), il s'agit de la fonction comparative du groupe de référence (Saint-Martin, 2013) qui coïncide souvent avec le groupe d'appartenance quand l'individu en est objectivement membre. Toutefois, il peut aussi représenter un groupe différent extérieur à l'individu « out-group », dont il peut avoir le souhait de l'intégrer dans une plus ou moins brève échéance (Echaudemaison, 1998).

Dans les situations où il y a non-coïncidence, Robert Merton lie le groupe de référence à la notion de « socialisation anticipatrice ». Cette forme de socialisation consiste à ce que l'individu fasse l'apprentissage et l'intériorisation des valeurs portées par le groupe de référence auquel il veut appartenir. « *Ce processus favoriserait son adaptation au sein du groupe d'accueil tout en pouvant générer des tensions (contradictions non résolues entre les valeurs du groupe d'origine et celles du groupe d'élection)* ». De fait, l'individu peut adhérer aux codes d'un groupe extérieur avec un désir d'assimilation, sans pour autant que la mobilité soit encore effective (*ibid.*, p.208). Ce processus caractérise la phase d'intégration au groupe de référence.

De plus, les membres du groupe d'appartenance sont en mesure de définir l'éligibilité ou non des individus souhaitant rejoindre leur groupe, « *l'affiliation variant selon que le groupe est formel ou informel (l'accès y est plus ou moins codé), ouvert ou fermé* » (Saint-Martin, 2013, p.83). Robert Merton a ainsi élaboré une classification de vingt-six propriétés des groupes, parmi lesquelles on retrouve « *le degré de précision des définitions sociales des membres du groupe, le niveau d'engagement des membres, la durée de participation ou d'adhésion, la taille absolue du groupe ou de ses parties, son degré d'ouverture et de différenciation sociale, etc.* » Ces critères ont pour utilité d'amorcer un travail d'exploration théorique des propriétés objectives décelables dans les données en plus de la description des groupes empiriques (*ibid.*). Nous le verrons plus tard, lorsque nous reviendrons sur l'élaboration de notre typologie, où certains de ces critères ont été nécessaires pour pouvoir définir les phases dans les expériences vécues par les jeunes dans le monde des saisonniers nomades.

En ce qui concerne la phase d'intégration au groupe des saisonniers nomades, il est certain que nous pouvons parler de « socialisation anticipatrice » dans le sens où les nouveaux saisonniers nomades tentent d'adopter les comportements attendus du groupe de référence et cela passe par l'achat d'un camion, y vivre à l'année, rompre avec la société normative, donc, adopter les codes, règles, valeurs de la culture alternative telles qu'elles ont été définies dans la première partie de cette thèse. Ainsi, leur positionnement peut être reconnu des autres membres et le groupe de référence devient alors le groupe d'appartenance.

Conclusion :

Pour conclure ce chapitre, nous dirions que les jeunes qui décident de prendre la route ont souvent vécu une crise, un « moment critique » en amont de devenir nomades. Au début de leur parcours, ils sont dans une période d'entre-deux où ils cherchent un sentiment de continuité identitaire, ainsi en intégrant le monde des saisonniers nomades, ils sont dans un processus de réassurance de leur place et de leur identité. Il s'agit d'un « *processus socialisé et socialisant* » (Strauss, 1992, p.106) que l'on peut aussi nommée « socialisation anticipatrice » (Merton, 1957).

Les valeurs et les normes portées par les groupes de saisonniers constituent pour eux des références auxquelles ils peuvent s'identifier. Fréquemment, l'intégration au groupe de référence passe par les interconnaissances, l'achat d'un camion pour y vivre à l'année et la distanciation avec les normes de la société. Même si certains jeunes prennent la décision de partir seuls, très vite, ils suivent d'autres saisonniers nomades qu'ils rencontrent dans leurs

premières expériences d'emploi. Alors que d'autres ont débuté leur parcours en suivant un(e) amie, un(e) petit-amie, une sœur qui avait déjà eu une expérience du nomadisme saisonnier. Ainsi, petit à petit, ils vont intégrer les normes et valeurs portées par le groupe et rentrer dans un processus de justification propice au maintien dans le mode de vie, ce qui leur permettra aussi le maintien de leur identité.

CHAPITRE 9

POUR SUIVRE L'EXPÉRIENCE DANS LA CULTURE ALTERNATIVE ET AUTOCONSERVATION DU GROUPE SOCIAL COMME MAINTIEN IDENTITAIRE

Il s'agit dans ce chapitre, de s'intéresser plus particulièrement aux jeunes qui se sont installés dans la culture alternative. Leur engagement dans cette culture leur permet, d'un point de vue individuel, de pouvoir réaffirmer leur identité et, de ce fait, ils s'attachent également à réaffirmer les valeurs du groupe pour en assurer son maintien. Ainsi, pour appuyer notre propos, nous nous référerons essentiellement aux travaux de Georg Simmel (1896, 1999) et Anselm Strauss (1992) portant sur la socialisation et les groupes sociaux et aux travaux d'Hervé Marchal (2012 ; 2021) portant sur l'identité.

D'après Georg Simmel (1896), ce qui questionne dans la continuité des groupes sociaux, c'est qu'ils arrivent à se maintenir malgré le fait que leurs membres changent ou disparaissent. *« Le fait que les individus sont à côté les uns des autres, par conséquent extérieurs les uns des autres, n'empêche pas l'unité sociale de se constituer ; l'union spirituelle des hommes triomphe de leur séparation spatiale. De même, la séparation temporelle des générations n'empêche pas que leur suite se forme, pour notre représentation, un tout ininterrompu »* (ibid., p.75-76). En échangeant avec Anaïs Angeras, nous nous sommes rendues compte que les saisonniers agricoles en camion qu'elle avait rencontré entre 2007 et 2009 et les saisonniers nomades viticoles que nous avons rencontrés entre 2021 et 2023 avaient certes, des parcours biographiques et géographiques bien singuliers et circulaient dans un contexte économique et social également différent, pour autant l'organisation du groupe et les valeurs portées par la

culture alternative étaient restées les mêmes malgré la séparation des années et des espaces entre les membres. La question que nous nous sommes posés a donc été la suivante : comment les normes, règles et valeurs du groupe se maintiennent-elles si les membres changent ?

Afin de tenter de répondre à cette question, dans une première partie, nous tenterons de comprendre le rôle des saisonniers engagés dans la culture alternative dans la conservation de « *la personnalité collective symbolique* » (Simmel, 1896). Dans une seconde partie, nous montrerons que la concurrence exercée par les « nouveaux nomades » perçus comme des opposants, contribue à renforcer la cohésion du groupe des saisonniers nomades et enfin, dans une troisième partie, nous expliquerons en quoi cet engagement pour le maintien du groupe et de la culture alternative est source de supports identitaires pour ces jeunes.

1. Le rôle des saisonniers les plus engagés dans la culture alternative : la conservation de la personnalité collective symbolique

Lors de nos présences sur les campements et squats de saisonniers, nous avons rencontré des jeunes qui débutaient tout juste leur vie nomade et d'autres qui avaient une expérience de plus de 10 ans dans le nomadisme saisonnier. Le tableau récapitulatif des caractéristiques des participants aux entretiens biographiques situés en annexe 1 illustre bien l'étendue des durées des expériences de nomadisme saisonnier vécues par ces jeunes allant de la première année de vie nomade à 19 ans d'expérience.

De ce fait, nous avons observé différents degrés d'adhésion à la culture alternative. Alors que certains ont un attrait pour le nomadisme saisonnier et comme nous l'avons montré dans la partie précédente sont dans une forme d'entre-deux où la justification d'opter pour ce mode de vie est moins aboutie, d'autres jeunes, plus expérimentés, maîtrisent l'art de la justification en ce qui concerne leur engagement dans le monde du nomadisme saisonnier.

En effet, comme l'a démontré Anselm Strauss, « *Être membre d'un groupe ou d'une structure sociale qui perdure suppose inévitablement le passage d'un statut à un autre. Pour qu'un groupe se maintienne et prospère, il faut que chaque statut soit occupé, chaque tâche accomplie. Les titulaires de positions meurent, prennent leur retraite, s'en vont, faillissent et quelquefois trahissent l'organisation. D'autres catégories d'objectifs se développent et créent de nouvelles situations.* » (Strauss, 1992, p.107). Les saisonniers expérimentés ont, d'après nous, ce rôle de maintenir les valeurs, normes, règles, propres à la culture alternative. Le niveau de justification est donc plus abouti. L'expérience de Liam saisonnier nomade depuis six ans, âgé de 29 ans, montre bien un niveau de justification avancé dans le mode de vie :

« Mais du coup j'ai beaucoup beaucoup d'amis, on est du même village et on a tous finis en camion à l'heure d'aujourd'hui. On est quasi tous et ils sont un peu dans la même optique que moi dans le sens ou ouais c'est bien d'avoir une maison, c'est bien d'avoir un truc mais c'est trop prise de tête. C'est des papiers, des trucs, y a ça qui joue aussi derrière. Dans ton camion t'es là, t'achètes un camion vide, tu fais ton aménagement dedans, ça te coûte forcément un prix après c'est toi c'est ton camion t'es libre et c'est trop bien... Après ce qu'on aime bien, c'est pareil dans ton camion t'as ton intimité, c'est chez toi. Et ça c'est bien aussi. C'est pour ça qu'on a pris ça aussi directement... Non moi j'aime bien vivre avec tout le monde. Je sais que du coup quand on a fait notre saison dans les vignes on était avec des Espagnols. Là cette saison on a eu des Italiens. On est aussi avec des Français, en fait on est avec tout le monde. Après forcément y a des cons comme partout dans tous les cas, on va pas se le cacher. Mais non dans tous les cas, c'est la rencontre qui est agréable à faire et ouais c'est agréable à vivre et du coup moi j'aime bien rencontrer du monde, j'aime bien. C'est mieux quand tu rentres le soir et que tu peux boire une bière avec tes potes qui vivent en camion plutôt que d'être tout seul enfermé ou des trucs comme ça. Moi j'ai pas de barrières par rapport aux gens ou quoi que ce soit. Après s'il est trop con trop chiant je le laisserai tomber, je vais pas m'emmerder. Mais pour le moment c'est cool. »

La parole de ces saisonniers expérimentés compte pour les novices qui sont en phase d'intégration. Anselm Strauss (1992) emploie la notion d'initiation pour expliquer que des prédécesseurs vont former les successeurs : *« Lorsque le changement est ainsi structuré, cela signifie qu'il existe des prédécesseurs et des successeurs : il y avait quelqu'un ici avant nous, il y aura quelqu'un après »* (Strauss, 1992, p.108 ; Schutz, 1998). Cette initiation est importante pour les nouveaux venus dans la culture alternative puisque comme l'avait déjà observé Tristana Pimor (2014), les nomades les plus expérimentés peuvent accompagner les plus jeunes dans leur choix ou l'aménagement de leur premier camion, le passage dans un nouveau monde de sens s'accompagne : *« on a besoin du conseil des anciens lors des changements de statuts non fortuits, puisque toutes les étapes à franchir ne sont patentées qu'aux yeux de ceux qui les ont traversées... Ceci oblige ses précurseurs non seulement à le conseiller et à le guider, mais également, dans une première phase, à le préparer, à l'initier. L'initiation fait partie intégrante de la formation de ceux, quel que soit leur âge, à qui manque l'expérience »* (Strauss, 1992, p.116)

Les saisonniers nomades expérimentés sont convaincus de ce qui est juste ou non, ils connaissent les erreurs à éviter, ils s'engagent dans une cause lorsqu'ils s'engagent dans la culture alternative et ils font tout pour la défendre : *« S'engager suppose qu'on est convaincu de ce qui est juste et bien et de ce qui ne l'est pas, de ce qui mérite effort et combat, de ce qui doit être évité, honni, jugé mesquin ou fautif, etc. »* (Strauss, 1992, p.43). *« S'impliquer totalement dans un acte signifie s'y intéresser, s'y attacher, s'identifier à lui. Pour citer Kenneth Burke « l'action n'est pas seulement une façon de faire, c'est aussi une manière d'être » »* (ibid.). Maxime, saisonnier nomade âgé de 29 ans, nous avait justement expliqué comment un ancien saisonnier nomade lui avait appris l'art de la récupération alors qu'il débutait tout juste son parcours dans le nomadisme saisonnier. De même, lorsque Léa saisonnière nomade âgée de 27 ans a débuté son parcours sur la route, elle nous a expliqué que c'est en vivant avec des saisonniers en camion qu'elle a adhéré pleinement à la culture alternative :

« Je suis arrivée en Suisse donc en fait, toute cette année de transition un peu entre mon retour de voyage et la Suisse, j'ai chopé une petite voiture gratuitement, c'est un oncle qui me l'a filée et j'ai vécu en fait dans ma voiture entre 6 et 9 mois enfin toute cette année-là donc je suis partie faire une saison en Suisse dans ma petite voiture. Là-bas j'ai rencontré tous les gens qui vivaient en camion en France et cetera donc ça c'était 2019. Et puis en fait, j'ai adoré. C'était vraiment ma communauté les gens avec qui j'avais le plus à partager et tout ça. Du coup, j'ai rencontré des gens qui vivaient en camion en Bretagne. Je suis restée 6 mois sur des terrains vivre en camion là-bas. Ensuite, j'ai décidé de prendre un camion pour moi. »

Le rôle d'initiateur à la culture alternative joué par les saisonniers expérimentés, permet le maintien des valeurs, des règles, des normes propres au groupe ce qui fait que même si ces jeunes sont géographiquement distants les uns des autres, la culture se maintient dans le temps et dans l'espace. *« Chez les êtres que l'espace sépare, l'unité résulte des actions et des réactions qu'ils échangent entre eux ; car l'unité d'un tout complexe ne signifie en rien autre chose que la cohésion des éléments, et cette cohésion ne peut être obtenue que par le concours mutuel des forces en présence »* (Simmel, 1896, p.76).

L'auteur explique cependant que pour qu'il y ait maintien du groupe (dans ses propos, de la société), alors que les membres sont éloignés dans l'espace et le temps, il est nécessaire que les nouveaux venus soient toujours en nombre inférieur aux plus anciens : *« Mais que, à*

chaque moment, les nouveaux venus soient une infime minorité par rapport à ceux qui composaient déjà la société au moment antérieur, voilà ce qui lui permet de rester identique à elle-même, quand même, à deux époques plus éloignées, le personnel social serait entièrement renouvelé. Si cette continuité est surtout frappante là où elle a pour base la génération, elle ne laisse pas d'exercer une action très sensible dans certains cas où pourtant cet intermédiaire physique manque totalement. C'est ce qui arrive pour le clergé catholique. La continuité y résulte de ce fait qu'il reste toujours assez de membres anciens en fonction pour initier les nouveaux » (ibid., p.77-78).

Alfred Shutz (1998), dans une perspective phénoménologique, avait également indiqué que l'action dans le monde social se caractérise par le fait que les sujets peuvent coexister temporellement sans forcément être dans une proximité spatiale réciproque. De plus, il est essentiel que les membres qui composent le groupe, à un certain moment, restent toujours suffisamment longtemps *« pour pouvoir façonner leurs successeurs à leur image, c'est-à-dire selon l'esprit et les tendances de la société. C'est ce renouvellement lent et progressif du groupe qui en fait l'immortalité, et cette immortalité est un phénomène sociologique d'une très haute portée. La conservation de l'unité collective pendant un temps théoriquement infini donne à l'être social une valeur qui, ceteris paribus, est infiniment supérieure à celle de chaque individu... Inversement, plus l'individu est un être impersonnel et anonyme, plus aussi il est apte à prendre tout uniment la place d'un autre et à assurer ainsi la conservation ininterrompue de la personnalité collective » (ibid., p.78-79).*

Là où la théorie de Georg Simmel est intéressante et semble pertinente pour analyser la dynamique de maintien de la culture alternative des saisonniers nomades, c'est que nous avons effectivement pu observer dans les groupes, le rôle de ces saisonniers expérimentés dans ce maintien. Nous sommes même allés nous questionner jusqu'à l'existence de « chefs » venant réguler la parole du groupe. Bien sûr, lorsque j'ai pu aborder la question d'un leader dans les groupes, mon interrogation était parfois vécue comme « un affront » car on ne pose pas ce genre de questions à des personnes adhérant parfois à des idées d'ordre anarchique, de ce que l'on m'a reflété. Ces notes de terrain, illustrent cependant des observations d'organisation de groupe avec la potentielle présence d'un leader dans le groupe fleuve et le groupe forêt avec Arnaud saisonnier nomade depuis 15 ans et Julien saisonnier nomade depuis 10 ans :

J'ai l'impression qu'Arnaud est le chef du groupe, parce que quand je suis allée voir le groupe, c'était souvent lui qui prenait la parole. Il était au centre et les autres le regardaient beaucoup avant de parler. D'ailleurs, c'était majoritairement avec lui que

j'étais en interaction. Et quand je suis passée ce soir, ils dormaient tous, mais lui s'est levé et est venu vers moi. Donc, j'ai le sentiment que c'est lui qui assure la sécurité du groupe et qui est un peu le leader.

Ce que j'ai remarqué aussi, c'est que j'avais l'impression c'est que Vincent (groupe forêt) était un peu le leader du groupe parce que tout le monde se réunissait devant son camion. C'est lui qui avait le plus gros, parce qu'il avait un poids lourd. Et en fait, ça m'a donné l'impression que c'était lui qui rassemblait le groupe de Français. Y avait les petites tables à l'extérieur et tout le monde venait poser sa chaise en rond autour de lui, autour de la porte de son camion, donc je me suis demandée s'il n'était pas un peu leader dans le groupe.

Pour Georg Simmel (1896), les échanges interindividuels entre les membres d'un groupe représentent les idées et les forces qui maintiennent le groupe dans une forme déterminée et produisent une « *réalité substantielle* » (p.85). « *Les énergies collectives s'y trouvent concentrées sous une forme spéciale qui, en vertu de ses caractères propres, résiste au groupe dans son ensemble ; si l'intérêt social l'exige, des forces sui generis semblent s'en dégager, qui ne sont pourtant qu'une transformation de ces forces élémentaires sur lesquelles elles réagissent... Primitivement, il n'est rien de plus que la forme des inter-actions individuelles ; il exprime ce qu'elles sont tenues d'être pour que le lien social puisse se maintenir* » (p.86-92). L'auteur parle d'une « unité sociale » qui assure le caractère de fixité des groupes malgré les variations opérées en son sein. C'est ainsi qu'en tant que garant de l'unité sociale, nous envisageons le rôle des saisonniers expérimentés comme des acteurs investis dans le maintien de la « personnalité collective symbolique » (*ibid.*).

2. Maintien de l'unité sociale du groupe face aux « opposants »

Comme nous venons de le voir dans la sous-partie précédente, nous pensons que les saisonniers les plus engagés dans la culture alternative ont un rôle de maintien de la personnalité collective symbolique du groupe, et ce, en dépit des actions d'autres individus qui viendraient remettre en question l'unité sociale collective. C'est ce qu'explique Georg Simmel (1999) dans son ouvrage portant sur les formes de la socialisation : « *Nous avons facilement tendance à considérer la paix, l'harmonie d'intérêt, l'accord comme un bien pour l'essence de la conservation sociale, et en revanche toute opposition comme un risque pour l'unité qu'il s'agit*

de conserver, comme un gaspillage stérile de forces qui pourraient être employées à la construction positive de l'organisme du groupe. » (p.595).

Sur les campements et dans les squats, nous avons souvent repéré une forme de distanciation avec d'autres nomades qui ne faisaient pas partie de la culture des saisonniers nomades. De même, il y avait une forme de rejet des personnes qui ne comprenaient pas leur mode de vie, comme pour se rassurer de la propre unité de leur groupe. Les propos de Julie, saisonnière nomade âgée de 23 ans et ayant une expérience d'un peu plus de cinq ans dans le nomadisme saisonnier, évoque cette forme de distance d'une part avec les communautés des gens du voyage et d'autre part avec les personnes qui ne cherchent pas forcément à comprendre son mode de vie. Elle présente également son combat pour défendre le droit à son groupe d'exister indifféremment d'autres groupes. Nous sommes également, dans ces propos, à un haut niveau de justification du mode de vie, notamment lorsqu'elle aborde la question des consommations de drogues :

« Enfin, je peux pas travailler sereinement parce que tu vas te poser quelque part avec ton camion et tu sais que tu vas te faire virer par les gendarmes. Donc un jour ou l'autre, les gendarmes vont arriver. C'est pour ça qu'on a besoin d'avoir des endroits pour les saisonniers. Après, le mieux, ça serait bien si c'était légal. Après, on n'arrive pas à faire ce genre de chose là parce que j'ai l'impression qu'on est même moins bien traité que les gitans, quoi. On est un peu comme les marginaux, les reclus de la société qui ne veulent pas se mettre dans le rang et vivre comme tout le monde, qui font chier parce qu'ils ont 15 chiens, qui boivent de l'alcool ou qui se droguent, des trucs comme ça. On est un peu vus comme ça et du coup, je pense que les gens ont pas confiance en nous parce que déjà, ils essaient pas de communiquer et d'apprendre à nous connaître et que oui y a peut-être des alcooliques et des drogués mais pas plus que dans d'autres milieux où les riches prennent de la cocaïne pour faire la fête, ou même que dans les boîtes de nuit où les gens prennent des extasies tout ça. La drogue, c'est toujours quelque chose qui a existé et c'est un peu partout et je pense qu'on est trop mal vu et que plus personne ne nous fait confiance et qu'ils veulent pas de nous tout simplement. En fait, les gens ils veulent de nous pour travailler, mais ils veulent pas de nous sur leurs communes ou sur leurs champs. Et moi je trouve ça dommage parce qu'au bout d'un moment, t'as rien sans rien. »

De même, certains saisonniers que nous avons rencontrés semblaient s'opposer aux « Vanlifeurs ». Cette distanciation vis-à-vis de cette autre culture nomade est notamment

apparue lors de notre entretien avec Claire comme pour identifier à qui l'on ressemble et à qui on ne ressemble pas. Cela confirme également le fait que Claire est dans une phase où elle « se cherche » dans le sens où elle tente de repérer des valeurs significatives pour elle au sein de différents groupes nomades :

« Alors avant j'en faisais pas (de différence avec la vanlife) jusqu'à ce que j'aie à un rassemblement de vanliffeurs du côté d'Hossegor ou Bayonne où ils avaient loué un camping. Et c'était trois jours avec des ateliers, des conférences et tout. J'avais pas encore de camion, j'avais accompagné un ami qui avait son van, un vieux J5 qu'il aménageait. Et du coup, c'était sympa. Tu voyais tous les vans de tout le monde aménagés ou en cours d'aménagement, mais lui et moi, on s'est retrouvés très isolés par rapport à ces gens-là parce qu'ils étaient tous vachement instagram de ouf, suivez mes aventures, suivez tout et je me disais que moi j'étais pas là pour ça et que lui non plus. On se sentait un peu les seuls à pas faire du instagram, à pas être des digital nomades comme ils s'appellent beaucoup. Et c'est là que j'ai senti une différence. Ah ouais, en fait, je pense qu'il y a deux mondes et deux façons de voir le camion et la vie roots, et ouais, je pense qu'il y a une petite différence. Après, t'as des gens qui vivent en van qui sont pas des vanliffeurs. Je pense que ça dépend du milieu social. Je crois qu'il y a vraiment une différence parce que clairement, c'était que des gens, ils avaient fait des études soit dans la com, soit dans le digital et pour eux, c'était une manière de... Enfin ouais eux au final, ils voyagent vachement plus que des saisonniers j'ai l'impression parce que vu qu'ils peuvent travailler de n'importe où, eux ils font que ça bouger bouger et visiter, voir des endroits, prendre des photos, les poster nanani, nanana et des fois tu sens qu'ils vont faire ça juste pour un an, deux ans, ou alors, ils ont leur van que pour les week-ends, les vacances. Et c'est deux utilités et manières différentes de voir les choses. Parce que moi, j'y arrive pas, enfin, je pourrais pas prendre ma vie en photo et la filmer tout le temps : « alors là, regardez, je suis ici, et c'est trop bien parce que ninnin ». Non mais y a trop de choses à faire dans la vie, enfin moi, j'aurais pas le temps de faire ça clairement. Mais respect ceux qui y arrivent, je leur laisse. »

De plus, cet entretien réalisé avec Agathe, Sébastien et Alexis montre une certaine connivence entre eux en ce qui concerne les « vanliffeurs » qui ont souhaité faire connaissance avec eux, mais pour lesquels ils n'ont pas senti une forme de reconnaissance identitaire, et c'est cette opposition qui les a unis entre eux dans le discours que nous avons recueilli :

Émilie : « *Ouai, donc la solidarité, c'est une valeur, mais est-ce que vous avez l'impression qu'il y a d'autres valeurs dans le mode de vie ?* »

Agathe : « *Après y a des comportements* »

Sébastien : « *Le respect (rire des autres) non, mais à l'égard des gens que j'aime bien. Après celui qui a débarqué l'autre soir, qui a laissé ses claquettes en plein milieu...* »

Émilie : « *Vous avez eu de la visite ?* »

Sébastien : « *Oui, des gens, bon... qui sont... je sais pas comment l'expliquer.* »

Alexis : « *Des gens qui essaient ce mode de vie, mais c'est pas fait pour eux en fait. C'est des semblants de voyageurs qui ont un camion, mais qui vivent en appartement et qui se donnent un genre. C'est les voyageurs d'été quoi.* »

Émilie : « *Les Vanliffeurs ?* »

Sébastien : « *(Rires) Ah oui, les Vanliffeurs, c'est ça.* »

Alexis : « *L'hiver, ils retournent vite en appartement parce qu'il fait froid dans le camion.* » *(Rires)*

Pour Georg Simmel (1999), le conflit avec une puissance extérieure fait prendre conscience au groupe de son unité et de la nécessité de la maintenir. « *C'est un fait de la plus haute importance sociologique, un des rares que l'on retrouve presque sans exceptions dans tous les genres de groupe : l'hostilité commune contre un tiers a dans tous les cas un effet fédérateur, et le produit bien plus sûrement que l'amitié commune pour un tiers. Il n'y a guère de groupe familial, ecclésial, économique, politique ou autre qui pourrait se passer de ce ciment. Il semble que pour nous, humains, dont tout l'être spirituel repose sur le sens des différences, il faut toujours avoir un sentiment de la distinction à côté de celui de l'unité pour rendre ce dernier perceptible et efficace* » (ibid., p.596).

« *La nature humaine fait que la condition indispensable de chacun de ses facteurs est l'existence de son contraire. La variété des formes et le changement des contenus sont essentiels pour la conservation du groupe non seulement dans la mesure des sensations de différence qui permettent de distinguer l'unité par contraste avec les modifications qui glissent à sa surface, mais aussi et surtout parce que cette unité revient sans cesse comme identique, tandis que les formations, intérêts et destins dont notre conscience la distingue sont à chaque fois différents* » (ibid., p.597).

L'unité du groupe est importante pour les saisonniers nomades et contribue au maintien de la culture alternative. D'autant plus que cette culture est un support identitaire fort pour ces jeunes qui sont dans un âge de la vie où ils essaient de construire leur avenir.

3. Maintien dans la culture alternative comme support identitaire

Hervé Marchal (2012 ; 2021) aborde la question de l'identité en termes de supports identitaires de l'individu contemporain. Un support identitaire est un point d'appui réel et extérieur à partir duquel, les individus « *peuvent ou doivent compter d'une manière ou d'une autre pour se définir selon des représentations et des sentiments d'appartenance* » (Marchal, 2021, p.85). Pour lui, la notion de support identitaire permet de montrer que l'identité de l'individu prend forme à partir de points d'appui qui ont un sens pour lui et qui, de ce fait, lui permettent d'exister. Il distingue huit types de supports dans une typologie qu'il a élaborée à partir de ses travaux de recherche. C'est sur cette typologie que nous souhaiterions nous appuyer pour analyser les supports identitaires des saisonniers nomades lorsqu'ils sont engagés dans la culture alternative et qui justifient leur maintien dans cette culture. En effet, cette typologie vient répondre en partie à la problématique initiale de ce travail de recherche concernant les bénéfices réels et symboliques dont tirent les saisonniers nomades de leur mode de vie.

Les huit types de supports identitaires explicités par l'auteur sont d'ordre relationnels, institutionnels, culturels, matériels, biographiques, fictionnels, numériques et symboliques. Les observations et les entretiens que nous avons menés avec les saisonniers nomades ont fait émerger la présence de ces supports que nous aimerions mettre au jour dans la dernière sous-partie de ce chapitre.

En premier lieu, comme nous l'avons déjà abordé dans les chapitres précédents, nous avons identifié des supports identitaires relationnels, c'est-à-dire la présence d'autres saisonniers nomades dans la culture alternative qui contribuent à la formation de soi. Ces autres représentent des personnes significatives auxquelles les jeunes débutant leur parcours peuvent s'identifier.

Ensuite, des supports identitaires institutionnels ont également pu être identifiés. Il s'agit notamment, pour les saisonniers nomades, de leur identité professionnelle. Régulièrement, lors de nos présences sur les squats et campements, nous observions que les jeunes pouvaient dire « nous les saisonniers ». Ces supports de sens renvoient « *à de multiples institutions qui instaurent des dispositifs formels (contrats, réglementation)* » (p.85). Nous souhaiterions néanmoins noter la fragilité de ce support, puisque nous avons parfois observé des difficultés d'accès aux droits sociaux de ces jeunes, notamment lorsqu'ils étaient hors contrat. Disons que ce type de support reste dépendant de l'emploi ou d'une forme de citoyenneté qui n'est pas

toujours assurée pour ces jeunes. Nous avons notamment été témoins de refus de domiciliations, par exemple. Toutefois, ce phénomène est plus observable lorsque les saisonniers débutent leur parcours, c'est-à-dire quand ils sont dans une phase de recherche ou d'intégration, plus que quand ils sont expérimentés puisqu'ils ont appris à maîtriser ces supports.

Viennent ensuite les supports identitaires culturels. Ces supports correspondent à des manières de vivre ensemble, à des représentations objectivées dans l'espace social, à des valeurs et principes. Nous l'avons suffisamment montré dans de précédents chapitres, la culture alternative du monde des saisonniers nomades offre un support identitaire puissant pour les jeunes que nous avons rencontrés, puisqu'ils s'identifient aux valeurs portées par ce groupe social.

En ce qui concerne les supports identitaires matériels, ceux-ci incluent les objets, les choses et les espaces qui contribuent à la construction identitaire. Dans le cas des saisonniers nomades, il s'agit de l'espace, de l'habitat notamment et de la réitération de leur présence dans certains lieux comme le Médoc par exemple. Mais, il s'agit aussi, pour certains, de l'apparence esthétique : tatouages, coiffures, piercings. Ces types de supports ont bien été identifiés et contribuent à la reconnaissance entre les membres des groupes.

Les supports identitaires biographiques concernent le passé singulier de chaque individu. Cela concerne les images et les sentiments de soi qui ont compté et qui sont associés à des situations précises. C'était par exemple le cas de Julie dont le père était saisonnier viticole et dont elle se souvient d'avoir participé aux vendanges dès son plus jeune âge. Ces supports sont propres à l'expérience de vie de chacun. Nous avons abordé cette question dans les socialisations primaires de ces jeunes aux travaux agricoles, saisonniers ou non, nomades ou non.

Puis les supports identitaires numériques « *se traduisent par toutes sortes d'identités plus ou moins virtuelles dont le principal lieu d'expression est bien sûr l'internet* » (p.86). Nous l'avons également abordé dans la première partie de cette thèse lorsque nous avons montré que les saisonniers nomades faisaient régulièrement référence à des groupes de saisonniers sur les réseaux sociaux (Facebook entre autres) pour chercher des réponses à leurs questions sur le mode de vie ou tout simplement pour rencontrer d'autres nomades.

Quant aux supports identitaires symboliques, j'ai souhaité les associer à la légitimité d'une attitude, d'une action ou d'un engagement en faisant référence à l'éthique de responsabilité notamment environnementale que les saisonniers ont souvent mis de l'avant en ce qui concerne les valeurs liées au mode de vie.

Enfin, j'ai souhaité terminer par ce qu'Hervé Marchal (2021) nomme les supports identitaires fictionnels, « *des scénarios de soi, des identités-projets, des films intimes à réaliser, des projections de soi dans l'à-venir. Plus précisément, il s'agit de fictions identitaires personnelles qui permettent d'imaginer un ailleurs, un horizon de sens virtuel qui abrite un projet, un idéal, un rêve plus ou moins atteignable* » (p.86). Ces supports, nous les avons questionnés en invitant les jeunes participants au travail de recherche à se projeter dans l'avenir. Nous avons observé que les jeunes en phase d'intégrer la culture alternative répondaient par la volonté de ne pas se projeter dans le futur et de vivre dans l'instant présent. Ils ne voulaient justement pas avoir de contraintes liées à cette projection. C'est ce que nous a exprimé Stéphane 26 ans, Laure 29 ans et Romain 29 ans, saisonniers nomades débutant leur parcours :

Stéphane : « *Non, pas du tout, alors là, j'ai aucune idée. J'aime pas prévoir mon futur au-delà de deux-trois jours à l'avance. J'attends que le sentiment de décision ou d'appel ou qu'une espèce d'urgence se manifeste en moi et ensuite, je prends une décision de partir ou de rester, mais j'attends une certaine évidence ou une clarté, tu vois. Mais pour l'instant, je suis bien là, ça va.* »

Émilie : « *Et plus tard ? Vous vous voyez vivre où ?* »

Laure : « *Je ne sais vraiment pas.* »

Émilie : « *Et tu te vois où plus tard ?* »

Romain : « *Ah ça, je sais pas. Franchement, je sais pas et c'est ça qui fait le charme aussi de cette vie un peu au présent. Parce que là, aujourd'hui, on est là avec Julien en train de bosser sur les camions, pis en même temps, il bosse ici, mais demain, on sait pas où on sera tu vois.* »

Rémi, saisonnier nomade âgé de 26 ans, nous a expliqué son rapport au temps et à la non projection dans le futur en nous parlant du Kairos. Je l'ai invité à approfondir sur sa perception du temps, car nous ne savions pas vraiment à quoi il faisait allusion en faisant appel à ce concept. Cet extrait d'entretien explique sa vision du temps :

Émilie : « *Et du coup, comment tu fais pour choisir tes déplacements en fait ?* »

Rémi : « *Le Kairos. Ouais, c'est vraiment au feeling.* »

Émilie : « *Le Kairos ?* »

Rémi : « *Le Kairos, c'est le concept du moment. Genre, c'est le moment. C'est pour parler du temps, mais pas du temps qui se calcule, qui se compte et qui se mesure. C'est pour parler du temps qui est à l'intérieur de chacun et c'est quand tu dis que tu fais les choses au moment opportun, en fait. C'est vraiment l'opportunité. Y a quelque chose qui se présente à toi, tu saisis l'opportunité parce que c'est le moment, parce que tout est aligné. C'est ça, le Kairos.* »

Émilie : « *D'accord. Et c'est un concept qui a été écrit par qui ?* »

Rémi : « *C'est un concept qui existe depuis la nuit des temps. Ça a été écrit par les Grecs, mais je pense qu'il existait déjà bien avant. Parce que, justement, le temps, je pense qu'on le calcule pas depuis très longtemps. Et oui, je pense qu'il a été inventé en même temps que ce temps Chronos auquel on répond aujourd'hui qui se calcule, qui est l'heure, à 18h30, faut que j'aille faire ci et cetera. En fait, ça a été inventé en même temps enfin ça a été compris en même temps et voir le Kairos bien avant, juste qu'on a plus l'habitude de ça, quoi. Et justement, ce mode de vie nomade, il permet de se rapprocher de ça. Moi, je me souviens que j'ai été réglé comme ça pendant toutes mes études. Donc, forcément, t'as des heures, t'as des trucs, toute la société elle est là à te dire qu'à telle heure faut faire ci ou faire ça et quand tu prends ta tente et que tu bouges et que tu marches et bah, t'es tout seul, et tu vis comme toi tu l'entends. Tu manges quand tu as faim et tu te baignes quand tu veux te baigner, tu te laves quand tu veux te laver. Si t'as envie de rester des heures assis sous un arbre, tu le fais. Et je me suis rapprochée du Kairos même si je connaissais pas encore ce concept, je m'en suis quand même rapproché à ce moment-là.* »

Émilie : « *Et est-ce que c'est pas, c'est un peu provocateur comme question, mais est-ce que c'est pas un peu individualiste comme mode de faire ?* »

Rémi : « *Je ne sais pas. Moi, je fais partie de ceux qui croient que dans tous les cas, pour faire du bien au collectif, faut être bien avec soi-même. Et pour être bien avec soi-même, faut s'octroyer quelques années et ça peut peut-être durer 10 ans, je sais pas pour certaines personnes et chez d'autres moins. Mais tu vois, devenir altruiste, ça prend du temps pour se connaître soi et se faire du bien pour soi. Savoir qui on est et savoir qu'est-ce qu'on vient faire ici pour derrière injecter ça dans le collectif. Donc peut-être, mais c'est pas grave, c'est quand même pour le bien de tout le monde.* »

Émilie : « *Oui, la finalité, elle est plus collective quoi.* »

Rémi : « *Ouai. Je sais pas. Y a pas non plus de finalité dans le Kairos (rires). Enfin, je sais pas, c'est le moment opportun, tu fais les choses comme elles viennent et la finalité, c'est pareil. C'est ce truc où j'ai passé beaucoup de temps à me torturer l'esprit avec mais qu'est ce que je vais faire de ma vie ? Comme si y avait un but, une finition, ok, je vais choisir un métier et je vais le faire et ça sera chouette. Mais en fait non. On est là,*

on vit une expérience, on est que de passage sur cette terre donc c'est pareil, en fait d'être nomade, juste t'es là, tu divagues de lieux en lieux et toutes les expériences que tu vis, tout ce que tu vas apprendre et tout ce que tu vas apporter là où tu arrives, ça fait partie du truc. Y a pas de finalité, en fait. Moi, je crois que j'ai enlevé ce truc de ma tête, y a pas de finalité. C'est un peu le truc au jour le jour et c'est chouette. »

Choisir un moment parmi d'autres parce qu'il est opportun relève d'une sélection de priorités de l'individu. *« C'est ici que la rencontre du temps long et du temps court est décisive, car si le second déjoue la linéarité du premier, c'est bien le temps long qui favorise l'émergence de moments parmi lesquels l'un sera opportun »* (Zaffran et Vollet, 2023, p.95). Autrement dit, le moment opportun apparaît dans le temps qui s'écoule (*Chronos*) et c'est ce temps qu'évoque Rémi dans son discours, puisqu'il ne veut pas être contraint par le *Chronos* et ainsi se tromper de voie ou ne pas trouver de sens à ce qu'il fait. Il préfère vivre l'évènement quand il se présente plutôt que de se projeter dans un avenir déterminé par le temps qui passe.

Par ailleurs, cette question du temps amenée par Rémi nous amène aussi à nous questionner sur le temps libre et la subjectivation. Tout comme Joël Zaffran (2010) avait étudié l'utilisation du temps libre par les adolescents, nous nous sommes questionnés sur la valeur subjective des temps libres des saisonniers nomades entre chaque contrat de travail. *« L'image du prolétaire vouant sa vie au travail est remplacée par celle de l'homme épanoui qui rompt avec la sphère du travail professionnel : il est maître d'un temps qui lui appartient totalement [...] la liberté de disposer de son temps constitue le vecteur d'une expression authentique de la personnalité »* (ibid., p.18). *« Le temps libre est une ouverture plus large du spectre des possibilités de choix. Cet élargissement confère à la liberté une dimension aristocratique en ce sens qu'elle procure chez ceux qui en font l'usage le sentiment exalté de leur valeur individuelle, et un goût passionné pour l'indépendance »* (p.108). Autrement dit, les temps libres entre chaque emploi saisonnier pourraient permettre aux jeunes d'avoir un espace propice à la construction de leur identité personnelle en dehors du travail. C'est ainsi que l'emploi saisonnier, plutôt que de le considérer uniquement comme un emploi précaire, peut aussi permettre de créer des espaces de temps libre propices à la réalisation de soi pour ces jeunes et *in fine* à s'autonomiser.

Tandis qu'il était plus compliqué pour les novices de se projeter dans l'avenir, tant ils accordent de l'importance au moment présent, les jeunes les plus engagés dans la culture alternative avaient plusieurs types de projections pour le futur, notamment l'investissement

dans un terrain pour l'aménager et accueillir d'autres saisonniers nomades ou encore devenir autosuffisants. C'est ce qu'ont pu exprimer Julie et Louis, saisonniers nomades depuis cinq et six ans :

Julie : « *(Plus tard, j'aimerais) économiser de l'argent vraiment pour m'acheter un plus grand camion, et après, avec Joseph et sûrement des amis, on aimerait, soit faire quelque chose de collectif. Acheter justement un terrain soit dans le Médoc, soit vers Léognan tout ça où on sait qu'il y a vraiment besoin de loger les saisonniers et on aimerait bien faire une espèce de campement alternatif avec une petite structure au milieu et avec des règles quand même et demander une participation juste pour l'eau et l'électricité. On aimerait bien acheter un terrain et faire quelque chose comme ça d'associatif, de collectif, parce qu'au final, c'est vrai qu'on aime bien la vie en collectivité. »*

Émilie : « *Où ça ?* »

Julie : « *Je sais pas trop. On sait pas trop encore, parce que c'est vrai qu'on aime beaucoup l'Espagne et là-bas, c'est encore moins cher. Les prix sont moins chers, tout ça. La vie est moins chère. On est un peu tombé amoureux cette année de la Slovénie. Franchement, c'est le plus beau pays que je trouve qu'on a visité, où tout est très très naturel. Je crois que y a près de 60% du pays qui est en forêt. Et au final, c'est un tout petit pays. Les gens sont hyper chaleureux et on a été hyper bien accueillis là-bas et on a adoré les paysages, la nourriture, le mode de vie, ils aiment beaucoup les gens en camion. Ça nous change un peu d'ici. Bon après moi, comme je suis médocaine, ici, je connais tout le monde. En fait, je me vois vivre toute ma vie dans un camion, dans une caravane ou une petite cabane dans les bois tranquille mais je me vois pas faire des métiers aussi physiques que ça jusqu'à 60 et quelques années si on a une retraite un jour donc peut-être jusqu'à la mort. »*

Émilie : « *Et tu voudrais vivre en maison plus tard ?* »

Louis : « *Heu, ça dépend. Si je peux vivre avec mon chien tranquille avec un petit jardin et qu'il y a pas d'autres maisons autour pourquoi pas. Mais ma décision finale, c'est de pas tout le temps vivre en camion. Ma décision finale c'est d'acheter un terrain avec des amis que j'ai connus sur la route, avec la même mentalité. Acheter un terrain pour être autosuffisant. Je sais un peu faire l'électricité et l'eau et mettre des panneaux solaires aussi. J'ai pris les informations avec mon camion pour faire ça. C'est ça un terrain avec une petite maison pas très grande et je fais tout. Sur mon camion, j'ai fait la fenêtre, j'ai fait une porte, toute l'isolation aussi. Là, j'ai 27, donc je peux vivre dans mon camion, mais passé 40 ans, c'est difficile de vivre comme ça parce que y a*

beaucoup d'humidité des choses comme ça. Mais bon, après, ça peut changer si j'achète un autre camion plus grand mais je sais pas car je veux un terrain mais pour le moment, je veux vivre comme ça. »

Émilie : « Où ça ? »

Louis : « J'espère à la frontière de l'Espagne, mais en France. J'aime pas la mentalité dans le sud de l'Espagne [...] Maintenant, j'ai un ami, il a 60 ans et il fait les déplacements dans un fourgon et il est le plus heureux. Mais bon j'espère qu'à 40-45 ans je pourrais continuer à vivre comme ça mais bon je sais pas l'avenir mais je sais que je vais changer un peu le mode de vie, je le sais. »

Ces verbatims montrent que lorsque l'on est saisonnier nomade expérimenté, la projection dans le futur est plus aisée qu'en phase de recherche ou d'intégration, la maîtrise des supports identitaires permettant, d'après nous, une forme de sérénité propice à la créativité, au rêve, à l'imaginaire, au projet. Hasard ou pas, au moment où nous rédigeons cette partie, nous recevons un message vocal de Nina, saisonnière nomade âgée de 32 ans dont nous avons déjà parlé dans la partie précédente. Son message illustre bien le processus de projection des saisonniers lorsqu'ils sont les plus engagés dans le mode de vie et dont voici un extrait :

« Ma vie a complètement changé, maintenant je suis inscrite à pôle emploi pour commencer à faire une formation pour devenir agricultrice des plantes médicinales et aromatiques. Je suis avec mon copain qui a une petite entreprise qui s'appelle l'herboristerie nomade. Il est diplômé à l'école d'herboristerie de Bruxelles et on cherche un terrain pour s'installer, on est toujours dans notre camping-car et on voudrait faire un projet où moi je vais m'occuper de la cultivation des plantes et on aimerait ouvrir un laboratoire pour transformer les plantes et on voudrait faire un atelier pédagogique avec les enfants et on est très motivés à faire ça donc on cherche un terrain ».

Ce type de projet est souvent mis de l'avant par les saisonniers nomades. L'achat d'un terrain pour y faire des activités agricoles est ancrée dans la culture nomade. Toutefois, un événement biographique peut parfois venir remettre en question ces projets et pousser les saisonniers nomades à se distancer de la culture alternative pour aller vers un ailleurs. C'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

Conclusion :

En guise de conclusion à ce chapitre et pour faire le lien avec le chapitre suivant, nous souhaiterions revenir sur l'engagement dans la culture alternative en définissant le sens dans lequel nous utilisons la notion d'engagement puisque jusqu'à présent nous l'avons utilisée sans forcément la délimiter.

D'après Jean Ladrière (1990) et Olivier Bobineau (2010), l'engagement représente le fait de « *se lier par une promesse* » à d'autres individus mais aussi à des espaces, des organisations professionnelles, politiques et/ou associatives. Jean Ladrière écrit à ce sujet que l'engagement représente « *un mode d'existence dans et par lequel l'individu est impliqué activement dans le cours du monde, s'éprouve responsable de ce qui arrive, ouvre un avenir à l'action [...] un acte par lequel l'individu se lie lui-même dans son être futur, à propos soit de certaines démarches, soit d'une forme d'activité, soit même de sa propre vie* » (p.102).

Anselm Strauss fait le lien entre engagement et identité et fait pour cela appel à la notion d'effort. Ainsi, il écrit que « *Pour mieux saisir la relation entre engagement et sens de l'identité, il faut considérer ce qu'on entend par « s'efforcer de » et « se consacrer à ». L'effort est une activité ou une entreprise de longue haleine liée à la poursuite de certaines valeurs que l'individu juge importantes. Comme les valeurs ne sont pas purement individuelles, l'aspiration personnelle fait souvent partie d'un projet communautaire. C'est encore plus évident lorsqu'un individu a des responsabilités dans des groupes aux objectifs clairement définis. Dans la mesure où quelqu'un se perçoit comme membre d'un groupe, il s'associe aux buts collectivement poursuivis ; il emprunte les mêmes chemins et se retrouve dans les mêmes impasses* » (Strauss, 1992, p.44).

Les saisonniers nomades les plus expérimentés sont ceux qui sont aussi les plus engagés dans la culture alternative. Ils vont tenter de maintenir les valeurs, normes et règles portées par le groupe en ayant un rôle et une action sur les supports identitaires. Leur engagement relève donc du maintien de soi mais aussi du maintien des supports identitaires pour les autres nomades qui débutent leur parcours dans le monde du nomadisme saisonnier. Ils s'efforcent, pour reprendre les propos d'Anselm Strauss, de garder cette unité collective et consacrent une grande partie de leur vie à son maintien. On peut donc aisément envisager qu'un épuisement apparaisse à un moment donné et vienne ainsi remettre en question leur engagement dans la culture alternative. Cet épuisement peut laisser place au doute et aux questionnements sur qui l'on est vraiment et sur ce que l'on veut faire dans la vie.

CHAPITRE 10

FIN DE PARCOURS DANS LE MONDE DES SAISONNIERS NOMADES

Dans ce chapitre, nous souhaiterions montrer une forme de réalité qui n'a pas toujours été mise de l'avant par nos participants, tant ils montraient un engouement pour la culture alternative du nomadisme saisonnier et qui pourtant existe bien réellement : celle de la fin du parcours dans ce monde social. En effet, pendant nos périodes d'observation dans une association d'aide alimentaire et chez quelques rares jeunes que nous avons suivis dans le cadre de la recherche, nous avons observé un changement de vie avec un retour à la sédentarité alors que chez d'autres, une forme de lassitude pour le nomadisme saisonnier s'étant faite sentir, ils avaient fait le choix de se distancer de ce monde social. Les fins de parcours au sein des cultures alternatives ont été peu étudiées, ainsi nous avons orienté nos lectures vers la littérature sur les sorties de carrières (Mohammed, 2015 ; Truong, 2017 ; Gaïa, 2017, 2019) et sur le désengagement militant (Elias, 1993 ; Strauss, 1992), afin de pouvoir mieux analyser ce qu'il pouvait se passer chez les jeunes qui décidaient de quitter le monde des saisonniers nomades tout en ayant conscience que le concept de carrière se distingue de celui de parcours dans le sens où le parcours s'intéresse à plusieurs dimensions de la vie sociale alors que le concept de carrière se spécialise souvent dans un domaine spécifique de l'existence (Caradec et al, 2012). De même, nous avons montré que vivre au sein du monde des saisonniers nomades relève d'un engagement militant, d'où notre intérêt pour la littérature portant sur l'engagement et sa distanciation (Elias, 1993).

D'un point de vue interactionniste, en ce qui concerne les prises de distance vis-à-vis d'un monde social dans lequel on a été particulièrement investi, Anselm Strauss (1992) parle de perte du contrôle de l'interaction ou de « *mouvements cycliques des dispositions d'esprit et du sentiment de soi [...] Si l'on considère des cycles de plus grande amplitude, on peut aussi se trouver pris dans des spirales d'identité ascendantes et descendantes, peu perturbées par les sessions uniquement interactionnelles qui ne peuvent les interrompre qu'à titre provisoire. Une partie du travail du psychiatre consiste à manipuler des cycles et des spirales signifiants qui réapparaissent de façon persistante, mais il est probable que les mouvements d'identité plus courants sont également liés au contrôle ou à la perte de l'interaction. D'autres personnes ne peuvent pas, ne veulent pas, ou n'osent pas briser l'image qu'elles ont-elles-mêmes projetée ; ou, si elles tentent de le faire, on reste insensible à leurs efforts.* » (p.91).

La question que nous souhaiterions nous poser dans ce chapitre est donc la suivante : Comment peut-on envisager de quitter le monde des saisonniers nomades alors que cet espace a été si bénéfique à la construction et au maintien de notre identité ?

Pour tenter de répondre à cette question, nous précisons que nous nous positionnerons dans une définition interactionniste du monde social en le considérant comme un réseau d'acteurs qui sont liés par des relations et une activité commune. Nous questionnerons donc le fait qu'il soit possible de quitter le monde des saisonniers nomades ou non en étudiant notamment les fins de parcours déviants et les processus d'engagement, de retrait et de distanciation d'avec la culture alternative. Une première sous-partie sera consacrée à l'étude des facteurs pouvant conduire les jeunes à une fin de parcours déviant. Puis, nous montrerons que le processus de distanciation mis en œuvre par les jeunes, a plusieurs origines. Ensuite, nous nous attacherons à démontrer que le retour de ces jeunes à un mode de vie plus normé ne revient pas à quitter le monde des saisonniers nomades du fait qu'ils peuvent maintenir un niveau de justification lié à la culture alternative très élevé. Enfin, nous verrons que le fait de vouloir se distancer du monde du nomadisme saisonnier, peut déboucher sur une nouvelle phase de recherche et d'ouverture pour trouver un nouvel espace propice à la construction de soi.

1. Fin de parcours déviant

Un parcours social est différent de ce que désigne le concept de « carrière ». Le fait de raisonner en termes de parcours social signifie qu'on ne restreint pas notre regard à un domaine de l'existence, ce vers quoi tend le concept de carrière. En effet, le parcours social considère

les multiples domaines dans lesquels peut se déployer la vie humaine (professionnel, parental, conjugal, résidentiel) et porte attention à leur articulation (Caradec et al, 212). Toutefois, nous nous sommes tout de même intéressés à la littérature portant sur les fins de carrières délinquantes pour tenter d'y trouver des perspectives théoriques pour analyser les fins de parcours des saisonniers nomades.

Les premiers chercheurs ayant étudié les sorties de carrières délinquantes (Sheldon et Glueck, 1950) ont avant tout expliqué que la sortie de carrière relève d'abord d'une question biologique, d'une question d'âge. Toutefois, les sociologues ayant, par la suite, étudié ce phénomène (Mohammed, 2015 ; Truong, 2017 ; Gaïa, 2017, 2019) ont cherché d'autres facteurs explicatifs que l'âge pour comprendre le sens que les jeunes attribuent à leur fin de parcours dans la délinquance. Tous s'accordent pour dire que la sortie de parcours n'intervient pas de façon abrupte, mais est le résultat d'un processus de désistance (Mohammed, 2015). « *Le fait de quitter la bande, et plus largement la rue, est un processus compliqué, lent et progressif, qui passe la plupart du temps par une distanciation progressive par tâtonnements* » (*ibid.*, p.52). Pour Marwan Mohammed (2015), trois phases constituent ce processus : la conscientisation, la mobilisation et la pérennisation. La phase de conscientisation consiste à accepter la projection d'un soi hors bande qui soit plus conforme aux attentes sociales. La phase de mobilisation, appelée aussi phase d'initiative, correspond à la mise en acte des nouvelles résolutions personnelles. Les jeunes prennent alors le risque de sortir d'un univers qu'ils connaissent pour s'aventurer vers des mondes sociaux chargés d'incertitude. Enfin, la phase de pérennisation revient à adopter un nouveau système d'attitudes, « *un nouveau régime normatif, d'une autre manière d'envisager les relations sociales. C'est l'identité sociale des sujets qui bouge en profondeur et leur permet de développer un nouveau rapport à soi, à autrui et à l'avenir* » (*ibid.*). Finalement, sortir d'une carrière délinquante dépend d'un double mouvement : celui de l'usure provoquée par l'adoption de telles conduites marginales et l'ouverture sociale propice à la naissance d'un nouveau statut social qui soit acceptable (*ibid.*).

Fabien Truong (2017), quant à lui, a étudié les facteurs qui favorisent les sorties de carrières délinquantes. Il explique tout d'abord quels sont les coûts qu'implique un engagement durable dans la délinquance : « *savoir entretenir une série d'activités clandestines, maintenir les liens de confiance et d'entraide dans une équipe de travail régulièrement amputée, éradiquer les rivaux potentiels, déjouer la surveillance des services de police* » (p.127). L'engagement dans une carrière déviante nécessite donc de faire des efforts qui peuvent mener à une forme d'épuisement. Il montre, par ailleurs que la sortie va prendre plus de temps dès lors que l'on a un statut élevé au sein d'un « petit royaume ». Partant de ces constats, il identifie

trois facteurs principaux de sortie de délinquance : l'embauche dans un emploi pérenne, des gratifications symboliques hors du travail pour tenir, l'entrée dans la vie de couple.

Enfin, Alice Gaïa (2017 ; 2019), s'est intéressée aux parcours de vie d'anciens jeunes mineurs condamnés et elle observe deux dynamiques dans le processus de « désistance ». La première consiste, pour ces jeunes, à s'éloigner d'un mode de vie délinquant. La seconde relève d'une ouverture à un autre mode de vie plus conventionnel.

Les conclusions d'Alice Gaïa rejoignent finalement les observations de Marwan Mohammed (2015) et le double mouvement de sortie : celui de l'usure liée aux pratiques délinquantes et l'ouverture à un nouveau statut social. C'est un peu ce que nous avons observé avec les saisonniers nomades, puisqu'un processus de distanciation du monde social a été identifié suite à une forme d'épuisement, et, par la suite, les jeunes sont entrés, de nouveau, dans un processus d'ouverture à un nouveau monde social. C'est ce que nous allons approfondir dans les sous-parties suivantes.

2. Se distancer du monde des saisonniers nomades

Comme nous l'avons vu dans la première partie de cette thèse, le monde des saisonniers nomades représente un *espace intermédiaire* propice à une *socialisation secondaire*, une *socialisation alternative* permettant aux jeunes participants à notre recherche de se construire une identité à l'aide de *supports identitaires* identifiés dans le chapitre précédent, et, présents dans la culture du monde des saisonniers nomades.

Ainsi, nous avons montré que les jeunes les plus expérimentés étaient aussi les plus engagés dans l'autoconservation du groupe comme support identitaire. Or, il peut arriver à un moment donné, qu'un individu qui porte de telles responsabilités s'épuise et en vienne même à questionner le sens de ce qu'il a toujours défendu. En effet, comme le précise Anselm Strauss (1992) : « *Celui qui a été engagé pendant longtemps dans un groupe ou un mouvement a dépensé beaucoup d'énergie et de temps à poursuivre leurs objectifs. Se consacrer à des desseins plus personnels implique des motivations tout aussi soutenues, des convictions tout aussi profondes quant à son appartenance, et par conséquent à ce qu'on est* » (p.45).

Ainsi, il est possible que l'engagement laisse place au doute et que certains jeunes décident alors de prendre de la distance avec le monde des saisonniers nomades. C'est ce qu'a pu nous confier Léa, saisonnière nomade âgée de 27 ans, à la fin de notre enquête. Ces notes de terrain prises en après-coup font suite à un entretien téléphonique réalisé avec elle :

Donc là, j'ai eu un entretien téléphonique avec Léa que j'avais déjà vue pour la recherche d'environ 25 minutes. Et donc, elle m'expliquait qu'elle était dans une période de doutes en ce moment. Je me suis permise de lui demander ce qui faisait qu'elle doutait et elle disait qu'elle doutait du mode de vie en camion parce qu'elle avait l'impression qu'elle avait peu de possibilités d'action sur la société, car la marge était tout de même mal vue. Et que du coup, comme la marge était mal vue, elle avait du mal finalement à avoir une action sur la société et elle remettait un peu en question son mode de vie. Elle m'a dit qu'elle aimerait peut-être faire une formation d'assistante sociale, mais qu'elle ne savait pas vraiment quoi faire encore. À voir pour la suite, elle a dit qu'elle me donnerait des nouvelles.

Si l'on reprend le processus de sortie de carrière par distanciation progressive observé par Marwan Mohammed (2015) pour analyser le discours de Léa, elle serait dans une phase de conscientisation où elle accepte la projection d'un soi en dehors du monde du nomadisme saisonnier qui soit plus conforme aux attentes sociales du fait qu'elle se projette dans une reprise de formation et dans un futur emploi.

Pour Norbert Elias (1993), seuls les animaux sont capables d'un engagement et d'une distanciation absolue. Chez les humains, une vie de groupe réside dans l'interaction entre les individus dont la pensée et l'activité tendent vers l'engagement et ceux dont la pensée et l'action tendent vers la distanciation. « *C'est la relation de ces deux pôles qui détermine le cours des actions humaines* » (p.10). D'ailleurs, le degré de distanciation peut varier d'un individu à l'autre, même s'ils appartiennent à une même société et qu'ils se retrouvent dans des situations semblables. C'est aussi pour cette raison qu'il nous semble préférable de parler de processus, car on ne peut pas quitter un monde dans lequel on s'est engagé du jour au lendemain, c'est un cheminement de pensée qui demande une forme de réflexivité sur soi débouchant sur un changement. Car le soi n'est pas une substance, mais plutôt un processus (Mead, 2006 ; Marchal, 2021). « *Le soi existe en interagissant avec d'autres soi dans un monde commun* » (Cefaï, 2015, p.3).

Pour les sociologues de l'interactionnisme symbolique, le Soi (le *self*) est socialement construit. C'est-à-dire qu'il est l'héritier d'une histoire personnelle et qu'il n'est jamais figé. Il est toujours en mouvement. Il représente le résultat « *toujours provisoire de l'expérience acquise. Le langage en est la matière première, il permet la prise de conscience de l'ouverture à autrui. Il est la manière la plus commode de faire lien, même si le corps et ses mouvements*

fonctionnent comme un autre système symbolique. Lieu du contrôle de soi, instance de réflexion et de réflexivité, de la délibération intime et de l'intelligence pratique, le self est l'ordonnateur des situations, le foyer du sens qui régit le rapport au monde de l'individu. Ce n'est pas un organisme ou une entité morale, mais une modalité de la conscience qui oriente faits et gestes ou les pensées. Relativement stable, mais ouvert sur le monde, il se décline en autant de groupes auxquels participe l'individu. Le soi est socialement fragmenté, l'individu en est une sorte de nomade glissant de l'un à l'autre selon les circonstances » (Le Breton, 2004, p.63).

Ainsi, pour ce qui a trait à l'engagement de l'individu dans le monde, il existe des phases de l'engagement où l'on peut parfois être impliqué, en retrait ou encore se réengager. Certains travaux évoquent le désengagement lorsqu'il s'agit d'un retrait définitif du mouvement, or même si le retrait est définitif, il s'agit d'un processus qui comporte plusieurs étapes : la démotivation, la diminution de l'intensité et de la fréquence de la participation, le retrait ou encore la prise de distance effective (Marchal, 2021).

D'après Norbert Elias (1993), ce qui limite les degrés d'engagement ou de distanciation, ce sont les normes portées par la société et c'est ce rapport à ces normes qui va mesurer notre engagement et notre distanciation. Les propos de cet auteur sont intéressants pour analyser le discours de Léa présenté plus haut, puisqu'on voit bien que ce qui fait qu'elle prend de la distance avec le monde des saisonniers nomades, c'est le sentiment de voir son action se réduire parce que son mode de vie et ses actions sont, d'après elle, trop à la marge. Elle cherche alors à se réajuster pour trouver un nouveau soi et un nouveau monde dans lequel elle pourrait (re)trouver des autrui significatifs qui pourraient reconnaître son engagement.

J'avais rencontré Léa pour la première fois huit mois avant cet entretien téléphonique et elle était alors en compagnie de son petit ami Nicolas dont nous avons extrait du verbatim dans la première partie de cette thèse. Déjà à ce moment-là, Léa commençait à développer un regard critique à l'égard de la culture alternative. Elle était d'ailleurs souvent en contradiction avec Nicolas qui, lui, était pleinement engagé avec un discours de justification élevé. Lors de notre échange téléphonique, Léa nous expliquera avoir mis fin à sa relation avec Nicolas et être revenue chez sa mère pour une durée indéterminée. Elle explique donc être dans une phase de distanciation avec la vie nomade et se trouve, de nouveau, dans une phase où elle se cherche. Elle évoque des projets de retour en formation et se questionne sur la suite de son parcours, sans faire de démarches concrètes, elle se situe, de nouveau, dans un entre-deux.

Une autre forme de distanciation avec la culture alternative a été repérée lorsque nous avons rencontré Judith, saisonnière nomade âgée de 35 ans. Elle présentait un épuisement tel

que cela venait entacher l'image qu'elle avait d'elle-même. Alors que tous les jeunes que nous avons rencontrés au début de notre recherche étaient plutôt enthousiasmés par leur mode de vie, ces notes de terrain montrent, chez Judith, un certain épuisement de la vie nomade :

Donc là, je suis à l'association d'aide alimentaire et il y a une jeune femme qui est venue, Judith qui vivait en camion et qui se stationnait sur le bord du fleuve dans un utilitaire blanc, et donc elle venait parce qu'elle n'avait pas trouvé de travail. Elle pensait trouver pour les vendanges, mais elle n'a pas trouvé. Elle m'a dit qu'elle était avec trois autres personnes aussi qui avaient eu des promesses d'embauche et quand ils sont arrivés ici, bah c'était trop tard. Donc ils se retrouvaient sans rien. Du coup, je lui ai donné l'adresse de l'association d'insertion par l'activité viticole. Je lui ai proposé de participer à mon travail de recherche et elle m'a dit que son point de vue n'était certainement pas très intéressant parce qu'elle n'avait pas une vision très idéale de la vie en camion. Et je lui ai dit que justement son point de vue était intéressant parce qu'elle doutait du bien-fondé de ce mode de vie et qu'elle le subissait. Elle a aussi demandé s'il y avait des douches dans le coin. On lui a répondu qu'il y avait les douches de la piscine qui étaient ouvertes. Elle m'a donné son numéro de téléphone pour que je puisse la contacter. Cette jeune femme avait les cheveux courts châtain et elle avait un piercing au niveau de l'arcade sourcilière et elle avait l'air assez émotive par rapport à sa situation. Elle parlait avec la voix tremblotante et elle avait les larmes aux yeux. Au début, d'ailleurs, elle voulait que l'association d'aide alimentaire lui donne des restes, et là, l'association lui a proposé un panier et non pas des « restes ».

Nous n'avons jamais revu Judith à la suite de cette rencontre. Nos appels sont restés infructueux et nous n'avons jamais retrouvé son camion. Pour autant, son cas singulier est venu nous questionner, car on sentait chez cette femme une forme de tristesse et même de honte à demander de l'aide alors que les autres saisonniers nomades que nous avons rencontrés jusqu'à présent vivaient cette démarche dans une forme d'éthique de responsabilité, de militantisme écologique de récupération des denrées jetées mais non périssables.

Judith nous avait confié continuer à vivre en camion sous la contrainte de ne pas avoir encore trouvé de « porte de sortie ». On sentait chez elle une forme de démotivation pour la vie de saisonnière nomade, sans pour autant se mettre en retrait comme avait pu l'être Léa.

Par ailleurs, le fait qu'elle demande « des restes » nous a questionnés sur l'estime qu'elle devait avoir d'elle-même. Nous avons saisi qu'elle était peut-être au début d'un processus de distanciation vis-à-vis du mode de vie, mais dans ce qu'Alain Ehrenberg (2000) nomme la

« *fatigue d'être soi* ». C'est-à-dire qu'elle n'était plus en mesure de justifier qui elle était dans ce moment présent du fait d'une image peu reluisante d'elle-même, car elle s'associait à une personne qui ne valait que « des restes » de denrées non distribuées. Démotivée pour le mode de vie, elle était dans un processus de distanciation où son esprit semblait s'être retiré de la vie nomade, mais dans les faits, elle continuait de circuler en camion dans le monde des saisonniers nomades. Le processus n'avait pas été jusqu'au retrait définitif de l'engagement dans le mode de vie. Si l'on reprenait le schéma de bifurcation de Claire Bidart présenté dans la partie précédente, on pourrait identifier que Judith est rentrée dans une période critique ou bien encore une crise. Peut-être était-elle même en train d'atteindre une de ses limites en se présentant à l'association d'aide alimentaire, mais ce propos ne restera qu'une hypothèse.

3. Quitter le monde des saisonniers nomades

Peut-on vraiment quitter le monde des saisonniers nomades ? Bien sûr, comme nous l'avons évoqué dans le chapitre trois, nous pensons aux saisonniers nomades décédés qui ont quitté ce monde pour le monde de l'au-delà, mais nous ne sommes pas ici pour discuter du fait qu'il y ait potentiellement une vie après la mort ou du fait que les morts soient encore présents dans le monde des vivants, puisque nous allons poursuivre notre propos dans le monde du vivant avec des individus biologiquement vivants. La question que l'on se pose ici est donc la suivante : peut-on réellement quitter un monde qui a tant contribué à façonner notre identité ?

Dans le premier chapitre de cette partie, nous évoquons la situation de Nicolas qui s'était retiré du monde de la free party pour aller vers le monde du nomadisme saisonnier. Il expliquait qu'il avait dû quitter son réseau de sociabilité pour aller vers un autre. Pour autant, peut-on si facilement ériger des frontières entre différents mondes ? Howard Becker (2007), dans son ouvrage portant sur les mondes de l'art, nous explique que les mondes de l'art n'ont pas de frontières précises qui permettraient de dire que tel individu appartient à un monde et l'autre non. « *Le problème n'est pas ici d'essayer de tracer une ligne de démarcation entre un monde de l'art et le reste de la société, mais bien plutôt de repérer des groupes d'individus qui coopèrent afin de produire des choses qui ressortissent de l'art, du moins à leurs yeux* » (p.59). L'œuvre devient alors le résultat d'un processus social, elle représente l'aboutissement public d'une longue coopération entre partenaires qui s'entendent plus ou moins autour de définitions sociales des œuvres et de leurs valeurs sur le marché (Le Breton, 2004, p.88). Par ailleurs, comme nous l'explique Daniel Cefaï (2015) : « *Prendre part à un monde social requiert le sens*

de l'appartenance et une conscience de vivre ensemble, ou au moins de faire les choses ensemble » (p.2).

Si l'on transfère ce raisonnement au monde des saisonniers nomades, la question est donc de savoir si les « anciens » nomades qui se sont maintenant distancés du monde continuent de participer à la production de ce monde social. Contribuent-ils toujours aux réflexions coopératives autour de définitions, de justifications de ce que compose le monde des saisonniers nomades ? Notre rencontre avec une ancienne nomade nous donne quelques pistes de réflexion que nous allons analyser par la suite. Voici quelques notes de terrain concernant cette rencontre :

Donc aujourd'hui, je suis à l'association d'aide alimentaire et il y a une jeune femme qui est venue au tout début, qui est une habituée et qui se plaignait de travailler beaucoup (elle travaillait dans les vignes), de travailler tous les jours et de fait, elle n'était jamais disponible pour participer à la collecte de l'association. Elle se plaignait de son travail et on lui a demandé qu'est-ce qu'elle aurait aimé faire comme métier et elle a répondu qu'elle voulait être libre et qu'elle voulait la liberté de faire ce qu'elle veut. Je lui ai alors demandé si elle vivait en camion et elle m'a répondu qu'elle vivait en camion avant. Elle avait des piercings et des cheveux de différentes couleurs. Je lui ai alors demandé pourquoi, elle avait arrêté de vivre en camion. Et elle a répondu que de toute façon, en France, si on avait un enfant, fallait « *qu'on vive entre quatre murs, sinon ça ne fonctionnait pas* ».

Même si cette jeune femme explique avoir arrêté de vivre en camion du fait qu'elle ait eu un enfant, on sent dans son discours qu'elle est encore profondément marquée par les valeurs militantes du monde des saisonniers nomades. Elle porte un regard critique sur la société et revendique un droit à la liberté. C'est d'ailleurs, en plus de son apparence, ce qui nous pousse à lui demander si elle vit en camion. En effet, « *par nos conduites discursives, nous nous indiquons, à nous-même et aux autres, quelles sont les caractéristiques de la situation qui comptent pour nous, celles qui ont du sens ou celles que l'on peut négliger pour l'instant, celles qui perdurent comme invariantes ou celles qui passent. Nous adoptons des attitudes et nous acquérons des habitudes. Nos perspectives sont organisées par la production, la diffusion et l'usage de symboles significatifs, qui s'actualisent dans des jeux d'activités et d'interactions* » (Cefäi, 2015, p.3).

La culture alternative est donc encore présente dans le discours de cette jeune femme, même si elle n'est plus nomade. Ce qu'elle a appris par le biais de son expérience est encore présent

dans la façon de se présenter à nous. *« Husserl postule que tout vécu de conscience est un vécu de quelque chose, une intentionnalité. Il n'existe donc pas de lien extrinsèque entre un sujet et un objet (existant pour soi), mais une consubstantialité, un lien originaire. Toutefois, si l'objet est ce que pense le sujet, ce rapport n'épuise pas tous les possibles de l'objet qui s'actualisent dans l'évidence d'un nouveau vécu. L'objet a une essence, un « eidos » (une forme) qui n'est pas séparable des variations de l'objet dans les métamorphoses des vécus. L'eidos phénoménologique ne constitue pas une essence réitérée dans un Monde platonicien de pures idées, mais réside là-ici, dans toutes les manifestations variées du vécu »* (Lévy et Lussault, 2003, p.636).

Autrement dit, notre vécu fait partie de nous et influence notre façon de voir la réalité telle qu'elle se présente à nous. Un lien avec le monde des saisonniers nomades existe donc encore pour cette jeune femme. Reste à savoir si elle continue de participer à la production de ce monde social (pour poursuivre dans la logique d'Howard Becker sur les mondes de l'art et celle de Daniel Cefaï). Nous aurions tendance à dire que oui du fait qu'en tant que salariée viticole, elle continue de côtoyer le monde des saisonniers nomades par le biais de son activité professionnelle, elle communique avec eux. Même si elle ne vit plus en camion, nous considérons qu'elle fait encore partie de ce monde, car elle interagit encore avec les saisonniers nomades. De ce fait, nous pensons qu'elle a toujours une action, une place, un rôle dans la construction ou le maintien de ce monde social. *« John Dewey écrivait que la « société existe non seulement par la transmission et la communication, mais dans la transmission, dans la communication. Le lien entre les mots commun, communauté et communication est plus que verbal »* (Dewey, 1916, p.5). *Le « commun » n'est pas donné d'avance pour les pragmatistes : il se fait et se refait sans cesse. Il y a de nombreuses façons de faire du « commun » dans un monde social et de le distinguer d'autres « communs », mais des réseaux d'activité conjointe, de coopération et de communication sont toujours impliqués »* (Cefaï, 2015, p.21).

En effet, dès l'instant que je parle d'un monde, même si j'estime ne plus en faire partie, je continue à le faire vivre puisque j'en parle. Donc, j'en fais encore partie. De même, vu que le monde a contribué à ma socialisation, il fait partie de moi, il fait partie de mon « champ d'expérience » (*experiential fields*), pour reprendre les propos de Georg Herbert Mead. Donc, même si j'ai le sentiment d'avoir quitté le monde ainsi que certaines de ses sociabilités, etc..., vu que je suis constitué de l'expérience vécue dans ce monde, même si je pense l'avoir quitté, j'en fais encore partie puisque ce monde existe en moi. C'est pourquoi nous en arrivons à la conclusion qu'on ne peut jamais définitivement se couper d'un monde dans lequel nous avons été engagés, tant il a contribué à faire de nous ce que nous sommes en partie et compose donc

notre « champ d'expérience ». Pour autant, nous pouvons nous en distancer et aussi nous ouvrir à d'autres mondes. En effet, « *chaque monde social se compose de multiples mondes sociaux et entre dans la composition de multiples mondes sociaux* (Cefaï, 2015, p.17). Les frontières des mondes sociaux ne sont pas toujours clairement définies, puisqu'à leurs marges se jouent des processus de conflits entre champ d'expérience et univers du discours (*ibid.*, p. 22). C'est un peu ce que nous avons identifié lorsque nous avons abordé la question du tournant biographique où se pose la question du sens de l'engagement dans le monde des saisonniers nomades pour les jeunes rencontrés. Est-ce que je me sens toujours appartenir au monde social dans lequel je suis engagé ? Ce questionnement induit un processus d'ouverture vers d'autres mondes pour trouver un nouvel espace de sens.

4. Naissance d'un nouveau monde

Toutes nos expériences restent profondément ancrées en nous et font partie de notre « champ d'expérience » et aussi de notre identité. Même si, nous prenons de la distance vis-à-vis d'un monde social, en l'occurrence dans cette thèse, le monde du nomadisme saisonnier, cet espace intermédiaire ayant été propice à une socialisation secondaire, fait partie de nous, même si nous nous sommes distancés de ce monde pour aller vers un autre monde. Par exemple, Julie, saisonnière nomade âgée de 23 ans, nous a expliqué que quelques-uns de ses amis nomades s'étaient sédentarisés pendant plusieurs années dans des ZAD (Zone à défendre) ou dans des tiers-lieux ruraux, autrement dit dans des micro sociétés alternatives. Elle-même dit s'être déjà stationnée pendant une semaine dans une ZAD.

« Y en a (des saisonniers nomades) qui sont dans des ZAD, car en général on essaie de protéger la nature. »

En effet, ces micro-sociétés accueillent les nomades qui font des allers-retours pour aller dans d'autres régions, puis reviennent. Il s'agit de lieux mixtes d'accueil où sédentaires et nomades se retrouvent (Pruvost, 2024). Ces lieux se composent d'une population « alternative », « radicale » qui lutte sur le terrain pour une cohérence de leur mode de vie, qu'il s'agisse du temps de travail, du rapport à l'argent, de la manière d'habiter les territoires, de s'alimenter, de se soigner et de voyager. « *Les trois fonctions distinguées par la philosophe Hannah Arendt (le travail de la reproduction quotidienne des besoins, la création d'œuvres et la vie politique visant au bien commun) sont ici superposés : le potager peut servir à*

l'autosubsistance, faire l'objet d'une inventivité relevant de l'art et devenir le support d'un apprentissage citoyen » (Pruvost, 2017, p.219). (Cela nous fait d'ailleurs penser au tag et potager que nous avons observés au squat). En résumé, il s'agit de vivre autrement en tentant de faire des économies par l'autoproduction ou même d'« interproduction » puisqu'il s'agit aussi de s'arrimer à des réseaux alternatifs (voisins, associations, etc...) laissant place à une organisation horizontale et coopérative (*ibid.*). On peut donc comprendre que des saisonniers nomades puissent avoir des intérêts pour se sédentariser dans ce type d'espaces. Ainsi, on pourrait même envisager une forme de continuité du monde social, mais dans un autre espace.

Par ailleurs, dans une autre dynamique d'entrée dans un nouveau monde, si l'on reprend l'analyse du double mouvement de sortie de carrière observé par Marwan Mohammed (2015), nous pouvons faire le lien avec l'ouverture de ces jeunes à un nouveau statut social, celui de parent. Comme nous l'avons vu dans la sous-partie précédente, lors de nos observations, nous avons rencontré des jeunes qui s'étaient distancés du monde des saisonniers nomades et étaient de nouveau en recherche d'un nouvel espace dans lequel s'identifier. Nous avons également rencontré des jeunes qui faisaient déjà partie d'un nouveau monde. Il est important d'indiquer que les mondes sociaux ne sont pas homogènes. Certains sont éphémères et d'autres durables, « *certaines se forment ad hoc dans l'épreuve d'un évènement, d'autres sont davantage organisés, formalisés et institutionnalisés* » (Cefaï, 2015, p.5). Ainsi, en circulant dans différents mondes, le soi s'actualise en endossant des rôles qu'il a appris et compris. « *Ce rôle est l'un des « moi socialisés », disponibles dans le répertoire de Moi, qu'il a appris à maîtriser ou qu'il a vu performer et qu'il fait vivre à son tour* » (*ibid.*). Dans la suite de nos propos, il s'agira du nouveau rôle de parent dans le monde de la parentalité.

Même si la notion de parentalité peut revêtir des significations différentes suivant son utilisation dans les multiples disciplines des sciences sociales, nous précisons entendre ici la notion de parentalité non pas dans un sens psychologique, anthropologique ou politique, mais plutôt dans un sens sociologique où la parentalité désigne un nouvel espace de construction identitaire où l'individu va acquérir des connaissances, des places, des rôles, un nouveau statut social et créer de nouveaux liens sociaux, circuler dans de nouveaux espaces, etc...

Pour expliquer cette naissance d'un nouveau monde pour les quelques saisonniers nomades que nous avons rencontrés qui étaient dans ce processus de sortie, nous souhaiterions tout d'abord parler d'un couple d'artistes que nous avons rencontré par hasard dans le nord du Médoc. Ces notes de terrain illustrent cette rencontre :

J'étais à la pointe du Médoc ce soir et il y avait un spectacle de rue de deux personnes qui faisaient du jonglage de feu. Ils avaient des dreadlocks, des piercings, des tatouages, donc je me suis permise d'aller les voir à la fin du spectacle pour faire un peu connaissance avec eux. Je me suis dit qu'ils connaissaient peut-être Emma. Je leur ai demandé s'ils vivaient en camion. Ils m'ont répondu qu'ils ne vivaient pas en camion, mais en maison. Ils ont une petite maison, mais l'été, ils sont en camping-car pour faire leurs spectacles de feu. Ce qu'elle m'expliquait la jeune femme, c'est qu'avant, elle vivait en camping-car et faisait les saisons, et je lui demandais qu'est-ce qui avait fait que finalement maintenant ils vivaient en maison. Et en fait, elle m'a expliqué que depuis qu'ils avaient eu un enfant, ils avaient pris une petite maison, mais ils continuaient quand même pendant les vacances de partir en camping-car avec leur enfant.

Nous avons rencontré un autre couple qui s'était présenté à l'association d'aide alimentaire à deux reprises pendant notre enquête et qui nous a amené à avoir une réflexion sur l'incidence de la venue d'un enfant dans un retour à la sédentarité pour ces nomades. Il s'agissait d'un couple âgé d'une trentaine d'années d'origine italienne. Ils étaient venus pour la première fois à l'association d'aide alimentaire en même temps que d'autres saisonniers nomades. La seconde fois, ils étaient seuls. Ces notes de terrain illustrent ces deux moments de rencontre :

Rencontre 1 :

Ensuite, en fin d'après-midi, il y a une jeune femme qui est venue, une Italienne avec son copain qui avait des dreadlocks. Ils sont venus pour les colis des saisonniers, mais en fait, là, ils vont monter un dossier parce qu'ils vont rester plusieurs mois dans le Médoc puisque la jeune femme est enceinte. Elle est née en 1990, donc elle a 32 ans. Donc voilà encore un exemple de sédentarité due à la venue d'un enfant.

Rencontre 2 :

Et puis sinon, j'ai revu le couple qui vivait en camion et qui a décidé de se sédentariser, donc Lucie et Jean, et je leur ai donné mon numéro pour qu'ils me rappellent. Ils m'ont expliqué qu'ils vivaient en camion avant, mais que maintenant, du coup, ils vivaient en maison chez des amis, parce que Lucie allait avoir un enfant et que c'était plus simple comme ça.

Finalement, ces jeunes se retrouvant sur le chemin de la parentalité ne sont-ils pas tout simplement en train de franchir une étape les conduisant à s'intégrer dans « le monde social des adultes » ? (Becquet et Bidart, 2013, p.53). Ne seraient-ils pas en train d'acquiescer un nouveau statut social ? Nous n'avons pas la prétention de dire que nous pourrions répondre à cette question dans le cadre de cette thèse. En effet, ce n'est pas forcément parce qu'on devient parent que l'on devient adulte, puisque l'entrée dans la vie d'adulte relève davantage d'une représentation de soi que d'acquis statutaires (Van de Velde, 2008). Certains vous diront qu'ils ont eu le sentiment de devenir adulte lorsqu'ils sont devenus parents, alors que d'autres non. Nous n'avons pas pu explorer cette question avec les jeunes que nous avons rencontrés, puisque notre objet n'était pas forcément d'observer ce qui allait se passer après le passage de ces jeunes dans le monde du nomadisme saisonnier, mais cela pourrait tout à fait faire l'objet d'une prochaine recherche.

Conclusion :

Dans ce chapitre, nous avons montré que le processus de sortie d'un monde dans lequel on s'est engagé n'est pas si évident que cela. Nous en sommes arrivés à la conclusion qu'il n'était pas possible de quitter un monde social qui avait tant contribué à la construction de notre identité. Certes, nous avons démontré que l'on pouvait se distancer des mondes qui avaient marqué notre histoire pour aller vers d'autres mondes, mais que ceux-ci faisaient toujours partie de nous. Nous avons montré qu'en fin de parcours dans le monde des saisonniers nomades, certains pouvaient envisager d'aller vers un autre univers de signification et y jouer de nouveaux rôles sociaux, notamment dans le monde de la parentalité. En effet, le fait d'aller vers d'autres mondes sociaux va offrir de nouveaux espaces de connaissances et d'expériences de soi pour ces jeunes. Dans une perspective constructiviste, nous pouvons dire que leur identité va continuer à évoluer à travers d'autres mondes, même s'ils seront toujours constitués en partie des mondes qu'ils ont traversés dans le passé.

Conclusion de la troisième partie

Nous pouvons dire que cette troisième partie est au cœur de notre thèse. Elle montre, d'une part, comment se déroule le processus d'intégration à la culture alternative du nomadisme saisonnier et, d'autre part, le rôle primordial que joue cette culture alternative dans le processus de construction identitaire pour ces jeunes. En intégrant la culture alternative, ces derniers cherchent avant tout un monde social dans lequel ils peuvent trouver des autrui significatifs qui vont favoriser une socialisation secondaire. Ils vont également trouver un espace de reconnaissance et de réciprocité, puisque : « *L'image de soi est la matière première de la construction identitaire* » (Kaufmann, 2004, p.69).

La problématique de cette thèse était la suivante : Quels sont les bénéfices réels et symboliques que les jeunes saisonniers nomades tirent de leur mode de vie et qui les amènent à accepter une vie à la marge sans emploi ni habitat stable ?

Et bien, cette partie vient en partie y répondre, puisque ce qui compte pour ces jeunes, au moment où ils intègrent la culture alternative, ce n'est pas forcément d'avoir un habitat et un emploi stables, c'est de pouvoir trouver un espace où ils sont en accord avec eux-mêmes, c'est-à-dire un espace porteur de sens, mais aussi une place sociale.

Or, nous l'avons montré, le nomadisme saisonnier offre une multitude de supports identitaires propices à la reconnaissance, et au processus de construction et de remaniements de soi, puisque « *l'identité personnelle n'est pas enclose, elle se trame dans l'inachevé, elle est modulable. Le monde en nous et le monde hors de nous n'existent qu'à travers les significations que nous projetons à leur rencontre. Le sentiment d'être soi, unique, solide, les pieds sur terre est une fiction personnelle que les autres doivent en permanence étayer avec plus ou moins de bonne volonté. Certes, s'il était trop friable, l'existence serait impossible. L'homme ne cesse jamais de naître. Ses conditions d'existence le changent en même temps qu'il influe sur elles. Surtout dans nos sociétés soumises au recyclage permanent, exigeant de leurs membres de remanier sans relâche leurs investissements, leurs relations aux autres et au monde* » (Le Breton, 2004, p.65).

Cette partie a aussi mis en évidence qu'il existe une fin de parcours dans le monde du nomadisme saisonnier pour certains jeunes que nous avons rencontrés. Toutefois, nous avons montré que ce n'est pas parce qu'ils vont se distancer du monde social qu'ils n'en feront plus partie, puisqu'ils sont en partie constitués de ce monde.

Comme cela a pu être sous-jacent à nos propos dans cette partie, la partie suivante viendra mettre en lumière des phases au sein desquelles le processus de construction identitaire va se mettre en œuvre tout en ayant comme point fixe la culture alternative du nomadisme saisonnier.

QUATRIÈME PARTIE

L'IDENTITÉ EN MOUVEMENT

« L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence. »

Amin Maalouf, Les identités meurtrières (1998)

Introduction à la quatrième partie

Dans cette partie, nous allons essentiellement refaire du liant entre les trois notions phares de cette thèse que sont la jeunesse, l'espace et l'identité en tentant de réaliser une typologie des expériences vécues par les jeunes de notre recherche au sein de la culture alternative du nomadisme saisonnier. Cette typologie sera basée sur quatre phases « se chercher », « s'intégrer », « s'engager », « se distancer » que nous avons identifiées dans les expériences des jeunes saisonniers nomades lors de notre enquête de terrain. La construction de notre typologie s'appuiera principalement sur les travaux de construction typologique de Cécile Van de Velde portant sur le devenir adulte de jeunes Européens. Nous expliquerons également pourquoi nous avons préféré faire une typologie des expériences, plutôt qu'une typologie d'individus.

Avant de présenter cette typologie, nous proposerons un chapitre refaisant du lien entre les notions centrales de notre thèse que sont celles de la jeunesse, de l'espace et de l'identité pour appuyer scientifiquement notre démonstration.

Dans le dernier chapitre, nous ferons appel à l'approche interactionniste et à des auteurs tels que Howard Becker, Georg Simmel, Anselm Strauss ou encore Hervé Marchal pour montrer notre cheminement allant de la typologie des expériences des saisonniers nomades à la généralisation de la construction circulatoire de l'identité. Nous préciserons que ce cheminement s'est construit dans un contexte où l'on demande de plus en plus aux individus de pouvoir définir qui ils sont plusieurs fois au cours de leur vie. En partant de l'expérience des jeunes saisonniers nomades, nous tenterons de monter en généralité pour mettre en évidence le caractère mouvant de l'identité.

CHAPITRE 11

MOBILITÉ DANS L'ESPACE ET CONSTRUCTION IDENTITAIRE DES JEUNES

Le premier chapitre de cette dernière partie vise à faire du liant entre les trois notions centrales de cette thèse que sont la jeunesse, l'espace et l'identité. En effet, nous avons la volonté de revenir sur l'inscription épistémologique de notre démarche scientifique, ce qui nous permettra dans le chapitre suivant de définir une typologie des expériences vécues par les jeunes participants à notre travail de recherche dans le monde du nomadisme saisonnier. Ainsi, nous veillerons, dans une première partie de ce chapitre, à revenir sur l'origine et le sens que nous donnons à notre utilisation des notions d'identité et de mobilité en nous appuyant sur les travaux de Jacques Lévy et Michel Lussault (2003), et ceux d'Hervé Marchal (2012).

Ensuite, nous expliquerons en quoi la mobilité produit un espace de subjectivation propice à la construction identitaire des jeunes de manière générale et des saisonniers nomades en particulier, en nous inspirant des travaux de Joël Zaffran (2007 ; 2010) portant sur les mobilités urbaines des adolescents.

Enfin, nous expliciterons quelles sont les stratégies identitaires (Dubar, 2006) mises en place par les jeunes saisonniers nomades pour arriver à montrer que la construction identitaire relève d'un processus qui évolue tout au long de la vie.

1. Inscription épistémologique des notions d'identité et de mobilité

Il s'agit dans cette partie de revenir sur l'inscription épistémologique de notre utilisation des notions d'identité et de mobilité tout en prenant soin de préciser, dès ces premières lignes, que nous envisageons la mobilité comme un ensemble de mouvements dans l'espace. De même, l'identité est envisagée non pas dans son approche culturelle, mais plus personnelle (Marchal, 2012).

Identité

L'identité en sciences sociales représente la façon dont un groupe ou un individu se définissent et ressentent leur existence propre (leur singularité). Ils s'appuient sur elle pour s'affirmer vis-à-vis d'autrui (Echaudemaison, 1998). Ce qui fonde l'identité, ce n'est pas l'absence de similarité avec autre chose, mais c'est l'existence d'un redoublement de cette singularité par un discours, une conscience ou un sentiment d'appartenance. Il n'y a donc pas d'identité sans un rapport à soi ou sans identification. Il s'agit donc d'une réalité sociale impliquant les représentations et la réflexivité (Levy et Lussault, 2003). « *La notion d'identité est disputée dans les sciences sociales, surtout en raison de l'attribution au terme d'une dimension substantialiste. L'identité serait une réalité échappant à la dynamique des biographies et de l'histoire. Elle serait atemporelle, permanente, éternelle. Ce serait même ce qui, dans un individu ou un groupe, resterait intouchable, niché au fond de l'être et protégé des turbulences de surface* » (*ibid.*, p.479). Or, l'identité, dans une perspective constructiviste qu'est la nôtre, relève plus d'une construction sociale liée au sens que l'individu va vouloir donner à sa vie. La question du sens est donc ici centrale puisque nous, les êtres humains, avons une « *prédisposition naturelle à interroger le sens de notre existence, du monde et de la Vie* » (Marchal, 2012, p.12). Nous souhaitons également repréciser ici que dans cette dernière partie, nous faisons référence à l'identité personnelle des individus et non à une identité collective.

Loin de voir l'identité comme essentialiste, un Moi tout puissant et intériorisé, immuable, nous envisageons l'identité telle que l'a imaginée Montaigne, en tant que « *précurseur de l'originalité individuelle* » au XVI^{ème} siècle : « *une réalité polymorphe, insaisissable, en proie à d'incessantes métamorphoses [...] Montaigne a participé au succès de l'idée d'intériorité, mais avec un regard original et novateur échappant à l'essentialisme identitaire* » (*ibid.*, p.41).

La psychanalyse et la psychologie de l'enfant ont quant à elles contribué à encadrer l'identité humaine dans le monde social et matériel en démontrant que le moi résulte de relations avec des proches, notamment côtoyés pendant l'enfance et essentiellement les parents. Le problème est que cela signifie que les supports à partir desquels se construit l'identité ne se trouvent que dans la sphère infantile et familiale, ce qui semble plutôt restreint eu égard aux nombreuses personnes qui vont côtoyer la vie d'un individu en dehors de son cercle familial.

Ainsi, pour la psychanalyse et la psychologie de l'enfant, la vie psychique est indépendante du champ social, d'où la naissance d'approches sociologiques dans lesquelles vont apparaître la réflexivité et l'altérité, notamment dans des réflexions d'ordre phénoménologiques où le soi se découvre à travers l'autre. Or, on ne sait pas toujours comment l'autre nous voit, c'est pourquoi l'identité n'est jamais donnée, « *elle est toujours à construire et à reconstruire dans une incertitude plus ou moins grande et plus ou moins durable, l'objectif étant de réduire l'écart entre les attributions identitaires d'autrui et les images personnelles à l'origine de l'identité pour soi* » (*ibid.*, p.52).

Les travaux sociologiques se sont notamment engagés à rendre compte de l'influence du social dans les existences des individus où leur identité personnelle va résulter d'un engagement dans le social et non pas seulement de rapports d'intersubjectivité.

Ainsi, comme nous l'avons vu dans le chapitre huit, la sociologie des supports identitaires envisage l'identité personnelle des individus comme un travail intime que tout individu va effectuer à différents moments de sa vie « *dans l'objectif de proposer à lui-même et à autrui, de façon provisoire ou non, une image de soi satisfaisante, ou à défaut supportable, et ce, à partir de supports identitaires, parfois choisis, parfois imposés, et négociés dans la mesure du possible* » (*ibid.*p.94). C'est ainsi que l'on peut parler du caractère mouvant de l'identité, puisqu'elle évolue tout au long de la vie d'un individu.

Nous nous inspirons ici du regard phénoménologique sur la formation de l'identité personnelle dans le sens où il contribue « *à casser ce mythe d'un Moi intérieur en théorisant le rôle nécessaire d'autrui dans le rapport que nous entretenons avec nous-mêmes* ». Il s'agit donc de conceptions réticulaires de l'identité personnelle, puisqu'elles se centrent sur des relations intersubjectives (*ibid.* p.49).

Mobilité

La notion de mobilité est un terme polysémique qu'il s'agit de définir pour en saisir les contours. D'après Célia Forget et Noël Salazar (2020), elle désigne depuis toujours « *un*

déplacement ou un mouvement dans l'espace géographique ». C'est parce qu'il y a de l'espace que depuis toujours, les individus et les groupes d'humains sont confrontés à la maîtrise de la distance par la mobilité (Lévy et Lussault, 2003).

D'après Jean-Claude Kaufmann (2000), il existe des mobilités spatiales et des mobilités sociales. Les mobilités spatiales pouvant prendre quatre formes principales : la mobilité quotidienne, la mobilité résidentielle et la migration. La mobilité sociale, quant à elle, concerne des changements de positions sociales ou de catégories professionnelles, mais ce n'est pas dans cette perspective, que nous avons souhaité aborder la mobilité dans cette thèse mais plutôt dans sa spatialité.

L'anthropologie s'est toujours intéressée à la mobilité « *par l'intermédiaire des champs de la parenté, de la religion, de la politique et de l'économie* ». L'anthropologie s'est ensuite intéressée aux parcours, aux routes pour comprendre les racines, aux objets, aux communications, aux idées, aux flux qui sont apparus comme objets de la mobilité (Forget et Salazar, 2020).

John Urry (2005), sociologue, a quant à lui dénombré cinq formes de mobilités horizontales : le déplacement physique des personnes, la circulation des objets, le voyage imaginaire, le déplacement virtuel et communicationnel. « *Ainsi, un certain type de mobilité entraîne souvent d'autres types de mobilité. De plus, il ne s'agit pas de s'intéresser seulement au déplacement d'un point A à un point B, mais à toutes les idées qu'incarne la mobilité et à toutes les pratiques et expériences qu'elle engendre* » (Cresswell, 2006, *ibid.*).

En effet, la mobilité ne se limite pas au déplacement physique ou technique (les transports), mais se comprend dans des idéologies et des technologies du mouvement en cours dans une société. Elle rassemble donc à la fois des valeurs sociales plus ou moins explicites et objectivables par les acteurs, une série de conditions géographiques « *(tous les espaces, en fonction de leur organisation, ne forment pas le même cadre de mobilité au sein de chaque espace, l'étendue n'est pas isotrope), des valeurs économiques (la mobilité a un coût collectif et individuel), et sociales (la possibilité de se mouvoir varie selon les groupes sociaux et selon les variables d'âge et de sexe)* », et, un dispositif technologique et son arsenal de techniques et d'acteurs » (Levy et Lussault, 2003, p.622-623).

Il s'agit ici d'envisager la mobilité physique et résidentielle des personnes dans une trajectoire horizontale. Il est donc nécessaire de penser la mobilité de manière plurielle en imaginant les valeurs sociales ou économiques notamment prônées par la mobilité du mode de vie et d'analyser les conséquences de cette mobilité plurielle sur la construction identitaire des individus ayant opté pour la mobilité comme mode de vie. Nous avons en partie montré quelles

étaient les valeurs économiques et sociales prônées par le nomadisme saisonnier dans la première partie de cette thèse. Ainsi, dans la sous-partie suivante, nous allons essentiellement faire le lien entre la mobilité et l'identité.

2. La mobilité comme vecteur de construction identitaire pour les jeunes

Comme nous l'avons vu dans la première partie de cette thèse, la jeunesse représente un espace de transition et aussi un âge de la vie. C'est une réalité sociale produite par la société dans des contextes historiques, sociologiques, économiques ou juridiques bien particuliers. *« Elle s'inscrit dans une stratification par âge de la société qui fixe les calendriers et les modalités de passage d'un âge à un autre et qui organise les statuts et les rôles sociaux selon l'âge [...] c'est-à-dire, des attitudes et des comportements ajustés à ces statuts et attendus comme tels par les membres de la société »* (Roudet, 2012, p.3). Or, comme nous l'avons vu, les saisonniers nomades que nous avons rencontrés refusaient la conversion de soi pour devenir ce que la société attendait d'eux. Ainsi, ils prenaient la route pour trouver un espace de reconnaissance sociale et de construction de soi à la marge. En ce qui concerne les questions de jeunesse et de mobilité, Geoffrey Pleyers et Jean-François Guillaume (2008) se sont intéressés aux expériences de mobilité étudiante en lien avec la construction de soi. *« Les voyages forment la jeunesse »* est un proverbe que l'on entend souvent dans les médias et qui vient des écrits de Montaigne, philosophe du XVI^{ème} siècle. En effet, à l'époque de la Renaissance, des familles aisées envoyaient leurs « rejetons » découvrir l'Italie et c'est ainsi que Montaigne en est venu à questionner la mobilité des jeunes. De plus, *« Le voyage – et plus largement « l'appel de l'aventure » - est un thème récurrent des mythes fondateurs de l'humanité. L'aventure y apparaît comme un rite de passage pour le héros, qui prend la forme d'un « rite de séparation » avec ses proches et les lieux qui l'ont vu naître. Le départ est un moment charnière, un point de rupture – le basculement inéluctable vers le monde adulte »* (Azema, 2021, p.11-12).

Avec les nombreux programmes de mobilité pour les jeunes (Erasmus, services civiques à l'étranger, visas vacances-travail, humanitaire, etc...) et un engouement pour l'aire de la « vanlife », l'ampleur de la mobilité des jeunes au jour d'aujourd'hui semble inégalée. Le développement des transports à grande vitesse et à bas coûts a favorisé la mobilité internationale. *« Les voyages sont associés à certaines valeurs et caractéristiques propres à la jeunesse, comme la soif de l'expérience vécue après laquelle Max Weber voyait courir les jeunes, mais aussi la quête de soi et un certain goût du risque »* (Pleyers et Guillaume, 2008,

p.69). En effet, entre l'adolescence et l'âge adulte, s'étend pour beaucoup de jeunes une période où ils vont acquérir des éléments de leur autonomie sans que pèse déjà sur eux « *les contraintes des nouvelles structures de vie professionnelle et familiale de l'âge adulte. Cette période est particulièrement propice à l'expérience et aux voyages, à la découverte d'autres horizons, mais aussi de soi-même* » (*ibid.*, p.70).

Comme nous l'avons vu, la mobilité représente un mouvement dans l'espace incluant des dynamiques techniques, sociales, économiques et symboliques. En considérant ici l'aspect symbolique de la mobilité, nous cherchons à montrer en quoi le nomadisme saisonnier expérimenté par les jeunes participants à notre travail de recherche va constituer un processus de subjectivation. Il s'agit donc ici, en nous inspirant du travail de Marie-Hélène Massot et Joël Zaffran (2007) sur la mobilité urbaine des adolescents franciliens, de faire le lien entre subjectivation et mobilité. En effet, « *la mobilité apparaît comme un analyseur du monde des adolescents par le caractère aventureux du déplacement et des lieux où il conduit. Elle traduit deux choses : d'une part, la capacité et la possibilité pour l'adolescent de se rendre seul d'un endroit à l'autre, d'autre part un déplacement qui ne se réduit pas à un parcours, car ce sont moins les endroits qui ont leur importance que le fait de ne pas être là où l'on devrait être et ne pas encore être parvenu là où l'on vous attend [...] la liberté d'aller et venir à sa guise étant au principe de l'autonomisation, on peut raisonnablement penser que l'aptitude à la mobilité autonome, « l'auto-mobilité », constitue un vecteur important de l'expérience urbaine des adolescents car elle est une « épopée » dont le caractère transitoire n'empêche pas de porter à un degré élevé le sentiment de liberté* » (Zaffran, 2010, p.134). Si l'on transfère cette analyse aux jeunes saisonniers nomades, on pourrait en venir au même constat, mais à différentes échelles, en dépassant des déplacements urbains pour aller vers des déplacements en France ou en Europe avec un moyen adapté représenté par l'automobile. Toutefois, le processus d'autonomisation et l'impression de liberté qui émanent de ces mobilités restent présents dans le nomadisme saisonnier tout autant que chez les adolescents.

Considérant dans le même temps la jeunesse comme un âge de la vie fait de questionnements identitaires prégnants, et l'espace « *comme une composante de la construction des identités juvéniles* » (Kokoreff, 1993, p.171), nous nous proposons d'analyser le rôle de la mobilité dans la construction identitaire des jeunes.

En effet, partir pour un ailleurs offre une opportunité de pouvoir vivre une expérience concrète de l'altérité, du fait de la découverte de personnes issues d'une société ou d'une culture différente, et de l'autonomie « *loin des espaces et des acteurs de la socialisation originelle (famille, université, cercles d'amis...), « loin de la pression sociale exercée par leur société*

d'origine ». La confrontation à une altérité parfois radicale n'est pas sans susciter des tensions constitutives de l'expérience de la mobilité. Ces expériences sont propices à la construction de la personnalité et à l'affirmation d'une aptitude à devenir le sujet de « sa » vie » (Pleyers et Guillaume, 2008, p.70). « Le voyage est le lieu de l'altérité : partir, c'est accéder à de nouveaux paysages mentaux, c'est ouvrir des portes inédites en soi » (Azéma, 2021, p.113). La confrontation avec l'altérité peut bousculer les habitudes, les illusions et les idéaux. Le fait de créer une distance par la mobilité avec le monde d'où l'on vient et donc, de fait, son entourage, participe d'une conception de la jeunesse « comme moment privilégié d'expérimentation et s'inscrit dans le processus d'individualisation des parcours de transition vers l'âge adulte ».

En fait, ces expériences de découvertes, d'adaptation et de réorganisation de la vie quotidienne qu'ont rencontrées les jeunes dans le nomadisme saisonnier, marquent la construction de soi au cours de l'étape de transition que représente la jeunesse. Partir à la recherche de l'autre, c'est aussi partir à la recherche de soi-même. « Cette quête de soi, qui est tout à la fois un droit individuel et une obligation morale inscrits au cœur de la formation du sujet personnel et du modèle culturel identitaire de nos sociétés contemporaines, trouve dans la mobilité géographique une opportunité précieuse : la rencontre d'une altérité parfois radicale qui, par un effet de miroir, impulse et module le processus d'autoréalisation de (du) soi » (*ibid.*, p.77).

Ces mobilités constituent également des formes de mises à l'épreuve que nous avons nommées les « épreuves du dehors » dans la première partie de cette thèse et ces épreuves sont propices au processus de construction identitaire puisqu'elles permettent le développement de compétences comme la capacité de faire des choix de façon autonome, de s'adapter, « de circuler et de se mouvoir dans des contextes sociétaux et institutionnels peu ou mal connus, ou encore des apprentissages de la gestion des risques et des incertitudes » (*ibid.*), comme nous l'avons déjà montré précédemment.

3. Les stratégies identitaires des saisonniers nomades

Les théories sociologiques ont tendance à définir deux processus de construction identitaire hétérogènes réduits à un mécanisme unique. Le premier concerne l'attribution de l'identité par des institutions ou des agents qui sont directement en interaction avec l'individu. Ce processus ne peut pas s'analyser en dehors des systèmes d'action auxquels l'individu participe. Il résulte de « rapports de force » entre tous les acteurs concernés et de la légitimité des catégories

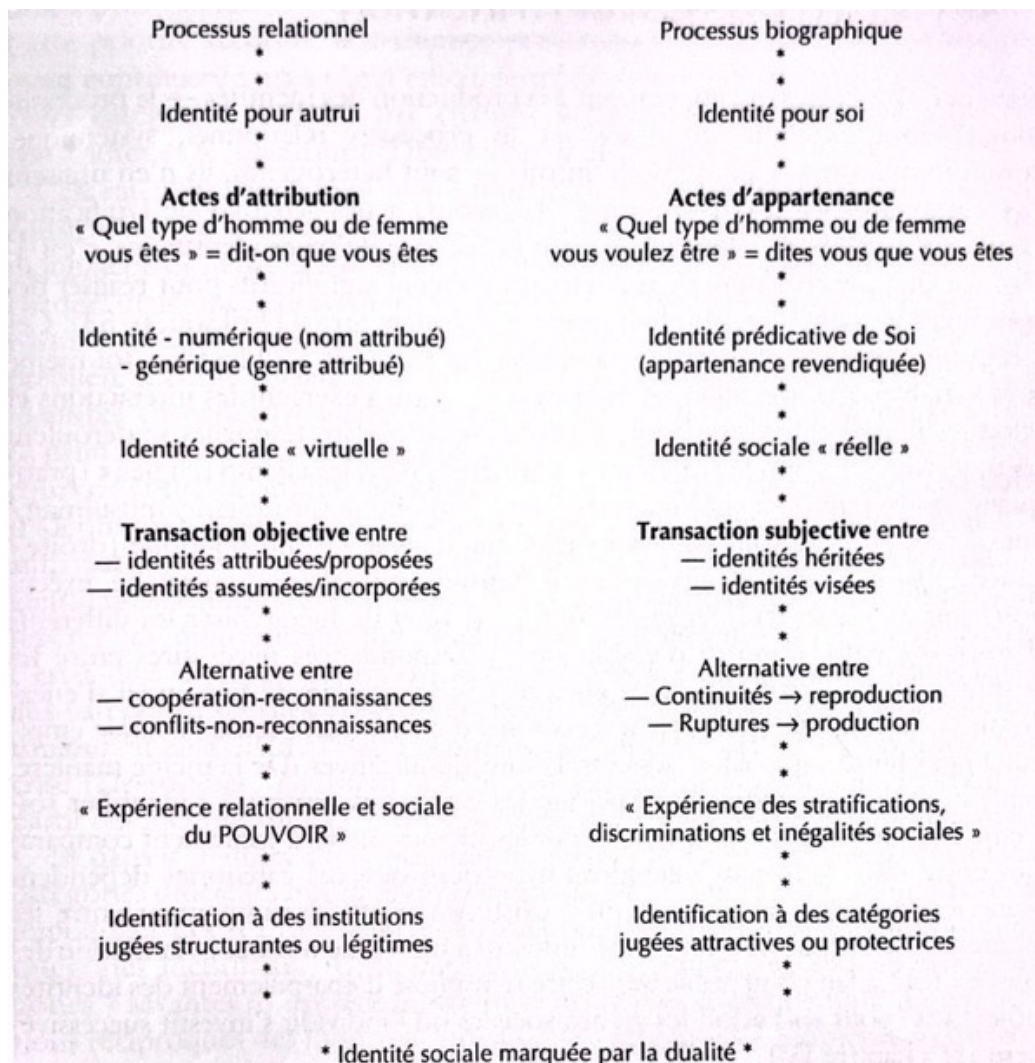
utilisées. « *La mise en forme légitime de ces catégories constitue un enjeu essentiel de ce processus qui, une fois abouti, s'impose collectivement, pour un temps au moins, aux acteurs impliqués. Le processus aboutit à une forme variable d'étiquetage produisant ce que Goffman appelle les identités sociales « virtuelles » des individus ainsi définis (Goffman, 1963, p.57) » (Dubar, 2006, p.111).*

Le second processus concerne l'intériorisation active et l'incorporation de l'identité par les individus eux-mêmes. Elle s'analyse en fonction des trajectoires sociales à partir desquelles les individus se construisent des identités pour eux-mêmes qui correspondent à l'histoire qu'ils se racontent de ce qu'ils sont. Erving Goffman (1963) les nommait les « identités réelles ». « *Celles-ci utilisent aussi des catégories qui doivent avant tout être légitimes pour l'individu lui-même et le groupe à partir duquel il définit son identité pour soi. Ce groupe de référence peut être différent de celui auquel il appartient « objectivement » pour autrui... Il est pourtant le seul qui importe « subjectivement » pour l'individu. Sans cette légitimité « subjective », on ne peut parler d'identité pour soi » (Dubar, 2006, p.111).*

Ces deux processus ainsi identifiés n'induisent pas forcément qu'ils coïncident entre eux. Et si leurs résultats diffèrent, l'identité sociale « virtuelle » prêtée à une personne et l'identité sociale « réelle » qu'elle s'attribue elle-même se trouvent en désaccord. C'est à ce moment-là que l'individu va être amené à déployer des « stratégies identitaires » pour réduire l'écart entre ces deux identités. Ces stratégies peuvent alors prendre deux formes : « *soit celle de transactions « externes » entre l'individu et les autres significatifs visant à tenter d'accommoder l'identité pour soi à l'identité pour autrui (transaction appelée « objective ») soit celle de transactions « internes » à l'individu, entre la nécessité de sauvegarder une part de ses identifications antérieures (identités héritées) et le désir de se construire de nouvelles identités dans l'avenir (identités visées) visant à tenter d'assimiler l'identité-pour-autrui à l'identité-pour-soi » (ibid.).*

Claude Dubar explique que la clé de la construction des identités se trouve à l'articulation de ces deux transactions : la « transaction objective » et la « transaction subjective ». La construction des identités va donc, de son point de vue, se jouer dans l'articulation entre les systèmes d'action proposant des identités « virtuelles » et les trajectoires biographiques vécues par les individus. Il peut également s'agir d'une continuité entre l'identité « héritée » et l'identité « visée ». Le tableau suivant illustre ces deux processus :

Tableau 2 : Catégories d'analyse de l'identité (Claude Dubar, 2006, p.113).



Ce tableau semble correspondre au travail que nous avons présenté dans de précédents chapitres. Effectivement, dans la première partie de cette thèse, nous montrions à quelle forme d'étiquetage les jeunes nomades pouvaient être associés (marginaux, déviants, précaires, intrus anoniques). Il s'agissait là d'identités attribuées dont les jeunes tentaient de se défendre, notamment en refusant la conversion de soi tout en prônant un mode de vie alternatif. Au chapitre huit de cette thèse, nous montrions que le choix d'intégrer le monde du nomadisme saisonnier pour ces jeunes, dépendait de leur histoire biographique, de leurs socialisations primaires et secondaires, mais aussi de leur attachement au groupe de référence, donc d'une

« transaction subjective » entre les identités « héritées » et les identités « visées ». C'est donc au croisement de ces transactions que nous entrevoyons le processus de construction identitaire qui se joue pour ces jeunes au sein de la culture alternative du nomadisme saisonnier. C'est ce que nous tenterons de démontrer dans l'ultime chapitre de cette thèse.

Conclusion :

Dans ce chapitre, nous avons souhaité revenir sur notre encrage épistémologique autour des trois notions centrales de cette thèse : identité, espace/mobilité, jeunesse. En effet, nous sommes revenues sur nos choix théoriques concernant l'identité personnelle et la mobilité que nous entendons comme un espace d'action et de construction. Nous avons ainsi pu faire le lien entre identité et mobilité en expliquant que les épreuves expérimentées dans la mobilité peuvent permettre aux jeunes de construire leur identité. Nous avons enfin expliqué pourquoi les stratégies identitaires déployées par les jeunes dans leur expérience au sein de la culture alternative se trouvent au croisement des transactions subjectives et objectives. Ce cadrage ainsi posé, nous pouvons dès lors présenter notre typologie dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE 12

TYPOLOGIE ET EXPÉRIENCE DU NOMADISME SAISONNIER

Dans ce chapitre, nous allons nous pencher sur la vérification ou non de la dernière hypothèse que nous avons posée au début de ce travail, à savoir : les parcours biographiques et géographiques des jeunes peuvent se superposer et permettent d'établir une typologie de saisonniers nomades. Comme nous l'avons vu dans le chapitre six, les parcours géographiques des saisonniers nomades sont singuliers, même si ces jeunes peuvent parfois se retrouver dans des lieux signifiants pour la communauté ou même faire un bout de chemin à plusieurs.

De plus, alors que nous pensions, au début de notre travail de recherche, qu'il était possible de catégoriser les jeunes saisonniers nomades, tant nous imaginions qu'il pouvait exister des profils types de jeunes engagés dans la culture alternative, il s'est avéré que les échanges avec les saisonniers nomades et les parcours biographiques des participants aux entretiens étant tous singuliers, il nous a paru compliqué d'établir une typologie d'individus. Il aurait fallu pour cela exclure certains profils de jeunes rencontrés et ce n'était pas forcément la démarche que nous souhaitions proposer ici.

En nous inspirant des travaux de Cécile Van De Velde (2008) portant sur les expériences du « devenir adulte » de jeunes issus de différents pays européens, nous avons tenté d'établir une typologie des formes d'expériences du nomadisme saisonnier. Ainsi, nous avons défini

quatre phases expérimentées par les jeunes participants à notre travail de recherche au sein de la culture alternative que nous avons nommées : « se chercher », « s'intégrer », « s'engager », « se distancer ». Le fait d'avoir porté un regard microsociologique sur le phénomène étudié, d'avoir fait des entretiens biographiques et suivi certains saisonniers nomades sur plus de deux ans nous a permis de préciser que ces jeunes sont fréquemment amenés à passer par ces quatre phases dans un ordre bien précis, mais dans des temporalités propres à chacun.

Afin de présenter notre démarche, dans une première sous-partie, nous reviendrons sur notre choix de créer une typologie par phases et le cheminement nous ayant mené à cette typologie. Ensuite, nous expliciterons ces phases afin de mettre en lumière le processus à l'œuvre dans les expériences vécues par les jeunes. Enfin, nous montrerons en quoi la mouvance des expériences vécues par les participants au travail de recherche nous a permis de proposer une forme de circularité de ces expériences dans le monde du nomadisme saisonnier.

1. Construction de la typologie : de la catégorisation d'individus aux phases de l'expérience

Au début de notre travail de recherche, nous avons envisagé l'expérience des saisonniers nomades dans des caractéristiques très générales nous permettant de poser l'hypothèse que nous pourrions peut-être définir un type de saisonnier à partir de « *la moyenne des dispositions* » (Simmel, 1999, p.551). Or, plus nous passons du temps avec les saisonniers nomades, plus nous nous rendons compte d'un cheminement dans leur parcours au sein de la culture alternative.

Ainsi, afin d'envisager une meilleure visibilité des expériences de ces jeunes, nous avons élaboré une typologie en fonction de leurs expériences de vie nomade. En effet, d'après Didier Demazière (2013), la typologie permet de rendre intelligible des expériences singulières d'individus vivant une situation similaire, en l'occurrence, dans cette thèse, l'expérience d'une construction identitaire au sein d'une culture alternative. La typologie induit une description organisée consistant à « *donner tout bêtement un nom unique à un tas de choses* » (Becker, 2002, p.262). Simple outil heuristique, il permet de rendre compte de la réalité sociale, elle n'est pas une fin en soi (Chevalier, 2018).

L'appartenance à un même type n'empêche pas de faire partie d'un autre type en fonction du caractère mouvant et progressif de l'expérience. Nous pensons que cette expérience vécue dans la culture alternative correspond à un processus. C'est pourquoi, en nous inspirant du

travail de Cécile Van de Velde sur la jeunesse en Europe (2008), nous avons tenté de repérer des phases dans le parcours des saisonniers nomades rencontrés, ce qui nous a permis de produire le tableau ci-dessous qui synthétise tous les indicateurs que nous avons pris en compte pour définir ces quatre phases : « se chercher », « s'intégrer », « s'engager », « se distancer ». Nous avons pu les déterminer, car nous avons rencontré des jeunes qui se situaient dans ces différentes phases. L'objectif de cette partie étant d'expliquer cette classification en justifiant les critères de différenciation retenus et la définition de chacune de ces phases représentant des phases idéales-typiques.

Tableau 3 : Tableau de la typologie des quatre phases dans l'expérience des saisonniers nomades

Critère de distinction : Phase type	Fréquence du nomadisme saisonnier (Temporalité)	Type d'habitat majoritaire (Niveau de confort)	Types de contrats saisonniers majoritaires (Durée)	Réitération sur le même emploi saisonnier	Rapport à la culture alternative	Degré de sentiment d'appartenance communautaire	Réseau de saisonniers nomades	Statut conjugal (Couple/ Célibataire)	Exemples typiques
Se chercher	Moyenne (Quelques mois dans l'année)	Tente/voiture (Faible)	Non déclarés- CDD courts (jour, semaine)	Absence	Attrait	Faible	Retreint	Célibataire	Stéphane Edouard Agathe Rémi
								Couple	Claire
S'intégrer	Élevée (Quasiment toute l'année)	Camion/ Camping-car (Moyen)	CDD courts à longs (Semaine, quinzaine, mois)	Ponctuel	Engagé	Élevé	Moyen	Célibataire	Julien Nina Sébastien Sophie Élisa
								Couple	Luc Agnès Ella
S'engager	Très Élevée (Toute l'année)	Camping-car/camion/poids-lourd (Bon)	CDD longs (Quinzaine, mois)	Régulier	Militant	Très élevé	Étendu	Célibataire	Romain Louis Vincent Tatiana
								Couple	Julie Nicolas Liam Basile Roseline Apolline
Se distancer	Moyenne (Quelques mois dans l'année)	Camping-car/ Camion/poids-lourd (Bon)	CDD courts à longs (Semaine, quinzaine, mois)	Ponctuel	Distancé	Moyen	Moyen	Célibataire	Judith Léa Jérôme
								Couple	Élodie

Les critères de construction de la typologie sont de trois ordres principaux. Les premiers (en orange) sont d'ordre spatiaux-temporels, ils viennent tout bonnement expliciter ce qui distingue les saisonniers nomades des non-nomades occupant un emploi à durée indéterminée. Ils sont liés à la mobilité en termes de travail et d'habitat. Les seconds (en bleu) relèvent du rapport à la culture alternative et du degré d'engagement dans cette culture. Les derniers critères (en rose) relèvent des rapports intersubjectifs entretenus entre saisonniers nomades.

Les critères spatiaux-temporels

Ces premiers critères sont plutôt pragmatiques et sont liés à l'habitat mobile et à la discontinuité de l'emploi associée au mode de vie. En effet, comme nous l'avons abordé dans la première partie de cette thèse, il est fréquent de débiter le parcours de saisonnier nomade avec une tente et/ou une voiture et dans une temporalité moins étendue (quelques mois par exemple) que pour les saisonniers les plus assidus.

Durant cette phase, les jeunes décident de prendre la route pour plus de liberté, mais n'ont pas toujours l'ambition d'acheter un camion, alors que les plus engagés dans la culture alternative ont fréquemment un camion, voire dans certains cas un poids-lourd.

De même, la flexibilité en termes de disponibilité par rapport à l'emploi peut être plus importante en début de parcours qu'à son apogée. Le réseau d'employeurs évolue aussi avec le temps. Ces diverses dynamiques spatio-temporelles sont importantes, car elles permettent aussi de définir des rôles joués par les jeunes dans le monde du nomadisme saisonnier, suivant qu'ils soient novices ou expérimentés dans la culture alternative.

Les critères dépendants du rapport à la culture alternative

Nous avons opté pour ajouter des critères relevant de la relation des saisonniers nomades à la culture alternative, car nous avons, tout d'abord, observé des différences de langage, de connaissance et d'appropriation des normes et des valeurs liées à la culture alternative en fonction de l'expérience. En effet, il s'agit, pour nous, du degré d'engagement dans la culture alternative. En phase un, les jeunes sont attirés par le mode de vie, mais n'en maîtrisent pas les rouages, alors qu'en phase trois, le niveau de justification relève du militantisme pour aboutir à une forme de désillusion en phase quatre.

De même, nous avons observé que le degré du sentiment d'appartenance à une communauté de saisonniers nomades évolue avec le temps. Alors qu'il est plutôt faible en phase un, il devient très élevé en phase trois par exemple.

Rapports intersubjectifs entretenus entre saisonniers nomades

Ce dernier critère concerne le réseau d'interconnaissance des saisonniers nomades et les rapports intersubjectifs induits par ce réseau. Ce critère nous permet aussi de distinguer les différentes phases dans les expériences de ces jeunes du fait que le réseau s'étend en fonction de l'ancienneté dans le mode de vie pour se réduire en fin de parcours. Nous avons choisi la dimension spatiale de ce critère comme pour faire du lien entre l'étendue des relations et l'étendue géographique du fait que les saisonniers nomades développent des interconnaissances dans une dimension européenne et même quelques fois mondiale.

Le réseau peut également se développer ou se maintenir sous forme virtuelle via les réseaux sociaux. Nous avons repéré un nombre non négligeable de pages Facebook dédiées aux saisonniers, aux nomades ou même au nomadisme saisonnier. La connaissance de ces groupes virtuels évolue également avec le temps et en côtoyant d'autres saisonniers nomades.

Nous avons également ajouté un critère sur le statut matrimonial, car nous avons observé plus de jeunes en couple quand ils étaient en phase trois. Nous observons que l'installation dans la culture alternative produit une forme d'adéquation, d'accord avec soi-même propice à la créativité, aux projets et aux relations amoureuses.

2. Les phases de l'expérience : « se chercher », « s'intégrer », « s'engager », « se distancer »

Phase 1 : « se chercher » : cette phase débute fréquemment après une crise. Ainsi, les jeunes cherchent à donner un nouveau sens à leur vie. Dans cette phase, ils essaient la vie nomade. Ils partent sur la route, car ils ont un besoin de liberté et de se retrouver, de reprendre confiance en eux. Ils tentent de rejoindre le monde des saisonniers nomades, car ils veulent rompre avec un milieu peu propice à l'épanouissement personnel. Ils cherchent un sens à leur vie. Ils aimeraient rencontrer des personnes auxquelles s'identifier en termes de valeurs et de vision de la vie. Ils n'ont pas encore intégré le langage ni les codes, ni les compétences de la débrouille de la culture alternative et ils sont peu dans la justification du mode de vie. Cette

phase se caractérise également par un entre-deux identitaire où les jeunes ont un attrait pour les cultures nomades sans forcément en avoir distingué les différences, intégré les codes, les normes, le langage. Ils ont un rapport au temps où ils ont envie de vivre l'instant présent et ont plus de mal à se projeter dans le futur. Leur réseau d'interconnaissance est assez retreint et ils voyagent très souvent seuls.

Phase 2 : « s'intégrer » : Les jeunes qui sont entrés dans cette seconde phase ont commencé à vivre du nomadisme saisonnier. Ils ont souvent pu investir dans un premier camion et ont commencé à repérer, à intégrer et à s'appropriier les valeurs, les codes, les normes liées à la culture alternative. Ils ont commencé à se créer leur réseau en termes d'employeurs et de saisonniers nomades. Ils peuvent parfois suivre d'autres saisonniers rencontrés au cours de leurs voyages et commencent à repérer des « spots » de stationnement où ils n'auront pas trop de problèmes avec les contrôles policiers. Ils ont commencé à justifier leur mode de vie comme un choix et n'envisagent pas d'autres perspectives de vie. Ils ont des projets autour de la culture : acheter un plus gros camion, faire des aménagements, faire des saisons à tels endroits, etc... Ils ont le sentiment d'appartenir à un monde social dans lequel ils ont pu trouver une forme de reconnaissance et de réciprocité. De ce fait, ils reprennent confiance en eux et ont une meilleure image d'eux-mêmes.

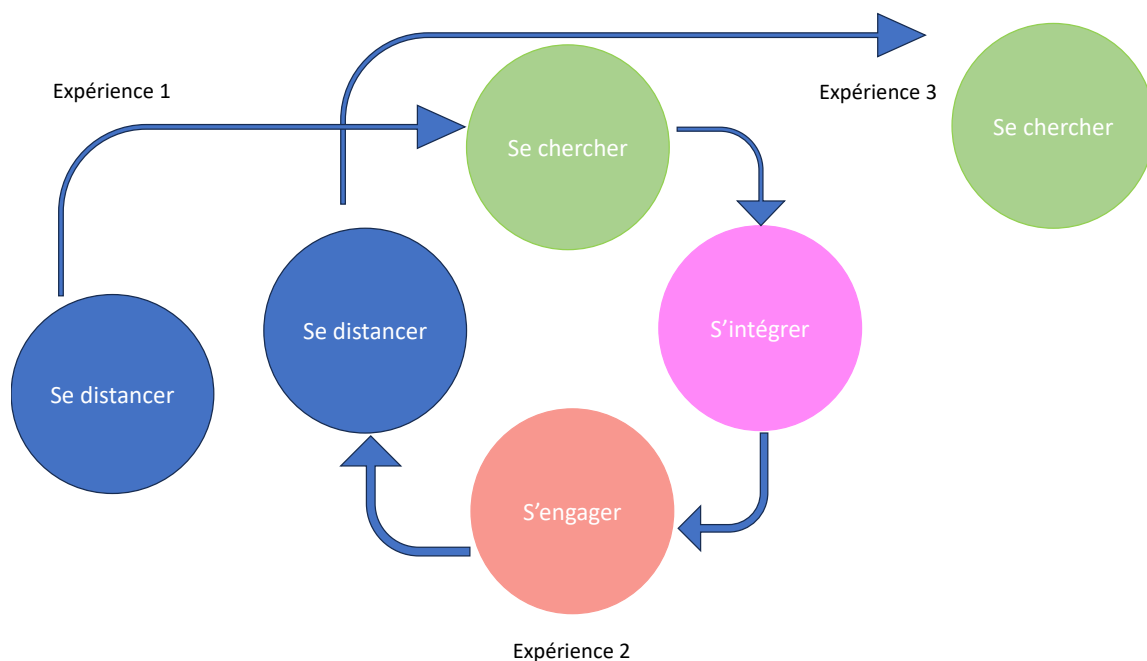
Phase 3 : « S'engager » : Les jeunes qui sont dans cette phase ont acquis les compétences et les apprentissages liés au mode de vie. Ils maîtrisent le langage, les normes, les valeurs de la culture alternative et les défendent. La justification est aboutie avec des arguments liés à un engagement proche du militantisme. Ils ont développé leur réseau d'employeurs et de « spots » de stationnement avec un phénomène de répétition tout en voulant garder certains lieux « secrets ». Ils ne se voient pas forcément vivre autrement qu'en étant saisonniers nomades et ont un fort sentiment d'appartenance communautaire. L'engouement pour le mode de vie induit aussi une forme de créativité artistique, comme nous l'avons indiqué dans la première partie de cette thèse. Cette forme de plénitude existentielle est aussi propice à la mise en couple. Nous avons observé que les jeunes dans cette phase sont nombreux à vivre sur les routes avec un ou une petite amie. Même s'ils ne se voient pas vivre autrement qu'en camion, ils peuvent faire des projets en lien avec leur mode de vie. Ils s'imaginent souvent investir dans un poids-lourd ou dans un terrain où ils pourraient accueillir d'autres saisonniers nomades et en faire un tiers-lieu à visée écologique ou bien tout simplement pour y vivre en autosuffisance.

Phase 4 : « Se distancer » : dans cette phase, les jeunes peuvent commencer à douter du mode de vie avec une forme d'épuisement physique et parfois psychique. Ils prennent conscience que l'engagement dans la culture alternative a peu de pouvoir sur les personnes à l'extérieur de cette culture. Cette prise de conscience peut mener à une nouvelle crise de l'existence.

Toutefois, ils peuvent parfois avoir du mal à se retirer du monde des saisonniers nomades pour aller vers un autre monde. Ils peuvent envisager d'autres perspectives, d'autres projets de vie induisant une forme de sédentarité (reprendre des études, avoir un enfant par exemple), mais doutent parfois de leur réalisation. Pour certains, les valeurs restent ancrées, mais peuvent s'exercer autrement qu'à travers le nomadisme saisonnier. Cette phase débouche fréquemment sur une nouvelle phase de recherche de soi.

L'observation de ces quatre phases nous a menés à réaliser le schéma suivant donnant une forme de circularité dans l'expérience vécue par les jeunes dans le monde des saisonniers nomades :

Schéma n°5 : circularité de l'expérience dans le monde du nomadisme saisonnier



Il est important de préciser que nous n'avons pas pu définir de temporalité pour chaque phase, car chaque jeune vit son expérience à son rythme. Il s'agit aussi d'un temps de construction de soi et ce temps-là se vit de façon très personnelle. Toutefois, l'ordre de réalisation de ces phases reste le même d'une expérience à une autre et ce processus peut même se renouveler à d'autres moments de la vie notamment quand une crise vient remettre en question nos buts, nos aspirations, nos façons de voir le monde.

3. Circularité de l'expérience

Parler de l'expérience, c'est aussi parler de la manière dont on s'approprié ce que l'on vit, ce que l'on éprouve, ce que l'on apprend. « *L'expérience est au cœur des processus selon lesquels nous biographions les situations et les évènements de notre existence, dont nous les mettons en forme et dont nous les faisons signifier, constituant ainsi les ressources de notre capital biographique* » (Delory-Momberger, 2019, p.81). Dans la langue française, l'expérience se laisse à penser sous le régime du verbe faire (faire une expérience), mais aussi du verbe avoir (avoir des expériences) (Romano, 2021). Nous nous situons, dans ce manuscrit, au croisement de ces deux interprétations de l'expérience.

Le verbe avoir traduit l'idée d'une accumulation possible « *comme si les expériences, à force de s'ajouter les unes aux autres, engendraient un acquis, une possession, un fond stable et disponible pour l'advenant. L'expérience est alors d'abord une connaissance qui s'accroît avec le temps ; celui qui « a » des expériences est celui qui « s'y entend » en telle ou telle affaire donnée* ». Or, chaque conscience a ses vécus, donc l'expérience correspond à un vécu que l'on peut rendre descriptible. « *Les expériences que j'ai peuvent être répliquées, elle se répètent, et c'est à cette seule condition que je peux en tirer une connaissance qui s'étende au-delà de l'expérience singulière* » (ibid.p.214).

En ce qui concerne le faire et l'expression « faire une expérience », dont s'est fortement inspirée la phénoménologie husserlienne, elle renvoie à une épreuve unique, irrépétable, dans laquelle je suis en jeu et dont je ressors, transformé. En ce sens, il ne s'agit plus ici d'acquis, mais d'une épreuve agissant dans le même temps comme une transformation. Nous situant dans une dynamique phénoménologique, cette transformation passe, d'après nous, par les phases que nous avons décrites dans la sous-partie précédente. Toutes ces phases sont pour nous constitutives d'acquis de l'expérience et c'est pourquoi nous nous trouvons au croisement de ces deux représentations de l'expérience, celle du « faire » et celle de « l'avoir ». Autrement

dit, il s'agit d'un mouvement de notre être où nous apprenons sur nous-mêmes, mais aussi sur les autres et de fait, sur le monde qui nous entoure. « *Faire une expérience, c'est se comprendre soi-même autrement, accomplir une « traversée », au « péril » de soi-même. Et puisque toute ex-pér-ience est traversée, elle suppose une distance intervallaire et un franchissement, de soi à soi, par lequel nous pouvons accueillir ce qui nous advient en nous advenant comme autre » (ibid., p.219).*

Par ailleurs, en repérant un mouvement circulaire à l'expérience, il s'agit à la fois de « faire » une expérience singulière, dans cette thèse, celle de la vie nomade, tout en ayant un processus stable (le processus circulaire) qui lui peut se répéter et donc donner du sens à « l'avoir » dans la ou les expériences vécues dans la vie des individus. Dans la recherche biographique, l'expérience est entendue par ce qui nous arrive dans le sens d'un sujet agissant dans l'expérience, c'est-à-dire « *en tant que ce qui advient d'un devenir-sujet qui constitue l'objet de connaissance. Quant aux « savoirs de l'expériences », ce sont les savoirs de ce sujet « en travail » s'éprouvant et se produisant dans le cumul indéfini et mouvant de ses expériences » (Delory-Momberger, 2019, p.85).* Et c'est ce caractère mouvant de l'expérience qui nous conduit vers le caractère mouvant de l'identité.

Conclusion :

Dans ce chapitre, nous sommes revenus sur nos choix théoriques nous ayant menés à construire notre typologie. En effet, cette typologie a pu être élaborée grâce à la diversité des durées des expériences du nomadisme saisonnier que nous avons repéré dans les parcours des jeunes participants au travail de recherche. De plus, le fait que nous ayons eu la chance de pouvoir rester en contact, avec certains jeunes pendant plus de deux ans, nous a aussi permis de pouvoir construire cette typologie. C'est ce cheminement de recherche dans le temps et les entretiens biographiques que nous avons réalisés qui nous ont permis de comprendre que nous n'allions pas tenter de catégoriser ces jeunes, mais bien de définir des étapes dans leur processus expérientiel au sein de la culture alternative, en l'occurrence celle du monde du nomadisme saisonnier.

Comme nous l'avons évoqué dans le chapitre sept, nous avons défini des critères spatio-temporels (liés au mode de vie nomade), des critères mesurant le degré d'engagement dans la culture alternative et des critères intersubjectifs (liés aux liens interactifs). Nous nous sommes pour cela inspirés dans une maigre mesure de Robert Merton et de la classification de vingt-six propriétés des groupes. Ainsi, nous avons pu observer un mouvement circulaire dans les

expériences vécues par les jeunes dans le monde du nomadisme saisonnier en nous appuyant sur le caractère mouvant de l'expérience.

Dans le chapitre suivant, nous ferons le lien entre cette classification et le processus circulaire de construction identitaire que nous avons associé à notre typologie des phases dans les expériences vécues par les jeunes.

CHAPITRE 13

DE L'EXPÉRIENCE AU PROCESSUS CIRCULAIRE DE CONSTRUCTION IDENTITAIRE

Dans ce dernier chapitre, nous allons aborder la question de la construction identitaire circulatoire, puisque nos observations sur le terrain et les entretiens réalisés avec les jeunes laissent à penser que le schéma circulaire de l'expérience va se reproduire plusieurs fois au cours de la vie des individus et va agir comme une forme de répétition, d'entraînement à être soi, conduisant au caractère mouvant de l'identité.

Les questions autour de l'identité résultent historiquement de la désagrégation des communautés qui ont laissé l'individu dans la contrainte de s'auto-définir (De Singly, 1996 ; Parazelli, 2002 ; Kaufmann, 2004). Ce contexte a créé des angoisses nouvelles, des quêtes d'appartenances devant remplacer les cadres perdus et conduisant les individus à des questionnements sur soi, notamment dans des contextes de changements existentiels (*ibid.*), ce qui est notamment le cas pour les jeunes saisonniers nomades de notre enquête, car ils sont dans un âge de la vie propice aux remises en question et aux remaniements de soi.

Même si l'être humain est de nature à se poser des questions sur son existence, il n'en reste pas moins que dans le contexte social actuel où le monde se globalise, où les produits se standardisent, où l'histoire du monde devient celle de l'être humain (ou de l'anthropocène), il

n'est pas étonnant que l'individu s'interroge de façon active sur le sens de sa vie, puisque le monde est incapable de garantir un tout cohérent de raisons d'être et d'exister (Marchal, 2021).

L'individu est de plus en plus individualisé du fait qu'aucune tradition, transcendance ou source de sacralité ne lui indique extérieurement qui il doit être et à quoi il doit appartenir. C'est ainsi qu'il avance dans une forme de doute sur qui il est, ce qui exige des réajustements et des négociations avec soi (*ibid.*). « *L'indétermination des points de repère normatifs génère un sentiment de désarroi face à la signification et à la valeur de sa vie* » (Parazelli, 2002, p.128).

Une des conséquences de cette situation historique vient du fait que « *les individus voient le monde, les autres et leur vie à partir de leurs expériences et donc d'eux-mêmes. C'est dire si le sacré ne se trouve plus au-dessus de nos têtes : il est désormais en nous. Le « moi » ou « Ego » est devenu l'instance sacrée, c'est-à-dire l'horizon de référence pour lequel on sacrifie de son temps et de l'énergie pour « s'inventer »* » (Marchal, 2021, p.83). Cette conjoncture conduit donc les jeunes à « bricoler » de façon individuelle leurs propres rituels de passage. « *Il est important de souligner que le brouillage actuel des repères normatifs fragilise tous les individus et que, parmi eux, certains se débrouillent mieux que d'autres face à ce contexte social en mutation* » (Parazelli, 2002, p.131).

Toutefois, même si l'individu est renvoyé à lui-même pour s'auto-définir, nous ne devons pas nier qu'il reste en interaction avec d'autres. Et si l'on étudie l'identité, il ne faut pas omettre de dire que c'est grâce à l'interaction que l'on a avec autrui que l'on peut s'évaluer, mais aussi évaluer les autres (Strauss, 1992).

Pour Erving Goffman (1973 ; 1975), l'identité est un processus qui est dynamique et ouvert et qui résulte d'une négociation permanente avec les autres. Marc Augé (2014) parle d'un problème pour les individus parce qu'ils ont toujours besoin des autres pour savoir qui ils sont : « *Le problème des humains, toutefois, c'est que ce sont des consciences individuelles qui ont besoin des autres pour exister pleinement. Rousseau doit reconnaître que les moments heureux vécus sur les rives du lac de Bièvre n'étaient pas dus seulement à sa fusion dans la nature ambiante, mais à la présence amicale de ses hôtes. L'amitié, l'amour, le chagrin sont des signes de vie liés à la présence des autres* » (Augé, 2014, p.147).

Dans ce contexte où l'identité est en permanence remise en question par une volonté d'individuation des individus et où les institutions sont de moins en moins en proie à instaurer un climat structurant pour la construction de soi, la question que nous souhaiterions nous poser dans cet ultime chapitre est la suivante : Comment l'individu peut-il maintenir une forme d'accord avec soi-même tout en remaniant son identité tout au long de sa vie ?

Afin de tenter de répondre à cette question, nous proposons un développement en trois sous parties. La première portera sur la circularité de l'identité, la seconde reviendra sur l'importance de l'interaction comme support à la construction de soi et enfin nous questionnerons le processus circulaire de construction identitaire comme modèle transitionnel de passage à la vie d'adulte.

1. La circularité de l'identité comme « transaction subjective »

Au début du siècle dernier, lorsqu'on naissait fils de boulanger, on ne se posait pas la question de ce qu'on allait faire plus tard, on savait qu'il y avait de fortes chances pour que l'on devienne boulanger à notre tour. Jean Guichard, dans l'ouvrage dirigé par Christine Delory-Momberger (2109), parle alors de sociétés « solides » qui ont laissé place à des sociétés « liquides ». Dans ces sociétés, les individus sont soumis à des évolutions extrêmement rapides où ils doivent prendre des décisions fondamentales sur leur vie dans des temporalités restreintes. « *La modernité se caractérise par le fait que l'individu n'est plus strictement assujéti à des rôles imposés...L'individu a de plus en plus le choix face à des rôles multiples* » (Kaufmann, 2004, p.73-74). Et ce sont ces choix qui font que l'individu peut être amené à douter de ce qu'il est et de ce qui est bon pour lui, car il doit les faire dans un contexte incertain où coexistent différents modes et styles de vie, où les âges de la vie semblent moins différenciés et où les rôles masculins et féminins sont moins bien définis, où les changements sont nombreux et rapides, où des vies personnelles et professionnelles peuvent être précaires (Delory-Momberger, 2019).

En effet, le monde est en pleine accélération du fait des progrès technologiques qui induisent des changements sociaux rapides et des rythmes de vie qui s'accélèrent (Rosa, 2010). Les individus vivent une période caractérisée par un processus de globalisation qui englobe toute la planète sous l'effet de la domination du capital financier spéculatif et du marché néo-libéral et de sa « main invisible ». Cette globalisation enclenche une « dérégulation » dans les parcours de vie (Caradec et al, 2012). De plus, l'allongement de la vie des individus induit un allongement de la jeunesse avec un recul de la vieillesse. « *Rester jeune est très normalement l'idéal de l'existence, dès lors que vous avez un long temps devant vous et que vous entendez exploiter ses ressources, c'est-à-dire garder du possible devant vous* » (Gauchet, 2004, p.42). Ainsi, les frontières des âges deviennent floues.

De même, l'individu étant renvoyé à lui-même pour construire sa propre vie, il est amené à faire des choix et « *c'est surtout dans les périodes de transitions que les choix sont décisifs, comme cela est évident au cours de la jeunesse et surtout à l'entrée dans la vie d'adulte. Mais tout au long de l'existence, il se présente des moments où les choix individuels peuvent faire basculer la vie dans un sens ou dans l'autre. Et avec l'individualisation croissante, la capacité d'action des individus en est accrue et la vie ne se déroule plus dans des moules préétablis, mais selon une « ligne de vie individualisée »* » (Caradec et al, 2012, p.33).

Cette mouvance et ce contexte flou des « sociétés liquides » imposent aux individus de clarifier par eux-mêmes des points de repère fondamentaux comme les valeurs sur lesquelles ils peuvent s'appuyer avant de pouvoir définir des perspectives d'avenir et donner du sens à leurs engagements, quels que soient les domaines de leur vie (Delory-Momberger, 2019).

C'est ainsi que se sont développées, depuis le début du XXI^{ème} siècle, des interventions en « life design » et autres coachings pour accompagner les individus à se trouver et à savoir qui ils sont. Pour autant, ce ne sont pas ces méthodes qui ont attiré les saisonniers nomades de notre recherche. Ils se sont plutôt tournés vers la culture alternative pour trouver des points de repère qui étaient fondamentaux pour eux-mêmes. Ils ont eu le besoin d'explorer leur être non pas seuls face à eux-mêmes mais plutôt en étant en lien avec d'autres individus, ce qui montre, quelque part, une volonté chez l'être humain de limiter la force d'individuation prônée dans nos sociétés modernes ou « liquides ».

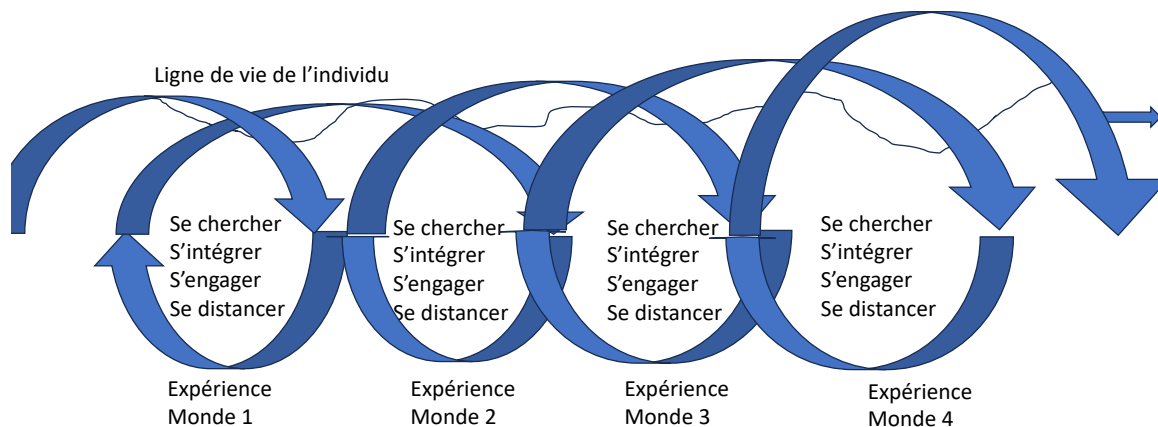
En fait, les jeunes que nous avons rencontrés tentent de résister au rythme imposé par les « sociétés liquides » et trouvent dans le collectif alternatif des valeurs auxquelles se référer, puisque le déclin des institutions (Dubet, 2002) a fait qu'ils ont eu besoin, à un moment donné de leur parcours, de se tourner vers une socialisation marginalisée pour s'appuyer sur des autrui significatifs leur permettant de se trouver eux-mêmes. En effet, la famille, le travail, la patrie, l'école, les religions ont subi de fortes transformations alors que ces institutions portaient des valeurs instituées qui offraient des repères stables propices au processus de socialisation.

Or, du fait qu'elles aient introduit des ruptures dans les trajectoires et des incertitudes dans l'avenir, les étayages identitaires se sont fragilisés tout en provoquant un ébranlement des repères symboliques et culturels, la perte des valeurs morales et la rupture des liens sociaux (Kaddouri, 2019). Ainsi, la culture alternative présentée dans ce manuscrit a offert aux saisonniers nomades un espace symbolique pour se construire ou même parfois se (re)construire.

Dans le chapitre précédent, nous montrions que l'expérience des jeunes dans la culture alternative suivait un processus circulaire composé de quatre phases réalisées dans le même ordre : « se chercher », « s'intégrer », « s'engager », « se distancer », mais dans des temporalités propres à chacun. Nous observons que ce processus correspond également à des phases de construction identitaire où l'individu (dans le contexte énoncé quelques lignes plus haut) cherche des valeurs auxquelles il peut s'identifier. Il va ensuite intégrer le groupe qui porte ces valeurs, puis les défendre dans une forme d'engagement militant propice au maintien de son identité pour, au bout d'un certain moment, avec les changements qui arrivent dans sa vie, s'en distancer et chercher d'autres mondes composés d'autres individus portant des valeurs auxquelles il va, de nouveau, pouvoir s'identifier. Et nous pensons que cette forme de circularité de la construction identitaire peut se répéter plusieurs fois dans le parcours de vie de l'individu du fait du caractère construit et mouvant de l'identité, lié en partie aux évolutions rapides de la société et à sa globalisation.

Ce processus circulaire reviendrait donc à une forme d'entraînement à être soi tout au long de sa vie. Certains individus le vivront une ou deux fois, alors que d'autres pourront le reproduire à l'infini. Le schéma suivant illustre ce processus. Nous précisons avoir fait le choix d'une ligne de vie non linéaire du fait des nombreux changements ayant lieu au cours de la vie des individus. En effet, la notion de ligne biographique « *récuse l'idée de la biographie en admettant un postulat : la vie d'un individu peut rarement être appréhendée comme une histoire linéaire, homogène et définitive* » (Ogien, 2012, p.121). De même, certains cercles se croisent, puisqu'un individu peut parfois évoluer dans plusieurs mondes de façon simultanée. Nous expliquerons cette position un peu plus loin dans notre démonstration.

Schéma n°6 : processus circulaire de construction identitaire



En ce qui concerne la fréquence des processus circulaires, elle est indéfinissable. En effet, certains individus vont réitérer le processus régulièrement en se déplaçant dans plusieurs mondes, alors que d'autres ne l'effectueront qu'une ou deux fois au cours de leur vie. En effet, l'identité peut rester inchangée pendant de très longues périodes. Les sociologues supposent généralement que plus l'environnement est stable, plus la stabilité du comportement de l'individu est probable (Strauss, 1992). « Mais l'expression « environnement stable » est loin d'être univoque. Le terme « environnement » fait référence non seulement à un univers objectif, « extérieur », mais aussi à l'univers de l'expérience. On commet des oublis en ne prenant pas en considération l'aspect subjectif de cette relation » (ibid, p. 149). De plus, cette stabilité est remise en question par les « société liquides ».

Comme indiqué sur le schéma n°6, nous observons un croisement des cercles sociaux constituant l'identité des individus. En effet, ces derniers sont issus d'un premier cercle qui leur impose de vivre en étroite relation avec les personnes avec lesquelles le hasard de la naissance les a placés. Ce cercle correspond au premier stade de « l'évolution phylogénique aussi bien qu'ontogénique » (Simmel, 1999, p.408), autrement dit au stade de la filiation. La famille englobe des individualités diverses qui au départ sont toutes étroitement dépendantes de cette association. Mais, petit à petit, l'individu va tisser des liens avec des personnes à l'extérieur de ce premier cercle d'association et ces liens vont se faire en fonction des affinités, une

association fondée sur des relations de contenu. Ainsi, de nouveaux cercles de contact se constituent (*ibid.*). Ils participent ainsi à l'évolution de son identité, puisque chaque cercle lui apportera des connaissances qui viendront impulser une forme de réflexivité et ainsi venir nourrir son soi, d'où le processus circulaire de construction identitaire en forme de spirale que nous tentons de démontrer dans cette thèse en partant de l'expérience des jeunes saisonniers nomades au sein de la culture alternative.

Nous trouvant dans une posture interactionniste, il est important de ne pas nier l'importance de la présence des autres dans ce processus. « *Ma découverte de ma propre identité ne signifie pas que j'élabore dans l'isolement, mais que je négocie par le dialogue, partiellement extérieur, partiellement intérieur, avec d'autres. Ma propre identité dépend vitalement de mes relations dialogiques avec les autres* » (De Singly, 1996, p.24). C'est pourquoi dans la sous-partie suivante, nous allons mettre l'accent sur ces autres si significatifs dans la construction identitaire de l'individu et la réflexivité qu'induit la présence de ces autres dans le caractère mouvant de l'identité.

2. Se construire avec les autres : stratégie identitaire de « transaction objective »

Pour George Herbert Mead (2006), le Soi se construit progressivement, par étapes. Il n'est pas donné à la naissance, mais il émerge avec les expériences et les activités sociales. « *Il se développe chez un individu donné comme résultat de ses relations avec ce processus et avec les individus qui y sont engagés* » (*ibid.*, p.207). La construction du Soi commence par l'intériorisation du point de vue d'autrui sur soi. « *Le soi entre dans sa propre expérience comme un soi ou comme un individu, non directement ou immédiatement, non en devenant sujet pour lui-même, mais seulement dans la mesure où il devient d'abord un objet pour lui* » (*ibid.*). Ensuite, le Soi va se différencier en devenant un Moi regroupant les attitudes d'autrui envers la personne et un Je qui est plus indépendant. Cependant, ce dernier reste toujours dépendant des autres (Martuccelli et De Singly, 2018).

Par ailleurs, le sens social d'un individu se définit par rapport à deux types de mise en relation, que cela soit celles avec diverses collectivités, par référence à celles où se définit son identité de classe au sens logique du terme – son appartenance à une fratrie, un segment de lignage, une classe d'âge, un clan, un village, une nation, etc. mais aussi par ses relations symboliques et instituées (« normales ») avec d'autres individus, que ceux-ci appartiennent ou n'appartiennent pas aux mêmes collectivités que lui. « *Il y a de l'altérité, de la relation, du sens*

à l'intérieur d'une même lignée, d'un même lignage, d'une même classe, d'une même nation... Il peut y avoir de l'altérité de la relation, du sens entre individus appartenant à des collectivités différentes jusqu'au moment où l'écart entre ces collectivités ou ces univers de référence devient si grand que les différences individuelles s'y engouffrent et ne sont plus ou ne sont plus que difficilement symbolisées » (Augé, 1994, p.50).

Les individus, en l'occurrence dans cette thèse les jeunes nomades, vont s'éprouver eux-mêmes, directement mais aussi indirectement, en se plaçant aux multiples points de vue des autres membres du groupe social auquel ils appartiennent ou en endossant le point de vue généralisé de tout le groupe (Mead, 2006). Ainsi, le jeune qui vit l'expérience du nomadisme saisonnier va entrer dans sa propre expérience comme un soi ou comme un individu non pas directement en se faisant sujet pour soi, mais en devenant d'abord un objet pour soi, « *de la même manière que les autres individus lui apparaissent comme des objets. Cette opération d'objectivation requiert qu'il prenne les attitudes des autres envers lui-même dans un environnement social, dans un contexte d'expérience et de conduite où tous sont engagés* » (*ibid.*, p.210). Ensuite, le Moi va apparaître chez les saisonniers nomades lorsqu'ils auront regroupé les attitudes d'autrui envers eux, donc lorsque les autres jeunes les auront reconnus comme tels tout en gardant un Je indépendant en partie et réflexif. De ce processus résulte la construction de soi, de l'identité personnelle.

À ce sujet, dans une tradition interactionniste, Hervé Marchal (2012), observe trois modèles théoriques de l'identité personnelle : « l'identité engagée », « l'identité fragmentée » et « l'identité négociée ».

L'identité engagée correspond au fait qu'on ne peut dissocier le corps de l'esprit et de ce fait, l'individu n'est pas un individu théorique, mais c'est un acteur socialement engagé qui se définit par son implication dans la vie sociale. De ce fait, il est au cœur de la vie quotidienne. « *Dire que l'identité est engagée, c'est souligner avec force son attachement au monde, puisqu'en aucun cas l'acteur n'est en mesure de s'élever au-dessus du ruissellement continu des choses et des êtres : il n'est jamais « hors du monde » (L. Dumont), « désengagé » (C.Taylor) ou « dégagé » (E.Durkheim). C'est bien plus d'une identité encastrée dans la réalité sociale dont il s'agit ici. Dans ce sens, l'identité personnelle est éminemment pragmatique dans la mesure où, en étant imbriquée dans les multiples cours d'action, elle participe avec plus ou moins de réflexivité et d'intérêt à la construction de la réalité sociale* » (*ibid.* p.79).

L'identité fragmentée correspond au fait que l'individu circule dans une société fragmentée composée de différents mondes sociaux avec leurs propres logiques, leurs propres modèles. De fait, l'acteur social doit composer avec de nombreux modes de lecture de la réalité, d'où le fait

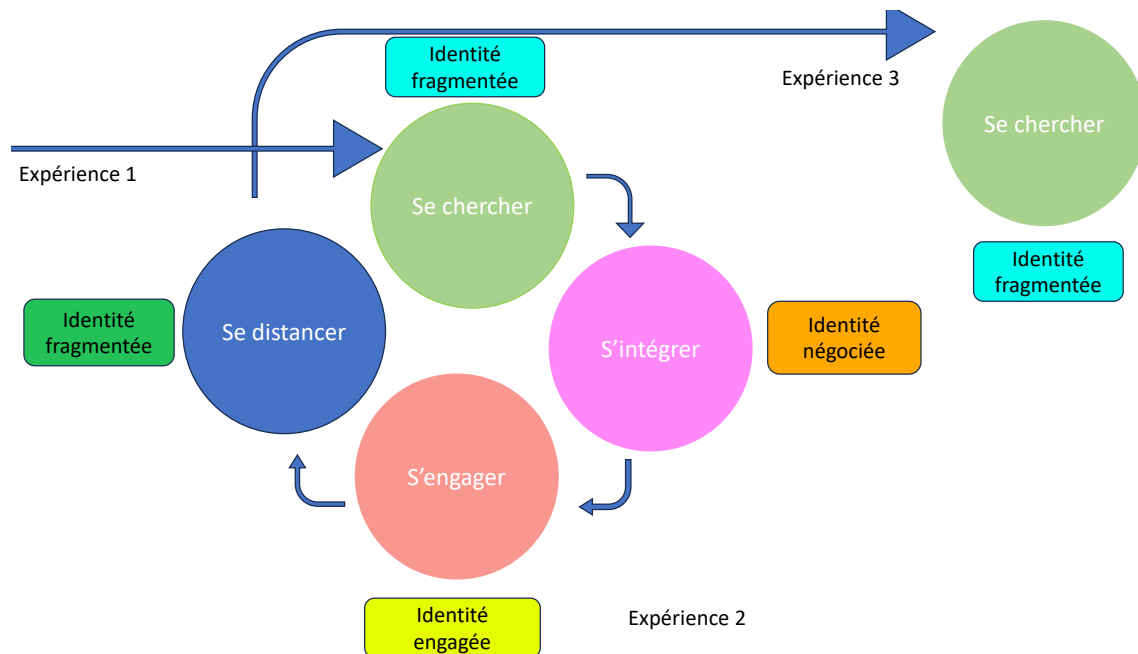
que l'identité personnelle s'en trouve fragmentée. L'identité est donc un composé dynamique. Erving Goffman (1975) caractérise la vie quotidienne comme une suite ininterrompue de scènes et donc d'une pluralité de moments et de rencontres induisant le fait que « *l'identité est prise dans un ballottement continu interdisant de voir en elle un noyau définitivement dessiné* » (Marchal, 2012, p.81). Cette conception de l'identité vient remettre en question le postulat de l'unité. Ce modèle rendrait l'individu plus fragile, plus vulnérable à la dissociation, aux tiraillements. « *En multipliant successivement les points de contact, en se construisant continuellement à partir d'un répertoire plus ou moins étendu de rôles, en se forgeant au cours d'innombrables moments et situations, en reposant sur un réservoir de cadres d'interprétation parfois contradictoires, l'identité subjective ne peut être comparée à un tout robuste et inaltérable* » (*ibid.*, p.82).

Enfin, le dernier modèle d'identité présenté par l'auteur est celui de l'identité négociée. Elle est négociée, car l'unité du soi est sans cesse en suspens, soumise à une remise en question constante du fait qu'elle se construit par le biais de nombreuses négociations avec soi-même et avec autrui. L'identité peut, en permanence, être redéfinie du fait de la réflexivité de l'acteur. « *Il s'agit d'une identité en chantier, jamais achevée, engagée dans le ruissellement et/ou le tintamarre infini des choses et des êtres, bref, d'une identité davantage problématique, en mouvement qui procède de négociations, d'accords, de refus...* ». Cette conception implique le rejet de l'essentialisme basé sur l'analyse de l'identité comme figée dans un ciment pré-identitaire (*ibid.*, p.84) dans laquelle nous nous inscrivons.

Dans notre travail de recherche, l'analyse que nous portons se situe au croisement de ces trois modèles. En effet, ils semblent correspondre à ce que nous avons observé dans les différentes phases de construction identitaire vécues par les jeunes dans leurs expériences du nomadisme saisonnier. Dans la phase où les jeunes se cherchent, il semblerait que l'identité soit fragmentée dans le sens où ils sont dans un entre-deux, dans une forme de « tiraillement identitaire » où ils cherchent des repères auprès desquels ils peuvent s'identifier. En phase d'intégration, l'identité peut être négociée par une forme d'observation et de réflexivité liée à l'intégration dans un nouveau monde et à l'adoption de codes d'un nouveau groupe et au processus d'objectivation. Dans la phase d'engagement, l'identité est engagée de par son implication à faire vivre la vie sociale du groupe. Dans la phase de distanciation, l'identité serait de nouveau fragmentée, comme dans la phase une de recherche de soi.

Nous pourrions alors reprendre notre schéma initial sur la circularité de l'expérience du nomadisme saisonnier vécue par les jeunes de notre recherche en y ajoutant des modèles d'identité en fonction des phases de l'expérience. Le schéma serait alors le suivant :

Schéma n°7 : Expérience et processus circulaire de construction identitaire



3. Le processus circulaire de construction identitaire comme un entraînement pour devenir adulte ?

Comme nous l'avons expliqué dans le premier chapitre de cette thèse, alors que la jeunesse était historiquement pensée comme une phase de transition composée d'étapes-seuils à franchir devant conduire à l'âge adulte (fin des études, accès à l'emploi stable, logement autonome, mise en couple), la jeunesse ne s'inscrit plus aujourd'hui « *dans une conception statutaire des âges de la vie séparés les uns des autres par des frontières fixes et immuables* » du fait d'un allongement de la jeunesse et d'une « *désynchronisation des « seuils » du passage à l'âge adulte* » (Amsellem-Mainguy, 2016, p.9). De fait, l'entrée dans la vie d'adulte nécessite, en amont, une phase de préparation suffisamment longue permettant aux individus de rassembler, par étape, « *les atouts nécessaires au succès de cette entrée* » (*ibid.*, p.13). C'est alors durant cette phase que nous pourrions envisager que les jeunes vont expérimenter de manière significative le processus circulaire de construction identitaire, certains une fois, d'autres plusieurs fois dans des temporalités très variables. En effet, les transitions vers l'âge adulte ne

se font plus uniquement sur un modèle d'identification, mais sont animées par l'expérimentation. « *Les parcours deviendraient auto-réflexifs ; ils seraient issus d'un cheminement personnel passant par des expériences plurielles tant dans l'espace privé que professionnel* » (Testenoire, 2012, p.71). C'est ainsi que nous envisageons une forme d'entraînement à être soi. Toutefois, peut-on dire qu'il s'agit également d'un entraînement pour devenir adulte ?

Claire Bidart (2006a), Cécile Van De Velde (2008) et Sandra Gaviria (2020) ont identifié, de façon globale, dans une dimension à plus grande échelle que la nôtre, des modèles de devenir adulte dans différents pays européens. Elles ont associé ces modèles à des processus transitionnels menant à l'âge adulte dans chacun des pays identifiés. Ils ont pour but, nous semble-t-il, de déconstruire des présupposés sociétaux où une trajectoire du devenir adulte devrait être linéaire et similaire à l'ensemble des jeunes franchissant des étapes les conduisant dans le monde des adultes. Autrement dit, ces modèles viennent remettre en question une norme d'autonomisation forte prônée par l'action publique de plusieurs pays européens et notamment de la France (Gaviria, 2012 ; Auger, 2023a). Or, « *une autonomie authentique ne saurait être prescrite. Elle serait plutôt un trésor de richesse provenant des tréfonds de l'intériorité* » (Ehrenberg, 2010, p.262).

En effet, il semble compliqué d'envisager qu'il faudrait pouvoir gérer seul un logement indépendant pour devenir un adulte accompli. De même, il est difficilement concevable de pouvoir maîtriser sa vie en se détachant « *des liens de dépendance trop forts, psychologiques et affectifs, existant dans la cohabitation, qui empêcheraient l'individu de mener son action librement. [...] Il serait mieux armé pour affronter le monde des adultes et la société dans laquelle il vit* ». (Gaviria, 2012, p.16).

De plus, comme nous l'avons évoqué dans le chapitre dix, ce n'est pas forcément parce que l'on est en couple ou qu'on devient parent que l'on devient adulte, puisque, comme nous l'avons déjà dit, l'entrée dans la vie d'adulte relève davantage d'une représentation de soi que d'un acquis de statut (Van de Velde, 2008).

Ainsi, le processus circulaire de construction identitaire que nous avons identifié relèverait davantage de la connaissance de soi ainsi que de la formation d'une représentation de ce que c'est qu'être jeune, adulte ou même vieux, ce qui permettrait à l'individu de s'identifier ou non à ces âges de la vie, plutôt que d'un processus conduisant à l'âge adulte à proprement parler.

En effet, le processus que nous avons identifié peut s'activer à différents âges de la vie, puisqu'il intervient à chaque moment de la vie d'un individu où le doute s'installe, où il doit faire des choix et se demande : « est-ce que je vis réellement la vie à laquelle j'aspire et dans

laquelle je me reconnais ? » Ce processus ne correspond donc pas à un modèle de transition vers l'âge adulte mais plutôt à une forme de cheminement personnel intervenant pendant des moments de crise où des questionnements existentiels sur la vie nous amènent à des remaniements identitaires prégnants.

Conclusion :

Dans ce chapitre, nous avons tenté d'associer les phases de l'expérience du nomadisme saisonnier vécues par les jeunes participants à notre travail de recherche à des phases d'un processus de construction identitaire se déployant dans l'expérience vécue. En effet, en nous appuyant sur une forme de transaction subjective et objective ainsi que sur les trois modèles théoriques de l'identité personnelle définis par Hervé Marchal (2012) (identité fragmentée, identité négociée, identité engagée), nous avons montré qu'il existait un processus circulaire de construction identitaire lié à l'expérience des saisonniers nomades, donc à l'échelle de l'individu dans un contexte de « société liquide ».

Alors que d'autres auteures (Bidart, 2006a ; Van De Velde, 2008 ; Gaviria, 2020), dans une échelle plus globale, avaient pu définir des modèles de passage à l'âge adulte suivant des parcours de jeunes issus de différents pays qu'elles avaient étudiés, nous avons montré dans la dernière sous-partie de ce chapitre que le processus circulaire de construction identitaire s'expérimentait à l'échelle de l'individu dans un contexte de questionnement sur soi pouvant se produire non pas uniquement dans une phase transitionnelle du passage à l'âge adulte mais aussi tout au long de la vie.

Conclusion de la quatrième partie

Cette quatrième partie avait pour but, dans un premier temps, de redéfinir notre inscription épistémologique autour des trois notions phares qui unissent le cheminement de cette thèse, que sont celles de la jeunesse, de l'espace et de l'identité, pour pouvoir nous centrer ensuite sur la construction typologique des expériences vécues par les jeunes participants à notre travail de recherche dans le monde du nomadisme saisonnier.

La typologie que nous avons identifiée se compose de quatre phases que nous avons explicitées puis nommées dans le chapitre onze : « se chercher », « s'intégrer », « s'engager », « se distancer ». Partant de cette typologie des expériences, nous avons, dans le chapitre douze, tenté de faire le lien entre la typologie de l'expérience et ce que nous avons appelé le processus circulaire de construction identitaire.

En nous appuyant sur les travaux d'Hervé Marchal sur l'identité (2012, 2021), nous avons identifié que les quatre phases définies dans l'expérience du nomadisme saisonnier correspondent à des modèles d'identités tels que définis par l'auteur. Ainsi, nous avons associé les quatre phases de l'expérience aux trois modèles d'identité personnelle : l'identité fragmentée associée aux phases de « se chercher » et « se distancer », l'identité négociée associée à la phase de « s'intégrer » et l'identité engagée associée à la phase de « s'engager ».

Partant de l'analyse microsociologique de l'expérience des saisonniers nomades, nous en concluons que l'individu, de par son expérience dans différents mondes sociaux, expérimente le processus circulaire de construction identitaire plusieurs fois au cours de sa vie. Le caractère mouvant de l'identité s'inscrit donc, dans nos propos, dans une perspective d'analyse constructiviste, mais aussi interactionniste.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Tout au long des chapitres qui composent cette thèse, nous avons mis en lumière l'expérience du nomadisme saisonnier de jeunes ayant fait le choix de vivre sur les routes pour rompre avec un monde dans lequel ils ne se reconnaissaient pas ou plus. Loin de nier les épreuves, les vulnérabilités et la précarité induite par le choix de ce mode de vie, nous avons cherché quels étaient les bénéfices réels et symboliques leur permettant d'accepter une vie à la marge sans le confort d'un emploi et d'un habitat stables.

Dans cette thèse, nous avons refusé l'essentialisation misérabiliste consistant à enfermer les personnes précarisées dans leur précarité. Nous avons plutôt tenté de souligner « *l'agentivité alternative dont font preuve celles et ceux qui s'efforcent de construire une échappatoire et d'inventer leurs territoires en marge de la société instituée* » (Beauchez et al, 2017, p.16). Pour autant, cette société ne disparaît pas d'un quotidien fait d'évitements et de frottement plus ou moins marquants avec des institutions et des lois qui sont censées « *encadrer celles et ceux qui affichent leur souhait d'y échapper* » (*ibid.*).

En guise de conclusion générale à ce manuscrit, nous proposons de faire un retour synthétique sur les enseignements que nous avons tirés de cette recherche, nous permettant de comprendre le processus circulaire de construction identitaire en jeu dans notre analyse et situé dans le triptyque jeunesse, espace et identité. Nous ouvrirons ensuite sur de nouvelles perspectives de recherche en indiquant qu'une étude longitudinale menée auprès des saisonniers nomades pourrait nous permettre de mettre en lumière d'autres mouvements biographiques et de mieux comprendre le sens que les individus donnent à leurs parcours de vie. De même, nous envisagerons une poursuite de notre travail en allant étudier le nomadisme saisonnier des jeunes dans d'autres pays européens comme l'Espagne ou l'Italie, puisque ces pays font eux aussi appel à une main-d'œuvre saisonnière agricole.

Nous concluons enfin par la présentation d'un travail réflexif sur notre propre expérience de la thèse tout en questionnant les liens entre la sociologie et le travail social afin de montrer que notre positionnement de future chercheuse s'est construit au croisement de ces deux mondes.

1. Les enseignements de la recherche

Il est venu, dans cette partie, le temps de revenir sur ce qu'il convient de tirer comme connaissances de la recherche que nous avons menée avec les saisonniers nomades. En effet, notre travail s'est construit dans un triptyque jeunesse, espace et identité du fait de la volonté pour ces jeunes, d'adopter une culture alternative proposant un espace de mobilité contribuant à la construction de leur identité. *« Si la tradition anthropologique a lié la question de l'altérité (ou de l'identité) à celle de l'espace, c'est que les procès de symbolisation mis en œuvre par les groupes sociaux devaient comprendre et maîtriser l'espace pour se comprendre et s'organiser eux-mêmes. Cette liaison ne s'exprime pas seulement au niveau politique du territoire ou du village. Elle affecte la vie domestique elle-même et il est très remarquable de trouver trace dans des sociétés éloignées les unes des autres par l'histoire ou la géographie d'une nécessité qui leur est commune : nécessité d'aménager des espaces intérieurs et des ouvertures sur l'extérieur, de symboliser le foyer et le seuil, mais nécessité simultanée de penser l'identité et la relation, le même et l'autre ».* (Augé, 1994, p.159).

Nous avons, au début de notre travail de recherche, élaboré quatre hypothèses que nous avons tenté de vérifier grâce à notre enquête. Pour rappel, elles étaient les suivantes :

- Le monde des saisonniers nomades offre un espace alternatif de socialisation, d'apprentissages, de reconnaissance propice à l'engagement des jeunes dans le mode de vie. Ce monde représente un support de sens pour ces jeunes.
- Ainsi, reconnus au sein de la communauté pratique, ces jeunes seraient plus à même de devenir autonomes en s'identifiant à des valeurs propices à la construction de soi.
- C'est dans des dynamiques symboliques et spatio-temporelles liées au mode de vie, que l'identité des saisonniers nomades va se construire.
- Les parcours biographiques et géographiques des jeunes peuvent se superposer et permettent d'établir une typologie de saisonniers nomades.

Les quatre points qui vont suivre ont été construits en fonction de ces hypothèses initiales. Ainsi, nous allons en préciser nos vérifications dans notre développement.

1.1 Les saisonniers nomades : des jeunes autonomes

Tout d'abord, notre travail s'est porté sur une jeunesse circulant dans les espaces ruraux, une jeunesse marginalisée souvent considérée comme précaire, mais aussi comme déviante du fait que leur apparence et leur mode de vie s'écartent de la norme. En effet, notre travail porte sur une jeunesse ayant fait le choix de vivre dans un véhicule-habitation et voyageant au gré des emplois saisonniers agricoles qui s'offrent à eux ainsi que d'autres types de mobilités s'orientant vers des lieux signifiants pour eux. La première partie de notre thèse fut donc un travail de déconstruction des préconceptions pouvant émerger vis-à-vis de cette population.

La jeunesse est une période de la vie censée mener à l'autonomie financière. Il s'agit de franchir des étapes devant conduire à l'âge adulte, comme avoir un emploi pérenne, avoir son logement autonome, se mettre en couple, construire une famille. Or, les jeunes qui ont fait le choix de vivre sur la route font craindre qu'ils deviennent dépendants des aides de l'État du fait que les emplois qu'ils occupent sont précaires et discontinus. De même, l'habitat mobile est considéré comme du mal logement. Il paraît donc difficilement envisageable que le processus d'autonomisation soit effectif chez ces jeunes. Or, ce que nous avons tâché de montrer dans la première partie de cette thèse, c'est qu'il y a une divergence des représentations de l'autonomie entre celles des politiques publiques et les représentations de l'autonomie mises de l'avant par les jeunes nomades eux-mêmes. En effet, alors que l'autonomie revêt surtout un caractère financier pour les politiques publiques, les saisonniers nomades ont une vision de l'autonomie non pas portée uniquement sur l'aspect financier, mais surtout portée sur des savoirs-faires et sur une autonomie environnementale. La dissonance observée vient également de la non-reconnaissance du fait que l'autonomie se veut être aussi de l'ordre de la responsabilité éthique que les jeunes portent à travers leur mode de vie. De même, nous avons montré que la liberté clairement revendiquée par les jeunes dans le monde des saisonniers nomades relève d'une forme d'autonomie.

Cette dissonance des représentations de l'autonomie entre jeunes nomades et politiques publiques peut donc contribuer à maintenir une forme d'étiquetage de ces jeunes comme des déviants ou des jeunes en train d'échouer leur processus d'autonomisation, alors qu'une forme de reconnaissance de la vie alternative pourrait faire évoluer ces représentations. Mais est-ce vraiment envisageable qu'une minorité d'individus puissent venir modifier un modèle de société dominant axé sur la norme de sédentarité ? Pourtant, l'habitat est une symbolisation de la vie sociale et un chez soi mobile est synonyme de liberté (Marchal, 2021). L'automobile est propice à l'expression complète de soi, ce qui crée de la « verticalité existentielle » et du sens

dans la vie que l'on a choisie de mener. Pourquoi donc ne pas reconnaître cette forme de liberté alors que cette valeur est prônée par la démocratie ?

Finalement, ces jeunes refusent la dépendance et la conversion de soi pour s'adapter aux normes de la société, car pour eux, elle manque de cohérence. Ainsi, ils résistent au modèle dominant, ce qui est déjà, en soi, une preuve d'émancipation et donc d'autonomisation.

1.2 Le nomadisme saisonnier comme espace de socialisation marginalisée

Cette autonomisation se déploie au sein de la culture alternative du monde du nomadisme saisonnier. Dans cette thèse, nous avons montré qu'il s'agissait d'un espace de socialisation marginalisé où les jeunes nomades pouvaient s'identifier à des autres significatifs constituant un « univers de reconnaissance » (Augé, 1994). Cet univers s'est avéré détenir un potentiel de socialisation (Parazelli, 1995) qui leur a permis de développer du lien social grâce à la réciprocité et de s'inscrire dans un réseau d'interconnaissance au sein du monde social.

De même, cet « espace intermédiaire » (Rouilleau-Berger, 1991) leur a permis de tirer des bénéfices réels du mode de vie, notamment en acquérant des compétences techniques, mécaniques, artistiques, et cetera, propres à la culture alternative.

Nous avons, par ailleurs, identifié que la socialisation alternative déployée au sein de cette culture n'était pas de l'ordre d'une socialisation verticale, mais plutôt d'une « socialisation horizontale » (Zaffran, 2016) où la réciprocité permet de se trouver, d'évoluer, d'avancer.

La socialisation alternative passe également par des manifestations socioculturelles marginalisées où les jeunes utilisent le corps comme support de socialisation et affirment ainsi leur identité (Vallet, 2009 ; Le Breton, 2002). Ainsi, on observe sur leurs corps la présence de tatouages, de piercings, de coiffures de style dreadlocks ou rasées avec des crêtes. Les pratiques marginalisées relèvent aussi de l'art et les saisonniers nomades peuvent parfois utiliser le tag comme moyen d'expression qu'ils mettent en application, notamment lorsqu'ils stationnent en squat. Or, « *Le phénomène des tags et des graffitis réfère à des pratiques spatiales d'identification sociale intense mais marginalisée* » (Parazelli, 1998, p.82).

1.3 L'identité spatiale des saisonniers nomades

Alors que l'on pourrait croire que ces jeunes vivant en camion sont dans une forme d'errance du fait qu'ils se déplacent régulièrement sans jamais trouver de points d'ancrages déterminés, notre travail de recherche a montré que leur attachement à certains lieux montrait

justement une forme de « fixité dans l'espace » (Simmel, 1999) contribuant à leur « capital spatial » (Stock, 2006).

L'étude de leurs parcours géographiques analysés grâce à des cartes réalisées avec les saisonniers nomades eux-mêmes a montré une forme de répétition dans la pratique de certains lieux, notamment dans le Médoc, essentiellement pour leur fonction (l'emploi) ou encore pour des raisons esthétiques ou identificatoires, nous amenant à évoquer la présence d'une « signature géographique » (Bergeon, 2017) de ces jeunes au sein de la culture du monde des saisonniers nomades.

De plus, l'analyse de leur mobilité a révélé, à différentes échelles (le parcours, le village, le stationnement), une forme d'ancrage territorial et d'appropriation des lieux notamment dans la répétition de certaines activités quotidiennes (liées au travail, au fait de faire des courses) et le lien avec des structures et donc des populations locales. De par leur mode de vie, les jeunes ont acquis des connaissances sur les besoins de main-d'œuvre saisonnière dans plusieurs spécialités agricoles (le vin, les kiwis, le champagne, les carottes, etc...).

1.4 La construction identitaire au sein d'une culture alternative

Les observations sur les campements et squats de saisonniers ainsi que les entretiens biographiques que nous avons réalisés avec les jeunes ont révélé que l'engagement dans le nomadisme saisonnier intervient après une crise identitaire où les jeunes ne sont plus en accord avec la vie qu'ils mènent. Ils cherchent alors des valeurs et des autres significatifs auxquels s'identifier et pouvant leur procurer une stabilité identitaire, des supports identitaires. La culture alternative du nomadisme saisonnier leur offre alors une opportunité d'expérimenter un mode de vie que certains ont déjà connu dans le passé parce que leurs parents étaient saisonniers agricoles ou alors ils avaient des amis, de la famille qui avaient déjà opté pour ce mode de vie dans le passé. Ils ont alors envisagé le nomadisme saisonnier comme un espace propice à la présence de supports identitaires (Marchal, 2012 ;2021) leur permettant d'être en accord avec eux-mêmes.

Nous avons pu identifier des phases récurrentes dans les expériences des jeunes dans la culture alternative. Ces phases se déroulaient dans le même ordre, ce qui nous a menés vers une typologie des expériences et non des individus comme nous le présentions dans notre dernière hypothèse. Ces phases, nous les avons nommées « se chercher », « s'intégrer », « s'engager » et « se distancer ». Ces phases ont été définies en lien avec nos observations de terrain où nous avons pu rencontrer des jeunes qui étaient dans ces différentes phases. Le fait que nous ayons

suivi des jeunes sur plus de deux années nous a même permis d'identifier des jeunes qui passaient de la phase trois à la phase quatre, voire même, qui revenaient en phase une. C'est pourquoi nous avons conclu que le processus était circulaire. De même, nous avons associé ces différentes phases à des moments clés de la construction identitaire des individus, d'où l'élaboration d'un schéma circulaire du processus de construction identitaire en dernière partie de cette thèse.

2. Perspectives de recherche

Dans cette recherche, nous avons suivi les jeunes saisonniers nomades sur une période relativement courte, puisque la plupart ont été observés sur environ deux années. Notre enquête nous a permis de décrire le monde des saisonniers nomades dans le cadre d'une monographie dans un temps limité. Même si nous avons rencontré des jeunes dans différentes phases de leurs expériences, il pourrait être intéressant de pouvoir les rencontrer, de nouveau dans trois ans pour pouvoir observer les changements, les bifurcations qui ont eu lieu dans leurs parcours de vie. En effet, les études longitudinales permettent de fixer des points de repères à chaque vague d'entretiens. Ainsi, comme l'indique Claire Bidart (2009) dans une étude longitudinale qu'elle a réalisé auprès de jeunes vivant dans l'agglomération de Caen par trois vagues d'entretiens effectués à trois ans d'intervalle : « *dans les entretiens sont retracés les cheminements biographiques de ces jeunes, intégrant les domaines professionnels, familial, résidentiel, amoureux, associatif, etc., sont construits leurs réseaux relationnels, et sont discutés avec eux les changements survenus au cours de chaque intervalle de trois ans* » (*ibid.*, p.225). En effet, la jeunesse est une période de fortes mutations où les jeunes construisent leur avenir et la dimension longitudinale permet de repérer le sens qu'ils mettent sur ces mouvements. « *En grandissant, les jeunes devenant des adultes se situent peu à peu dans un univers précis en dénigrant les autres composantes sociales pour mieux conforter leur identité et leurs convictions idéologiques souvent clamées d'autant plus fortement qu'elles sont encore fragiles. En cette période de la vie particulièrement, les valeurs, bien qu'étant les plus stables des ingrédients de l'action, sont susceptibles d'évoluer* » (*ibid.*, p.237). Fabien Truong (2015) a, lui aussi, étudié des trajectoires biographiques longues (10 ans) de jeunes lycéens issus de quartiers populaires pour mieux comprendre et analyser le passage de l'adolescence à l'état de jeune adulte. « *C'est le temps nécessaire pour qu'en France certaines jeunesses se passent* » (*ibid.*, p.13). En effet, les temporalités des individus sont importantes pour mieux saisir le sens qu'ils

donnent à leurs parcours, car « *la temporalité de la personne s'inscrit dans une conception subjective, c'est un temps qui échappe en partie à une dimension sociale, mais qui s'inscrit dans le psychique de la personne. Dans cette conception, il existe autant de temporalités que d'individus* » (Bouquet et Riffault, 2013 ; Auger et Emperador, 2023). Ainsi, pour mieux saisir les évolutions de la pensée des jeunes saisonniers, de leurs représentations du monde, mais aussi d'eux-mêmes, l'étude longitudinale pourrait mettre en lumière des événements biographiques qui sont venus remettre en question leur mode de vie alors qu'ils pouvaient parfois l'envisager comme éternel. Dans cette perspective, les travaux de Joël Zaffran et Juliette Vollet (2017 ; 2018 ; 2023) portant sur le raccrochage scolaire de jeunes déscolarisés prématurément dans leur parcours de vie, offrent une analyse combinatoire sur le temps et l'évènement que nous pourrions explorer dans de prochains travaux portant sur les parcours des jeunes. En effet, ils expliquent que le retour en formation des jeunes en décrochage scolaire relève d'une alchimie du temps long et court de l'évènement qui intervient dans leur vie pour envisager un changement (Zaffran et Vollet, 2023). « *Le temps à une fonction d'incubateur : il intervient sur la prise de conscience de l'insatisfaction de la situation présente et la nécessité d'un changement à venir. La division des parcours en tronçons calmes, où les choses suivent leur cours, et en moments décisifs où tout est remis en jeu (Cornick & Godard, 1990) sont des intervalles entre lesquels un travail sur soi est mené. Ce n'est qu'après cette latence identitaire (Négroni, 2009), durant laquelle les aspirations à rompre avec les habitudes naissent et forcent, que la décision de changer de situation est prise, en restant convaincu que cela aura des conséquences heureuses* » (*ibid.*, p.93). Les jeunes ont besoin de temps pour étudier ce qui est bon ou pas dans leur environnement et ainsi percevoir des perspectives de changement. Le temps permet de donner du sens au parcours et remet de l'ordre dans les événements (*ibid.*). Au cours de notre vie, nos représentations de la réalité évoluent ainsi que le sens que l'on donne à ce que l'on fait, à ce que l'on voit, à ce que l'on entend. L'étude longitudinale permettrait donc de mettre en lumière des processus évolutifs cognitifs et affectifs en jeu dans les constructions des parcours de ces jeunes.

Par ailleurs, en suivant les pas de Claire Bidart, Cécile Van de Velde ou encore Sandra Gaviria, si l'on décidait de faire de nouvelles recherches avec les jeunes saisonniers nomades, nous pourrions envisager d'explorer le phénomène dans d'autres pays d'Europe tels que l'Espagne ou l'Italie afin de pouvoir comparer les expériences du nomadisme saisonnier vécues par les jeunes dans un autre contexte économique et social et ainsi élargir notre recherche dans une dynamique plus globale et comparative.

Sur ce sujet, Laure De Verdalle, Cécile Vigour et Thomas Le Bianic (2012) se sont questionnés sur les apports scientifiques des études comparatives. En effet, même si la comparaison ne se limite pas à explorer les différences et les similitudes des cas étudiés et à « énumérer une infinie diversité des configurations possibles », elle amène des questions essentielles sur les sciences sociales. Les raisonnements comparatifs ont toujours été utilisés chez les fondateurs de la sociologie « (Durkheim, Weber, Tocqueville ou Simmel) et chez des figures centrales de l'histoire (Bloch, Braudel) » (*ibid.*, p. 6). Certains auteurs ont une posture épistémologique de la comparaison et indiquent que « la comparaison se trouverait au fondement même du raisonnement en sciences sociales, qui consiste à mettre en regard les uns des autres des matériaux, sources ou objets apparentés » (*ibid.*, p.7). Il est essentiel dans cette démarche de la restituer dans les transformations politiques contemporaines. Le contexte politique est donc essentiel en étude comparative, d'après les auteurs. Toutefois, il semble nécessaire d'avoir conscience que de plus en plus d'études comparatives sont demandées au niveau politique et que les résultats obtenus peuvent être utilisés dans le sens politique voulu (*ibid.*).

Nous abordons ici une question éthique au niveau macro à laquelle nous devrions rester vigilants si nous venons à mener ce type de recherche dans l'avenir. L'étude comparative est extrêmement sollicitée au niveau international pour comparer deux cas dans deux pays différents, mais elle permet aussi de comparer des organismes différents dans un même pays. L'analyse comparative sur le plan international peut s'avérer être intéressante dans l'étude du phénomène du nomadisme saisonnier dans un contexte, comme nous l'avons indiqué dans la deuxième partie de cette thèse, d'une globalisation des productions agricoles.

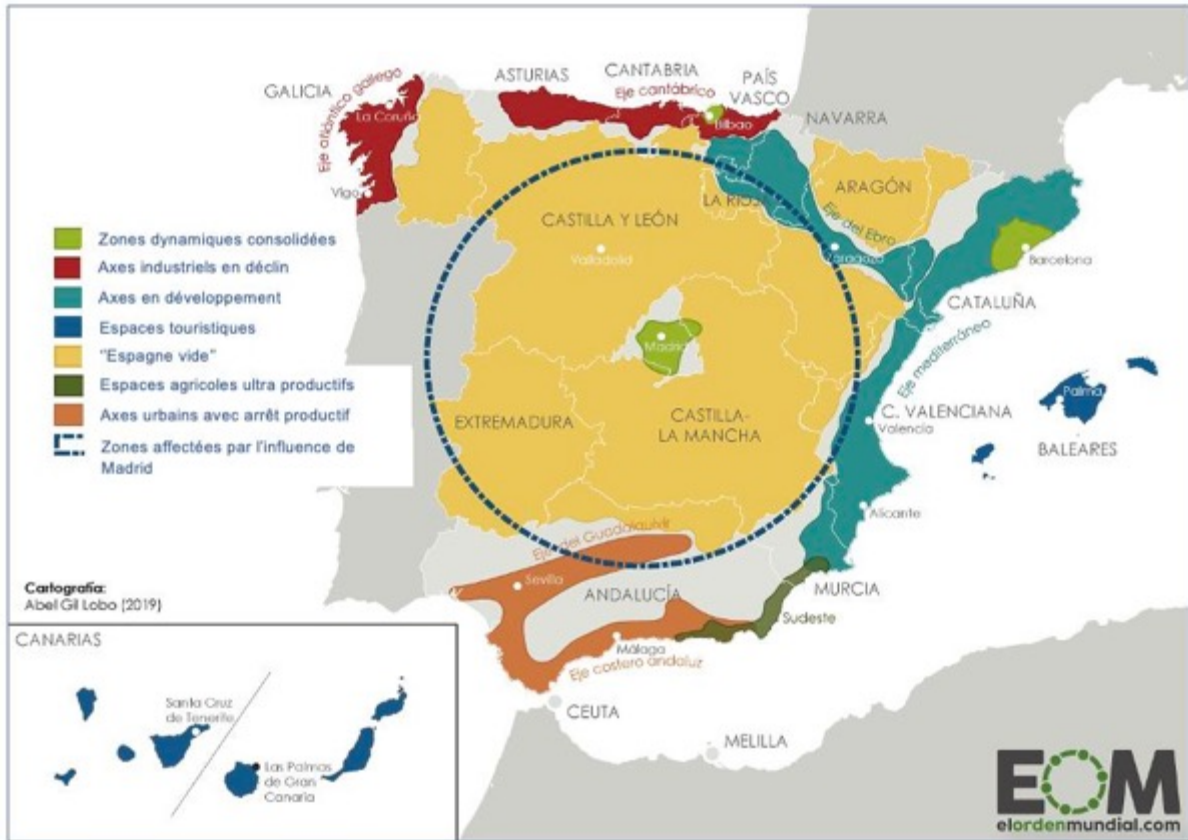
Marc Maurice (1989), distingue trois types d'approches pour les comparaisons internationales : l'approche fonctionnaliste, l'approche culturaliste et l'approche sociétale. L'approche fonctionnaliste s'est surtout développée dans les années 50/60 dans les pays anglo-saxons et est utilisée autant par les sociologues que les économistes. Cette approche a une orientation plutôt rationaliste. « Le pays ou la nation ne sont que des contextes locaux dans lesquels s'insèrent les phénomènes étudiés ; le contexte national reste donc dans ce cas tout à fait hétérogène par rapport à ces phénomènes. Il n'est dès lors pas surprenant que la relation entre niveaux macro et micro ne soit pas vraiment construite ou problématisée » (*ibid.*, p.179). L'approche culturaliste s'oppose à la précédente dans le sens où la référence nationale ne se réduit pas simplement au contexte, mais elle est conceptualisée en termes de « culture nationale ». « Les approches culturalistes ont un effet heuristique... elles peuvent contribuer à une meilleure intelligibilité des phénomènes sociaux qu'elles appréhendent » (*ibid.*, p.181).

Enfin, dans l'approche sociétale, les processus d'interdépendances entre macro et micro et les médiations qu'ils impliquent sont au cœur de l'approche. « *La comparabilité ne s'applique pas dans ce cas directement à des phénomènes (ou à des objets) particuliers comparés terme à terme, elle s'applique plutôt à des ensembles de phénomènes qui constituent dans leurs interdépendances des « cohérences » nationales, propres à chaque pays. Le principe qui sous-tend l'analyse n'est pas ici la « rationalité », ni la « culture nationale » ; mais plutôt le postulat de la « construction des acteurs dans leur rapport à la société »* (ibid., p.182).

C'est cette dernière approche qui sera à privilégier dans la recherche à venir afin de mieux décrire les parcours et les représentations des jeunes saisonniers nomades dans les autres pays. Ainsi, nous souhaitons préserver la monographie pour étudier le phénomène du nomadisme saisonnier expérimenté par les jeunes, mais il nous faudra trouver des territoires dans les autres pays qui auraient des caractéristiques proches de celles du Médoc, à savoir, par exemple, un espace rural avec une production agricole globalisée. Nous pensons notamment aux grandes cultures maraîchères dans le sud-est de l'Espagne¹⁸ ou encore dans le sud de l'Italie dont les cartes suivantes illustrent la production agricole¹⁹ :

¹⁸ https://www.bretagnecommerceinternational.com/voy_content/uploads/2022/11/presentation-les-mardis-de-lagri-espagne-22nov2022-bcinfo.pdf

¹⁹ http://exposant.sival-angers.com/media/sival_2020_presentation_italie.pdf



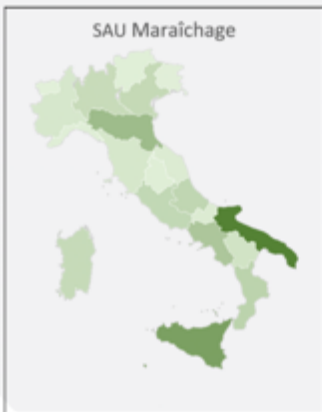
BUSINESS FRANCE ITALIE – SIVAL 2020

1- PRODUCTION AGRICOLE
SUPERFICIES ET RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE
PRODUCTION PLEIN CHAMP FRUITS & LÉGUMES



Production Maraîchère

- Superficie	360 000 ha
- Volume	11 279 000 t

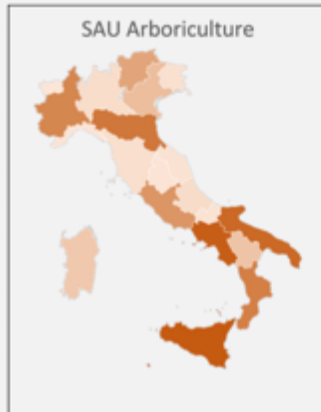


Principales cultures

Maraîchage	SAU (ha)
Tomate industrie	72 504
Artichaut	40 175
PdT conservation	33 378
Melón	21 474
Fenouil	20 035
Chou-fleur	15 860
Laitue	15 765
Courgette	14 159
Salade	13 970
PdT primeur	13 051

Production Arboricole

- Superficie	520 000 ha
- Volume	8 235 000 t



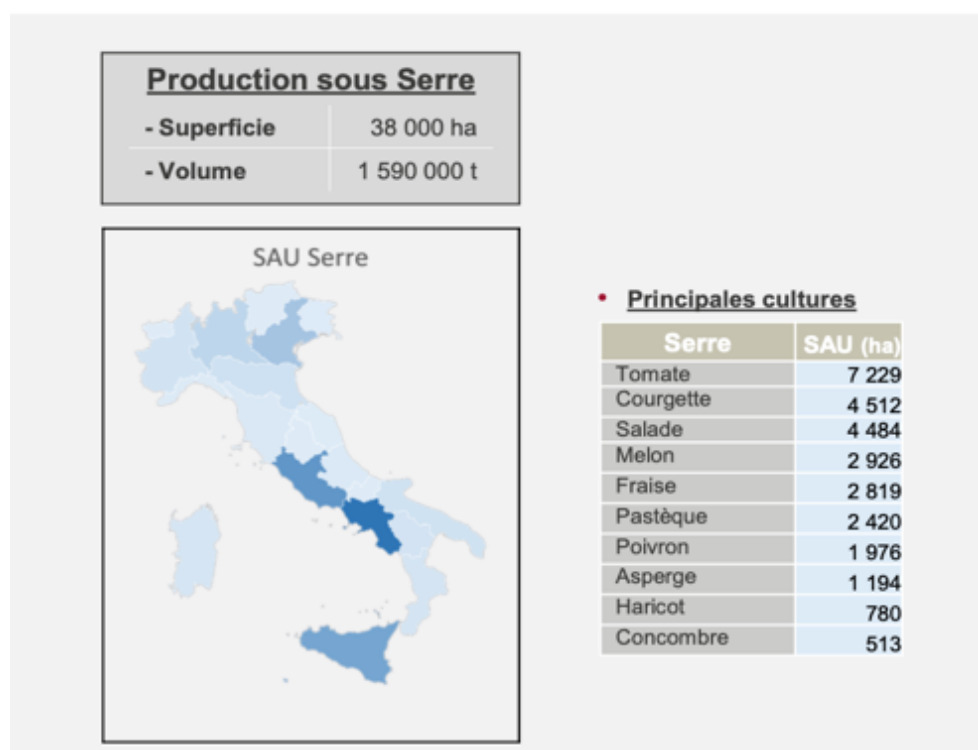
Principales cultures

Arboriculture	SAU (ha)
Orange	82 019
Noisette	78 593
Amande	57 987
Pomme	55 063
Pêche	42 942
Poire	29 616
Cerise	29 156
Clémentine	25 675
Kiwi	24 861
Citron	22 322

1- PRODUCTION AGRICOLE

SUPERFICIES ET RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

PRODUCTION SOUS SERRE FRUITS & LÉGUMES



Dans les territoires ainsi identifiés, nous pourrions nous rapprocher des acteurs locaux afin d'avoir un premier aperçu du phénomène du nomadisme saisonnier dans ces régions, nous permettant ainsi de repérer des espaces de stationnement occupés par des jeunes nomades.

Après avoir présenté cette proposition et la perspective d'une prochaine recherche, nous souhaiterions clore cette conclusion par un questionnement qui a traversé nos trois années de thèse, à savoir celui des liens ou des distanciations entre le travail social et la sociologie.

3. Monde du travail social et de la sociologie : une convergence possible ?

Dans la troisième et dernière partie de cette conclusion, nous souhaiterions revenir sur notre passage transitionnel du monde du travail social vers le monde de la recherche. En effet, ces trois années ont été l'occasion de remises en question concernant notre positionnement professionnel. On pourrait penser que les travailleurs sociaux, de par leur formation et leur expertise des relations sociales, sont au fait de l'analyse sociologique. Or, comme nous l'avons

montré dans l'introduction de cette thèse, il n'est pas si évident que cela de se positionner en tant que future sociologue lorsque l'on a été travailleuse sociale. C'est ce cheminement personnel que nous aimerions partager ici tout en nous gardant d'être dans une forme d'égoïsme qui ne serait pas forcément de notre volonté, mais plutôt dans une forme de mise en lumière de notre posture réflexive pour amener à une analyse plus générale sur les liens et les distanciations existants entre le travail social et la sociologie.

3.1 Le travail social et la sociologie sont-elles des disciplines en tension ?

Le travail social et la sociologie s'intéressent tous deux à l'être humain et à la société. Pourtant, une tension existe depuis toujours, entre une discipline plus théorique et l'autre centrée sur la pratique, notamment au sein des centres de formation en travail social (Dubéchet, 2006 ; Bernet, 2009). Cette tension se trouve au croisement des théories sur le social, portées principalement par la sociologie et l'anthropologie et la pratique professionnelle des métiers du social. Il s'agit, en effet, d'un dialogue entre deux types de regards qui cherchent à dire ce qui fait société, chacun de leur point de vue (Bernet, 2009).

En effet, la sociologie a souvent été mobilisée pour rendre visible les modes de vie ou les sociabilités « *dont le sens échappait en partie ou en totalité au travail social de l'époque, mais aussi, pour jouer le rôle d'arbitre d'une partie où la légitimité des uns et des autres se construisait à partir du regard du sociologue sur les actions mises en place. Position inconfortable, s'il en est, puisqu'il fallait dans le même temps rendre compte par une activité de recherche d'un écart manifeste entre dispositif et public et participer à la réduction de cet écart* » (ibid., p.107).

Pourtant, depuis les années 80, un rapprochement semble s'opérer entre ces deux disciplines, notamment avec le déploiement de méthodes d'enquêtes relevant de l'intervention sociologique (Dubéchet, 2006 ; Bernet 2009). C'est d'ailleurs ce que nous allons chercher à montrer dans cette sous-partie. Plutôt que de nous concentrer sur ce qui distancie le travail social et la sociologie, nous allons nous concentrer sur ce qui a rassemblé ces disciplines, dans cette thèse, en imaginant la praxéologie (théorie de l'action) et la méthodologie de recherche ethnographique et interventionniste comme points de convergence.

Dans cette thèse, nous avons tenté de restituer au plus près les activités quotidiennes des saisonniers nomades. Nous avons vu qu'ils entretenaient des rapports avec d'autres saisonniers, mais aussi avec d'autres acteurs présents sur les territoires où ils font escale (employeurs, commerçants, habitants, associations, etc.). Nous avons montré qu'ils peuvent développer une

forme de réflexivité sur leur histoire familiale et sur leurs expériences, qu'ils peuvent aussi s'adapter à un contexte incertain en déployant des tactiques de survie, qu'ils connaissent les besoins de main-d'œuvre ponctuelle sur les territoires agricoles et que leurs déplacements tiennent compte de cette connaissance. En somme, nous avons tâché de « *rendre visibles et légitimes des pans du social trop souvent occultés pour leurs aspects microscopiques, marginaux, illégaux parfois* » (Bernet, 2009, p.106).

Or, Olivier Bernet (2009) nous indique que « *ce travail sur la visibilité/légitimité des groupes sociaux marginalisés va justement être au cœur d'une convergence importante des regards entre sociologues et travailleurs sociaux dans le cadre des recherches-actions qui vont permettre le renouveau d'une partie de l'action sanitaire et sociale* » (p.106).

En effet, pour se centrer sur un plan méthodologique, les techniques de recueil de données déployées dans les méthodes ethnographiques et interventionnistes, que cela soit l'observation, l'entretien ou encore l'immersion dans les activités quotidiennes par l'observation participante, « *sont propices à l'échange d'informations, la résolution de problèmes concrets* » tout comme dans l'intervention en travail social. C'est pourquoi nous avons le sentiment, mais nous laissons peut-être ici entrevoir une partie de notre subjectivité, que notre expérience dans le travail social où nous avons eu pour habitude d'observer, de mener des entretiens, d'écouter les parcours des personnes accompagnées, nous ont été utiles pour mieux recueillir le discours des saisonniers nomades. Finalement, là où nous avons le plus senti de proximité entre le travail social et la sociologie, c'est sur l'expérience du terrain de recherche et notamment sur la relation de confiance que nous avons su créer avec les participants. À ce sujet, Patrick Bruneteaux (2018) insiste sur le fait que l'ethnographie n'est pas seulement un recueil de données orales ou de descriptions. C'est aussi « *toutes sortes de liens, de pratiques, d'actions qui n'ont pas de rapport direct avec l'objet de recherche, mais sans lesquels le travail ethnographique n'aurait pas la qualité qu'il doit avoir, celui d'une relation humaine* » (p.12).

Nous dirions donc, pour répondre à la question posée en en-tête de cette sous-partie, que plutôt que de parler de tension entre le travail social et la sociologie, nous pourrions aussi parler de complémentarité. En effet, nous sommes convaincus que les travailleurs sociaux, quelle que soit l'institution pour laquelle ils exercent, ont accès, à un moment donné de leurs accompagnements, à des données sur les individus de la plus haute portée sociologique de par leurs observations et activités quotidiennes menées au plus près des populations marginalisées. Néanmoins, on ne leur donne pas toujours le temps, ni l'espace pour que leurs observations aient une portée plus globale. C'est, d'après moi, le sens que doit prendre une partie de la recherche sociologique, c'est-à-dire pouvoir accompagner et donner aux acteurs de terrain un

temps et un espace de réflexivité et de valorisation de leurs connaissances réelles afin de faire émerger, pourquoi pas, des théories issues de ces observations et expériences.

3.2 Doit-on quitter le monde du travail social pour devenir sociologue ?

En introduction de cette thèse, nous décrivions le processus de distanciation que nous avons dû opérer avec notre *ethos* professionnel pour arriver à rentrer dans un travail d'observation et d'analyse sociologique. En effet, la posture de recherche fait que le sociologue est « *quelquefois discret, absent, il se dérobe, s'extrait des sociabilités usuelles, va rencontrer les gens seul, s'intéresse à ceux qui se tiennent à la marge, garde une partie de ses informations secrètes, développe des affinités spécifiques, se met en dehors des logiques de l'action* » (Bernet, 2009, p.108). Cette prise de distance peut parfois produire une forme de tension du fait qu'une part de l'activité du chercheur reste secrète, mais aussi du fait qu'il doit pouvoir se distancer du contexte du travail social et de la vie sociale des personnes qui parfois dépendent de l'action sociale pour pouvoir être dans l'analyse. « *Assumer ces allers-retours du cœur des dispositifs d'inclusion aux marges instituant de la vie sociale, c'est se donner la possibilité de voir les populations prises en charge dans les multiples aspects de leur vie. C'est aussi faire le métier, c'est-à-dire s'inscrire dans une logique professionnelle spécifique et différente de celle du travail social, proche dans les populations approchées, éloignée quant aux manières de rendre compte de leur vie sociale* » (*ibid.*)

Ces tensions concernant le positionnement professionnel, nous avons pu les observer sur le terrain du fait que nous étions en contrat CIFRE dans un service social départemental, que nous continuions d'exercer nos missions d'assistance sociale tout en étant sur notre terrain de recherche. Les mouvements de distanciation que nous avons dû opérer ne relèvent pas d'une volonté de quitter le monde du travail social pour aller vers celui de la recherche, mais plutôt d'une mise à distance de nos préconceptions pour observer la réalité des saisonniers nomades avec un regard se détachant de potentiels biais issus de notre expérience professionnelle.

Pour poursuivre la logique développée notamment dans la quatrième partie de cette thèse, nous ne pensons pas pouvoir quitter le monde du travail social pour aller vers le monde de la recherche. En effet, l'expérience que nous avons acquise dans le travail social fait partie de nous et il est important d'en avoir conscience parce que nous sommes influencés consciemment ou non par ce que nous avons appris lors de nos différents espaces de socialisation. De fait, une partie des valeurs portées par le travail social reste encrée en nous et peut certainement influencer nos choix théoriques et méthodologiques.

Pour autant, nous ne devons pas perdre de vue que cette forme de subjectivité peut également influencer notre interprétation de la réalité, ce qui serait préjudiciable au travail de recherche. Et c'est pourquoi, la réflexivité doit être au cœur de notre pratique de future sociologue, puisque nous sommes constitués de notre vécu et ce vécu nous guide indéniablement vers de nouvelles expériences.

BIBLIOGRAPHIE

ALESSANDRIN, A., ESTEVE-BELLEBEAU, B. & ESTEVE, R. (2021). *Que faire de nos dégoûts*. Metz : Éditions de l'Éclipse.

AMSELLEM-MAINGUY, Y. (2016). « L'accès à l'âge adulte pour les jeunes en France », *Informations sociales*, n°195, p.9-13. <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2016-4-page-9.htm>

ANDERSON, N. (2011). *Le Hobo, sociologie du sans-abri*. Paris : Armand Colin.

ANGERAS, A. (2012). *Du nomadisme contemporain en France. Avec les saisonniers agricoles en camion*, Mémoire de Master 2 en ethnologie-anthropologie, Université Lyon 2.

APPAY, B. (2012). « De l'autonomie émancipatrice à l'injonction d'autonomie », *Vie Sociale*, n°1, p.29-40. <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-2012-1-page-29.htm>

AUGÉ, M. (1994). *Le sens des autres*. Paris : Fayard.

- (2014). *Une ethnologie de soi. Le temps sans âge*. Paris : Éditions du seuil.

AUGER, E. (2023a). « Vivre sa jeunesse en camion : une alternative à l'injonction d'autonomie ? », *Revue internationale d'éthique publique* vol.24, n°2. <https://journals.openedition.org/ethiquepublique/7496>

- (2023b). « « Mon camion, c'est ma maison » : Quand le véhicule habitation vient questionner la norme d'habitat », *Revue Française des affaires sociales*, n°1, p.89-108. <https://www.cairn.info/revue-francaise-des-affaires-sociales-2023-1-page-89.htm>

AUGER, E. & EMPERADOR, F. (2023), « Les travailleurs sociaux confrontés à l'accélération du temps », *Sciences et action sociale*, n°19, p. 122-132. <https://journals.openedition.org/sas/3186>

AUSTIN, J.-L. (1970). *Quand dire, c'est faire*. Paris : Éditions du Seuil.

AZEMA, L. (2021). *Les femmes aussi sont du voyage. L'émancipation par le départ*. Paris : Flammarion.

BEAUCHEZ, J., BOUILLON, F. & ZENEIDI, D. (2017). « Zone : l'espace d'une vie en marge. », *Espaces et sociétés*, n°171, p.7-18. <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2017-4-page-7.htm>

BEAUD, S. & WEBER, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La découverte.

BECKER, H-S. (1985). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié.

- (2002). *Les ficelles du métier*. Paris : La Découverte.

- (2007). *Les mondes de l'art*. Paris : Flammarion.

BECQUET, V. & BIDART, C. (2013). « Introduction. Parcours de vie, réorientations et évolutions des normes sociales », *Agora débats/jeunesses*, n°65, p.51-60. DOI 10.3917/agora.065.0051

BERGEON, C. (2017). « Habiter en étant mobile. Parcours, ancrages et sentiments d'appartenance », *Études Tsiganes*, n°61-62, p. 68-83. DOI 10.3917/tsi.061.0068

BERGER, P. & LUCKMANN, T. (2012). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin.

BERNARDOT, M., LE MARCHAND, A. & SANTANA BUCIO, C. (2014). *Habitats non ordinaires et espace-temps de la mobilité*. Bellecombe-en-Bauges : Éditions du Croquant.

BERNET, O. (2009). « Du cœur du social aux marges du travail social : le regard décentré des sociologues », *Empan*, n°75, p.104-109. DOI 10.3917/empan.075.0104

BESOZZI, T. (2020). *Idées reçues sur les SDF. Regard sur une réalité complexe*. Paris : Le cavalier bleu.

- (2021). « La structuration sociale du monde des sans-abri », *Sociologie Vol.12*, p.247-266. <https://www.cairn.info/revue-sociologie-2021-3-page-247.htm>

- (2015). « Se faire une place » dans un centre commercial : déprise sociale, emprise spatiale et prises identitaires. Thèse soutenue à l'Université de Caen Normandie.

BIASE, A. & ROSSI, C. (2006). *Chez nous. Territoires et identités dans les mondes contemporains*. Paris : Éditions de la Villette.

BIDART, C. (2006a). *Devenir adulte aujourd'hui. Perspectives internationales*. Paris : L'Harmattan.

- (2006b). « Crises, décisions et temporalités : des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°120, p.29-58. DOI 10.3917/cis.120.0029

- (2008). « Étudier les réseaux sociaux. Apports et perspectives pour les sciences sociales », *Informations sociales*, n°147, p.34-45. DOI 10.3917/inso.147.0034
- (2009). Bifurcations biographiques et ingrédients de l'action, in GROSSETTI, M., BESSIN, M., BIDART, C. *Bifurcation. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'évènement*. Paris : La Découverte, p.224-238.
- (2012). « Réseaux personnels et processus de socialisation », *Idées économiques et sociales*, n°169, p.8-15. DOI 10.3917/idee.169.0008

BIZEUL, D. (1999). « Faire avec les déconvenus. Une enquête en milieu nomade », *Sociétés contemporaines*, n°33-34, p.111-137. DOI : <https://doi.org/10.3406/socco.1999.1753>

- (2011). L'expérience du sociologue comme voie d'accès au monde des autres, in NAUDIER, D., SIMONET, M. *Des sociologues sans qualités ?* Paris : La découverte.

BOBINEAU, O. (2010). *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*. Paris : Le temps présent.

BONVIN, J-M. & ROSENSTEIN, E. (2020). « Repenser les rapports entre recherche et politique à la lumière de l'épistémologie d'Amartya Sen », *Revue française des affaires sociales/4*, p.35-51. <https://www.cairn.info/revue-francaise-des-affaires-sociales-2020-4-page-35.htm>

BORD, G. & LEGAIT, U. (2020). *Bonjour Médoc. Le carnet illustré*. Bordeaux : Deux degrés.

BOUCHER, M. (2022). *Où va le travail social ? Contrôle, activation et émancipation*. Nîmes : Éditions du champ social.

BOUDON, R. *et al.* (2005). *Dictionnaire de sociologie*. Paris : Larousse.

BOUILLON, F. (2009). *Les mondes du squat*. Paris : PUF.

- (2011). *Le squat : problème social ou lieu d'émancipation ?* Paris : Rue d'Ulm.

BOUQUET, B. (2012). *Éthique et travail social, une recherche de sens*. Paris : Dunod.

- (2018) « Pauvreté, précarité, solidarité en milieu rural. Rapport du CGAAER et de l'IGAS », *Vie sociale*, n°22, pp. 145-150.

BOUQUET, B. & DUBECHOT, P. (2017). « Parcours, bifurcations, ruptures, éléments de compréhension de la mobilisation actuelle de ces concepts », *Vie sociale*, n°18, p.13-23. DOI 10.3917/vsoc.172.0013

BOUQUET, B. & RIFFAULT, J. (2013). « Questions sur le temps et l'action sociale », *Vie sociale*, n°2, p. 107-110. <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-2013-2-page-107.htm>

BOUTET, M., SANSOM, G. & MYRE BISAILLON, J. (2009). « La construction d'une citoyenneté environnementale au sein des programmes d'insertion socioprofessionnelle de jeunes en grandes difficultés d'apprentissage ou d'adaptation », *Revue des sciences de l'éducation* vol.35 (n°1), p.111-132. DOI 10.7202/02992ar

BREVIGLIERI, M. (2022). « Bifurcation squat. Un mouvement militant pris dans les métamorphoses de la ville », *Espace et société*, n°186-187, p.51-66. DOI 10.3917/esp.186.0051

BRODIEZ-DOLINO, A. (2022). « (Socio-)histoire du sans-abrisme à l'époque contemporaine. État des lieux et pistes de recherche », *Le mouvement social*, n°280, p.3-32. <https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social-2022-3-page-3.htm>

BRUNETEAUX, P. (2018). « Ethnographie et lien social. Pratique et éthique de la recherche auprès des résidents des foyers d'urgence », *Bulletin de méthodologie sociologique*, n°2°, p.1-51.

BRYEN, S. (1999). *Stigmate et métier : une approche sociologique de la prostitution de rue*. Rennes : PUR.

CARADEC, V., ERTUL, S. & MELCHIOR, J-P. (2012). *Les dynamiques des parcours sociaux. Temps, territoires, professions*. Rennes : PUR.

CASTEL, R. (1973). *Le psychanalysme : l'ordre psychanalytique et le pouvoir*. Paris : Champ-Flammarion.

- (1995). *Les métamorphoses de la question sociale*. Paris : Gallimard.
- (2003). *L'insécurité sociale*. Paris : Le seuil.

CEFAÏ, D. (2010). *L'engagement ethnographique*. Paris : Éditions de l'EHESS.

- (2015). « Mondes sociaux. Enquête sur un héritage de l'écologie humaine à Chicago », *Sociologies*, p.1-33. DOI : 10.4000/sociologies.4921

CHABAUD-RYCHTER, D., DESCOUTURES, V., VARIKAS, E. & DEVREUX, A-M. (2010). *Sous les sciences sociales, le genre. Relectures critiques, de Max Weber à Bruno Latour*. Paris : La découverte.

CHEVALIER, T. (2018). *La jeunesse dans tous ses états*. Paris : PUF.

CHOBEAUX, F. (2016). « Vingt-cinq ans de jeunes en errance active. Où en est-on? », *Rhizome*, n°59, p.23-29. <https://www.cairn.info/revue-rhizome-2016-1-page-23.htm>

- (2001). *L'errance active*. Paris : ASH.
- (1996). *Les nomades du vide*. Paris : La Découverte.

CHOPPIN, K. & GARDELLA, E. (2013). *Les sciences sociales et le sans-abrisme*. Publications de l'Université : Saint Etienne.

CLAIR, I. (2023). *Sociologie du genre*. Paris : Armand Colin.

COQUARD, B. (2015) *Que sait-on des jeunes ruraux ? Revue de littérature*, rapport d'étude, INJEP. <https://injep.fr/wp-content/uploads/2018/09/rapport-2015-03.pdf>

- (2016) « *Sauver l'honneur* ». *Appartenances et respectabilités en milieu rural*, Université de Poitiers, ED SORG, Groupe de recherche et d'études sociologiques du Centre Ouest.
- (2019) *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*. Paris : La Découverte.

COSTES, L. (2015). « Habiter autrement ? », *Socio-anthropologie*, n°32, p.9-19. DOI : 10.4000/scio-anthropologie.1859

CRENN, C. (2021). « Itinéraires de chinois dans les vignobles du bordelais ou le renversement de la figure de « l'étranger » », *Ethnologie française Vol.51*, n°3, p.549-563. DOI 10.3917/ethn.213.0549

CRENN, C., DEMOSSIER, M. & PETRIC, B-M. (2021). « Anthropologie du vin : un objet singulier, entre subjectivation et circulation », *Ethnologie française Vol. 51*, n°3, p.491-501. DOI 103918/ethn.213.0491

CRESSWELL, T. (2006). *On the move: mobility in the modern western world*. New York: Routledge.

D'ANDREA, A. (2009). *Global Nomads. Techno and New Age as transnational countercultures in Ibiza and Goa*. Londres : Routledge.

DAFFLON, A. (2014). « *Il faut bien que jeunesse se fasse !* ». Paris : Harmattan.

DAMON, J. (2008). *L'exclusion*. Paris : PUF.

- (2023). *Toilettes publiques. Essai sur les commodités urbaines*. Paris : Presses de Sciences Po.

DANEY, C. (2016). *Petite histoire du Médoc*. Morlaàs : Cairn.

DANIC, I. & VALDES, B. (2016). « Processus d'autonomisation des jeunes : Le cas des étudiants de Rennes », *Informations sociales*, n°195, p.27-37. <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2016-4-page-27.htm>

DE GAULEJAC, V., BLONDEL, F. & TABOADA-LEONETTI, I. (2014). *La lutte des places*. Paris : Desclée de brouwer.

DE VERDALLE, L., VIGOUR, C. & LE BIANIC, T. (2012). « S'inscrire dans une démarche comparative. Enjeux et controverses », *Terrains et travaux*, n°21, p.5-21. <https:// Cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2012-2-page-5.htm>

DELAPORTE, I. (2018). *Les raisins de la misère. Une enquête sur la face cachée des châteaux bordelais*. Rodez : Éditions du Rouergue.

DELORME, A. (2002). « Le processus d'individualisation en situation de précarité : deux communautés de new age travellers en Grande-Bretagne », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°113, p.261-284. <https://www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2002-2-page-261.htm>

DELORY-MOMBERGER, C. (2019). *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*. Toulouse : Érès.

DEMAZIERE, D. (2013). « Typologie et description. A propos de l'intelligibilité des expériences vécues », *Sociologie Vol.4*, p.333-347.

DESCHARNEUX, B. & NEFONTAINE, L. (1998). *Le symbole*. Paris : PUF.

DESCOLA, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.

- (2019). *Une écologie des relations*. Paris : CNRS Éditions.

- (2020). *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*. Versailles : Quae.

DJAOUI, E. (2011). « Approches de la « culture du domicile » », *Gérontologie et sociétés (Vol.34)*, n°136, p.77-90. <http://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe1-2011-1-page-77.htm>

DUBAR, C. (2006). *La socialisation*. Paris : Armand Colin.

DUBECHOT, P. (2006). « Entre sociologie et intervention sociale. Pour la coproduction d'un savoir », *Informations sociales*, n°135, p.24-31. DOI 10.3917/inso.135.0024

DUBET, F. (1987). *La galère : jeunes en survie*. Paris : Fayard.

- (1994). *Sociologie de l'expérience*. Paris : Le Seuil.
- (2002). *Le déclin de l'institution*. Paris : Le Seuil.
- (2004). « La jeunesse est une épreuve », *Revue de philosophie et de sciences sociales*, n°5, p.275-291.
- (2017). *L'expérience sociologique*. Paris : La découverte.
- (2018). *Trois jeunesses. La révolte, la galère, l'émeute*. Lormont : le bord de l'eau.

DUBET, F. & CABIN, P. (2009). La vie comme expérience, in Xavier MOLENAT, *La sociologie*. Auxerre : Éditions sciences humaines.

DUFY, C. & HERVOUET, R. (2017). « Mondes ruraux et marchés dans l'Europe postcommuniste », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, n°48, p. 9-20. DOI 10.4074/S0338059917001012

DURKHEIM, E. (1893). De la division du travail social. Thèse soutenue à la faculté des Lettres de Paris.

- (1912). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : PUF.

DUVOUX, N. (2009). *L'autonomie des assistés*. Paris : PUF.

ECHAUDEMAISON, C.-D. (1998). *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*. Paris : Nathan.

EHRENBERG, A. (2000). *La fatigue d'être soi. Dépression et société*. Paris : Odile Jacob.

- (2010). *La société du malaise. Le mental et le social*. Paris : Odile Jacob.
- (2021). « Les tensions de l'autonomie. La société française dans la mondialisation », *Esprit*, n°1, p.159-172. <https://www.cairn.info/revue-esprit-2021-1-page-159.htm>

ELIAS, N. (1993). *Engagement et distanciation*. Paris : Fayard.

- (1997). *Logiques de l'exclusion*. Paris : Fayard.
- (2015). *Théorie des symboles*. Paris : Seuil.

ERTUL, S., MELCHIOR, J-P. & WARIN, P. (2012). *Les parcours sociaux à l'épreuve des politiques publiques*. Rennes : PUR.

ESCUDIER, J-L. (2014). « L'emploi des viticultrices en France 1950-2010 », *Nature et société*, p.151-164. DOI 10.3917/quae.guet.2014.01.0151

- ETIENNE, J. et al. (2004). *Dictionnaire de sociologie*. Paris : Hatier.
- FOOT WHYTE, W. (2002). *Street Corner Society*. Paris : La Découverte.
- FORGET, C. (2012). *Vivre sur la route. Les nouveaux nomades nord-américains*. Montréal : Liber.
- FORGET, C. & Salazar, N-B. (2020). « Présentation. Modes de vie mobiles : une perspective anthropologique », *Anthropologie et sociétés Vol 14*, n°2, p. 15-40. <https://doi.org/10.7202/105677ar>
- FORCHUK, C. & AL. (2010). « Gagner et perdre du terrain : les paradoxes de l'itinérance en milieu rural », *CJNR Vol.42*, n°2, p.138-152. <https://cjr.archive.mcgill.ca/article/view/2257>
- FOUCAULT, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard.
- FRASER, N. (2011). *Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et redistribution*. Paris : La découverte.
- FREDIANI, M. (2009). *Sur les routes. Le phénomène des New Travellers*. Paris : Imago.
- GADEA, C. & OLIVESI, S. (2019). *Les métiers de la vigne et du vin. Des terroirs aux territoires professionnels*. Fontaine : PUG.
- GAIA, A. (2017). « Expériences sociojudiciaires et sorties de délinquance. Trajectoires de mineur.e.s pris.e.s en charge par la Protection judiciaire de la jeunesse », *Agora débats/jeunesses*, n°77, p.121-133. DOI 10.3917/agora.077.0121
- (2019). « L'art de la « débrouille » : des sorties de délinquance juvénile par intermittence », *Déviance et société*, p.75-92. DOI 10.3917/mh.gaia.2019.01.0075
- GALLAND, O. (2017). *Sociologie de la jeunesse*. Paris : Armand Colin.
- GALLEZ, C. & KAUFMANN, V. (2009). « Aux racines de la mobilité en sciences sociales. Contribution au cadre d'analyse socio-historique de la mobilité urbaine », in Flonneau, M., Guigueno, V, *De l'histoire des transports à l'histoire de la mobilité*, Rennes : PUF, p.41-55.
- GAUCHET, M. (2004). « La redéfinition des âges de la vie », *Le débat*, n°132, p.27-44. DOI 10.3917/debat.132.0027

GAUME, P. (2021). La police des existences irrégulières et incertaines. Thèse soutenue à l'EHESS.

- (2022). « Prolétaires ou marginaux ? Perspectives socio-historiques sur les mendiants et les vagabonds au XIXème siècle », *Le Mouvement social*, n°280, p.49-74. <https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social-2022-3-page-49.htm>

GAVIRIA, S. (2012). « La souffrance de l'autonomie. La première expérience de vie en solo des étudiants », *Agora Débats/Jeunesses*, n°62, p.7-17. DOI 10.3917/agora.062.0007

- (2020). *Revenir vivre en famille. Devenir adulte autrement*. Lormont : Éditions du Bord de l'eau.

GIROLA, C. (2007). *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abris*. Thèse de Doctorat d'Anthropologie, EHESS.

- (1995). *Entre un espace d'enfermement et un territoire de mémoire. Étude sur les personnes sans-abri « présentes » dans le quartier du Petit Nanterre*, étude réalisée par la DDASS des Hauts-de-Seine.

GLASSER, B. & STRAUSS, A. (2010). *La découverte de la théorie ancrée*. Paris : Armand Colin.

GOFFMAN, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*. Paris : Éditions de minuit.

- (1975). *Stigmate. Les usages sociaux du handicap*. Paris : Éditions de minuit.

GOHIER, C. (2004). « De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative », *Recherches qualitatives*, vol. 24, p.3-17. http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero24/24gohier.pdf

GONZALES, L. & MARC, C. (2016). « Les aides publiques aux jeunes majeurs : une allocation d'autonomie universelle est-elle possible ? », *Informations sociales*, n°195, p.77-86. <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2016-4-page-77.htm>

GRAWITZ, M. (2001). *Méthodes des sciences sociales*. Paris : Dalloz.

GREISLER, E. (2010). « Les jeunes de la rue sont-ils militants ? Une réflexion », *Criminologie* vol.43, n°1, p.115-135. <https://doi.org/10.7202/044053ar>

HETIER, R. (2020). « Le temps compté de l'anthropocène », *Revue française d'éthique appliquée*, n°10, p.42-56. DOI 10.3917/rfeap.010.0042

HOTTOIS, G. (1996). « Éthique de la responsabilité et éthique de la conviction », *Laval théologique et philosophique*, 52(2), p.489-498). <https://doi.org/10.7202/401006ar>

IORIO, C. (2011). « Normalisation de l'habitat. Entre protection des occupants et uniformisation des « modes d'habiter » », *Techniques et cultures*, n°56, p.166-177. DOI : 10.4000/tc.5774

JAVEAU, C. (2003). *Sociologie de la vie quotidienne*. Paris : PUF.

KAUFMANN, V. (2001). *Ego : pour une sociologie de l'individu*. Paris : Nathan.

- (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin.

KAUFMANN, V. & GALLEZ, C. (2009). Aux racines de la mobilité en sciences sociales. Contribution au cadre d'analyse socio-historique de la mobilité urbaine. in FLONNEAU, M & GUIGUENO, V. *De l'histoire des transports de la mobilité*. Rennes : PUR.

KAYSER, B. (1990) *La renaissance rurale*. Armand Colin.

KECK, F. (2006). « Le point de vue de l'animisme. A propos de Par-delà nature et culture de Philippe Descola », *Esprit*, p.30-43. DOI 10.3917/espri.0608.0030

KEROUAC, J. (2012). *Sur la route*. Paris : Gallimard.

KOKOREFF, M. (1993). « L'espace des jeunes : Territoires, identités et mobilité », *Les annales de la recherche urbaine*, n°59-60, p.171-179.

LA ROCCA, F. (2007). « Introduction à la sociologie visuelle », *Sociétés*, n°95, p.33-40. DOI 10.3017/soc.095.0033

LACASSE, M-E. & LE COUSTUMER, L. (2021). « Filles de vignes : un podcast sur les femmes dans le monde du vin », *Agrigenre*. <https://agrigenre.hypotheses.org/3747>

LADRIERE, J. (1990). « Engagement », *Encyclopedia Universalis*. <https://www.universalis.fr/encyclopedie/engagement/>

LAING, R. D. (1971). *Le soi et les autres*. Paris : Gallimard.

LAPERRIERE, A. (1997). Les critères de scientificité des méthodes qualitatives. In J. Poupart, L.-H. Groulx, J.-P. Deslauriers, A. Laperrière, R. Mayer, & A. P. Pires, *La recherche*

qualitative : Enjeux épistémologiques et méthodologiques, p.376-389. Boucherville : Gaétan Morin éditeur.

LE BRETON, D. (2002). *Signes d'identité : tatouages, piercings et autres marques corporelles*. Paris : Métailier.

- (2004). *L'interactionnisme symbolique*. Paris : PUF.

LE MARCHAND, A. (2011). *Enclaves nomades. Habitat et travail mobiles*. Bellecombe-en-Bauges : éditions du croquant.

LEVY, J. & LUSSAULT, M. (2003). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin.

LIMA, L. (2012). Les jeunes vulnérables : laboratoire de l'État social actif ? Labadie Francine (dir). Inégalités entre jeunes sur fond de crise. Rapport de l'observatoire de la jeunesse 2012. La documentation française, p186-200.
https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/880525/filename/RJ2012_Lima_AVAL-1.pdf

LUSSAULT, M. (2007). *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Paris : Éditions du Seuil.

- (2009). *De la lutte des classes à la lutte des places*. Paris : Grasset.

MAALOUF, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris : Bernard Grasset.

MAGORG, C. (2016). « Du RMI jeunes à la Garantie jeunes : Les départs sur le soutien à l'autonomie des jeunes adultes », *Informations sociales*, n°195, p.66-75.
<https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2016-4-page-66.htm>

MARCHAL, H. (2012). *L'identité en question*. Paris : Ellipses.

- (2021). *Initiation à la sociologie. Questions pour apprendre à devenir sociologue*. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon.
- (2022a). « La transaction sociale incertaine : une audace anthropologique bienvenue », *Pensée plurielle*, n°55, p.21-30.
- (2022b). « Quand conduire, c'est aussi habiter. Regard ethno-sociologique sur le rapport à l'automobile des jeunes générations », *Questions de société*, p.179-195. DOI 10.3917/eres.lebre.2022.01.0179

- (2023). « Introduction. Territoire et identité, ou l'exigence de questionner deux notions encombrantes », *Territoires contemporains*, n°19. <https://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/prodscientifique/TC.html>

MARCHAL, H., STEBE, J-M. (2023). *Le pavillon. Une passion française*. Paris : PUF.

MARCHANT, A. (2019). « Un manifeste du mouvement punk : extrait de l'aventure punk de Patrick Eudeline (1977) », *Revue d'histoire politique*, n°29, p.199-210. <https://www.cairn.info/revue-parlements-2019-1-page-199.htm>.

MARGIER, A., BELLOT, C. & MORIN, R. (2014). « L'itinérance en milieu urbain. Deux voies de normalisation », *Le sociographe*, n°48, p.21-32. DOI 10.3917/graph.048.0021

MARTUCCELLI, D. (2015). « Les deux voies de la notion d'épreuve en sociologie », *Sociologie vol.6*, p.43-60. <https://www.cairn.info/revue-sociologie-2015-1-page-43.htm>

MARTUCCELLI, D. & DE SINGLY, F. (2018). *L'individu et ses sociologies*. Paris : Armand Colin.

MASSON, P. (2021). *Introduction à Howard Becker*. Paris : La découverte.

MASSOT, M-H. & ZAFFRAN, J. (2007). « Auto-mobilité urbaine des adolescents franciliens », *Espace populations sociétés*. DOI : <https://doi.org/10.4000/eps.2133>

MAUNIER, S. (2017). « De quelle épistémologie l'ethnométhodologie est-elle le nom? », *Sociologies*, p. 1-13. <http://journals.openedition.org/sociologies/6397>.

MAURICE, M. (1989). « Méthode comparative et analyse sociétale. Les implications théoriques des comparaisons internationales », *In Sociologie du travail*, n°2. Les comparaisons internationales. Théories et méthodes. p. 175-191. Doi : <https://doi.org/sotra.1989.1989.2456>

MAUSS, M. (2007). *Essai sur le don*. Paris : PUF.

MEAD, G-H. (2006). *L'esprit, le soi et la société*. Paris: PUF.

MEAD, G-H & PERREAU, L. (2012). «Un compte-rendu behavioriste du symbole significatif », *Philosophie*, n°115, p.7-12. DOI 10.3917/phil.115.007

MENDRAS, H. (1967) *La fin des paysans. Suivi d'une réflexion sur la fin des paysans vingt ans après*, Paris : Acte Sud.

MERTON, R-K. (1957). *The Sociology of Sciences: Theoretical and Empirical Investigations*. Chicago: University of Chicago Press.

- (1965). Structure sociale, anomie et déviance. *In déviance et criminalité*, p.132-165. Paris : Armand Colin.

MESINI, B. (2011). « Quelle reconnaissance pour l'habitat léger, mobile et éphémère ? », *Technique et culture*, n°56, p.148-165. <https://journals.openedition.org/tc/5742>

MICHEL, B. (2022). « Ancrage, encastrement, empreinte : triptyque métaphorique à propos des rapports sociétés-territoires. Réflexions à partir des relations entre art, culture et territoires », *Annales de géographie*, n°748, p.52-81. DOI 10.3917/ag.748.0052.

MICHEL, F. (2005). *Autonomadie. Essai sur le nomadisme et l'autonomie*. Paris : Homnisphère.

MOHAMMED, M. (2015). « Sortir de la délinquance », *Idées économiques et sociales*, n°181, p.48-52. DOI 10.3917/idee.181.0048

MORIN, E. (1973). *Le paradigme perdu : la nature humaine*. Paris : Le seuil.

MUCCHIELLI, A. (1996). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.

NEFF, M. (2018). « Usages de drogues au féminin et production du savoir académique », *Déviance et société vol.42*, p.569-595. DOI 10.3917/ds.423.0569

NICOLE-DRANCOURT, C. & ROULLEAU-BERGER, L. (2006). *L'insertion des jeunes en France*. Paris : PUF.

OGIEN, A. (2012). *Sociologie de la déviance*. Paris : PUF.

ORANGE, S. & VIGNON, S. (2019). « Que des ploucs, des bouseux et des péquenots ? » In : *Manuel indocile de sciences sociales*. Fondation Copernic, La Découverte « Hors collection Sciences Humaines », pp. 864-873.

PAQUOT, T. (2011). « Qu'est-ce qu'un territoire ? », *Vie sociale*, n°2, p.23-32. <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-2011-2-page-23.htm>

- (2018). *Utopies et utopistes*. Paris : La Découverte.

PARAZELLI, M. (1995). « L'espace dans la formation d'un potentiel de socialisation chez les jeunes de la rue : assises théoriques », *Cahiers de géographie du Québec vol 39*, n°107, p.287-308. <https://doi.org/10.7202/022500ar>

- (1998). « « Allez voir ailleurs si j'y suis... » Les trajectoires de jeunes de la rue québécois », *Agora débats/jeunesse*, n°13, p.71-86. <https://doi.org/10.3406/agora.1998.1625>

- (2002). *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.

- (2007). « Jeunes en marge : Perspectives historiques et sociologiques », *Nouvelles pratiques sociales vol.20*, n°1, p.50-79. DOI 10.7202/016977ar

PARAZELLI, M., NENGEH MENSAH, & M., COLOMBO, A. (2010). « Exercer le droit au logement. Le cas d'un épisode de squattage à Montréal en 2001 », *Lien social et politiques*, n°63, p.155-168. <https://doi.org/10.7202/044157ar>

PARENT, C. (1998). *Féminismes et criminologie*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.

PAUGAM, S. (1991). *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*. Paris : PUF.

- (2008). *Le lien social*. Paris : PUF.

- (2010). *Les 100 mots de la sociologie*. Paris : PUF.

PERRIN, S. (2022). Les mondes cachés de la drogue. L'invisibilité des femmes insérées socialement. Thèse soutenue à l'Université de Bordeaux.

PERROT, M. (1997). *Femmes publiques*. Paris : Textuel.

PETIAU, A. & POURTAU, L. (2012). « Une autonomie polysémique. Réflexions à partir d'une recherche-action sur l'accès aux droits et aux soins des squatters », *Vie sociale*, n°1, p.97-109. <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-2012-1-page-97.htm>

- (2014). *Vivre en squat. Une bohème populaire au XXI^{ème} siècle*. Paris : CNRS éditions.

PIETTE, A. (2007). « Fondements épistémologiques de la photographie », *Ethnologie française vol.37*, p.23-28. DOI 10.3917/ethn.071.0023

PIMOR, T. (2014). *Zonards. Une famille de rue*. Paris : PUF.

PLEYERS, G. & GUILLAUME, J-F. (2008). « Expériences de mobilité étudiante et construction de soi », *Agora débats/jeunesse*, n°50, p.68-78. DOI 10.3917/agora.050.0068

POISSON, Y. (1983). « L'approche qualitative et l'approche quantitative dans les recherches en éducation », *Revue des sciences de l'éducation Vol.9*, n°3, p.369-378. <https://doi.org/10.7202/900420ar>

POURTOIS, J-P. & DESMET, H. (1988). *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*. Wavre : Éditions Mardaga.

PRUVOST, G. (2017). Modes de vie alternatifs et engagement in BADIE, B.&VIDAL, D. *Enquête d'alternatives. L'état du monde 2018*. Paris : La découverte.

REGNAULT, M. (2020). « Vivre sur l'eau. Modes de vie mobiles : enquête ethnographique en milieu marin », *Anthropologie et sociétés Vol.44*, n°2, p.87-105. <https://doi.org/1075680ar>

RAMOS, E. (2011). « Le processus d'autonomisation des jeunes », *Cahiers de l'action*, n°31, p.11-20. <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-l-action-2011-1-page-11.htm>

REMY, J. (2015). *L'espace, un objet central de la sociologie*. Villematier : Erès.

REVERSE, C. (2021). Les oubliés du pays de Cocagne. L'expérience de l'insertion et de la transition vers l'âge adulte des jeunes ruraux sans diplôme en Nouvelle-Aquitaine. Thèse soutenue à l'Université de Bordeaux.

REVERSE, C. & AUGER, E. (2022). « Les vulnérabilités de jeunes ruraux précaires : comparaison entre des jeunes nomades saisonniers viticoles et des jeunes non diplômés en milieu rural néo-aquitain », *Société*, n°158, p.45-57. <https://www-cairn-info.docelec.u-bordeaux.fr/revue-societes-2022-4-page-45.htm>

RICOEUR, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Paris: Stock.

RIPOLL, F. & VESCHAMBRE, V. (2005). « Introduction. L'appropriation de l'espace comme problématique », *Noröis*, n°195, p.7-15. DOI 10.4000/noröis.477

ROMANO, C. (2021). *L'évènement et le monde*. Paris : PUF.

ROSA, H. (2010). *Accélération. Une critique sociale du temps*. Paris : La Découverte.

ROSANVALLON, P. (2020). *Le parlement des invisibles*. Paris : Points.

ROUDET, B. (2012). « Qu'est-ce que la jeunesse ? », *Après-demain*, n°24, p.3-4. DOI 10.3917/apdem.024.0003

ROULLEAU-BERGER, L. (1991). *La ville intervalle. Jeunes entre centre et banlieues*. Paris : Méridiens Klincksieck.

ROUX, N. (2014). « Créer de la continuité : un travail en soi », *La nouvelle revue du travail*, n°5. <https://journals.openedition.org/nrt/1938>

- (2017). Un emploi discontinu soutenable ? Trajectoires sociales de saisonniers agricoles et d'artistes du spectacle. Thèse soutenue au CNAM à Paris.

SAINT-MARTIN, A. (2013). *La sociologie de Robert K. Merton*. Paris : La Découverte.

SANTELLI, E. (2019). « L'analyse des parcours. Saisir la multidimensionalité du social pour penser l'action sociale », *Sociologie Vol.10*, n°2, p.153-171. DOI 10.3917/socio.102.0153

SCHADRON, G. (2005). « Déterminabilité sociale et essentialisme psychologique : Quand une conception essentialiste renforce la confirmation des attentes stéréotypiques », *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, n°67-68, p.77-84. DOI 10.3917/cips.067.0077

- (2006). « De la naissance d'un stéréotype à son internalisation », *Cahiers de l'URMIS*, 10-11, p. 1-17. DOI : 10.4000/urmis.220

SCHUTZ, A. (1987). *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Klincksieck.

- (1998). *Éléments de sociologie phénoménologique*. Paris : L'Harmattan.
- SEN, A. (1999). *Development as Freedom*. Oxford: Oxford University Press.
- SIMMEL, G. (1896). « Comment les formes sociales se maintiennent », *L'année sociologique*, T.1 (1896-1897), p.71-109.
- (1999). *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*. Paris : PUF.
- SINGLY (DE), F. (1996). *Le soi, le couple, la famille*. Paris : Nathan.
- SOUMAGNE, J. (2003). Les services en milieu rural, enjeu d'aménagement territorial. Porto, *Revista da faculdade de Letras, Geografia I : Vol. 19*, p. 65-80.
<https://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/307.pdf>
- STEBE, J-M. & MARCHAL, H. (2010). *La sociologie urbaine*. Paris : PUF.
- STOCK, M. (2006). « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *Revue interdisciplinaire de sciences sociales*.
https://serval.unil.ch/resource/serval:BIB_9001A0154D4E.P001/REF
- (2006). Construire l'identité par la pratique des lieux. in *Chez nous. Territoires et identité dans les mondes contemporains*. Paris : Éditions de la Villette.
- STRAUSS, A. (1978). A social world perspective. In Denzin, N. (dir.), *Studies in Symbolic Interaction*, vol.1. Greenwich: JAI Press, p.119-128.
- (1992). *Miroirs et masques*. Paris : Métailié.
- TARRIUS, A., MISSAOUI, L. & QACHA, F. (2013). *Transmigrants et nouveaux étrangers*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail
- TAYLOR, C. (1998). *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*. Paris : Éditions du Seuil.
- THINEY, M-J. (2003). *Fascinant Médoc. Histoire d'un pays*. Bordeaux : Sud-Ouest.
- TOURAINÉ, A. (1965). *Sociologie de l'action*. Paris : Les éditions du seuil.
- (1966). « La raison d'être d'une sociologie de l'action », *Revue française de sociologie*, 7-4, p.518-527
 - (1993). *Qu'est-ce que la démocratie ?* Paris : Fayard.
- TRAVESI, C. (2020). « Savoirs écologiques et construction de soi. L'apprentissage des savoirs liés à l'environnement maritime chez les Aborigènes Bardi (Australie) », *Journal de la Société des Océanistes*, n°150, p.17-28. DOI 10.4000/jso.1149

TREMBLAY, G. (2015). *Fondements sociopolitiques du service social* (1^{ère} édition). Québec, Québec : Les Presses de l'Université Laval.

TRUONG, F. (2015). *Jeunesses françaises. Bac + 5 made in banlieue*. Paris: La découverte.

- (2017). « Délinquance juvénile : être délinquant et s'en sortir », *Regards croisés sur l'économie*, n°20, p.122-131. DOI 10.3017/rce.020.0122

URRY, J. (2005). *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie ?* Paris : Armand Colin.

VALLET, G. (2009). « Corps et socialisation », *Idées économiques et sociales*, n°158, p.53-63. <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2009-4-page-53.htm>

VAN DE VELDE, C. (2008). *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*. Paris : PUF.

- (2015). *Sociologie des âges de la vie*. Malakoff : Armand Colin.

VAN DE VELDE, C. & LONCLE, P. (2016). « Sous la colère, les épreuves du devenir adulte en monde néolibéral », *Informations sociales*, n°195, p.48-53. <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2016-4-page-48.htm>

VIECELLI, C. (2021). “Local bubbles: natural wines between globalization and locavorism” *Ethnologie française Vol. 51*, n°3, p.589-599. DOI 10.3917/ethn.213.0589

VIGNES, R. (2021). « Une économie d'acteurs capables pour dépasser l'anomie technocapitaliste », *Revue du MAUSS*, n°57, p.174-183. <https://www.cairn.info/revue-du-mauss1-2021-1-page-174.htm>

VILLAUME, S. (2011). L'emploi salarié dans le secteur agricole : le poids croissant des contrats saisonniers. Insee, septembre 2011. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1380984>

WARIN, P. (2020). Petite introduction à la question du non-recours aux droits sociaux. Montrouge: ESF.

WEBER, M. (1995). *Économie et société I*. Paris: Pocket.

ZAFFRAN, J. (2010). *Le temps de l'adolescence. Entre contrainte et liberté*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.

- (2016). Bouger pour grandir. Défection et mobilité des adolescents. In: Les annales de la recherche urbaine, n°111, p.68-77.

ZAFFRAN, J. & VOLLET, J. (2017). « Est-il raisonnable de ne pas croire au diplôme ? Le cas des décrocheurs scolaires », *Éducation et formation*, n°94, p.149-162.

- (2018). *Zadig après l'école. Pourquoi les décrocheurs scolaires raccrochent-ils ?* Lormont : Le bord de l'eau.

- (2019). « Quelques raisons temporelles et spatiales du retour aux études des „décrocheurs“ scolaires » *Enfances et psy*, n°84, P.40-48. DOI 10.3917/ep.084.0040
- (2023). « Le raccrochage scolaire à la croisée des temps et de l'évènement », *Éducation et société*, n°50, p.87-99. DOI 10.3917/es.050.0087

Rapports

DEPARTEMENT DE LA GIRONDE. Plan départemental d'action pour le logement et l'hébergement des personnes défavorisées 2016-2021. <https://www.gironde.fr/collectivites/habitat-logement/logement-et-hebergement-des-personnes-defavorisees>

PAYS MEDOC. (2019). Étude sur le travail saisonnier en Médoc, Synthèse.

Sources Internet

Actu.fr. (2023). Cette retraitée originaire de Normandie plaque tout pour vivre en van. https://actu.fr/normandie/longueil_76395/cette-retraitee-originaire-de-normandie-plaque-tout-pour-vivre-en-van_56676972.html

ANEFA Gironde. (2024). L'emploi saisonnier en Gironde. Quelques chiffres. <https://www.anefa.org/gironde/emploi-saisonnier-en-gironde/>

Bretagne commerce international. Webinaire, les mardis de l'agri, 22 novembre 2022. https://www.bretagnecommerceinternational.com/voy_content/uploads/2022/11/presentation-les-mardis-de-lagri-espagne-22nov2022-bcinfo.pdf

Business France. (2020). Italie : enjeux pour les productions végétales et perspectives. http://exposant.sival-angers.com/media/sival_2020_presentation_italie.pdf

Le quotidien du tourisme.com. (2020). Le « teletravel », la nouvelle tendance à suivre. <https://www.quotidiendutourisme.com/actualite/tendances/le-teletravel-la-nouvelle-tendance-a-suivre-627169.php>

Le figaro voyages. (2023). Après le boom de la « vanlife », le secteur du véhicule de loisir à la croisée des chemins. <https://www.lefigaro.fr/voyages/camping-cars-vans-fourgons-caravanes-un-secteur-au-coeur-des-grandes-mutations-de-notre-societe-20231007>

Ministère du travail, du plein emploi et de l'insertion : <https://travail-emploi.gouv.fr/IMG/pdf/protocole-nationale-sante-securite-en-entreprise.pdf>

Monsieur Mondialisation. (2022). La face cachée de la « vanlife » que personne ne veut voir. <https://mrmondialisation.org/la-face-cachee-de-la-vanlife-que-personne-ne-veut-voir/>

Préfecture de la Gironde :

<https://www.gironde.gouv.fr/contenu/telechargement/61115/407870/file/Signature%20charte%20d'engagement%20viticulture%20-%2011%20mai%202022.pdf>

Communications

AUGER, E., REVERSE, C. (2023). Jeunes saisonniers agricoles et discontinuité de l'emploi en milieu rural : l'habite fait-il le moine ? Colloque trajectoires et territoires de la pauvreté. Université de Montpellier.

PRUVOST, G. (2024). Maisonnées politiques et alternatives rurales. Séminaire lieux collectifs à usages mixtes. Université de Nanterre.

Médiagraphie

Enquête. Derrière le prestige des vignobles du Médoc, le mal-logement des saisonniers viticoles : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/nouvelle-aquitaine/gironde/derriere-prestige-vignobles-du-medoc-mal-logement-saisonniers-viticoles-1736587.html>

Vanlife, les nouveaux nomades : <https://www.youtube.com/watch?v=eixdDY1OKek>
Ils ont peu mais sont heureux : les amoureux des routes : <https://www.youtube.com/watch?v=nr7Zk7G15cE>

Envoyé Spécial. Grands crus, grande misère. <https://www.france.tv/france-2/envoye-special/5386788-grands-crus-grande-misere.html>

Littérature complémentaire

RABHI, P. (2010). *Vers la sobriété heureuse*. Arles : Babel

BRUDER, J. (2019). *Nomadland*. Paris : J'ai lu

TABLE DES ANNEXES

Annexe 1 : Tableau des participants (entretiens biographiques)	p. 326
Annexe 2 : Profils des professionnels de l’insertion des jeunes et des saisonniers.....	p. 329
Annexe 3 : Grille d’entretien jeunes nomades.....	p. 330
Annexe 4 : Table des schémas	p. 333
Annexe 5 : Table des sigles et des acronymes.....	p. 335
Annexe 6 : Photos.....	p. 336

ANNEXE 1

Tableau des participants (entretiens biographiques)

	NOM	AGE	SEXE	NIVEAU D'ETUDES	PAYS D'ORIGINE	CSP PARENTS	HABITAT	EXPERIENCE DANS LE NOMADISME SAISONNIER	TYPE D'EMPLOI (au moment de l'entretien)
1	Élodie	25	F	3 ^{ème}	France	Père employé Mère décédée	Camping-car	8 ans	En recherche d'emploi
2	Julien	25	M	Licence en Eco-Gestion	France	Père employé Mère employé	Camion	3 ans	En recherche d'emploi
3	Romain	29	M	3 ^{ème}	France	Père décédé Mère au chômage	Camping-car	2 ans	En recherche d'emploi
4	Jérôme	26	M	BEP électrotechnique	France	Père au chômage Mère au chômage	Tente	2 ans	En recherche d'emploi
5	Théo	22	M	Bac Pro Mécanique	France	Père décédé Mère Absente	Tente/Squat	2 ans	En recherche d'emploi
6	Louis	27	M	Niveau Lycée en Espagne	Espagne	Père ouvrier agricole Mère sans emploi	Camion	6 ans	Saisonnier viticole
7	Stéphane	26	M	Licence de psychologie	France	Père au chômage Mère au chômage	Tente	1 an	Saisonnier viticole
8	Sophie	22	F	1 ^{ère} année universitaire en Italie	Italie	Pas de données	Camion (avec sa sœur)	2 ans	Saisonniers viticole
9	Marie	34	F	Formation Auxiliaire de vie en Espagne	Espagne	Père ouvrier agricole Mère ouvrière agricole	Tente	1 an	Saisonniers viticole
10	Edouard	25	M	Formation en énergie solaire et thermique	Espagne	Père employé Mère employée	Voiture	1 an	Saisonnier viticole

11	Emma	27	F	Niveau Collège en Italie	Italie	Père ouvrier Mère sans emploi	Camion	10 ans	Saisonniers viticole
12	Julie	23	F	Bac pro Vente	France	Père ouvrier agricole Mère au chômage	Camion	5 ans	Saisonniers viticole
13	Nicolas	31	M	CAP production horticole et maraîchère	France	Père décédé Mère employée	Camion	7 ans	En recherche d'emploi
14	Léa	27	F	Master 1 Cinéma	France	Père kinésithérapeute Mère cadre	Camion	5 ans	En recherche d'emploi
15	Claire	27	F	Licence d'Arts Plastiques	France	Père ingénieur Mère coiffeuse	Camping-car	3 ans	Saisonniers viticole
16	Liam	29	M	3 ^{ème}	France	Père décédé Mère employée	Camion	6 ans	En recherche d'emploi
17	Arnaud	33	M	Formation pro électricité en Espagne	Espagne	Père retraité ouvrier Mère retraitée employée	Voiture	15 ans	Saisonniers viticole
18	Simon	29	M	Master 2 sport en Espagne	Espagne	Père ouvrier agricole Mère sans emploi	Voiture	6 ans	Saisonniers viticole
19	Tatiana	36	F	Niveau Lycée en Espagne	Espagne	Père retraité Mère retraitée	Camion	19 ans	Saisonniers viticole
20	Nina	32	F	Niveau Lycée en Italie	Italie	Pas de données	Camion	2 ans	Saisonniers viticole
21	Roseline	35	F	2 ^{nde}	France	Père ouvrier Mère saisonnière agricole	Camion	7 ans	Saisonniers viticole
22	Basile	28	M	BEP Vente	France	Père vigneron Mère masseuse	Camion	8 ans	Saisonniers viticole
23	Agnès	27	F	Bac+2 intégration sociale en Espagne	Espagne	Père commerçant Mère sans emploi	Camion	4 ans	Saisonniers viticole
24	Ella	28	F	Licence ingénieure électrique Espagne	Espagne	Père commerçant Mère commerçante	Camion	2 ans	Saisonniers viticole

25	Alexis	34	M	Pas de donnée	France	Pas de données	Caravane	16 ans	Saisonnier viticole
26	Agathe	28	F	2 nd e	France	Père ouvrier agricole Mère sans emploi	Tente	1 an	Saisonniers viticole
27	Sébastien	21	M	Niveau 3 ^{ème} en Italie	Italie	Pas de données	Camping-car	2 ans	Saisonniers viticole
28	Vincent	28	M	Licence Arts du spectacle	France	Père éducateur spécialisé Mère psychologue	Poids-lourd	10 ans	Saisonnier viticole
29	Apolline	36	F	Licence dessin graphique en Espagne	Espagne	Père retraité Mère employée	Poids-lourd	11 ans	Saisonniers viticole
30	Rosine	31	F	Niveau collège en Espagne	Espagne	Père employé Mère sans emploi	Voiture	10 ans	Saisonniers viticole
31	Luc	26	M	Licence Marketing	Espagne	Père ingénieur dans le vin Mère employée	Poids-lourd	2 ans	Saisonnier viticole
32	Mathilde	26	F	Bac L	France	Père viticulteur Mère viticultrice	Camion	7 ans	Saisonniers viticole
33	Rémy	26	M	Diplôme d'ingénieur	France	Père imprimeur Mère institutrice	Voiture	4 ans	Saisonnier viticole

ANNEXE 2

Profils des professionnels du logement, de l'insertion des jeunes et de l'accompagnement des saisonniers

(Phase exploratoire)

Nom	Statut
Robert et Gisèle	Bénévoles dans une association d'aide alimentaire
David	Responsable d'un château viticole
Adèle	Conseillère en insertion des jeunes en Mission Locale
Etienne	Travailleur social dans une association d'accompagnement aux gens du voyage
Armand	Travailleur social dans une association d'accompagnement aux gens du voyage
Alice	Éducatrice spécialisée dans une association d'insertion pour les jeunes
Ninon	Assistante sociale à la Mutuelle Sociale Agricole (MSA)
Odile	Responsable d'un service logement
Pierre	Responsable adjoint d'une association de prévention en addictions
Lucie	Agent Service jeunesse départemental
Gatien	Conseiller en insertion des jeunes en Mission Locale
Gaël et Barbara	Habitants du Médoc
Daniel et Viviane	Habitants du Médoc

ANNEXE 3

Grille d'entretien jeunes nomades

Grille d'entretien jeunes sur le thème des « parcours de nomadisme saisonnier »

L'objectif de l'entretien est de reconstituer avec le jeune son itinéraire « de nomade », les déterminants et les contextes de la socialisation au nomadisme ». Nous cherchons également à comprendre quels sont les bénéfices symboliques d'un parcours de saisonnier nomade ainsi que l'interprétation personnelle de l'habitat et du mode de vie du jeune dans le Médoc.

Entretien biographique semi-directif avec pour question de départ : « si tu le veux bien, j'aimerais que tu me racontes comment, peu à peu, tu as choisi de vivre de façon nomade... »

Thème à couvrir durant l'entretien (aide-mémoire, questions de relance à la fin de chaque propos de l'interviewé) et exemples de questions si certains jeunes éprouvent des difficultés à parler d'eux-mêmes, sans relance.

1. Le parcours « de nomadisme » (dimension temporelle)

- Les **prédispositions** au choix de vie nomade : autres formes de nomadisme dans le parcours ; parents nomades voyageurs, amis ayant déjà fait ce choix de vie, modèles de parcours, etc...
 - Ex de questions : Avais-tu déjà rencontré des personnes ayant choisi ce mode de vie avant ? Est-ce qu'ils t'ont influencé ? Comment ?

- **Le passage à l'acte** : Le moment du choix de vie nomade
 - Ex de questions : parle-moi de la première fois où tu as choisi de vivre de façon nomade (Quand, où, comment ça a commencé, pourquoi ?)
Qu'est-ce qui a motivé ce choix ? qu'ont pensé tes amis et ta famille de ce choix de vie ?

- Les **formes différentes de nomadisme** dans le parcours et les variations dans le temps : autres expériences de vie nomade.
 - Ex de questions : En dehors de l'expérience que tu vis en ce moment, est ce que tu as utilisé d'autres formes d'habitats nomades ? Qu'est-ce que tu as préféré ?

- **Périodes de retrait**
 - Ex de questions : Est-ce que tu mets parfois en suspend ton mode de vie nomade ? Pourquoi ? Combien de temps ?

- **Futur**
 - Ex de questions : Dans quel type d'habitat te projettes tu dans le futur ? Souhaites-tu maintenir ce mode de vie plus tard ? Si on te proposait d'intégrer un logement la semaine prochaine que ferais tu ?

2. Les significations du nomadisme (Dimension motivationnelle)

- **Représentations du nomadisme**
 - Ex de questions : Que représente pour toi le fait de choisir une vie nomade ? As-tu le sentiment d'appartenir à un groupe ? à un mouvement ? Quel est ton rôle dans ce mouvement ? Quelles sont les actions que tu mets en œuvre en parallèle de ton mode de vie ?

- **Effets, apprentissages, bienfaits de la vie nomade** (construction identitaire ; relations interpersonnelles, relations de groupe, rapport aux politiques publiques, rapport au droit au logement, etc...)
 - Ex de question : Qu'est-ce que ce mode de vie t'apporte ? Au plan personnel etc.. ? Lien d'entraide ? Amitiés ? Qu'est ce qui te touche dans le fait de choisir ce mode de vie ? Qu'est-ce que ça t'apprend au quotidien ? Que penses-tu de l'accès au logement ? des politiques sur le logement ? Qu'est-ce que tu en comprends ?

- Les **motifs** ou les motivations (rapport à soi, rapport aux autres, rapport au monde etc...) Les **raisons** (parcours personnel, familial, scolaire ou professionnel ; élément concernant le trajet emprunté)
 - o Ex de questions : Qu'est ce qui fait que tu sois venu dans le Médoc ?
Ou dans les autres régions ? quel est le sens de tes déplacements ?

3. Le nomadisme dans le Médoc

- **Relation** du participant au territoire, aux habitants, aux actions menées sur ce territoire (sportive, artistiques, d'emploi)
 - o Ex de questions : Comment définirais-tu le Médoc ? Quelles relations as-tu avec ce territoire ? Avec ses habitants ? Quelles sont les forces/faiblesses de ce territoire ? Connais-tu bien ce territoire ? Que fais-tu ici ? Quelles sont tes activités ? Pourquoi avoir choisi le Médoc ? Qu'est-ce que cela t'apporte ? As-tu rencontré des personnes qui t'ont marqué dans le Médoc ? pourquoi ?
- **Relation** du participant au groupe et aux **enjeux politiques concernant les jeunes nomades.**
 - o Ex de question : Qu'est-ce que t'apporte le collectif ? Le fait d'appartenir à un groupe ? Quelles causes t'intéressent particulièrement ? Connais-tu les politiques sociales jeunesse ? La place des jeunes dans la société ? dans l'actualité ? Les médias ?

4. Caractéristiques socio-démographiques

- Age, sexe, diplôme, profession ou emploi envisagé
- Durée de nomadisme
- Durée de sa présence sur le médoc

ANNEXE 4

Table des schémas


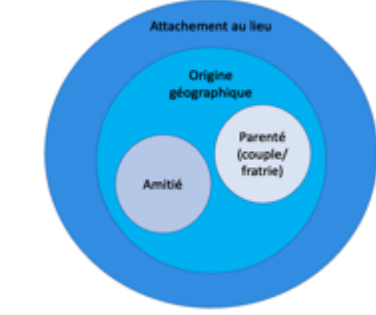

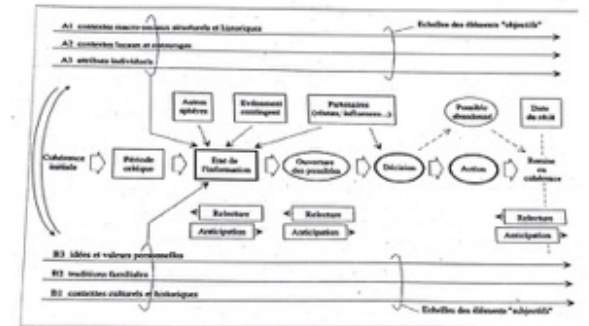
<p>Schéma n°1 : Réseau des saisonniers nomades</p>	
<p>Schéma n°2 : Réseau d'interconnaissances au sein du groupe forêt</p>	
<p>Schéma n°3 : L'évolution de la côte atlantique</p>	
<p>Schéma n°4 : Schéma de la bifurcation</p>	

Schéma n°5 :
Circularité de
l'expérience dans le
nomadisme
saisonnier

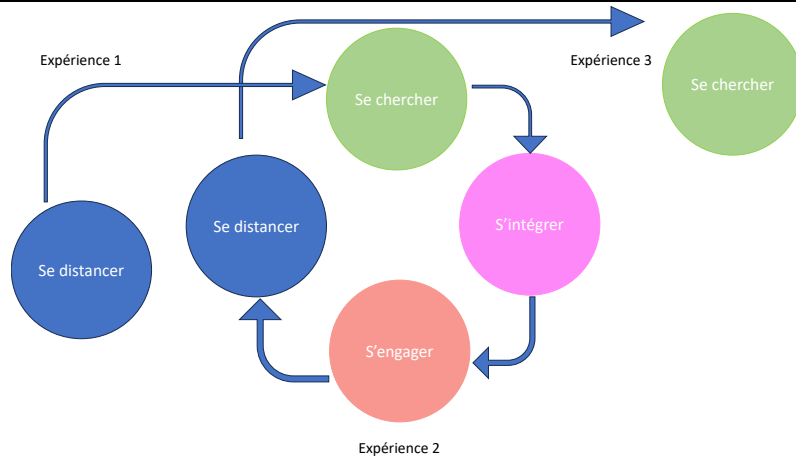


Schéma n°6 :
Processus circulaire
de construction
identitaire

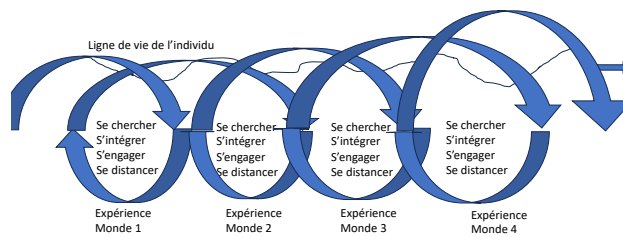
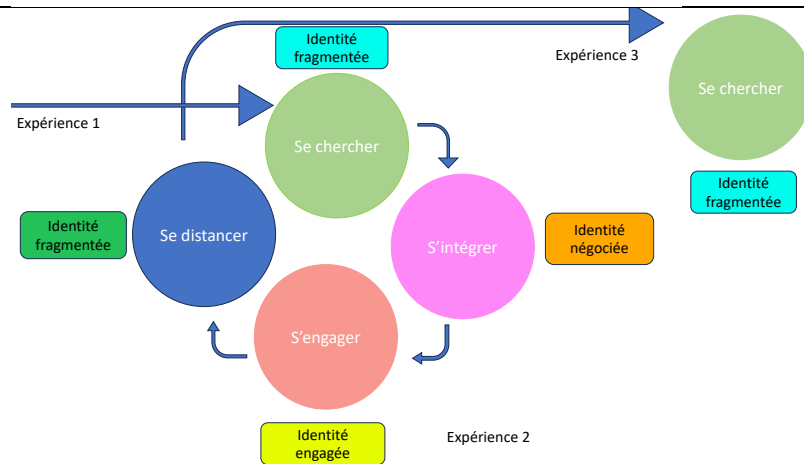


Schéma n°7 :
Expérience et
processus circulaire
de construction
identitaire



ANNEXE 5

Table des sigles et des acronymes

AES	Administration Économique et Social
ANEFA	Association Nationale pour l'Emploi et la Formation des Agriculteurs
ANRT	Association Nationale de la Recherche et de la Technologie
ASE	Aide Sociale à l'Enfance
CCAS	Centre Communal d'Action Sociale
CDD	Contrat à Durée Déterminée
CDI	Contrat à Durée Indéterminée
CET	Contribution Économique Territoriale
CIFRE	Convention Individuelle de Formation par le Recherche
CSP	Catégories Socioprofessionnelle
HLL	Habitations Légères de Loisirs
HNO	Habitat Non Ordinaire
INSEE	Institut National de la statistique et des Études Économiques
MSA	Mutuelle Sociale Agricole
PDALHPD	Plan Départemental d'Action pour le Logement des Personnes Défavorisées
PTAC	Poids Total Autorisé en Charge
RSA	Revenu de Solidarité Active
TESA	Titre Emploi Saisonnier Agricole
VASP	Véhicules Automoteurs Spécialisés
VDL	Véhicule De Loisirs
ZAD	Zone à Défendre

ANNEXE 6

PHOTOS



Auteure – Campement groupe lac



Auteure – Campement groupe forêt

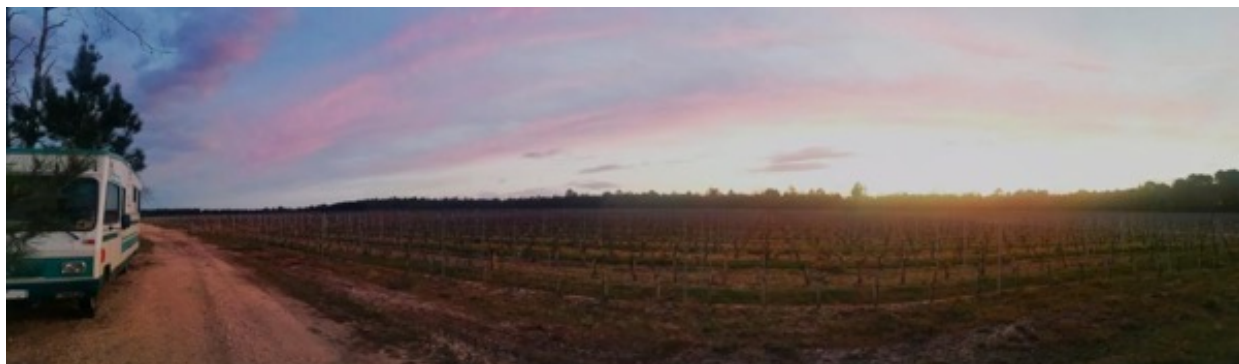


Auteure – Squat 2

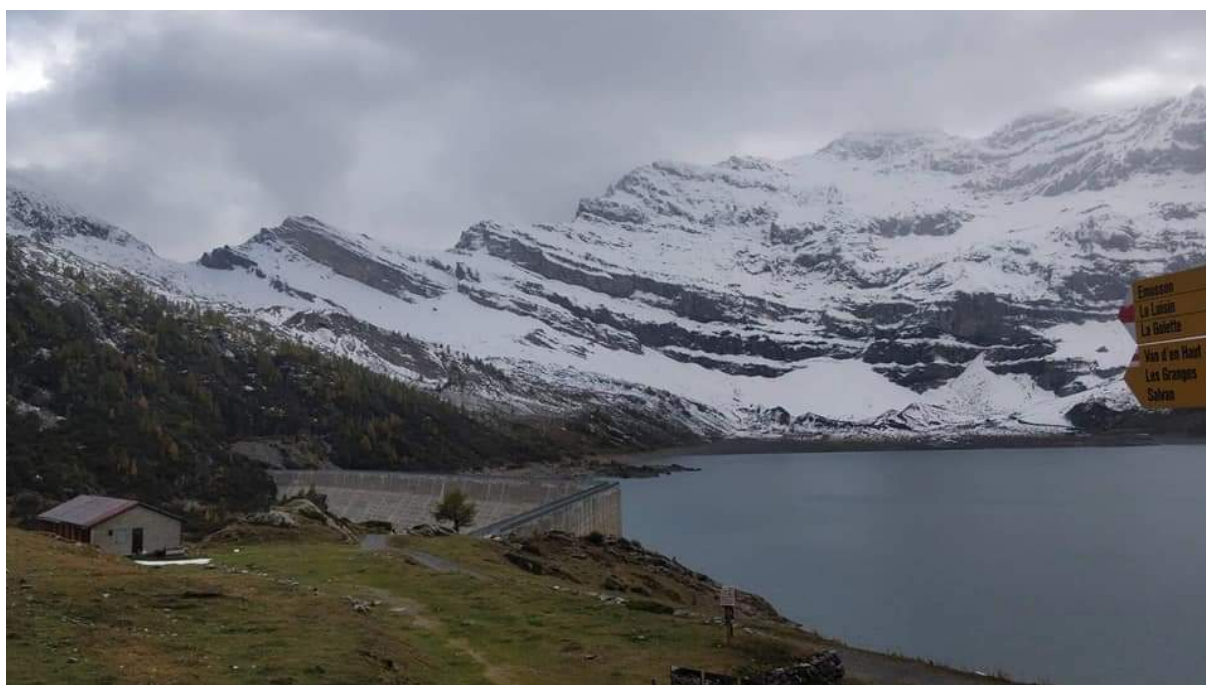


Auteure – Campement groupe fleuve

Photos de saisonniers nomades



Claire – Vue d'ici le soir



Nicolas – Montagne



Julie – Le repos des asperges



Julie – Nouvelle vie, nouveau camion



Nina – Pensez positivement et tout ira bien !



Nina – Positive Vibes



Nina – Siesta dans la forêt



Nina – Les chiens du camp

TABLE DES MATIERES

Remerciements.....	p. 7
INTRODUCTION GENERALE.....	p. 13
1. De l'observation professionnelle à la construction de l'objet de Recherche.....	p. 17
2. Les jeunes saisonniers nomades ou les expériences d'acteurs engagés dans le monde social.....	p. 24
3. L'ethnographie : tiraillements entre proximité du terrain et distanciation Professionnelle.....	p. 29
1^{ère} Partie : Les jeunes saisonniers nomades : se construire une identité au Croisement de l'assistance, de la déviance et de la marginalité.....	p. 47
Chapitre 1 : Les jeunes saisonniers nomades soumis à l'étiquette d'assistés.....	p. 49
1. Habitat et travail mobile : Les jeunes saisonniers nomades sont-ils en situation d'exclusion et de précarité ?.....	p. 51
2. Phase transitionnelle de la jeunesse et risque de marginalité.....	p. 66
3. Questionnements autour de l'autonomie des jeunes saisonniers nomades.....	p. 69
Chapitre 2 : Les saisonniers nomades sont-ils déviants ?.....	p. 77
1. Aux origines du saisonnier nomade : entre l'image du Hobo et du vagabond.....	p. 78
2. Des beatniks aux jeunes saisonniers nomades : près d'un siècle de mobilités militantes.....	p. 80
3. Les jeunes saisonniers nomades : entre contrôle social et répression.....	p. 82
Chapitre 3 : Le quotidien des jeunes saisonniers nomades : une socialisation Marginalisée.....	p. 86
1. Activités quotidiennes et subsistance.....	p. 88
2. Communauté et réciprocité.....	p. 100
3. De la socialisation marginalisée à la socialisation alternative	p. 112
2^{ème} partie : Expériences symboliques spatiales et temporelles des jeunes Saisonniers nomades.....	p. 121
Chapitre 4 : Le Médoc, un espace rural attractif pour les saisonniers nomades....	p. 124
1. Histoire et transformations socioéconomiques des espaces ruraux, de l'agriculture et de la viticulture.....	p. 125
2. Le Médoc comme territoire.....	p. 133

3. Contexte socioéconomique local autour du nomadisme saisonnier.....	p. 142
4. Le Médoc comme espace symbolique pour les saisonniers nomades.....	p. 148
Chapitre 5 : Parcours, ancrages et empreintes.....	p. 156
1. Parcours et habitudes de circulation.....	p. 157
2. Le village : ancrage territorial et localisation choisie.....	p. 162
3. Le stationnement : logique d'appropriation et empreinte.....	p. 164
Chapitre 6 : Parcours géographiques singuliers.....	p. 171
1. Parcours géographique de Tatiana. Un lieu : une fonction.....	p. 172
2. Parcours géographique d'Emma : entre lieux fonctionnels et identificatoires.....	p. 175
3. Parcours géographique de Romain : entre lieux esthétiques et identificatoires.....	p. 179
4. Parcours géographique de Julie : une pratique des lieux multidimensionnelle.....	p. 182
Chapitre 7 : Questions de genre dans l'espace	p. 186
1. Se défaire du stigmate de la « femme publique »	p. 188
2. Les femmes voyageuses : indépendantes et féministes ?.....	p. 193
3^{ème} partie : Parcours de saisonniers nomades.....	p. 200
Chapitre 8 : Comment devient-on saisonnier nomade ?.....	p. 203
1. Socialisation au monde des saisonniers nomades.....	p. 204
2. Mode d'entrée dans la culture des saisonniers nomades.....	p. 213
3. Groupe de référence et « socialisation anticipatrice »	p. 219
Chapitre 9 : Poursuivre l'expérience dans la culture alternative et autoconservation du groupe social comme maintien identitaire.....	p. 222
1. Le rôle des saisonniers engagés : la conservation de la personnalité collective symbolique.....	p. 223
2. Maintien de l'unité sociale du groupe face aux « opposants »	p. 227
3. Maintien dans la culture alternative comme support identitaire.....	p. 231
Chapitre 10 : Fin de parcours dans le monde des saisonniers nomades.....	p. 239
1. Fin de parcours déviant.....	p. 240
2. Se retirer du monde des saisonniers nomades.....	p. 242
3. Quitter le monde des saisonniers nomades.....	p. 246
4. Naissance d'un nouveau monde.....	p. 249

4^{ème} partie : L'identité en mouvement..... p. 255

Chapitre 11 : Mobilité dans l'espace et construction identitaire des jeunes..... p. 257

1. Inscription épistémologique des notions d'identité et de mobilité..... p. 258
2. La mobilité comme vecteur de construction identitaire pour les jeunes.... p. 261
3. Les stratégies identitaires des saisonniers nomades..... p. 263

Chapitre 12 : Typologie et expérience du nomadisme saisonnier.....p. 267

1. Construction de la typologie : de la catégorisation d'individus aux phases de l'expérience.....p. 268
2. Les phases de l'expérience : « se chercher », « s'intégrer », « s'engager », « se distancer »..... p. 272
3. Circularité de l'expérience.....p. 275

Chapitre 13 : De l'expérience au processus circulaire de construction identitaire. p. 278

1. La circularité de l'identité comme « transaction subjective » p. 280
2. Se construire avec les autres : stratégie identitaire de « transaction objective »..... p. 284
3. Le processus circulaire de construction identitaire comme un entraînement pour devenir adulte ?.....p. 287

CONCLUSION GENERALE..... p. 291

1. Les enseignements de la recherche..... p. 292
2. Perspectives de recherche..... p. 296
3. Monde du travail social et de la sociologie : une convergence possible ? p. 301

Bibliographie..... p. 306

Table des annexes..... p. 325

Table des matières..... p. 342